S\0142owacki, Juliusz (1809-1849). Oeuvres complètes.... 1870.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

JULES SLOWACKI

TRADUCTION ET PRÉFACE

DE

WENCESLAS GASZTOWTT

—

TOME PREMIER

—

PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16

—

1870



Tombeau de Jules Slowacki au cimetière Montmartre.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE JULES SLOWACKI


C.

A M. LE COMTE

JEAN DZIALYNSKI

HOMMAGE RESPECTUEUX DE L'ÉDITEUR

LADISLAS MICKIEWICZ

Paris, janvier 1870.

PRÉFACE

Répondre par les chefs-d'œuvre de nos grands poètes à ceux qui, faute de connaître notre pays, répètent avec les Katkow, les Berg, les Adlerberg et les Proudhon : « La Pologne est morte, on ne ressuscite pas les morts (1); »

Apprendre aux savants écrivains qui ont porté si haut en France la critique littéraire, qu'aux cinq grandes littératures européennes qu'ils connaissent et qu'ils étudient (2), il en faut ajouter une sixième, à laquelle revient de droit une des premières places ;

(1) Voir le dernier ouvrage posthume de Proudhon, « *France et Rhin.* »

(2) Voir, entre autres, M. Littré, *Histoire de la langue française. Étude sur Dante.*

Enfin nous rendre utile, tout ensemble, à la patrie de nos pères et à notre patrie d'adoption en faisant mieux connaître la première, et en ouvrant à la seconde une nouvelle source d'études et peut-être d'inspiration;

Tel a été le but de ce travail, dont nous comprenons mieux que personne toute la difficulté. Ce qui nous a soutenu et encouragé, c'est l'idée de remplir un devoir qui nous est comme imposé par notre position exceptionnelle de fils d'émigré.

Puissions-nous n'être pas resté trop au-dessous de notre tâche, et n'avoir pas trop trahi notre poète en pensant le traduire (1).

V. G.

(1) Nous avons cherché à concilier la plus scrupuleuse exactitude avec les exigences de la langue française, nous tenant autant que possible à égale distance du mot à mot littéral, que Chateaubriand et Lamennais ont seuls pu se permettre impunément, et d'une élégante paraphrase, qui ne serait d'après nous qu'un faux littéraire une substitution dangereuse et illicite d'un style étranger à celui de l'auteur. Le lecteur jugera jusqu'à quel point nous avons réussi. — Les notes qui ne portent aucune indication d'origine appartiennent au traducteur.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE

JULES SLOWACKI

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE

JULES SLOWACKI (1)

(1809-1849)

I

Qu'est-ce que Slowacki? Quel a été son rôle dans l'histoire de la littérature polonaise? Pour répondre à cette double question, il convient de jeter avant tout un rapide coup d'œil sur les écrivains qui l'ont précédé et lui ont préparé la voie.

Les deux plus grandes époques de la littérature polonaise sont : 1° le seizième siècle tout entier et le commencement du dix-septième jusque vers 1630; 2° la fin du dix-huitième siècle et le dix-neuvième jusqu'à nos jours.

Dans la première époque, surnommée l'âge d'or de la littérature polonaise, la Pologne peut opposer à tous les grands noms européens du seizième siècle des écrivains de premier ordre; tels sont : dans la poésie, Jean et Pierre Kochanowski; le premier surtout, nommé le prince des poètes polonais (2), contemporain de Ronsard, qu'il connut à Paris; Nicolas Rey, poète moraliste ; Simon

(1) Nous avons consulté pour la vie de Slowacki une brochure de M. Joseph Reitzenheim et l'excellent ouvrage récemment publié sur notre poète par M. Antoine Malecki.

(2) Citons son chef-d'œuvre : *Thrènes sur la mort de sa fille Ursule*.

Szymonowicz et Zimorowicz, auteurs de pastorales; dans l'éloquence politique et religieuse, Orzechowski (notre Érasme); Skarga (notre Bossuet) (1); Birkowski, etc.; dans la philosophie, ce même Nicolas Rey que Mickiewicz compare à Montaigne, son contemporain; dans l'histoire enfin, Bielski et Gornicki.

Le seizième siècle est à la Pologne ce que le dix-septième est à la France. L'imitation de l'antiquité grecque et latine, se fondant harmonieusement avec l'élément national, voilà le caractère de cette première époque.

La seconde se subdivise en deux périodes bien distinctes : l'une appelée le siècle de Stanislas Auguste ; l'autre pouvant, comme dit Slowacki, s'appeler le siècle de l'infortune de la nation.

Parmi les contemporains de Stanislas-Auguste, ce méprisable amant de Catherine, qui n'eut qu'un mérite, celui d'aimer les lettres, nous nommerons Krasicki (2), poète, fabuliste, historien, romancier, contemporain de Voltaire, et aussi célèbre en Pologne que Voltaire l'est dans toute l'Europe; Naruszewicz, poète et historien; Karpinski et Wengierski, poètes lyriques et satiriques. Tous imitent la littérature française, et Krasicki est à peu près le seul qui sache, comme autrefois Kochanowski, allier à l'élément étranger l'élément national.

(1) On se rappelle le tableau de M. Matejko : *Skarga prêchant devant la diète.* (Salon de 1865.)

(2) Krasicki remplaça Voltaire auprès de Frédéric II : mais il sut mieux sauvegarder sa dignité que son illustre prédécesseur. Ses principaux ouvrages en vers sont ses *Fables*, ses *Satires*, ses *Épîtres*, la *guerre de Chocim* (poème épique), *la traduction des poèmes d'Ossian*, la *Myszéide* (Guerre des Souris), la *Monachomachie* et *l'Antimonachomachie :* en prose, il a écrit deux romans : *Doswiadczynski* et *Pan Podstoli*, et traduit les *Vies des hommes illustres* de Plutarque.

Avec l'année 1820, commence la dernière période, la période romantique et nationale, celle qui donne un des premiers rangs entre les nations civilisées à cette Pologne qui s'affirme sous le couteau de l'ennemi, et qui, tandis qu'on annonce sa mort au monde, se couronne elle-même de la double auréole du martyre et de la poésie.

Faut-il parler de Niemcewicz et de ses chants historiques, de Casimir Brodzinski, ce romantique imitateur de Kochanowski et de Gœthe (1); d'Antoni Malczewski et de son immortel poème (2); de Séverin Goszczynski et de Bohdan Zaleski, les deux seuls qui survivent encore de la glorieuse pléiade de 1830 ? Et pour ne pas nous borner aux seuls poètes, faut-il citer ici Lelewel, le plus érudit des historiens du dix-neuvième siècle, et Mochnacki, l'historien patriote, le plus grand prosateur de la Pologne moderne (3) ? Quelque jour, espérons-le, ils seront tous appréciés comme ils le méritent, et ces noms deviendront aussi populaires en France que ceux de Gœthe, Schiller, Alfieri, Byron, etc.

Déjà le grand Mickiewicz, déjà Sigismond Krasinski, longtemps surnommé le *Poète anonyme*, sont connus de quelques-uns et le seront bientôt de tous, puisqu'une

(1) Brodzinski est l'auteur d'une charmante idylle intitulée *Wieslaw*, heureuse imitation d'*Hermann et Dorothée;* son *discours sur la Nationalité polonaise*, son *Message aux frères exilés*, et ses *mélanges de critique et d'esthétique*, sont aussi des chefs-d'œuvre. La traduction du *Message* a paru il y a quelques années. Peut-être publierons-nous aussi ses autres œuvres, déjà traduites en partie.

(2) *Marie.*

(3) Auteur de l'*Histoire de l'Insurrection de* 1830 et d'une étude très-remarquable sur la littérature polonaise au dix-neuvième siècle. Citons encore le poète comique Fredro et les deux romanciers Korzeniowski et Kraszewski.

plume plus autorisée et plus compétente que la nôtre (1) vient d'en donner la traduction au public français. Notre tâche est de dire quelques mots de celui qui se fit leur émule, et qui, s'il ne s'éleva pas aussi haut qu'eux, a du moins conquis une des premières places dans les affections de la Pologne, cette nation qui honore ses poètes à l'égal de prophètes divins, et qui a renouvelé pour eux le mot latin *vates* (wieszcz), en lui donnant une acception plus religieusement patriotique.

II

Jules Slowacki, né à Krzemieniec (Volhynie), le 23 août 1809, mort à Paris le 3 avril 1849, eut une vie si courte qu'on se demande comment elle a pu suffire à ses nombreux chefs-d'œuvre. Exilé à vingt-deux ans, il est mort à quarante; et pendant ces dix-huit années d'exil, il a parcouru le monde en pleurant et en chantant sa patrie. Son père, Eusèbe Slowacki, qui traduisit en vers polonais les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique et la *Henriade* de Voltaire, et écrivit deux tragédies classiques, *Mendog* et *Wanda,* enseignait alors la littérature au lycée de Krzemieniec; plus tard (1811), il fut appelé à professer à l'université de Vilna. Les fables de Krasicki furent le premier livre qu'il mit entre les mains de son jeune enfant; s'il eût vécu plus longtemps, nul doute que ce zélé défenseur du classicisme n'eût inculqué ses prédilections à son fils, mais il mourut en 1814, à l'âge de quarante-deux ans. Sa veuve, Salomée Januszewska, femme d'un

(1) Œuvres de Mickiewicz et de Krasinski, raduction par Ladislas Mickiewicz.

esprit supérieur et d'une nature d'élite, épousa plus tard un des collègues de son mari, le docteur Bécu, veuf également et père de deux filles.

C'est entre sa mère et ses sœurs aînées que grandit Jules Slowacki, entouré d'amour et d'attentions, Benjamin de toute la famille. « On (1) voyait que *sa chevelure noire peignée chaque jour de la douce main des jeunes filles, devenait luisante comme les cheveux de ses sœurs.* » Enfance heureuse s'il en fut, et qui pourtant le laissa triste, rêveur, passionné, malheureux en un mot par les exigences d'une imagination toujours insatiable. De bonne heure l'instinct poétique se réveilla en lui ; il avait à peine huit ans qu'il « demandait à Dieu *de le faire poète* et de lui « donner *la gloire après sa mort.* » (Lettre à sa mère, 1845.) A l'âge de neuf ans, il pleurait en voyant, dans le vingt-quatrième chant de l'*Iliade,* Priam aux pieds d'Achille. Nous nous étendrions plus longuement sur ses premières années, s'il ne les avait racontées lui-même dans le poème intitulé : *Souvenirs d'enfance* (heure de méditation), et dans la première partie de *Kordian* ; disons seulement que l'ami suicidé dont il parle dans ces deux poèmes se nommait Louis Spitznagel, et que la Laure de Kordian, qui devint plus tard l'Éloa d'Anhelli, fut mademoiselle Louise Sniadecka, fille et nièce des deux plus savants hommes de la Pologne à cette époque.

M. Bécu périt frappé de la foudre en 1824. Heureusement la mère de notre poète, veuve pour la seconde fois, put se vouer tout entière à l'éducation de ses enfants, grâce à une petite fortune qui la mettait à l'abri du besoin. C'était l'époque où le romantisme enflammait les

(1) V. *Souvenirs d'enfance*, t. I, p. 456.

esprits : Byron était dans toutes les mains ; déjà en France Victor Hugo et Lamartine fondaient une nouvelle poésie ; en Pologne, Brodzinski, Malczewski et Mickiewicz se faisaient connaître ; la gloire naissante de ses aînés excita l'émulation du jeune Jules Slowacki ; lui aussi, il dévora Byron, qui fit sur lui une profonde impression, et qui, comme dit La Fontaine, « pensa le gâter, » et l'égarer loin de la véritable inspiration nationale. En 1826, il termina ses études à l'université de Vilna ; après un voyage à Krzemieniec, sa ville natale, il entra en 1829, par la protection du prince Lubecki, au ministère des finances à Varsovie.

Le jeune employé s'occupait de poésie et de politique beaucoup plus que du travail aride qui lui était imposé ; il s'était lié avec plusieurs poètes déjà connus (1), on l'avait présenté à Niemcewicz, et dans ses loisirs il composait *Hugo* et la tragédie de *Mendog*.

L'année suivante l'insurrection éclata. Le jour même du 29 novembre, Jules Slowacki écrivait un chant guerrier qui commençait par les premiers mots de l'ancien hymne de saint Adalbert, l'apôtre de la Pologne et de la Prusse : « Boga Rodzico, Dziewico ! » (Vierge, mère de Dieu.) Cet hymne, le *Kulik* et le *Chant de la légion de Lithuanie*, qu'il fit paraître à Varsovie, commencèrent sa réputation. En 1831, il composait une nouvelle tragédie, *Marie Stuart*, le premier chant de *Zmiya* et le poème intitulé : *Jean Bielecki*.

Obligé de quitter brusquement Varsovie par des affaires de famille, il partit pour Dresde, où il passa quelque temps : il ne se doutait pas qu'il venait de dire un adieu

(1) Entre autres Édouard Odyniec, ami de Mickiewicz. On a de lui plusieurs traductions de Byron, plusieurs drames dont le plus célèbre est *Barbe Radzivill* et des *mélanges* de poésie très-remarquables.

suprême à la Pologne, et qu'il ne reverrait plus sa mère, dont l'affection passionnée et l'influence intellectuelle avaient tant contribué à développer en lui le germe de la poésie, et allaient tant lui manquer désormais. Bientôt le gouvernement national lui confia une mission diplomatique pour Londres ; il se rendit donc en Angleterre par Paris, et se préparait à retourner à Varsovie lorsqu'il apprit la prise de cette ville par les Russes (8 sept. 1831) et la chute de l'insurrection.

III

L'émigration était commencée. Slowacki ne resta pas longtemps en Angleterre, où il avait complété ses études sur la poésie anglaise ; il s'empressa de venir rejoindre à Paris ses nombreux compatriotes, et son premier soin fut de publier les poésies composées avant, pendant et après l'insurrection. En 1832, il fit paraître deux volumes de poésie, comprenant *Zmiya, Jean Bielecki, Hugo*, le *Moine*, l'*Arabe*, et les deux tragédies *Mendog* et *Marie Stuart* (1). Après cette première publication, ennuyé de Paris, dont il a tracé dans un morceau remarquable un portrait peu flatté, il partit pour Genève, d'où il envoya bientôt à son libraire, M. Pinart, un troisième volume contenant *Lambro*, plusieurs poésies détachées, et le petit poème intitulé : *Souvenirs d'enfance* (1833).

C'est à Genève que fut composé son premier chef-d'œuvre, le drame de *Kordian*, qui parut l'année sui-

(1) Nous ne nous étendons pas dans cette notice biographique sur l'appréciation littéraire de ces ouvrages, afin de ne pas faire double emploi avec l'avant-propos qu'on trouvera en tête de chaque poème.

vante (1834). Son séjour dans ce beau pays, les différentes personnes qu'il y connut et auxquelles il s'attacha, et surtout une excursion dans les montagnes, qu'il fit en compagnie d'une famille polonaise, lui inspirèrent plus tard le gracieux poème qu'il appela *En Suisse*. Des parents de sa mère, arrivés de Pologne, vinrent, après quatre années d'exil, lui apporter un souvenir de la patrie absente, souvenir bien autrement vivant que ces lettres maternelles si désirées, mais si insuffisantes à son gré. C'est en leur compagnie qu'il visita l'Italie ; à Naples, il rencontra Sigismond Krasinski, avec qui il se lia d'une amitié qui devait durer jusqu'à la mort en dépit de quelques dissentiments politiques. A cette même époque se rapporte la composition d'*Anhelli* et de *Venceslas*, qui ne furent publiés que plus tard, lorsque Slowacki revint de son grand voyage.

Au mois d'octobre 1836, notre poète, qui, plusieurs fois déjà dans *Zmiya*, dans le *Moine* et dans l'*Arabe*, et enfin dans *Lambro*, avait chanté l'Orient sur la foi de Byron et des poètes anglais, résolut de faire lui aussi son voyage d'Orient, comme Chateaubriand et comme Lamartine. Il passa de Naples en Grèce et de Grèce en Égypte, visita les pyramides et les ruines de Thèbes, remonta le Nil et passa en Syrie par l'isthme de Suez. A El-Arish, bourgade dont le percement de l'isthme fera sans doute une grande ville, il fut obligé de camper douze jours dans le désert pour satisfaire à la quarantaine instituée par Méhémet-Ali. Ce serait une belle page à ajouter à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* que la préface où il raconte cette halte forcée, qui nous valut encore un magnifique poème, le plus irréprochable peut-être de tous ceux de Slowacki : je veux parler de la *Peste au Désert*, où un Arabe, un père, raconte la mort successive de ses six enfants et de sa

femme. Aucune littérature, je dirai plus, aucune œuvre d'art n'offre un tableau plus poignant de la souffrance morale : le Laocoon lui-même semble pâle auprès de cette grande douleur calme, où le désespoir, au lieu de s'exprimer par des cris ou des convulsions, reste silencieux et vaste comme le désert qui lui sert de théâtre.

A Jérusalem, Slowacki passa une nuit en prières auprès du Saint-Sépulcre, et s'arrêta quelques jours dans un couvent de Maronites, près de Beyrouth. C'est là qu'il écrivit le poème dont nous avons parlé; le reste de ce voyage se passa sans incident remarquable. Mais Slowacki avait vu le pays de ses rêves, et il en revenait avec une provision nouvelle de sensations et d'images; il avait retrempé son talent aux sources vives de la nature et de l'histoire.

Vers la fin de 1837, il abordait en Italie, d'où il était parti un an auparavant. Il se fixa pour quelque temps à Florence. Dans la patrie de Dante, Slowacki, admirateur du poète guelfe qu'il avait déjà imité dans *Anhelli*, où la Sibérie remplace l'enfer, où le Szaman joue le rôle de Virgile, Éloa celui de Béatrice, et Anhelli celui de Dante lui-même, écrivit encore un poème, inspiré du grand Florentin, et l'intitula : l'*Enfer de Dantyszek* (le petit Dante). En 1839, Slowacki revint à Paris pour y faire imprimer ses derniers ouvrages : *Anhelli*, les *Trois Poëmes* et l'*Enfer*. L'année suivante (1840), il publiait *Balladyna*, tragédie fantastique, imitation de la *Nuit d'été* et du *Roi Léar*, transportée dans la période fabuleuse de l'histoire de Pologne; *Mazeppa*, drame historique, œuvre entièrement originale, jouée souvent avec succès sur plusieurs théâtres polonais; et *Lilla Veneda*, tragédie du genre de *Balladyna*, où Slowacki cherche à

reconstruire par l'imagination l'époque de l'invasion des Léchites dans le pays des Vénèdes. Ces deux pièces étaient dédiées à Sigismond Krasinski, qui seul donna à son ami des éloges sincères, et dont l'approbation compensa aux yeux du poète le silence qui se faisait autour de lui, ou les critiques superficielles dont il était l'objet.

En 1839, le journal satirique *Pszonka* avait dit d'*Anhelli* à son apparition: « Ce livre ne sera jamais compris « de personne si ce n'est de l'auteur lui-même, lors- « qu'il reviendra sur la terre, après une longue mi- « gration dans les étoiles. » Allusion au mysticisme de Slowacki et aux rêves exprimés dans les *Souvenirs d'enfance*. En 1840, lorsqu'il annonça *Balladyna*, un journal de Posen, avant la publication de l'ouvrage, s'empressait de prévenir ses lecteurs que ce nouveau poème serait aussi incompréhensible que les précédents du même écrivain. D'autre part, sa rencontre avec Adam Mickiewicz rendit Slowacki l'objet de comparaisons qu'il trouva blessantes. Le 25 décembre 1840, les deux poètes, en improvisant tour à tour dans une soirée, excitèrent au plus haut degré l'enthousiasme des assistants. Mais les commentaires des journaux polonais et les appréciations de certains de ses compatriotes froissèrent vivement Slowacki. Irascible, comme tous les poètes (*genus irritabile*), il avait sur le chantier à cette époque un poème intitulé *Beniowski;* au lieu de raconter les aventures bizarres de son héros, il se laissa aller, de digression en digression, à répondre aux attaques de ses adversaires et à les attaquer à son tour. Ce poème, dans le genre de ceux de Byron ou d'Alfred de Musset, fit beaucoup de bruit dans l'émigration, et contribua plus que ses chefs-d'œuvre précédents à ramener à lui l'attention d'un *public insouciant*.

Slowacki était alors parvenu à l'apogée de son génie ; et Sigismond Krasinski crut pouvoir, dans un article publié par la *Revue de Posen*, comparer Slowacki à Mickiewicz, et prédire, quoique avec un peu d'exagération, que le grand homme méconnu deviendrait un jour aussi célèbre que son illustre devancier.

IV

Avec l'année 1842 commence pour Slowacki une période nouvelle; le vieil homme disparaît. Déjà en 1834 une première modification avait eu lieu, le disciple de Byron avait fait place au poète national, qui, inspiré de Shakspeare et de Dante, avait créé une poésie originale plus conforme à la nature de son esprit et au génie de la Pologne. En 1842, le mysticisme, que nous avons déjà rencontré dans la plupart de ses ouvrages, mais dominé par la raison et le sentiment de l'art, le mysticisme, disons-nous, reprend l'empire, et le poète cesse d'être un créateur pour devenir un inspiré. Quelle était la cause de ce changement? L'apparition d'André Towianski, mystique lithuanien, qui, en exposant un vaste système de théosophie appliqué à la religion et à la politique, exerça une influence prépondérante sur un groupe important de l'émigration polonaise. Slowacki, trop indépendant pour se subordonner longtemps à un maître, ne tarda pas à s'en séparer sur plus d'un point; mais le magnétiseur (c'est l'expression de Krasinski) avait électrisé le poète, dont les théories gardèrent l'empreinte ineffaçable de celles de Towianski. Réformer les hommes, travailler au perfectionnement et à l'édification des âmes, tel fut

désormais son rêve; il ne se considéra plus que comme un instrument de Dieu, et n'écrivit plus, même à sa mère, que sous la dictée de l'inspiration intérieure, sans tracer de plan d'avance et sans relire ni corriger ce qu'il écrivait. Toutes ces réflexions s'appliquent au drame intitulé le *Père Marc* (1843), à sa traduction de la tragédie de Calderon, le *Prince inébranlable* (il Principe constante), au *Songe argenté de Salomée* (1844), et surtout au *Roi Esprit* (1847), le dernier ouvrage qu'il publia (1), pour ne pas parler ici de la pièce de vers dans laquelle il voulut réfuter les *Psaumes de l'Avenir* du *poëte anonyme.*

Depuis son retour à Paris, Slowacki avait vécu presque seul, sauf l'époque où il fit partie du groupe religieux dont nous avons parlé; la maladie était venue se joindre à la tristesse; ses espérances de revoir sa mère, avec laquelle il n'avait cessé d'entretenir une correspondance suivie (2), avaient été déçues à plusieurs reprises..... Le physique et le moral étaient également affectés, et il approchait de l'âge où son père était mort. Au milieu de ces sombres pressentiments, il écrivait toujours et rêvait toujours la résurrection de la Pologne. Vint 1848; Slowacki partit pour Posen dans le double espoir d'être utile à la cause nationale et d'embrasser sa

(1) M. Malecki a publié, il y a quelques années, les œuvres posthumes de Slowacki. Nous en donnerons en leur lieu une analyse complète avec quelques citations. Nous devons à une bienveillante communication de l'éditeur un fragment de tragédie écrite en français, en prose, par Slowacki, sous le titre de *Béatrix Cenci*. Nous avons cru que cet essai, omis dans le recueil polonais, ne serait pas sans intérêt pour nos lecteurs.

(2) C'est cette correspondance qui a servi de base à l'ouvrage de M. Malecki; nous y avons puisé les renseignements et les citations qui composent nos notices sur chacun des poèmes de notre auteur.

mère : ce n'était encore qu'une double illusion ; il revint à Paris seul, de plus en plus triste, de plus en plus souffrant, et le 3 avril 1849 il mourut entre les bras de quelques amis.

On peut voir son tombeau au cimetière Montmartre, non loin de celui d'Henry Murger, le poète prolétaire, auteur de la *Vie de Bohème*; plusieurs rochers entassés confusément ; au sommet, un hibou ; sur le devant, appuyés aux rochers, une lyre et un buste, médaillon en pierre reproduisant sa physionomie triste et résignée ; sur la pierre tumulaire, son nom et la liste de ses ouvrages. A peine quelques amis avaient suivi le poète à sa dernière demeure ; son nom, si illustre plus tard, encore peu connu de la nation, n'avait été répété que par une moquerie superficielle. Mais l'amitié du *poëte anonyme* avait prévu le retour de l'opinion, et Jules Slowacki, le désespéré byronien, plus tard le fervent disciple de Dante et de Shakspeare, enfin le mystique amant de Dieu et de la Pologne, a désormais pris sa place au premier rang parmi nos poètes nationaux, entre Adam Mickiewicz et Sigismond Krasinski.

VENCESLAS GASZTOWTT.

PRONONCIATION POLONAISE

Pour faciliter la prononciation des noms propres polonais nous croyons devoir indiquer que :

C	se prononce	TS
CK	—	SK
SZ	—	CH (dans château]
CZ	—	TCH
G	—	GUE
J	—	Y
N final	—	NE
RZ	—	J
U	—	OU
W	—	V simple

ZMIYA

NOTICE SUR ZMIYA

(1831)

Le poème de *Zmiya* n'est pas, comme on pourrait le croire, le premier ouvrage de Slowacki. L'ordre que le poète adopta dans la publication de ses premiers essais n'est pas l'ordre chronologique de la composition, qui, d'après M. Malecki, doit être rétabli ainsi qu'il suit : *Hugo*, en 1829, le drame de *Mendog*, de la même année; en 1830, le *Moine, Bielecki* et *Marie Stuart*, ainsi que les morceaux lyriques intitulés le *Kulik*, l'*Ode à la Liberté*, *Boga rodzica* et le *Chant de la légion lithuanienne*. C'est au commencement de 1831 qu'il écrivit le premier chant de *Zmiya*. Le second fut composé à Dresde, en février 1831, le troisième et le quatrième à Paris, en septembre et en octobre; le cinquième et le sixième occupèrent la fin de l'année.

Slowacki apprécie ainsi ce poème, dans une lettre à sa mère : « Le défaut que vous reprochez à mon « poème, c'est-à-dire l'incohérence, le désordre dans la « composition, était un défaut nécessaire; *Zmiya* est, selon « moi, et de l'avis de tout le monde, le plus parfait de tous « mes essais. Je suis heureux de voir *Zmiya* plus appré- « cié que tout le reste, car c'est mon dernier ouvrage; il

« paraît donc que mon talent se développe et se perfec-
« tionne. » (30 juillet 1832, Paris.)

Les matériaux ont été fournis au poète par Beauplan, le géographe, par Gradcki, voyageur polonais, et aussi par les poètes Bohdan Zaleski et Severin Goszczynski ; il a puisé également dans les poètes anglais de précieux renseignements sur la vie orientale. Mais c'est surtout l'influence de Byron qui se fait sentir dans la création de *Zmiya*, l'héroïque renégat, l'homme sombre et sauvage, méprisant la foule, comme le Corsaire et la plupart des héros de Byron, comme aussi, dans Slowacki, lui-même, Bielecki, Mendog, Bothwell et Lambro.

Plus tard, vers la fin de sa vie, notre poète écrivait : « Je rougis à présent de mes anciennes mélancolies à la Byron ; j'ai peur qu'elles ne soient contagieuses pour quelques-uns. »

Néanmoins, si l'on oublie, ou si l'on admet une fois pour toutes, la tendance byronienne, on se laissera peut-être entraîner par la peinture animée et vivante des mœurs originales de ces Kozaks Zaporogues, si peu connues jusqu'à présent, et qui ont inspiré plusieurs de nos écrivains nés dans les provinces ruthéniennes (1).

V. G.

(1) Voyez surtout le *Château de Kanow* de *Goszczynski* dans les *Ukrainiennes* de Clémence Robert; voyez aussi les poésies de Bohdan Zaleski, dont il n'y a malheureusement aucune traduction connue, et enfin les *Contes kozaks* ds Czajkowski, traduits par M. L. Mickiewicz.

ZMIYA (1)

(Roman poétique en six chants, tiré des légendes ukrainiennes.)

For the, who thus in too protracted song
Hast soothed thine idlesse with inglorious lays,
Soon shall thy voice be lost amid the throng
Of louder minstrels in these later days :
To such resign the strife for fading bays —
Ill may such contest now the spirit move
Which heeds nor keen reproach, nor partial praise;
Since cold each kinder heart that might approve,
And none are left to please when none are left to love.

YRON.

CHANT PREMIER

LE SUMAK (2)

Quelle belle vue que celle du Czertomelik! Cent îlots découpent le Dnieper en ruisseaux; dans chaque ruisseau, les bouleaux trempent leurs feuilles; on entend le sifflement des roseaux, le chant du rossignol. Lorsque, au printemps, les eaux grossissantes ont recouvert toutes les îles

(1) Nom d'un hetman légendaire des Kozaks Zaporogues. Le mot Zmiya signifie proprement *la vipère*.

(2) Espèce de *gazelle* particulière à l'Ukraine, et devenue très-rare aujourd'hui.

d'alentour, on voit encore au-dessus de l'onde les cimes des arbres, mystérieux jardin des Rusalki (1). Parfois quelque petite branche, agitée par le vent, trouble l'azur de l'onde : sur ces branches, le rossignol chante encore, et les bouleaux murmurent. Mais par-dessus leurs têtes, l'eau s'élève enfin; les arbres disparaissent : un lugubre gémissement sort du sein du Dnieper, lorsque au printemps il engloutit les cent îles verdoyantes.

Alors, quelle belle vue, que celle du roi des cent îles! L'eau a dérobé la terre sous ses pieds; le château se mire dans l'onde transparente qui vient briser contre les murailles ses flots mugissants. Quand on le regarde, étrange illusion! on dirait que le château remonte le cours du fleuve. La brique se revêt de l'éclat du corail, les piliers légers semblent des roseaux; plusieurs meurtrières, à la gueule menaçante, épient et guettent la mer Noire; vers le sommet de l'édifice, des fenêtres de cristal étincellent et brillent comme l'aurore, et mille couleurs s'agitent dans chaque rayon qui en revient. L'intérieur est habité par le seigneur du Czertomelik, le fier *attaman*, qui commande la *Sicz* (2). Mais y demeure-t-il seul? Qui peut le savoir? On dit que l'édifice est hanté par des esprits, et que c'est une main enchantée, qui, par un art magique, a dressé ces piliers; mais à quelle époque? Nul ne s'en souvient.

Plus d'un pêcheur, à la nuit tombante, en voguant vers les îles du Czertomelik, a entendu devant lui, puis derrière lui, un chant plus doux, plus tendre que le murmure du Dnieper.

Le pêcheur silencieux a ralenti sa course; puis, une fois le crépuscule tombé, il a vu au château les fenêtres de

(1) Nymphe ou naïade du Dnieper. V. la suite. — Bohdan Zaleski a publié un poème intitulé les *Rusalki*.

(2) *Sicz*. Mot employé pour désigner le campement des Kozaks Zaporogues, et par suite toute la troupe elle-même.

cristal s'allumer, il les a vues pâlir... les chants ont cessé en même temps que la lumière. Tout est redevenu silence et mystère, et le vieux pêcheur s'est signé en tremblant : « Sortilége, a-t-il dit, sortilége ! » Car enfin le pêcheur était bien éveillé ; le pêcheur ne rêvait pas !

Voici la troisième nuit qu'à la venue du crépuscule un feu éclatant brille au sommet du château. Oh ! cette fois, c'est la torche, signal d'une expédition ; les *Czajki* (1) vont descendre dans la mer Noire. Le camp des Kozaks couvre les rives ; au milieu des buissons la pique reluit, et, au-dessus du Dnieper, s'élèvent en longues traînées de flammes les feux des sentinelles. Là-bas, au sommet d'un tertre est monté le *Genslarz* (2), et il chante du haut de son tertre... Si dans ces tombeaux le sommeil n'est pas profond, peut-être ses chants lugubres ont-ils réveillé les morts. Oh ! dormez, dormez ; votre temps est passé. Vous aussi, vous avez vécu en Ukraine, vous avez vécu, hommes d'hier ; c'est nous qui vivons aujourd'hui ; le temps passe vite. Pourquoi revenir montrer son visage de fantôme en des lieux où personne ne porte notre deuil ? Demain, d'autres diront aussi sur nos tombes : « Vous avez vécu, hommes d'hier ! »

En route, donc, en route vers les cités d'Anatolie ! Allons détruire les palais, briser les fontaines, exterminer par le fer les sujets des Turcs, et leur enlever l'image de la très-sainte Vierge, cette image qui pleure de vraies larmes... Quand on la plonge dans les eaux, la mer en courroux agite ses vagues, écume, mugit, bondit, détruit tout, et ne calme

(1) *Czajka*, mot désignant spécialement les canots en cuir des Kozaks. — V. les poésies de Bohdan Zaleski et les contes kozaks de *Czajkowski*. — La *czajka* est proprement le *vanneau*, oiseau de l'ordre des échassiers, dont le nom fut donné par les Kozaks à leurs canots.

(2) *Genslarz*, musicien, ménestrel du pays, jouant de la *gensla*, instrument national de l'Ukraine.

la fureur de ses abîmes que lorsqu'elle a englouti les vaisseaux des ennemis.

Mais où donc est l'*hetman* (1)? Dès l'aube, il est sorti, et il erre dans les steppes depuis le matin. Là, près du bord, est la *czajka* de l'hetman, dont la voile blanche flotte entre les roseaux. La foule rassemblée tout à l'entour cause tumultueusement : « Nous n'avons pas assez de gibier pour « la route; allons à la chasse allons à la chasse! Mais où « donc est *Zmyia*, l'hetman du Niz (2)? »

Tu dors, *sumak*; tu dors au milieu des buissons tout perlés de rosée; et voici les chasseurs dans les steppes de *Budziak* (3), qui vont envelopper les ravins et les clairières. Le *sumak* n'entend pas; non, le *sumak* n'entend pas! C'est que les chasseurs marchent sans bruit; de plus en plus silencieux, au milieu des fossés, au milieu des herbes, ils s'enfoncent, ils se perdent, et l'aurore se lève, l'aube éclatante dore le ciel à l'orient.

Oh! qu'il est doux par une fraîche matinée de s'enfoncer ainsi dans les clairières des steppes. Quel instant mystérieux, que celui où la nuit expire, où la lune pâlit; le jour luit à l'orient; au nord, les étoiles brillent encore d'une blanche lueur, et l'orient se dore, pâlit et rougit. Le ciel se transforme; les étoiles se perdent par degrés dans l'azur, et les roses des champs se dressent, parées des perles de la rosée.

Les chasseurs s'avançaient sans bruit à travers les four-

(1) *Hetman* et *attaman* ont le même sens; le premier mot est polonais, le second est ruthénien et Kozak.

(2) *Niz*, radical qui veut dire *bas* : ici ce mot indique les plaines arrosées par le Dnieper et habitées par les Zaporogues.

(3) En turc signifie coin. Les Ottomans et les Tartares désignaient sous ce nom la plaine, comprise entre le Dnieper et la mer Noire, qui s'étend d'Akerman à Kilia, et forme la Bessarabie inférieure.

rés. Fauconnier, tiens bien l'oiseau sur ton poing; couvre-lui les yeux de son voile doré; empêche-le de battre de l'aile; garde qu'il ne bouge et ne fasse sonner ses grelots; tu lui enlèveras le voile, lorsque l'animal aura donné dans nos piéges; alors son rôle commencera. Le faucon se rembrunit; ainsi aveuglé, il hérisse ses ailes, allonge ses griffes, et, sombre, gonfle sa poitrine.

J'entends un bruit là-bas... est-ce la bête qui passe? Non, c'est encore trop tôt; le moment n'est pas venu. C'est un lévrier léger, tenu en laisse, qui, impatient de ses liens, grogne et saute. Piqueur, châtie le lévrier de la main et de la corde. Il s'agit avant tout de découvrir les traces du *sumak*, puis les chiens courants le feront lever par leurs cris; ensuite viendront les lévriers... Le lévrier châtié tombe aux pieds du piqueur; puis, couvert de rosée, le dos jonché de débris de fleurs, il se traîne, tout triste, à la suite de la meute.

« Envoyons des chasseurs à cette éclaircie où se termine la vallée : vous, Kozaks, formez-vous en cercle, et faites silence. Quant aux autres, qu'ils suivent le sentier et descendent dans les ravins, qu'ils fouillent les herbes et les plantes : le *sumak* est dans cette vallée. A un signe du chef, que les trompettes sonnent soudain.»

Les ordres sont donnés; les Kozaks ont enveloppé les fourrés sauvages, ils se perdent derrière les buissons; leurs fronts hâlés se cachent dans les branchages, et le silence se fait, comme s'il n'y avait plus un être humain, comme si cette chasse n'était qu'un rêve. Le vent souffle dans les herbes frémissantes; plus d'armures, plus d'arcs ni d'épieux; l'aurore a déjà toutes ses flammes et toute sa splendeur, et le soleil se lève au-dessus des steppes immobiles. Sur les buissons couronnés des feux dorés de l'aube, étincellent des fleurs couleur de flamme; elles se courbent avec le vent, qui, faisant onduler les herbes sur son passage, parcourt les steppes silencieuses.

Tout se tait... tout à coup résonnent les trompettes re-

tentissantes; en même temps éclate, se heurtant dans les airs avec le cliquetis des armes, un immense cri de joie. Les faucons, enfin délivrés, montent rapidement dans l'azur des airs; ils planent et croassent, font sonner leurs grelots; les chiens lâchés jappent et poursuivent. Les piqueurs attendent au milieu de ce tumulte effrayant; ils regardent les plaines que dore le soleil levant, et tout à coup bondit le *sumak* enfin réveillé; c'est à peine si son pied touche l'herbe, il dépasse les lévriers, et, à travers les sillons, devançant la meute rapide, il saute les fossés; les chiens aboient, les faucons croassent.

Un des faucons déjà descend et s'abat sur le dos de l'animal; ses griffes s'enfoncent dans la chair. Un lévrier, aux pieds rapides comme le vent, vole comme un trait derrière lui; il va l'atteindre, le voilà tout près; le *sumak* court toujours; aveuglé par la terreur, il se jette dans le piége; il s'est précipité sur les épieux, puis est tombé. La foule joyeuse sonne de nouvelles fanfares, heurte encore les cymbales, pour faire lever tout ce qu'il peut y avoir de vivant au milieu des herbes. — Les faucons prennent l'essor; ils planent et croassent, font sonner leurs grelots; les chiens recommencent à aboyer et à courir. Les piqueurs attendent. Au milieu des fleurs ondoyantes quelque chose a passé : est-ce un nouveau *sumak?*

Oh! non; c'est un Tartare étincelant d'acier! Semblable au vent des steppes ou au mobile serpent, il fend les herbes et passe entre les fleurs, tout reluisant d'or. Il tend son arc, décoche une flèche et lance des javelines acérées.

Les Kozaks s'étonnent de cette armure dorée..... Ce doit être un des chefs tartares... — Lâchez les limiers! — L'un d'eux l'atteint déjà; ah! vous allez voir : c'est un vieux limier, la lutte ne sera pas longue : il lui sautera à la gorge, et, au milieu d'horribles tortures, lui arrachera la vie, le renversera, le déchirera.— Il l'a atteint; mais, prodige imprévu! il lui saute au cou, lui lèche

es mains, se couche à ses pieds, grogne et jappe amicalement. C'est pourtant le grand limier, le limier de l'hetman, le premier des limiers, le plus célèbre de la *sicz!* Il a étranglé plus d'un Tartare dans les ravins, et le voilà maintenant qui obéit à un Tartare.

La meute fatiguée est revenue; le Tartare fuit toujours, et écrase les herbes sous ses pieds. — Voyez! le faucon aussi s'est perché sur son bras. Oh! merveille! merveille! le faucon de l'hetman! Il s'est perché sur son bras, il gonfle ses ailes, et semble précipiter la course du Tartare. Dans la foule des chasseurs, un cri s'élève de toutes parts; un nuage de flèches légères poursuit le fugitif: l'une atteint le lévrier dans la poitrine, une autre frappe le faucon sous l'aile, une troisième a effleuré le front du Tartare. Est-ce du sang qui coule? ou bien est-ce une larme? on ne sait. Il s'arrête; il couvre de sa main ses yeux baignés de larmes ou de sang. Du cou du chien il arrache le collier, du cou du faucon l'anneau garni de grelots, et court à travers les steppes droit aux épieux; il court vers les ravins où se tient l'ennemi. Ils vont l'arrêter? Non, ils n'ont pu. Il a dépassé la chasse de bien loin; il a disparu dans les buissons épais...

Et ce n'était ni un fantôme ni un vain songe; car, sur son passage, au milieu des fossés, il est tombé sans vie six Kozaks, six faucons et six lévriers.

CHANT II

LA PLEUREUSE

On entend retentir le galop d'un cheval à travers les bruyères : c'est notre seigneur, c'est *Zmiya*, l'hetman du *Niz*. Des flots de blanche vapeur volent autour de lui;

d'entre les pieds du cheval les corneilles effrayées se sont enfuies par volées, et se sont perchées sur une croix. Entre les feuilles passe et repasse son *kolpak* (1) rouge; son armure d'acier passe et repasse entre les feuilles : — « Salut, hetman! salut!... »

— Bonne santé, mes amis; quoi de nouveau dans la *sicz?* Les voiles sont tendues? la *czajka* est prête? la corneille ne nous crie aucun mauvais présage? Les flots de notre Dnieper coulent toujours vers la mer? Allons, tout va bien. — Avant le crépuscule, soyons préparés; et maintenant, que l'hydromel mousse dans les coupes, entonnons de joyeuses chansons..... Mais où donc est mon lévrier?..... qu'on lâche mon lévrier! Où donc est mon faucon?.... qu'on lâche mon faucon! »

Le gardien des chiens de l'hetman, le fauconnier de l'hetman, enfants jeunes encore, sortirent de la foule; ils pâlirent tous deux à l'idée de leur faute, et ils lurent le courroux dans les yeux de leur maître. L'aîné parla ainsi:

« Quelle malheureuse chasse! quelqu'un nous a jeté un sort. Là où jadis habitait le *sumak* des steppes, aujourd'hui ce sont des Tartares couverts d'armure qui ont fatigué nos lévriers et les ailes de nos faucons. Les flèches tartares ont fait tomber, dans les fossés des steppes, six Kozaks, six faucons et six lévriers. C'est un Tartare qui a tué ton chien et ton faucon. »

« — Tu mens, tu mens! » s'écrie l'hetman; « lorsque, dans les plaines, vous faites siffler les cordes de vos arcs, ce sont mes chiens qui tombent, et le Tartare échappe..... mais je sais démêler la vérité que vous enveloppez de paroles trompeuses. — Connaissez-vous ce collier et cet anneau avec ses grelots? Ils sonnent votre mort, ces grelots d'airain. » Les pauvres enfants reconnurent sans doute le

(1) Bonnet de fourrure pointu porté par les Kozaks et les Tartares. — On l'appelle communément en France et à tort *kolback*.

collier du lévrier, sans doute ils entendirent un chant de mort dans le son des grelots; car tous deux tremblèrent, tous deux pâlirent, une larme azurée diamanta leurs yeux...

« — Que ce couple de menteurs, élevés ensemble, dit Zmiya d'une voix sévère, soit abandonné à la grâce de Dieu; qu'on les mette dans une *czajka*, dans une *czajka* sans rames, et qu'on les précipite du haut des cataractes du Dnieper. »

L'hetman est parti... Des murmures s'élèvent. Comment Zmiya a-t-il appris notre chasse? Les Tartares lui auraient-ils rapporté l'anneau? ou était-il lui-même caché dans les ravins? — On se perd en conjectures diverses. — Tout à coup, semblable à la musique errante des grues voyageuses, un chant vole à travers l'absinthe argentée, se mêle avec l'écho; — musique sauvage et magique; car le Kozak peut-il être un instant sans rêver de magie? Peut-être ce chant fera-t-il sortir la vérité de leurs conjectures...

CONTE KOZAK

LA RUSALKA (1)

I

« Au-dessus du tertre, là-haut dans les brouillards, le faucon plane; il s'est perché sur une croix. Sous ce tombeau dort d'un profond sommeil un des anciens hetmans, un des anciens seigneurs du Niz.

« La gloire des Zaporogues, semblable en sa naissance à

(1) V. p. 24, note 1.

la nouvelle lune aux pâles reflets, n'avait pas encore franchi les mers dans les *czajki*, ne s'était pas envolée au-dessus des *ostrowy* (1).

« Sur les *ostrowy* croissaient les ronces, la rose y pâlissait solitaire. Les pieds du roc couverts d'écume jetaient un brouillard sur le miroir azuré de l'onde.

« Près d'une Rusalka, on voyait l'hetman des îles éclairé par la lune. Sa bien-aimée, fille du brouillard du Dnieper, est froide et tremblante.

« La main brumeuse de la nymphe glace ce qu'elle touche, mais son œil noir brûle ce qu'il regarde... « Bien-aimé, dit-elle..., là-bas, brillent des roses sauvages au-dessus du torrent.

« Il y a des campanules au reflet d'azur; les campanules se faneront sur leur tige; mais avec les roses, une fois flétries, elles refleuriront dans mes cheveux.

« Je me nourris, je me pare comme les tombes de tout ce qui meurt en ce monde. Qu'importent les prairies? qu'importent les fleurs? qu'elles se dessèchent, pour que je vive?

« — Ame cruelle, arrière, loin de moi! Je n'écouterai « plus mon amour. » — « Tu me repousses, mais en « vain! Tu me rappelleras et je reviendrai. »

II

« La *Rusalka* s'évanouit dans le brouillard; dans la nuit brille la lune pâle, dans les barques reluisent les arcs; dans le Dnieper les filets plongent.

« L'hetman est triste et sombre; le flot pousse lentement la barque de l'hetman; devant elle se tient une forme vague, nuage brumeux, illuminé de rayons.

(1) Iles du Dnieper, habitées par les Kozaks.

« Elle est si belle au-dessus des flots, quand la lumière vient l'envelopper!... Son visage est à moitié brillant de flamme, à moitié argenté par la lune.

« Dans l'enchantement, tout hors de lui, sans songer qu'il risque son salut, l'hetman crie : « Viens à moi ! oh ! viens à moi, ma bien-aimée ! »

III

« Dès lors, toujours, toujours ensemble. L'hetman est l'esclave du fantôme, et pourtant l'âme de son amante est froide comme le marbre, mais quel éclat sur son visage !

« Toujours belle..... Les buissons des champs ont couronné de leurs roses ses blonds cheveux; elle a dérobé sur les cataractes l'arc-en-ciel dont elle illumine sa robe de brume.

« Là où s'étendait un bois inhabité, d'un seul mot, en une matinée, elle a élevé dans l'île un château merveilleux et a mené tout autour un perron doré.

« Le château est d'une brique de corail. A un signe d'elle, montent vers le ciel une, deux, trois, quatre tours. Le peuple l'a appelé le *Château du Diable* (1).

« Dans le château, elle a semé partout l'écarlate des roses; elle a perlé d'une rosée de diamants ces fleurs resplendissantes.

« L'hetman regardait les tapis; son œil se jouait dans l'éclat des diamants. — Il regardait, regardait toujours; son cœur se glaçait, il devenait indifférent.

« La Rusalka, froide elle-même sous ses vapeurs glacées, devina sans peine sa froideur; bien vite, bien vite, son œil noir déroba aux brillants leur éclat.

(1) Le *Czertomelik*. Czart ou Czort veut dire le diable.

« Elle mit des fleurs dans sa chevelure. — L'hetman la contempla; son regard se noya en elle; — ses yeux sont plus resplendissants que les diamants. Il aime encore, il brûle encore.

« — Bien-aimée, tu brilles comme un ange... » — Eh bien! je veux une récompense, puisque ma beauté m'en rend digne : donne-moi ton faucon, donne-moi ton lévrier; tue pour moi ton lévrier et ton faucon.

« — Ame cruelle, arrière, loin de moi! Assez de disputes, mon cœur, assez de disputes avec Satan. » — « Tu me rappelleras, mais en vain! Tu reviendras à moi, et je ne reviendrai plus. »

IV

« Elle s'est enfuie..... L'hetman marche tout pensif à travers les chambres. « — Quoi! elle ne reviendra pas? ses yeux sont si beaux; ses cheveux parsemés de fleurs...»

« Il pense... De ses yeux deux grosses larmes coulent le long de son visage désespéré. — Il se dit : « — N'en parlons plus! » Il n'en parle plus, mais il rêve...

« Au-dessus de l'azur trouble des nuées, voici la lune qui brille déjà; j'ai tué mon faucon et mon lévrier; et elle n'est pas venue! J'irai la trouver.

« Quelle douce haleine que celle du printemps! quelle fraîcheur dans les parfums des fleurs! Au-dessus des cataractes, les sapins noirs sont comme blanchis de givre par le brouillard de l'eau.

« Sous les rochers, des tourbillons sans fin brisent dans les vagues les rayons de la lune; au-dessus des vagues, dans un nuage brumeux, apparaît la nymphe illuminée de lueurs argentées.

« A ses pieds, un lévrier pâle, inquiet et sombre; sur sa main, un faucon triste, hérissé, regarde les nuages.

« — Que tu es belle ! s'écrie l'hetman, qui donc pourrait te braver impunément ? Viens ici, ma bien-aimée ; laisse partir le faucon, envoie le lévrier à la poursuite des chevreuils.

« Ici, sous le feu de mes baisers, tes pâles brouillards s'enflammeront. Qu'il fait bon ici à l'ombre des sapins ! » Il prie, il implore des yeux et de la main.

« Mais sa main (faute impardonnable), soit par hasard, soit de plein gré, coupe en croix le brouillard argenté, et trace le signe du salut.

« Devant la croix, les brouillards s'enfuient comme fuit l'azur de l'onde quand on la trouble ; les traits de la Rusalka s'évanouissent et l'image disparaît dans les brouillards.

V

« Elle a disparu... On n'entend que les flots mugissants dans les abîmes du Dnieper, on n'entend que le bruit des sables ; mais voici venir un brouillard, voici venir dans la brume quelques rayons égarés.

« Le vent brise l'enveloppe du brouillard et le pousse en avant..... C'est la Rusalka, mais plus pâle et plus triste.

« Elle murmure : O mon bien-aimé, je viens te dire adieu ; je meurs, je meurs ; de même que le vent vient de me briser, je vais me fondre dans tes bras.

« En vain tu pries et tu supplies, en vain tu attends sur ce roc ; mais viens avec moi, viens avec moi ! ! Ces flots conduisent à ma demeure (1).

« Les brouillards ici sont froids, mais brillants ; lorsque toi aussi le brouillard t'aura couvert (tu vois, mon bien-

(1) Voyez dans Mickiewicz une légende analogue sous le titre de *Switezianka*, la nymphe du Switez.

aimé, je meurs maintenant), — eh bien! je revivrai sous tes baisers.

« Le faucon est vivant, ton lévrier est vivant. Avec toi, comme avec le faucon, j'irai errer sur ces plaines, au-dessus de la fumée des cabanes;

« J'irai avec toi dans ces brouillards obscurs, je te paraîtrai brillante comme dans le cristal. Oh! viens à moi, viens à moi! Ces flots conduisent à ma demeure. »

« L'hetman aimait comme un furieux; l'hetman aimait, brûlait; du haut des rocs, il regarda l'écume du Dnieper, tomba dans les flots et disparut.

« Quand les tourbillons l'eurent englouti, quand le granit des rocs l'eut réduit en poudre, son âme fut sauvée par une sainte image, par la croix qu'il portait sur sa poitrine.

« Pur de la souillure du péché, il s'envole sous les voûtes du ciel; le faucon sombre vole après lui, le lévrier quitte la Rusalka.

« La *Rusalka*, flottant au-dessus des *ostrowy*, seule désormais, s'écrie tout en larmes : « Quand donc! quand donc un nouvel hetman me donnera-t-il son cœur, son chien et son faucon? »

Le chant meurt avec l'écho… Aussitôt des suppositions bizarres prennent naissance dans la foule. — L'*hetman* aime donc une des reines de l'onde? Il se jette aveuglément dans l'abîme, et il y périt. — Il est toujours seul, toujours loin de nous, parcourant les cimetières, errant sur les tombes…

Silence!… Là-bas, l'Occident, rouge comme le sang, a doré les steppes, les ravins et les nuages. Le soleil s'éteint, on entend de loin le bruit de la vague écumante

qui se brise sur la rive. Silence! voici le lugubre séjour des tombeaux.

Les dernières lueurs du couchant éclairent le sable labouré par les vents; elles éclairent les trois tours de la *cerkiew* (1), qui ont paru soudain sur le bord escarpé du Dnieper, et un millier de tombes, dont on voit briller les cercueils à travers les crevasses du sol. Oh! *Sicz* sauvage! tes tombes sont faites de sable, et, quand ce tombeau si friable s'écroule sous le pied du passant, les esprits des morts, voguant dans des brouillards argentés, ne peuvent plus, la nuit, retrouver leur tombe d'hier.

Là-bas, se tient immobile une femme inondée des feux du soir; on le voit sans peine à son visage pâle, c'est la mélancolique gardienne des tombeaux, c'est celle qui pleure les morts de la *Sicz*. Elle est debout sur un vieux cercueil vermoulu; le vent fait flotter ses cheveux noirs et balance les fleurs d'absinthe et les roses de sa couronne toutes resplendissantes de rosée. On dit qu'autrefois cette pleureuse avait un front joyeux et des joues empourprées; mais, réduite à verser des larmes, elle a échangé le sourire contre les pleurs, si bien qu'aujourd'hui, devenue folle, elle feint toujours de pleurer, elle a toujours les larmes aux yeux.

C'est l'hetman Zmija qui s'avance dans le cimetière. Il s'arrête sur un tombeau, et dit : « Salut, *Xeni* (2), salut, ô « toi qui pleures à tous les enterrements! C'est toi dont « la prière nous recommande au ciel, c'est toi dont « les chants nous endorment dans la tombe, et rendent

(1) *Eglise* (du rit grec), c'est un mot ruthénien. Les Russes ont pris ce mot et l'appliquent à leurs églises. V. celle de Paris, non loin du parc Monceaux.

(2) C'est le nom de la jeune fille; nom ukrainien signifiant *princesse* déjà employé par Séverin Goszczynski dans le poème intitulé le *Château de Kaniow*. — V. les *Ukrainiennes* de Clémence Robert.

« notre sommeil calme sous notre armure rouillée, qui « s'abreuve de la froide rosée du sol. J'ai perdu aujour- « d'hui mon faucon et mon lévrier ; ils m'étaient fidèles, « et mon regret en est d'autant plus grand. Si mes hom- « mes sont dignes de tes chants, mon faucon et mon lé- « vrier n'en sont pas moins dignes; chante donc aussi « leur mort. » — « Tu blasphèmes, mon ami ! Ce n'est « pas moi qui m'abaisserais à de pareilles prières. Sens-tu « la froide haleine de la tombe ? Entends-tu le sifflement « des croix vermoulues, et l'étrange vacarme que font « les mouettes blanches en s'élançant au-dessus des flots « bleus ; mon chant est triste, et, si je chantais, je « troublerais toutes ces voix mystérieuses. Silence ! » — Mais l'hetman n'écoutait plus..... son regard farouche s'était assombri... A travers les roseaux reluisent les flots du Dnieper et les rocs des cataractes. Au milieu de ces rocs sombres, les vagues se brisent; sur ces rocs ont poussé le framboisier sauvage, le sapin-nain et la mousse rouge. Vers les cataractes les flots poussent une *czajka* : la voilà suspendue au-dessus du gouffre, et dans la *czajka* se débattent deux enfants. La barque se précipite avec l'écume contre les rocs, et au-dessous s'agite un abîme d'écume. Ces enfants vont être engloutis par les flots du Dnieper... Le plus jeune se retient aux fleurs d'un églantier, suspendu au roc nu, et tombe dans le gouffre avec la branche et la fleur; l'aîné s'accroche aux sapins et se hisse sur les rochers ; en vain il tend les bras à son frère ; il entend le mugissement des flots, et, hors de lui, ayant sur les lèvres les paroles de la prière, il se jette en criant dans le gouffre et se perd dans l'écume jaillissante.

Nul cri ne sortit des profondeurs de l'onde ; nul soupir du cœur non moins profond de l'hetman. Il livra sa main aux mains de la jeune fille, qui, pensive et troublée, le conduisit dans la *cerkiew*. Là, quelle obscurité ! les vitres sont argentées par les rayons de la lune ; le cœur est pénétré d'un mystérieux effroi, quand la vitre tremble dans son

cadre de plomb; à travers les crevasses du toit, les framboisiers fleuris se penchent et regardent. « — *Xeni*, dit l'hetman, que signifie ceci? J'entends un gémissement triste et des pleurs déchirants; est-ce le chant nocturne des chats-huants? Est-ce toi qui agites les girouettes de la *cerkiew*, pour qu'elles se balancent si tristement sans que le vent les remue? »

« — Mon bien-aimé, les girouettes sont immobiles; si quelque chose les agite, c'est le souffle des tombeaux. Que crains-tu, dis-moi, mon bien-aimé? suis-moi. » — Elle enleva la lampe qui éclairait l'autel, ils s'engagèrent dans les détours des souterrains. Oh! quel calme sourd et effrayant! Ici l'on voit les débris des vaisseaux turcs; ici, entre des planches vermoulues, revêtus de leurs armures, gisent les hetmans endormis. Ainsi que l'ordonne le rite grec, chacun d'eux a dans sa main une image sainte, et une piastre turque dans sa bouche entr'ouverte. *Xeni* s'approcha d'un petit cercueil, et la main de la jeune fille tremblait à faire peur, lorsqu'elle souleva le linceul noir taché des larmes épaisses du cierge. Oh! cieux! un enfant dans ce linceul! un bel enfant vivant!... *Xeni* pâlit, et, debout devant l'hetman, ses larmes coulèrent; elle frappa dans ses mains, puis, se jetant à ses pieds: « — Mon bien-« aimé, dit-elle, c'est l'enfant... oui, l'enfant! Les noirs « tombeaux sont son unique abri. Mon bien-aimé, que le « pope nous unisse en secret, le pope est mon père... Je « suis bien malheureuse! Quand je pleure, mes larmes « font rire les hommes; quand je tresse une guirlande « de roses des champs, les feuilles tremblantes se déta-« chent aussitôt de la fleur. Tout se dessèche et se flétrit, « oui, tout ce que je touche. Le monde me poursuit d'un « rire ironique. Pitié pour moi, mon bien-aimé!... » Vaines paroles! l'hetman est sorti... Un éclat de rire insensé va mourir dans le silence des tombeaux souterrains.

CHANT III

LES INCENDIES

—

Chant du départ

I

« Bien loin, bien loin est la mer Noire, où les *czajki* se baignent dans l'écume. Mettons le feu aux châteaux du Bosphore comme aux roseaux de nos rivages. — Il est beau de voir brûler les plaines et les buissons; mais quel magnifique incendie que celui d'une immense forêt de mâts, d'une forêt de minarets! Vive le bruit des *czajki*, vive le bruit des flots.

« Oh! le Kosak est le roi de la vague azurée... Hourrah en avant! Hourrah en avant! avec notre hetman, hourrah en avant! »

II

Notre *czajka* rapide, agile, ne brille pas d'éclatantes peintures; mais, noire comme l'hirondelle, et légère comme elle, elle vole et rase les joncs; cinquante rames précipitent sa course; elle porte aux Turcs en présent deux ca-

nons d'airain et cent *janczarki* (1). Vive le bruit des rames, vive le bruit des voiles!

« Oh! le Kosak etc... »

III

« Volez avec nous, corneilles marines, l'étoile du sud nous conduit; volez avec nous, nous vous donnerons pour nid un turban ensanglanté. Suivez-nous, corneilles, suivez nos *czajki !* A vous tout ce qui échappera à l'incendie! Voiles et corneilles, battez de l'aile ensemble. Vive le bruit des rames, vive le bruit des flots!

« Oh! le Kozak, etc... »

IV

« Comme nos *czajki* voguent joyeusement! Quel spectacle réjouissant, par un ciel sans nuages, de voir nos drapeaux qui flottent largement ou qui s'agitent autour de nos barques. Nous passons devant le cimetière, devant les tombes des nôtres, et nul des morts ne nous entend passer. Respectons leur sommeil, le plus doux des sommeils. Silence, voiles! Rames, silence!

« Oh! le Kozak, etc... »

V

« Dormez, nos morts, dormez à la lueur de la lune, bercés par le murmure des bouleaux, par le chant des au-

(1) *Janczarka*, fusil du janissaire. — C'était une arme de précision, espèce de carabine rayée.

tels, chant aussi triste, aussi effrayant, aussi tremblant que celui des rameurs égarés... Chaumières et tombeaux disparaissent soudain. Frappez l'onde, rames, frappez l'onde! Puissent bientôt les flots nous ramener chez nous... Vive le bruit des *czajki*, vive le bruit des voiles!

« Oh! le Kosak, etc... »

VI

« Notre chant est triste, aujourd'hui que notre *czajka* est vide. Mais nos barques reviendront bien remplies. A ceux qui périront, nous mettrons entre les lèvres une piastre frappée à *Carogrod* (1); nous prierons pour eux, puis le vin coulera dans les cristaux de Venise. Les frères vivants boivent à la mémoire des frères morts! Vive le bruit des *czajki*, vive le bruit des flots!

« Oh! le Kozak est le roi de la vague azurée... Hourrah! en avant! Hourrah, en avant! Avec notre hetman, hourrah, en avant! »

Ce chant sauvage, accompagné du battement des rames, portait leurs adieux aux chaumières: devant les chaumières se tenaient sur la rive de nombreux pêcheurs, les vieux *siczowi* (2), tout baignés de larmes. Une note égarée, partie des lointaines *czajki*, arrive encore par intervalles... « Oh! chant sauvage, chant magique, mêlé au

(1) Constantinople (litt. ville des Césars). — Cette ville a quatre noms: *Byzance*, l'ancien nom grec; *Constantinople*, nom grec de la cité de Constantin; *Carogrod*, nom slave, et *Stamboul*, nom turc.

(2) Les hommes de la *Sicz*.

« bruit des rames et des violons, envole-toi avec l'écho, « comme s'est envolée notre jeunesse... » Ainsi rêve le pêcheur, et il soupire... Puis il revient triste et muet, et son filet silencieux s'enfonce dans les flots azurés du Dnieper.

Coule plus lentement (1), mon chant... Les cordes manquent à mon *théorbe* (2), pour exprimer les ravages des Kozaks, le bruit des flammes, le fracas des maisons qui s'écroulent dans l'abîme... J'arrache les cordes de mon théorbe et ma main tremble d'épouvante. Tandis que je chante, je suis moi-même aussi pâle, aussi effrayé que le Turc, bien que je ne voie d'autre flamme que celle du foyer dans les chaumières... Je frissonne à chaque feuille qui tombe d'un arbre, au moindre frémissement des fleurs touchées par la course rapide d'un *sumak*...

Que de calme, que d'azur aux abords de Sinope! Tout autour de la ville, sur des palissades, s'élève le rempart, et le flot azuré vient mourir aux pieds du phare, dont le fanal, pendant la nuit, éclaire au loin les sombres abîmes. Pour le marchand, pour le matelot, c'est un spectacle unique que ces vaisseaux innombrables dormant auprès des digues : partout le croisement des cordages formant d'immenses filets; partout la blancheur des voiles, les canonnières des galères avec les reflets sombres de l'airain où dort la foudre des combats, et sur les mâts, les pavillons de toutes couleurs, légers et découpés comme des ailes de mouette. Quand le ciel et la mer ne se confondent pas dans des brouillards épais, le regard curieux descend du haut des tours, et se plaît à suivre les vaisseaux aux blanches voiles, qui semblent vouloir se noyer dans l'azur du ciel.

Aujourd'hui, la jetée du port se couvre d'une foule nom-

(1) Ici les vers changent de mesure : jusque-là c'étaient des vers de dix syllabes; maintenant ils en ont douze.

(2) *Torban*, lyre employée en Ukraine. — V. B. Zaleski.

breuse, et la vague écumante a tremblé du contre-coup d'un grondement lointain. Les Turcs ont reconnu ce bruit. « — Ce sont les canons qui tonnent. — Mais de quel côté? — Du côté d'*Oczakow* (1). Sans doute les galères du sultan, qui avertissent les ports de se garder des hordes *zaporogues* (2). — Eh! que nous importent leurs *czajki?* Nous ne connaissons pas l'effroi, et le bruit seul de nos canons les engloutira dans la mer. » Ainsi parlent les Turcs.

Mais lorsque sur les flots la sombre nuit eut étendu ses voiles, dans le ciel noir s'allumèrent deux lueurs : c'est *Bialogrod* qui brûle, c'est *Trébizonde* en flammes! Dans l'horreur de la nuit, cette immense lueur dore les croissants et le faîte des minarets. On ouvre les portes de fer des mosquées; sous les lampes tremblantes le peuple implore son prophète; puis, confiant dans les arrêts de la destinée, la prière finie, le peuple se retire dans les maisons. Tous, dans leur harem, s'endorment d'un profond sommeil : ils se réveilleront peut-être entourés de flammes et de tonnerres.

Quand l'*ulem* ferma les portes de la mosquée, ébloui sans doute par la lumière des lampes, il ne s'aperçut pas qu'un Turc, au visage sombre, recouvert d'une armure, restait entre les piliers, debout et comme endormi; ce Turc ne fit aucun mouvement, bien qu'il eût entendu le gémissement des gonds rouillés et le grincement des verrous, et qu'il vît encore sur la muraille le reflet doré de l'incendie éclairer les marbres veinés de sang.

Dans le harem, on ne voit pas le ciel en feu, tant les murs sont épais, tant sont épais les buissons et les ar-

(1) Ville située à l'embouchure du Dnieper, rive droite, jadis grande et forte, aujourd'hui presque détruite par les Russes à qui elle appartient depuis 1788.

(2) L'étymologie de ce nom bien connu est *za* (au-delà de), *porohy* (seuils, au fig. *cataractes*). Ce qui signifie habitant audelà des cataractes du Dnieper.

bres. Les jeunes femmes sont réunies dans une salle dorée où brûlent les flambeaux, où se répand le parfum des roses. Quels bruyants éclats de rire! que de gaieté! que de jeux! C'est que le pacha est absent; à la tête de quatre frégates, il a entrepris une expédition au fond de la mer Noire. Les eunuques dorment dans des chambres éloignées.

Les jeunes femmes sont assises autour d'un bassin où tombe, jaillissante, l'eau des fontaines qui étincelle au feu des lampes. Avec un soupir qui se voit à travers la gaze, elles écoutent les amoureux *gazals* de *Chiraz*. Celle-ci, qu'un mystérieux désir colore d'un vif incarnat, bien qu'elle connaisse son avenir, rit cependant avec une curiosité d'enfant, tandis que dans sa main elle dévide un chapelet de fleurs attachées de rubans. Cette autre, toute triste, arrache une à une les feuilles d'une rose; chacune des feuilles qui tombent a un sens caché : la dernière doit lui apprendre son avenir. Elle vient d'arracher la dernière, on entend un soupir, et longtemps elle rêve sur les débris de cette fleur, les larmes aux yeux et la pâleur au front. L'une cueille des fleurs, l'autre les regarde s'épanouir; une troisième, craignant pour ses blanches mains la chaleur du printemps, fait sauter dans ses mains deux globes de cristal, ou fend de l'éventail les fumées bleues de l'encens.

Zulime, qui cherche le calme et le frais, s'est assise à l'écart sur un coussin doré; elle a ouvert la fenêtre sur les fleurs du jardin. La nuit sombre était à peine éclairée par la nouvelle lune. Les ténèbres couvraient arbres et fontaines; seule, à travers les vitraux coloriés et les grillages fer, la lumière dorée de la salle tombait sur les grenadiers, dont les fleurs s'agitent mollement sous la fenêtre. La jeune fille regarda le ciel nuageux, et sa pensée se joua dans l'obscurité et les brouillards. Est-ce un rêve?.... A la lueur incertaine de la lune, elle aperçoit le minaret entre les arbres; sur le toit de plomb, semblables aux feux

du matin, ont paru des flammes vagues et fugitives. Un chevalier se montre sur l'esplanade de la tour; il est coiffé d'un turban et vêtu à la turque. La jeune fille a regardé, puis elle a soupiré; — elle détourne les yeux, elle voudrait oublier; car elle a vu ce guerrier quelque part... en songe... Elle regarde encore. O ciel! c'est une flèche tartare lancée jusqu'aux nuages sur ses ailes de flamme, qui est retombée sur la tour et s'y est éteinte. Peut-être ses yeux humides et rêveurs l'ont-ils prise pour une étoile filante qui a passé brillante dans l'azur du ciel...

Mais d'où vient que soudain le ciel s'empourpre? Tout s'illumine du reflet des flammes; on entend le bruit sourd de l'incendie; on entend les gémissements du peuple, un bourdonnement indistinct et terrible, des cris confus, le cliquetis des armes et le bruit de la fusillade. Sur l'esplanade de la tour, nouvelle vision : le don précieux du roi de Pologne, l'étendard doré de l'hetman. Lorsqu'une ville est couronnée de flammes, les plis de cet étendard sont pour les Turcs les plis d'un linceul de mort; debout, à côté de l'étendard, se tient sur la tour un Kozak étincelant de fer des pieds à la tête.

Une lumière rougeâtre éclaire les jardins du harem; le labyrinthe des bosquets se dessine; l'eau silencieuse des canaux lance des reflets d'or; et, sur l'eau, les cyprès jettent leur ombre pâle. Les fontaines, réveillées par l'incendie, jaillissent sous le ciel en piliers dorés. Un bruit terrible, un bruit de mort traverse le harem. Les gardiens en larmes et au désespoir entraînent les jeunes femmes à travers le jardin jusqu'au canal ombragé par un dôme de verdure; là, les roses du harem ont pris place dans une barque, et les rames les emportent rapidement loin du bord.

Dois-je raconter comment une *czajka* entra dans le harem sur les eaux du canal, brisant devant elle une grille impuissante? dois-je dire les cris des femmes du pacha et la joie de Zulime, lorsqu'elle vit devant elle l'apparition

de la tour? Ce guerrier à demi caché par la voile de la *czajka* lui est bien connu... Mais je ne trahirai pas, dans mes chants, les secrets qui se révèlent dans les timides soupirs et dans les yeux de Zulime, et aussi dans les yeux de l'hetman...

. . . .

« Alerte, matelots, alerte! le temps presse (1). La lune est devenue plus brillante et l'aurore plus matinale. Le vent peut s'enfuir loin de nos voiles, le calme peut nous clouer à la mer immobile, et quel supplice alors de fatiguer en vain l'onde de nos rames, et de pâlir nous-mêmes sous l'étreinte de la faim!

« Quelle est cette étoile qui luit dans le brouillard? Je la reconnais, c'est le fanal des tours de *Carogrod*. Allons, en avant, suivons cette lumière! Ainsi que les trois mages, suivons l'étoile d'Orient; ainsi que les trois mages, marchons derrière l'étoile; mais allons chercher de l'or et non pas en offrir.

« Attention, mes amis. Que la vigie observe tout, de près comme de loin... Heureux nos frères dans nos cabanes; ils allument maintenant les feux du soir; leurs filets sont pleins de poisson, leurs cruches pleines de bière, et leur chien même est étendu dans la cabane; tandis qu'ici, sur la mer, lorsque la vague pénètre dans la *czajka*, le Kozak égaré, semblable à une corneille marine, secoue ses ailes, en fait tomber l'écume blanche et reparaît à la surface; encore si, dans la vague, il trouvait un dollar, ou une piastre turque... Attention, frères!

« Mais aussi nous sommes plus heureux qu'ils ne le sont dans leurs cabanes, lorsque nous marchons enveloppés de la fumée des incendies; quelle joie d'errer dans les maisons des Turcs, de vider les coupes d'or et de les garder, ou de se coucher dans les hamacs qui se balan-

(1) Ici recommencent les vers de dix syllabes.

cent mollement, et de regarder le ciel, et de se moquer du sultan! »

« — Et maintenant, frères, redoublez d'attention; vous voyez là-bas cette tour de bois. Faut-il la brûler? faut-il la raser? Vous voyez sur la tour ce fanal qui brûle et qui brille comme un diamant. Que ma *czajka* touche le bord, et, de ma propre main, je mettrai le feu sous les pilotis. Mais, donnons encore un regard à la mer. — Quel magnifique spectacle! Ici, deux cents *czajki* que cache et protége la nuit menaçante. Au loin, une traînée de lumière, le faubourg de Péra; plus loin encore, les tours dorées de Sainte-Sophie; dont on distingue à peine les pâles contours sur le ciel obscur. Là-bas, le champ des morts; j'aperçois les cyprès des tombeaux turcs, et ces tombeaux paraissent noirs, même dans les ténèbres de la nuit. Entendez-vous le bruit lointain de la ville et le mugissement de la mer? On rêve, malgré soi, aux fantômes de l'Orient; il me semble voir l'ange de la peste passer au-dessus de la ville en agitant ses ailes noires. »

L'*hetman* a disparu. — Le temps passe vite... Silence et mystère. — Tout à coup un gémissement déchirant..... Sans doute le gardien qui meurt. Sur la tour s'élève la flamme bleuâtre du soufre; puis une lumière subite tombe sur la mer, les flots noirs prennent une teinte de sang, et le disque de la lune pâlit et s'efface; on entend le bruit sec du feu, le pétillement des flammes, et, semblable à je ne sais quelle lugubre peinture, la ville lointaine se détache sur les ténèbres avec ses minarets. Des nuées de corneilles, réveillées par l'incendie, traversent parfois la fumée de leur aile blanche, et jettent dans l'air leurs cris perçants; la fureur de la flamme ne fait que s'accroître. Dans sa robe mouvante de flammes, plus terrible encore que l'ange de la peste, plus effrayante que la torche qui éclaire l'empire de Satan, se dresse, aux yeux des Kozaks, la tour du Bosphore.

« Maintenant, mes amis, la danse va commencer! En

avant! au faubourg, où le Grec rusé et le marchand vénitien gardent leur or! Mais souvenez-vous, lorsque l'aube éclatante aura doré le ciel, de revenir à vos barques et de rapporter une bonne proie; nous mesurerons les piastres au boisseau. Si l'un de vous est tenté de Satan, s'il ne dit pas tout ce qu'il a pris, qu'il se souvienne aussi que, dans la carabine de Zmija, il y a cinq balles toutes prêtes. — Malheur à lui, malheur! »

« Voici l'aube, voici l'aube..... La flamme de l'incendie pâlit devant le soleil, et le Levant est couleur de sang. Voyez-vous, près des murs de la ville, est-ce la troupe des janissaires qui s'approche? Je vois des armures. Rameurs, à vos bancs! Matelots, tournez la gueule des canons vers les remparts! S'ils viennent trop près, saluez ces étourneaux de cent coups de canon... Non, le combat ne s'engagera pas. Un drapeau blanc s'élève au-dessus de la foule; ces envoyés nous apportent des paroles de paix; voici de l'encens pour l'orgueil de l'*hetman*. J'entends leurs trompettes et le son discordant des cornets turcs, musique bruyante et sauvage; dans la foule, j'aperçois quelque chose de vert; c'est un émir, un pacha à queue; son cheval vole, rapide comme l'éclair... — « Que me veut ton maître, émir?..... » L'émir s'incline humblement devant l'*hetman*, et dit: « Le fils du soleil, le frère de la lune... » « — Oh! oh! s'écrie l'hetman, votre vieux sul-
« tan, ce frère de la lune, a pâli comme elle devant l'incen-
« die. Si tu nous apportes quelque chose, nous accepte-
« rons volontiers les présents du sultan; mais tant que je
« suis sur les rives du Bosphore, tant que j'ai pour moi le
« droit de conquête, j'ai bien aussi le droit de choisir entre
« vos présents.

« Avant tout la *cerkiew* (1). Pour la *tserkiew* de la *Sicz*,
« je demande un tableau..... Parmi vos vieilles images,

(1) Voyez un discours analogue dans les *Contes kozaks*, de Czajkowski.

« vous avez à *Carogrod* un tableau bénit, tableau qui « pleure de vraies larmes; lorsque l'homme le plonge « dans la mer, la mer en courroux agite ses vagues, « bondit, se soulève, se brise et ne calme la fureur de ses « abîmes que lorsqu'elle a englouti les vaisseaux des « païens. Voilà pour le pope. Écoute, émir! Que les moi- « nes luttent de miracles entre eux. Quand j'ai un bon « sabre, des *czajki* légères et un château dans la *Sicz*, le « roi des châteaux, quand j'ai sous mes ordres mille bra- « ves garçons, que m'importe un tableau? Le tableau est « pour le pope.

« Écoute encore, émir; pour mes braves, il faut de l'or « bien reluisant. Nos pays ne produisent pas de métaux, « le Dnieper ne coule pas sur un sable d'or. Comme nous « le labourions tout entier de notre flotte, en lui deman- « dant : Dnieper, ton lit contient-il de l'or? » en réponse, « il a porté nos czajki sur la mer Noire et les a pous- « sées jusqu'aux portes de *Carogrod*, en disant : C'est là « qu'il y a de l'or. J'ai avec moi cinq mille jeunes gens de « la *Sicz*; ainsi donc le fils du soleil, ton généreux maî- « tre, voudra bien nous donner cinq mille piastres pour « payer notre voyage; quant à moi, qu'il ne me compte « pas, je me passerai de ses piastres.

« Emir, maintenant un présent pour l'hetman! Ni pias- « tres ni peinture. J'ai vu le superbe palais du sultan, où il « se cache en ce moment, pâle de terreur. Faites jeter à « terre une aile du palais; chaque Kozak prendra sa part « de ruines, et reviendra avec une pierre dans les plaines « de la *Sicz*. Il la conservera précieusement comme un tré- « sor, et plus tard il jettera cette pierre sur mon tom- « beau (1); et quand je dormirai dans ce tombeau et sous « ces débris, je rêverai que, debout sur ma *czajka*, je me- « nace votre capitale. »

(1) Allusion à la légende du *Rempart de Zmija*, que l'on trouve plus bas racontée tout au long.

CHANT IV

LES CZAJKI

Lorsque les Kozaks, exilés sur les bords du Don, quittèrent le Dnieper, un chant triste et sublime, désespéré et plein de larmes, jeta la malédiction sur la tête de la tzarine. O flots azurés! ô flots azurés! vous qui portiez les czajki, vous avez reçu ces larmes.

. . . .

« Le soleil semble plus brillant, lorsque la czajka revient vers le Dnieper. On se plaît à regarder la couleur verte de cette vague, que les czajki brisent et transforment en écume argentée.

« Comme ces petits flots se poussent tranquillement l'un l'autre, comme ils battent de l'aile sous la lumière du soleil. Mais qui sait, mes braves? avant la nuit peut-être, les vagues argentées de la mer seront rougies de sang!... »

« Ah! j'y suis, mes frères! — Là-bas, dans la nuée, c'est une voile turque qui s'enfuit avec le vent. Allons, amis, en chasse! Ne la perdons pas de vue, mais, sans nous approcher, suivons-la de loin. Rameurs, modérez votre course : pas d'attaque le jour, pas d'hostilité ouverte! Les galères ont des yeux de faucon; elles nous verraient trop vite... Carguez les voiles. »

« Devant l'image de la sainte Vierge qui agite la mer et protége les czajki, allumez un cierge, et près de ce cierge, que le pope récite des prières à haute voix. Lorsque je donnerai le signal du combat, vous mettrez au milieu de vous la czajka où est le tableau; mais pour le moment, que le pope ne s'en serve pas, qu'il n'agite pas la mer; qu'il prie

seulement; je ne lui demande pas autre chose... Oh! que le jour est long!... »

« Il est fou, ce vieux sultan, de construire de si grandes galères, qui prennent trois fois plus d'eau que notre czajka : aussi les vaisseaux turcs ne peuvent lutter de vitesse avec les czajki : lorsqu'ils nous poursuivent à pleines voiles, nous nous jetons du côté des écueils, et, souvent dans la poursuite, le navire se brise à des bancs de sable, et résonne comme une coupe de verre.

« Vous voyez, mes braves, comme le couchant est rouge; cela nous promet du vent; sachons en profiter. Déployez un peu les voiles blanches, et ramez vers le soleil. Placez les czajki dans les rayons du jour, de manière que le soleil soit derrière nous. Maintenant, repliez les voiles et perdons-nous dans la lumière... Il ne nous devinera pas derrière cet abri, le spectre-dragon aux cent yeux de cristal, dont la vue porte si loin.

« Enfin, Dieu merci! voici le jour entièrement baissé; plus qu'une lueur pâle! Au-dessus des flots, on ne voit plus que la moitié du soleil, l'autre moitié se plonge dans la mer obscure, et jette sur le monde un reflet lugubre... Les flots se sont élevés au-dessus du soleil; des nuages sanglants courent dans le ciel. Maintenant, aux voiles! maintenant, aux rames! »

Un cri cent fois répété va frapper la nue, et la voile rapide entraîne la czajka, comme l'aile d'un oiseau le porte sur ses blanches plumes. La czajka tremblante incline son cou, plonge dans l'onde, s'élance hors des flots; et le Kozak est vivant et la czajka vivante. Ils volent... Toute pâle, à l'orient, la lune sort d'un nuage.

« Voilà qui est d'un bon augure; la galère du pacha! J'aime avoir affaire à cette galère-là. Je connais ce pavillon, et, sous ce pavillon, cette queue de cheval, épouvantail pour les hirondelles. Près des feux, je distingue les visages des Turcs : ils paraissent bien pâles. Attendons ici, jusqu'à

ce que la galère nous montre le flanc, et qu'elle nous regarde de son œil d'airain. »

La galère, enveloppée d'un silence terrible, comme un spectre menaçant, comme un palais enchanté, sans que la rame batte le flot, sans que la voile se déploie, sans le secours des hommes, par les artifices de Satan, détourne sa poitrine ornée de monstres dorés, tandis que la lune blanchâtre éclaire ses flancs. A la lueur de la lune on aperçoit trente bouches béantes, d'où bientôt s'élancera la mort sur des ailes de feu.

« Enfants, à vos rames! Les voilà qui donnent le signal: les torches s'approchent des canons; mais nous disparaîtrons par volées, comme des étourneaux; en vain le boulet nous cherchera... Allons, à vos rames!... »

Les rames innombrables se mettent à battre l'onde. Les czajki se dispersent, portées çà et là par les flots, et la voile blanche, se confondant avec l'écume blanchâtre, a disparu sur la mer...

On dirait que l'onde a englouti ces czajki, que le Kozak a trouvé une tombe dans le lit des flots azurés. Un silence lugubre, un silence de mort, couvrit pour un instant tout ce chaos d'azur. Mais le canon de la galère, réveillé par une étincelle, secoua son sommeil; un éclair partit du vaisseau, et trente coups de tonnerre retentirent.

Un nuage de fumée noire dort suspendu sur la mer; le navire a résonné d'un rire infernal. Mais avant que le rire se soit tû avec son triple écho, les czajki, par volées, ont reparu dans la fumée. Les Turcs pâlissent, les Kozaks jettent leurs crampons de fer sur la poitrine du navire, et grimpent sur le pont. Au-dessus de la tête des païens, on voit briller le glaive de l'attaman, au-dessus de leurs turbans, le plumet de l'hetman, et l'on entend le bruit de sa *ianczarka* (1). Au milieu des sabres de Damas, Zmija s'é-

(1) V. la note de la page 41.

lance, semant partout le carnage, à l'endroit où combattaient le pacha et son jeune fils, presque enivrés de la liqueur du pavot (1).

« — Mon père, dit le jeune Sélim au pacha, c'en est fait de nous; laisse là un orgueil inutile. Fais mettre la chaloupe en mer; et pendant que seul je soutiendrai le choc des ennemis, sauve-toi, mon père ! » Il saute dans la mêlée, et, au milieu de la foule, il couronne son turban blanc de la lueur de son cimeterre. Que de gémissements sur le pont ! Les *janczarki* retentissent. Au milieu des sabres levés et menaçants, dans cette lueur et cette fumée, l'hetman a rencontré le jeune Sélim, et les deux glaives géants se sont heurtés. Zmija arrête avec le sien celui de son ennemi, et de l'autre main il tire un coup de feu; il a visé le mât, et la flamme est montée d'un bond sur les voiles; la voilà suspendue au pavillon doré; et le mât de sapin se brise avec fracas... « La lutte se serait perdue dans l'ombre; il fallait bien cette lumière pour l'éclairer : voilà la torche de l'hetman. » Au tumulte de l'incendie, s'ajoutent le cliquetis des armes et les gémissements de l'armure bien trempée. Le glaive redoutable de Zmija, comme l'aiguillon d'un serpent, cherche le sang de son ennemi et s'enivre de sang. La cotte d'armes de Zmija a des mailles de fer, elle est à l'épreuve de la balle; mais le glaive de Sélim, forgé à Damas, a déchiré les mailles de fer. Le sang a coulé jusque sur les tapis qui couvrent le vaisseau du pacha. Zmija fut bientôt vengé : il frappa droit au cœur; Sélim se pencha comme une fleur coupée sur sa tige, puis il tomba sur le front, et ses armes retentirent; mais en tombant, il jeta un regard sur les flots : au loin, sur l'onde, vogue la chaloupe qui porte son père. La tête de Sélim retombe lourdement.

La czajka joyeuse fend encore l'écume de sa poupe

(1) L'opium.

glissante, et entre dans la baie azurée du Dnieper. Au-dessus de la baie, on voit se dresser les toits de plomb des tours d'*Oczakow* (1), et les tours sont gardées par une garnison turque. L'œil des païens a aperçu les czajki; les tours ont brillé d'une guirlande de feu; on voit une fumée argentée, on entend un grondement sourd; mais les czajki glissent silencieuses, comme des esprits; et, poussées par le vent qui gonfle la blanche poitrine des vagues, elles remontent rapidement le Dnieper. Les canons tonnent encore du haut des tours, mais leur colère impuissante expire sur les flots.

Quel beau spectacle que le joyeux défilé des czajki! Le soleil jette des reflets d'or sur ce cortége brillant. Quel beau spectacle que les rives du Dnieper; la fleur des bruyères revêt les teintes de l'écarlate. Parfois dans le silence, un Tartare de *Budziak* passe sur son cheval, et fuit comme le vent, ou, caché dans les fleurs des buissons, regarde les czajki, contemple l'azur des flots.

Chant du retour

« Czajki, czajki, la *Sicz* est devant nous! Voici les rives de la patrie; et là-bas, bien loin derrière nous, s'éteint la lueur des incendies; au milieu de la mer, entre les brouillards, brûle le grand sapin des mâts, et les voiles sont consumées.

« Lorsque reparaîtra un nouveau printemps, ces hordes pâles trembleront encore; le chant des *janczarki* recommencera; mais pour cette année c'est assez de profits, vive l'hydromel! Oui! En heurtant nos coupes, buvons, dans notre Ukraine, notre vieil hydromel.

« Qui fera le trajet que nous venons de faire? Les cor-

(1) V. p. 44, n. 1.

neilles, peut-être, attirées par les cadavres; les corneilles, amies des czajki, et dont le croassement est signe de mort pour le musulman, lorsqu'au-dessus des barques, les balles, comme des hirondelles, volent en nuée noire à travers l'espace.

« La mer est le champ qu'ensemence le Kozak : au printemps, quand arrive la récolte, les piastres brillent à pleins sacs, comme des feuilles jaunies. Elles sont venues, elles s'en iront; mais, riche seigneur pendant six mois, tout Kozak devient woïéwode.

« Quand la dernière piastre sera partie, nous quitterons Kiew, et le Dnieper nous ramènera à nos cabanes. Là, nous chanterons à notre aise! Si la misère fait mine d'approcher, nous avons nos barques où la nuit brillent nos arcs, et nos filets qui plongent en silence dans l'eau sombre du Dnieper.

« Il est doux d'errer dans les jardins des pachas d'Orient, où brillent les grosses pommes d'or; mais ce qui est plus doux encore, c'est de se pencher à l'étrier, et de cueillir dans la plaine une rose, pour la porter toute chargée de gouttelettes de rosée, en souvenir, à sa bien-aimée.

« Les flots auront détruit nos îles avant que le Kozak touche la charrue, et se vende à prix d'or; ah! plutôt... au milieu du *liman* du Dieper, inondé de sueur, inondé de larmes, il mettra en monceaux les cristaux de sel.

« Oh! on ne verra pas le Zaporogue vendre sa liberté et courir par le monde!... »

Silence, silence, mes braves! Ne voyez-vous pas des voiles derrière nous? Les voiles blanches des galères turques brillent derrière les roseaux; elles poursuivent les czajki kozakes. Voguons vers les îles du Czertomelik; là, nos flottes pourront être en repos; c'est en vain qu'ils nous menacent de leur queue de cheval dorée, et de la poupe de leur galère et de leur voile jaune. Voici nos familles sur la rive... La czajka a l'instinct du dogue comme elle en a la fidélité, et semblable au dogue qui se frotte aux

pieds de son maître, elle vient se frotter aux roseaux du Dnieper.

CHANT V

LE PACHA

Le fils des steppes est de retour, tout fier de son expédition. Que ces cabanes lui semblent belles! Le rosier sauvage les tapisse de ses fleurs; les mauves de toutes couleurs grimpent jusque sur les toits en colonnes tremblantes et fleuries. Ici les grues vermoulues vont en grinçant chercher de l'eau au fond des puits; là, le Zaporogue fait boire son cheval, en fredonnant un chant sauvage sur l'expédition, et s'entretenant avec l'écho, il revient à travers les plaines, quand a brillé l'étoile du soir. A son chant, le chien répond par un aboiement. Les cabanes noires, suspendues aux rocs des hameaux, ressemblent à des nids d'hirondelles.

Pour les Turcs, au contraire, il n'y a que crainte et péril dans les détours des îles du Czertomelik. Lorsque les galères turques y eurent pénétré, la voile déployée demeura immobile: si bien que ces ennemis menaçants qui avaient pousuivi les czajki, pâles d'effroi maintenant, n'avaient plus même de route ouverte à leur fuite, et se trouvaient égarés comme dans un labyrinthe d'Egypte.

Le Kozak sort de sa paisible cabane, et court au rivage; là le pope, armé d'un cierge bénit, revêtu de ses ornements dorés, consacre trois fois le Dnieper avec l'encensoir, et, après avoir lu des prières dans son livre, il dit à l'hetman : « Crois-tu aux miracles, mon fils? » — « J'y crois, » dit l'hetman. Mais un sourire de mépris pour la foule erra sur son visage pâle. Et le pope continua : — « Or donc, au nom du Seigneur, si tu es baptisé, prends cette sainte

image de la Vierge mère de Dieu; plonge-la dans les flots; que les vaisseaux se noient et périssent comme ce cierge. »

Il dit, et jeta le cierge dans l'eau. Toute la foule se taisait, et le jeune hetman écoutait cet ordre avec je ne sais quelle expression de mépris; l'image miraculeuse brilla dans sa main, mais, avant de toucher l'eau, le tableau se brisa en mille morceaux. Le pope tremblant pâlit, les Kosaks frissonnèrent... L'hetman s'écria : « Pourquoi « cette frayeur? si le tableau s'est brisé, à qui la faute? « Il avait moisi sur les murailles de la mosquée turque. « Mais ce vaisseau est embourbé; avant le lever du soleil « les Turcs auront vécu; je n'en laisserai qu'un pour por- « ter la nouvelle à Stamboul. Que signifie ce murmure? « croyez-vous le sabre de Zmija tellement émoussé sur la « nuque des Turcs qu'il ne puisse plus désormais toucher « le cou d'un Kozak? — A vos cabanes, Kozaks!... Que « les Turcs nous croient tous morts; et lorsque la nuit « sombre descendra sur les collines et les ravins, soyez « prêts au son de ma trompette. — A vos cabanes, Ko- « zaks!... »

Le soir tombe et les hérons, ces hôtes du Dnieper, se sont couchés parmi les joncs pour y dormir. La galère avait à peine de l'eau jusqu'à la poitrine; on en voyait presque la quille dans les roseaux; et au-dessus des jardins verdoyants des îles s'élevait le grand mât immobile. Pas le moindre brouillard... le globe d'or du soleil se cache derrière les buissons; au-dessus des voiles sont suspendues les feuilles pleurantes du bouleau; plus haut encore, au sommet du mât brille tout doré le pavillon du pacha; et plus haut encore, dans l'azur du ciel, les hirondelles voltigent d'une aile rapide.

Quel calme dans la nature!.. Les Turcs peuvent rêver qu'ils sont les maîtres des cent îles du *Niz*; ils peuvent dormir d'un profond sommeil : déjà le faucon des steppes s'est perché et s'endort sur la croix solitaire; déjà la lune

triste a paru sur le ciel en rougissant, et a regardé dans le brouillard naissant les îles du Dnieper.

Le silence est lugubre dans cette nuit profonde. Là haut, en sentinelle, je vois un Turc couvert d'une armure; il ne quitte pas des yeux les cabanes kozakes; mais dans les cabanes les feux se sont éteints. Le Turc récite ses prières au prophète, et se noie si bien dans ses rêves de paradis, qu'il ne voit pas au milieu des ténèbres une lumière briller tout à coup comme une étincelle jaillissant d'un caillou.

De même que les jardins turcs sont éclairés par la fleur abondante des grenadiers : ainsi de loin, au-dessus des eaux du Dnieper, les roseaux semblent s'être subitement couronnés d'une fleur de feu. Une lueur étrange dore maintenant les fronts silencieux des bouleaux; puis quatre cercles de flammes se précipitent dans le lit du fleuve; là, ils se réunissent et se fondent en un seul, et aussitôt une immense mer de feu roule ses vagues rougeâtres jusque sous le vaisseau.

La sentinelle jette un cri; les Turcs se réveillent et accourent. — Désespoir terrible! désespoir impuissant! Les langues de feu viennent lécher les planches sèches du navire. Ils poussèrent un hurlement de rage, puis se turent presque étouffés : il se fit un silence effrayant. Bientôt dans ce silence retentit une trompette bien connue des galères, — la trompette de l'hetman.

A ce signal, semblables à des démons sortant des feux de l'enfer, les Kozaks se dressèrent sur les noirs rochers; on aurait dit que cette horde furieuse voulait éteindre sa soif dans ces vagues de flamme. Debout sur ces rocs nus, enveloppés de fumée, ils avaient l'air de gigantesques statues, dont l'âme de pierre semblait insensible aux gémissements et aux cris de désespoir.

La voix de l'hetman éclate retentissante : « Mes amis, « avant que la flamme ait rôti les Turcs, qui veut aller « jusqu'au vaisseau, trouver et ramener le pacha? Il y

« aura pour celui-là une riche récompense! » Les Kozaks se taisent... Pour tous les trésors du monde qui voudrait se jeter dans l'enfer?... Mais voyez!... Zmija lui-même, en véritable vipère, traverse les flammes, plonge dans les flots, bondit à la surface et replonge encore. Quelle pluie d'étincelles! Oh! c'est un bain de feu, dont il ne sortira pas vivant... Qu'est-ce encore? les balles des Turcs! — Cependant je l'aperçois sur le vaisseau; il se jette comme une trombe au milieu de la foule tremblante : voilà le Turc entre les mains de l'hetman. Le mât brûle, la voile flambe. Mais l'hetman s'est jeté dans le fleuve avec le Turc, et le fleuve ne roule plus que des flammes : comment peut-il ainsi nager dans le feu? Voyez! voyez! l'hetman debout sur un rocher agite un turban, preuve de sa victoire : le Turc se roule sous ses pieds comme un serpent.

Quand le jour parut, à la place des buissons consumés il ne restait plus que des tourbillons de fumée bleuâtre suspendus dans l'air. La galère du pacha avait été dévorée par l'incendie; et les rochers s'étaient dépeuplés de leurs géants noirs. C'est ainsi que sur un geste de l'hetman les incendies s'allument et s'éteignent. — Au milieu des îles on entend un tumulte joyeux, des chants sauvages et le son des théorbes. D'où vient dans la *Sicz* une joie si bruyante? Pourquoi le peuple se rassemble-t-il autour de ce tilleul avec de tels éclats de rire? Est-ce le partage du butin? Le banquet funèbre en l'honneur des morts? Un nouvel étendard envoyé par le roi de Pologne? Non, rien de tout cela... Au milieu d'eux s'élève une grande cage d'osier, et dans la cage est enfermé le pacha d'Anatolie. Il y a quelques jours il régnait sur cent villes, il avait mille femmes dans son harem, il était père d'un fils : aujourd'hui il n'a pas un pouce de terre, son fils a succombé sous les coups de l'hetman; les éléments, d'accord avec Zmija, ont détruit ses villes et ses vaisseaux, et le voilà dans une cage, comme un tigre, livré en spectacle à une foule sauvage qui lui crache à la face et le montre du

doigt. — Ce qu'il eut à souffrir, qui pourrait l'exprimer? et pourtant ses souffrances restent cachées au fond de son cœur; il n'oppose à l'insulte que le mépris d'un visage impassible. Mais son orgueil a beau le mettre au-dessus des outrages, quand il vit avancer un Kozak revêtu de l'armure de Sélim, le pacha lui lança d'abord un regard méprisant; puis, le souvenir de son fils reparaissant à son esprit, sa poitrine se gonfla, dans ses yeux deux larmes roulèrent longtemps, et ces deux grosses larmes tombèrent sur son visage.

Déjà la nuit approche sur ses ailes noires; la foule s'est dispersée, et cause encore joyeusement dans les cabanes. Un Kozak armé, placé en sentinelle près de la cage, compte les heures et garde le prisonnier. Les environs sont enveloppés de brouillards. Tout à coup retentit le cri de la sentinelle : — « Qui vive? » — « L'hetman! » — « Salut, « hetman! » — Zmija ouvre la cage sans dire un mot. Puis il retourne vers le Kozak son visage rêveur : — « Hors d'ici, mon brave; Zmija veillera pour toi. » Il entra en se baissant, tira une lampe qu'il tenait cachée et leva la lumière à la hauteur de son visage : « Tu vivras, pacha, « puisque le mépris ne t'a point tué. Tu me connais, n'est- « ce pas? » — « Oh oui! je te connais! je te connais, Sa- « tan! assassin de mon fils! » — « Le sang demande du « sang... Pacha, tu avais tué mon père. — L'éclat du *bunt-* « *chuk*(1) t'ayant séduit, tu calomnias mon père autrefois; « le Sultan te chargea de lui porter le cordon de soie, et « tu devins pacha, et tu devins seigneur! Moi, trop faible « encore pour me venger, moi, fils de pacha, en disant un « dernier adieu à la ville natale dont j'étais exilé, je vis la « tête de mon père clouée à la porte : maintenant encore, « maintenant dans la nuit sombre, je vois devant moi « cette tête pâle, je la vois qui me regarde de ses yeux

(1) L'enseigne à queue de cheval, signe honorifique des pachas.

« pleins de sang. Mais à présent les ombres des morts n'ef-
« fraient plus mes nuits ; j'ai acheté le sommeil par le « sang de ton fils, il me faut encore le tien, pacha ; tu me « le donneras en échange des larmes que Zulime a versées « dans ton harem ; mais tu mourras dans une lutte à « armes égales, tu mourras le fer à la main. Suis-moi, « et ne crains rien ; Zmija ne te tend aucun piége. »

Ils marchaient tous les deux dans la brume. Le pacha d'un regard tranquille contemplait la lune pâle. Ils suivaient un sentier tortueux et longeaient la rive où le château s'élève au-dessus des flots du Dnieper. De chaque côté de l'énorme tour du milieu, s'élancent les flèches de deux tourelles plus petites. On entend dans les tours le chant triste de la chouette ; la lune semble endormie et le brouillard traverse lentement l'atmosphère.

Ils franchissent le seuil du château, ils entrent dans une salle, aux murailles tout étincelantes d'armures ; — du haut du plafond un flambeau projette une lueur lugubre, et l'on entend dans le lointain le murmure du Dnieper. Dans les pièces suivantes, ô prodige des prodiges ! que de merveilles renferme le château des Cent-Iles ! Sur le fond d'azur des hautes murailles, les lampes brillent comme des étoiles ; les tapis sont des prairies émaillées de fleurs, et ces fleurs sont aussi fraîches que si on venait de les cueillir dans la rosée du matin. Çà et là le cristal a remplacé le mur ; dans les miroirs le regard court et court encore et découvre sans cesse de nouvelles salles, toutes illuminées des mêmes lampes... Est-ce un enchantement ? il semble que par cette route lumineuse on pourrait aller jusqu'à Dieu ! Le plancher de la salle a été taillé dans le marbre ; un dauphin d'or fait jaillir autour de lui un cristal liquide qui répand une agréable fraîcheur, et les lumières brillent à travers la transparence de l'eau. La vue de ces feux, de ce cristal et de ces fleurs jette les yeux dans un perpétuel éblouissement : aussi bientôt ils sortent de la salle et vont à travers les vitres se reposer dans l'azur du

ciel, où ils trouvent, quelle différence! un abîme de ténèbres que traverse lentement la lune argentée.

L'hetman touche un ressort mystérieux; soudain apparaît un mur doré, une salle nouvelle... La moitié de cette salle est éclairée des lueurs pâles de l'albâtre, l'autre moitié est cachée par un voile nuageux, et, derrière ce voile argenté, resplendit encore un jour éclatant. Lorsque les deux ennemis se furent assis sur un divan doré, à un signal de l'hetman, lointaines et invisibles des harpes retentirent, et des chants s'élevèrent, d'abord couverts par l'écho et les larmes de la fontaine murmurante... Ensuite le chant s'approche, et douze jeunes femmes, foulant les fleurs du tapis, s'avancent mollement dans le nuage flottant de leurs voiles. Le pacha porte sa main droite à son cœur, puis la pâleur envahit tout son visage, il détourne les yeux, met son front dans ses mains et s'écrie : « Tout « m'a trahi jusqu'à mon poignard; mon poignard infidèle « comme cette perfide Zulime! » — « Pacha, dit l'hetman, « elle est heureuse ici; vos palais lui paient tribut tous « les ans; c'est pour elle que la mer porte nos czajki, « pour elle que les sabres brillent et que les mousquets « grondent; c'est pour elle que Zmija a, pendant longues « années, trahi et renié son prophète, et porté un masque « aux yeux des hommes, en cachant au fond du cœur une « blessure profonde. Chef et tout ensemble ennemi de « mes compagnons, souvent, sous un déguisement, je suis « venu avec les Tartares mes frères porter l'incendie dans « mes propres villages; souvent, et, il m'en souvient, en« core la veille de notre expédition, caché comme un ser« pent au milieu des herbes et regardant le soleil, je suis « resté couché une journée entière, pour dérober au moins « un jour au mensonge de toute ma vie, et pour entendre « siffler à mes oreilles la flèche des Kozaks. Mon faucon « m'a reconnu plus vite que les hommes, tant je m'étais « exercé à porter ce visage d'emprunt. Condamné à une « perpétuelle hypocrisie, ayant à la fois deux couleurs

« comme la feuille du peuplier argenté, j'ai souffert un « horrible supplice. Tandis que je brûlais et détruisais mes « propres villages, tandis que je méritais les malédictions « du peuple, ils me bénissaient... Mais mon étoile pâlit « déjà; elle s'assombrit, elle décline, depuis que l'image « sacrée s'est brisée dans mes mains. Ils découvriront ma « trahison, ma tête tombera, et ils me maudiront... » Une voix retentissante lui coupa la parole : — « Sois donc maudit! Sois donc maudit! » — Et devant l'hetman apparut avec une croix d'argent le pope vêtu de noir.

CHANT VI

LA LUTTE

L'heureux temps que celui des anciens chevaliers! l'heureux temps que celui où des prodiges venaient sans cesse animer les récits. Aujourd'hui qui voudra croire à ces hommes de fer, à ces châteaux enchantés, à ces âmes enfermées dans de noirs cyprès? Ces récits dorment dans l'oubli, ils sont enfouis dans les couvents, d'où le moine qui regarde le monde à travers les vitraux de sa chapelle a revêtu toutes choses des couleurs de ces vitraux. Aujourd'hui qui voudra le croire? Sur un geste de l'hetman, en un clin d'œil, les lumières se sont éteintes, le son des harpes expire, les ténèbres retombent, amenant un profond silence.

Le pope est saisi d'une horrible épouvante, et l'hetman lui dit gaiement : «Malheur à quiconque entre au nom « de Dieu dans le cercle magique des enchantements. « Mais, puisque tu nous honores de ta présence, sois le « bienvenu! Je te donne l'hospitalité, et pour tou- « jours! Tes yeux ne reverront plus jamais le soleil, ta « croix d'argent se couvrira de rouille, et personne, excepté

« Dieu, n'entendra tes gémissements. » Il dit et fait un geste : soudain le plancher s'ouvre; le pope, précipité dans des profondeurs souterraines, a disparu, et l'on a entendu un soupir sortir de l'ombre. Sur un nouveau geste de l'hetman, le jour reparaît, les lumières inondent les ténèbres. Alors les deux adversaires sortent par la porte qu'ils ont déjà franchie, et se rendent dans une tourelle, afin de s'armer pour le combat.

Le pacha prit un turban doublé d'acier, couvrit sa poitrine d'une cotte de mailles, et choisit pour arme un glaive de Damas formé de deux glaives et une lourde masse d'armes.

Léger et fier sous cette armure, il pend à sa ceinture un poignard de Fez, s'empare d'un bouclier de jonc, pareil à ceux dont le Tartare de Budziak se sert dans les steppes, et le voilà prêt... L'équipement de l'hetman est plus sûr mais plus pesant; il a emprisonné sa vaillante poitrine d'une cuirasse d'acier, sa tête est couverte d'un casque à la visière baissée et sur le casque un panache de plumes et de crins s'élève en deux branches jusqu'à la voûte de la salle. Il brandit une javeline qui ne manque jamais le but, à son flanc brille un glaive à deux tranchants. Ainsi opposé au pacha et par le cœur et par l'armure, il sort et va tuer ou mourir.

Le jour commençait à blanchir, lorsqu'ils sortirent du château. Les nuages, comme s'ils venaient de se réveiller, s'agitaient sous la brise du matin et se mêlaient aux vapeurs blanchâtres des vallées. On entendait la fraîche haleine de l'aurore respirer tout haut entre les roseaux mollement balancés sur la rive : les moineaux à moitié endormis entre les branches des framboisiers babillaient sur la tour du château. Autour de la lune déjà pâle les étoiles pâlissaient, la lumière blanchissait l'azur du ciel, et les choucas planaient, puis se perchaient par volées, et faisaient une tache noire sur le toit de plomb de la tour.

Les deux adversaires prirent place dans une czajka et

descendirent le courant. L'hetman, sombre et farouche, regardait les nuages bizarrement tourmentés par le vent, et les colonnes de vapeur qui s'élevaient à la hauteur des tours du château... et son cœur, pourtant couvert d'acier, battait avec tant de force, était si plein d'inquiétude, qu'on aurait dit un pressentiment. Il a tressailli, et tout à coup, saisissant la rame et déployant les voiles, il pousse vigoureusement la czajka, qui dans sa course rapide en un instant arrive à l'autre bord.

Là il bannit de son cœur une vaine épouvante : « Qu'il « soit fait, dit-il, selon la volonté du destin. — « Pacha! « comment veux-tu combattre? à cheval ou à pied? » — « Si tu me donnes un cheval arabe, hetman, tu verras « comme je sauterai légèrement sur la selle, et comme je « saurai le manier et le faire caracoler. » On entend le son de la trompette de l'hetman : aussitôt, habitués à obéir au signal de leur maître, deux chevaux rapides accourent à travers les bruyères. — « A toi le blanc, pacha! Le noir « est pour l'hetman. »

Les deux champions sont montés à cheval, tous deux volent comme la flèche à travers la plaine, jusqu'à ce que le fanal des tours d'Oczakow ait brillé d'une lueur rougeâtre derrière un brouillard. Zmija serre la bride, le cheval s'arrête sur place, et l'hetman s'écrie : « Ne perdons pas le « temps en vaines paroles; recommande ton âme à Dieu. « D'ici tu peux voir Oczakow; là où scintillent de nom- « breux fanaux dans cette forêt de mâts, tu peux voir les « tours de votre ville; vers le seuil de ces tours tu revien- « dras si tu es vainqueur, porté par mon cheval, et roulé « par les flots si tu tombes vaincu. »

Il dit, rabattit plus soigneusement sa visière, et se couvrit de l'aile de son noir bouclier. Le pacha rôdait autour de lui comme un vautour; il tournait et retournait son cheval, lançait sa masse d'armes, et bondissait... On entendait résonner le bouclier de l'hetman. Trois fois la masse d'armes a rebondi sur le bouclier, trois fois elle est retom-

bée, suspendue par une courroie à la main du pacha; la quatrième fois elle entama l'acier du casque, mais y resta fixée. Zmija s'en saisit; le pacha n'a pas le temps de couper la courroie; le tenant ainsi attaché, l'hetman le désarçonne et le traîne sous les sabots de son cheval. Ensanglanté par les chardons et les buissons épineux, le pacha rampe comme une couleuvre; Zmija lève son glaive. Le pacha de sa main gauche armée d'un poignard tranche la courroie, et, se redressant sous le poitrail du cheval, il enfonce ce poignard jusqu'à la garde. Le coursier roule à terre, mais l'hetman est bientôt sur pied, il jette sa lance, tire son glaive, et la lutte recommence, terrible et retentissante!

On entend de loin le cliquetis des sabres, et le bouclier résonne comme une cloche d'église. Déjà le sang du Turc, le sang encore chaud du pacha reluit sur les buissons ainsi qu'une fleur rouge; cette vue a redoublé les forces de l'hetman; il saisit à deux mains son glaive redoutable, le lève au-dessus de sa tête et l'abat, mais le coup manque, et il tombe lui-même entraîné par le poids de son armure. Avant qu'il ait pu se relever, son terrible ennemi lui presse déjà la poitrine du genou, lève sur lui son poignard qui a soif du sang du guerrier désarmé.

Comme le poignard glissait sur l'armure, il souleva la cuirasse, et, par-dessous la cuirasse, l'enfonça jusqu'à la garde : le sang jaillit à flots. Le pacha saute sur son cheval, le pique de l'éperon, et part rapide comme une nuée des steppes poussée par le vent. Mais il ne dirige pas sa course vers les Turcs ni vers Oczakow; non, il revient sur ses pas, du côté du nord.

Il a disparu... l'Orient est d'un rouge pâle, le bruit des sabots semble s'éloigner derrière les hautes herbes. Ici l'on voit dans la rosée argentée les buissons briller des teintes rougeâtres de l'automne; là-haut, des bandes d'étourneaux se baigner dans le brouillard, et troubler de leurs cris le calme de la voûte céleste. Et entre deux bou-

leaux solitaires qui pleurent sur lui, l'hetman kozak se meurt au milieu des steppes...

Silence!... je ne sais quel chant vagabond court avec l'écho le long des buissons desséchés, chant triste, étrange, attendrissant. Baignée de l'or des rayons du soleil, une forme vague s'approche, semblable à une ombre flottante; c'est la gardienne des tombeaux, c'est la jeune Xeni ! Son chant, pareil à la musique d'un luth informe, s'arrêta brusquement terminé par un cri; autour de Xeni, les bruyères sont ensanglantées; et, bien que la visière de Zmija soit baissée, elle l'a reconnu, tant les yeux de la jeune fille sont éclairés par l'amour, quoique égarés par la folie! Mais en vain cherche-t-elle la blessure pour étancher le sang avec une boucle de ses cheveux... Quand elle eut relevé la visière sur le front, à force de douleurs, Zmija revint à la vie; il regarda et la reconnut, mais il ne dit pas un mot, et ne voulut pas se trahir en lui adressant la parole. — Le silence régnait, le silence des steppes, interrompu de temps à autre par les pleurs et les sanglots de la triste jeune fille. Xeni suit du regard les yeux presque éteints de Zmija : Zmija tient ses yeux fixés sur le côté du ciel, où, derrière un nuage brumeux, se dressent les tours du château de la Sicz. Tout à coup une lueur y paraît, puis se reflète dans les flots du Dnieper; entre les tours s'élève une spirale de flamme.

— « Le traître! » dit l'hetman. « Xeni, maudis Zmija!
« Voilà mon château, mon château qui brûle, ton père y
« est enfermé, et le pacha haineux étend jusque sur elle
« sa perfide vengeance : qu'il soit maudit! » Il soupira, — il était mort.

A peine avait-il expiré, qu'à travers les plaines fleuries, jetant derrière lui des regards inquiets, un Turc armé passa sur un cheval rapide et disparut dans le brouillard. Le rire insensé de Xeni résonna tristement parmi les herbes. —
« J'ai un fils! mon père est mort au milieu des flammes;
« mon fils grandit comme un tendre arbrisseau... Et l'het-

« man?... Mon fils avait l'hetman pour père, il ne vivra « pas sous un autre maître. Non, Kozaks, je ne vous « montrerai pas mon fils ; je l'enterrerai moi-même ; mais « je vous apporterai son sang dans une coupe, et j'arro- « serai de son sang le tombeau de son père. »

Que de sanglots retentirent dans les chaumières, quand l'affreuse nouvelle parcourut les hameaux ! « Tu es mort, « s'écriaient-ils, tu es mort, hetman ! Qui saura comme « toi, faisant voler sa czajka d'un vol de faucon, nous « conduire sur la mer Noire ? Quand reverrons-nous ja- « mais un maître pareil à toi ? Quand élèverons-nous ja- « mais à un autre un tombeau formé des ruines des palais « du sultan? »

Les panaches kozaks s'agitent dans la foule; le cercueil de l'hetman est déjà sur le bord de la fosse, et dans le cercueil l'hetman est étendu, le visage découvert. Sans doute son sommeil a été agité de quelque rêve terrible, car il porte gravés sur son visage la haine et le mépris. Les voiles turques ont fourni le linceul pour envelopper son corps. Un pope lui a mis dans la main une image dorée, a jeté çà et là du sable sur son corps, a placé dans sa bouche un morceau de pain, et a partagé ce même pain entre la foule; lorsqu'il a eu prononcé la dernière parole, les pleureuses ont entonné l'hymne funéraire.

Mais l'une des pleureuses qui suivaient le convoi troublait le chant par ses éclats de rire; et, bien qu'elle sût si peu cacher sa joie, au milieu de ses éclats de rire, ses larmes, comme des gouttes de rosée, tombaient dans une large coupe : elle parcourait la foule, elle recueillait les larmes des autres; mais la lumière du cierge éclaira la coupe, et tout à l'entour les visages s'assombrirent; tous l'avaient vu, il y avait du sang dans la coupe ! Elle versa le sang dans la fosse obscure; — puis elle tomba et expira. — Expire aussi, ô mon chant!

AVIS (DE L'AUTEUR) SUR LE POÈME DE *ZMIJA*.

Le récit qu'on vient de lire est presque exclusivement une œuvre de pure imagination.

Le peuple d'Ukraine montre encore aux voyageurs une espèce de rempart énorme, appelé le rempart de Zmija ou de la Zmija (vipère). Les uns prétendent que Zmija était le nom d'un des premiers chefs des Zaporogues; suivant une autre tradition, c'est Satan lui-même, qui, sous la forme d'une vipère, apporta cette énorme pierre pour renverser l'Eglise; mais qui, effrayé par le chant du coq, la laissa tomber dans les steppes.

Je me suis naturellement arrêté à la première de ces légendes, et j'ai créé le personnage fabuleux qui est le héros de mon poème, et autour duquel j'ai groupé divers événements, indiqués par l'histoire. Ainsi l'histoire nous apprend que les Kozaks, montés sur leurs czajki, firent maintes descentes dans la mer Noire, brûlant nombre de villes d'Anatolie et de Cilicie, et s'aventurant même assez près de Constantinople pour mettre le feu au faubourg de Péra : c'est alors que le sultan, effrayé de tant d'audace, à la vue des tours du Bosphore incendiées par les Kozaks, fut obligé d'acheter leur retraite à prix d'or.

Dans les papiers trouvés sous le globe de l'église Saint-Jean à Varsovie et insérés par Niemcewicz dans ses mémoires sur l'ancienne Pologne, il est fait mention des Kozaks, et c'est là que j'ai trouvé l'histoire d'un pacha fait prisonnier par eux et enfermé dans une cage comme un autre Bajazet.

Les descriptions locales sont tirées en partie de Grondzki, en partie de Beauplan; du temps de ce dernier, on voyait encore dans la plus haute des îles du Czertomelik les ruines d'un vieux château, dont la situation était telle, que l'eau,

qui au printemps engloutit les autres îles, ne pouvait les atteindre. C'est dans le même auteur que j'ai lu ce fait de galères turques qui, s'étant acharnées à la poursuite des czajki, avaient péri dans le labyrinthe des îles du *Czertomelik*. Beauplan décrit aussi la chasse au *sumak*, telle que la font les Tartares et les Kozaks, et c'est sa description que j'ai tâché de reproduire fidèlement dans le premier chant : je lui dois aussi l'abordage des galères turques par les czajki, raconté dans le quatrième chant.

Parfois, me conformant à l'esprit de la poésie du peuple ukrainien, je cesse de décrire moi-même, et, pour plus de vivacité dans l'exposition du tableau, je mets le récit dans la bouche d'un pilote kozak. Je ne crois pas que cette liberté puisse en rien effaroucher l'imagination du lecteur (1).

(1) Nous avons retranché ici une phrase relative à la mesure des vers et qui présentait peu d'intérêt pour les lecteurs français. (*Note du traducteur.*)

JEAN BIELECKI

POÈME NATIONAL

NOTICE SUR BIELECKI

Ce poème, composé encore à Varsovie, et auquel le poète ajouta une sorte d'introduction à Londres, fut généralement goûté du public polonais, et ne tarda pas à devenir classique.

Quant à l'opinion de Slowacki, voici ce qu'il écrit à sa mère : « Le commencement de *Jean Bielecki* est sans lien « avec le reste. Pourtant *Bielecki* est très-vanté par le plus « grand nombre, par tous ceux qui « ont besoin de cette « poésie calme... »

Ces paroles prouvent, dit M. Malecki; que le poète lui-même attachait peu d'importance à cet ouvrage, et qu'en tout cas il le plaçait au-dessous de *Zmija* et de *Marie Stuart*. C'est au lecteur de prononcer entre l'auteur et le public polonais.

Le sujet est tiré partie des chroniques, partie des traditions du pays où se passe l'action. Bielski, dans sa *Chronique de Pologne*, raconte une invasion de Tartares commandée par un Polonais du nom de Bielecki.

« Ce Bielecki, dit-il, était un gentilhomme des environs « de Lublin, aux armoiries de Janina; mais il s'était fait

« Turc et était revenu de Turquie en Pologne, sous le roi « Etienne, pour y demeurer; toutefois il ne voulait pas « quitter sa mauvaise religion. Le roi Etienne, qui désirait « le garder, surtout pour les ambassades, car il savait les « langues tartare et turque, lui assura la possession d'un « domaine en Podolie; mais ce que le roi lui avait donné, « les grands seigneurs le lui ravirent. Bielecki, irrité, « s'enfuit chez les Tartares et envahit la Pologne avec « eux. »

Les événements ci-dessus se passent vers 1579.

JEAN BIELECKI

POÈME NATIONAL

—

I

EXPÉDITION NOCTURNE

Les ténébreuses bibliothèques se sont enfin ouvertes; que de sources de richesses sur ces rayons poudreux! Lisons... Ce langage d'autrefois s'est brisé en formes bizarres sous la plume du copiste. La langue du moine, et, pis encore, ses préjugés sont comme une serrure rouillée qui cache aux regards la pensée du livre. Comment retrouver dans cette rouille les exploits des Giedymin (1), ou recueillir l'écho lointain des discours des Sigismond (2)? Ce sont des sphinx que ces siècles passés; leurs paroles sont pour leurs fils une énigme insoluble. Je suis tombé sur cette phrase: « Notre pays était monté au faîte de la puissance,

(1) Giedymin, grand-duc de Lithuanie en 1300, père d'Olgerd et de *Kijestut*, fondateur de Vilna.

(2) Il y a eu en Pologne trois rois du nom de Sigismond: Sigismond Ier ou le Vieux, Sigismond-Auguste et Sigismond III, de la famille de Wasa.

il en devait descendre.» —Arrière cette infernale pensée!— Que mon souvenir, égaré dans les siècles écoulés, se repose un instant... J'ouvre la fenêtre du couvent... Oh! quel calme dans ces abîmes d'azur! Là-bas s'agitent les vagues dorées d'un océan d'épis, ici murmurent les sombres tilleuls de l'abbaye; la pensée s'égaie au mugissement lointain des bois. J'ai enterré profondément le souvenir des temps anciens, et me voilà joyeux comme un convive assis à un banquet de funérailles.

Ce tableau n'est qu'un songe. Notre esprit impuissant et livré à lui-même ne sait que se rire des malheurs présents. Où suis-je? Ah! oui : les murs de Westminster ; là-bas la Chambre des Pairs, ici la Tamise brumeuse luisant au soleil. Sombre, j'ai parcouru cette nécropole (1) avec un sentiment d'effroi; il me semblait que j'étais le seul mort dans cet édifice, et que les morts vivaient... Je ne regardai pas dans ces urnes, mais je sortis au plus vite — ces murailles ne me reverront plus... Et pourtant je reviens solitaire aujourd'hui errer comme chaque jour, dans la cour pavée de pierres sépulcrales, que foule aux pieds le passant stupide... Ceux qui se sont endormis dans tous ces tombeaux ont lutté contre l'ennemi commun, l'ignorance; ils ont couru toute la vie vers le seuil du temple, et, en mourant, se sont couchés devant le seuil.

C'est pour moi un étrange plaisir, quand je trouve une inscription déjà usée, de l'effacer complétement sous mes pas. C'est un plaisir pour moi de mettre mon ombre fugitive entre ce tombeau et l'ombre de l'édifice. Les insensés! se précipiter sous la voûte du temple, sans avoir dans l'âme une flamme brûlante!

(1) On sait que l'abbaye de Westminster contient les tombeaux des grands hommes d'Angleterre, et que c'est là un véritable panthéon anglais.

Triste, je m'assieds sur un fragment de roc. Une histoire lamentable se déroule dans ma mémoire. Je l'ai lue dans les livres, et voici la devise de ce lugubre tableau : « Il a trahi son pays, mais la trahison, c'est la mort. »

Vous trouverez dans les chroniques le canevas du récit; les chroniques ont fourni les traits et les couleurs.

Sigismond Auguste reposait dans la tombe, et sur le trône était assis Etienne Batory.

Le nouveau règne était odieux à la noblesse, qui, en grande partie, s'était retirée dans ses terres. Mais je ne décrirai pas ici l'état général du pays, je ne veux peindre qu'une ombre du tableau.

Le seigneur de *Brzezany* (1) habite une magnifique contrée. Une rivière resserre le château entre ses deux bras; au-dessus de la porte règne un cloître habité par des moines, plus loin se dresse la chapelle avec son toit de zinc. Les appartements sont tout aussi splendides que les chambres dorées où demeurait la reine Bona (2).

Le seigneur de *Brzezany* se plaît à ce luxe royal; ce que possède un roi de Pologne, un gentilhomme peut le posséder aussi.

Les chambres sont dallées de marbre à l'italienne, et

(1) Le poème commençait primitivement ici : tout le préambule qu'on vient de lire a été ajouté après coup et se rattache assez mal à ce qui suit.

(2) Bona, femme de Sigismond I le Vieux, introduisit en Pologne le luxe d'Italie. Intrigante et ambitieuse, elle voulut dominer son mari, puis son fils, Sigismond-Auguste, et quitta la Pologne en emportant avec elle des sommes considérables. Elle fut soupçonnée d'avoir empoisonné Barbe Radziwill, sa belle-fille.

les murailles tendues de damas brodé d'argent. Partout brillent des lampes d'albâtre ; une eau capricieuse, ayant les senteurs de la rose, jaillit comme en se jouant de bassins argentés, et retombe en pluie étincelante.

Deux nains sont prêts à obéir au moindre signe ; suspendus aux regards du maître, ils devinent ses désirs, et n'osent jamais hasarder un seul mot : aux créatures avilies Dieu a refusé la parole.

Le seigneur de Brzezany préside un banquet bruyant. L'hôte est facile à reconnaître parmi les convives ; ses habits sont dorés, mais son visage est pâle ; on lit ses soucis sur son front assombri. Peut-être les banquets calmeront-ils sa souffrance ? Depuis une semaine il assemble et traite la noblesse.

Aujourd'hui son front a déposé son orgueil ordinaire ; dix fois déjà ont retenti les vivats ; la noblesse joyeuse crie de tous ses poumons, et ces cris joyeux ébranlent les vastes salles ; déjà le vin règne sur leurs esprits affaiblis : une étincelle seulement, et le feu s'allumera. Le seigneur de Brzezany parle. Les gentilshommes se lèvent et écoutent.

« Frères, pour un instant, apaisez ce tumulte, prêtez-
« moi toute votre attention, je vais en quelques mots
« vous dire mes griefs, vous exposer mes projets, puis
« chacun donnera son avis.

« Ecoutez ! un petit gentillâtre m'avait offensé, je m'a-
« dressai au roi, je ne lui demandais que justice. L'affaire
« s'embrouilla de vaines enquêtes ; et l'on me déclara cou-
« pable ; coupable ? — un Sieniawski ! Oui, en face de moi,
« sous les yeux mêmes du roi, je vis mon ennemi s'en-
« orgueillir de son triomphe ; le roi l'approuva et le ré-

« compensa ; et moi, sans même me regarder, il me ren-
« voya les mains vides.

« L'orgueilleux Etienne ! quels sont donc ses projets ?
« Oserait-il régner sur nous comme les princes allemands
« sur leurs sujets ? Mais, qu'il le sache bien, notre royau-
« me est une tour gothique, composée de mille colonnes
« réunies ensemble ; qu'une seule d'entre elles se retire,
« tout l'édifice croulera, et tombera en débris ; je serai
« cette colonne, et si la foudre me frappe, les ruines de
« l'édifice me serviront de tombe !...

« Frères gentilshommes ! connaissez-vous Bielecki Jean ?
« Naguère il pourrissait dans les cachots de Turquie, au-
« jourd'hui il marche de pair avec les grands. Il tranche
« du prince souverain dans le champ dont on lui a fait
« l'aumône ; et tandis que les châteaux sont frappés de la
« foudre, il a étayé les murs croulants de sa masure,
« et il vit entre ces quatre murs si tranquille, si heureux,
« que, sur le toit de sa maison, tous les printemps, la ci-
« gogne vient faire son nid (1). Mais aujourd'hui je chasse-
« rai l'oiseau du nid, par les gémissements, par la fumée,
« et les étincelles de l'incendie. Frères ! la nuit est claire !
« la route n'est pas longue ! Il paraît que Bielecki se
« marie aujourd'hui : quand il reviendra, si Dieu me
« prête son aide, il trouvera sa maison renversée et brû-
« lée, et sur l'emplacement la charrue aura passé. »

Echauffée par l'hydromel, le vin et le banquet, cette foule se lève avec d'unanimes applaudissements. Alors vous eussiez vu de quel splendide éclat reluisaient dans la foule les velours précieux, les ceintures brodées d'or et les

(1) La cigogne (bocian) a été considérée de tout temps en Pologne comme un oiseau de bon augure : heureuse la maison que la cigogne a choisie pour y construire son nid !

zupans brillants; comment se balançaient les aigrettes de diamant, et votre œil eût été fasciné par ces couleurs diverses : il n'est pas de plus éblouissant spectacle, excepté peut-être dans les forêts antédiluviennes du Nouveau-Monde, lorsque le vent y passe et courbe jusqu'à terre la tête des vieux arbres, et que se mêlent ensemble toutes les teintes nuancées des bois. Les feuilles et les fleurs semblent couler par torrents, les yeux sont ravis du jeu splendide des couleurs; et l'oreille entend un murmure à la fois doux, effrayant et profond.

Les têtes s'échauffent; les convives montent à cheval, à ceux qui sont venus à pied le seigneur de Brzezany fait amener des coursiers. Le pont-levis résonne déjà sous les sabots des chevaux; en route! à travers la plaine, par le sentier battu. Le vin les excite, la vengeance les pousse : ils sont partis..... Que Dieu les guide!

II

LA NOCE

Dans l'église paroissiale de la petite ville de Brzezany, l'autel est illuminé; —les orgues puissantes ébranlent les voûtes pleines de tombeaux; dans les bancs reluisent les *zupans* brillants; là-bas le vieux parchemin jaune des missels, ici une bougie de cire peinte en or. L'autel est bariolé de fleurs de cire, les serviteurs déroulent et étendent un riche tapis.

Les marieurs et les garçons d'honneur s'avancent en habits de fête, et le jeune couple répète ses doux ser-

ments. Le front large et découvert, Jean Bielecki, vêtu de son armure de hussard, de son casque d'acier, se présente à l'autel comme au champ de bataille ; il regarde la jeune mariée, et son regard s'allume. Sur sa poitrine virile tout étincelante de fer, un souvenir chéri de sa bien-aimée, un bouquet de roses et de pervenches s'agitait, et les feuilles tremblaient, tant son cœur battait fort, tant sa poitrine bondissait sous sa cuirasse..... Plus loin, viennent les marieurs qui suivent le jeune chevalier, plus loin encore les frères hussards, les *pancernes ;* derrière, les serviteurs forment un grand cercle; leur armure les distingue des simples paysans. Quel beau spectacle lorsqu'en présence de l'ennemi, leurs ailes de faucons se déploient sur leurs épaules, et que, comme des oiseaux, ils font entendre un bruit d'ailes assourdissant !

Et la jeune mariée, voyez comme elle est belle ! Il est difficile de décrire sa parure nuptiale. Sa robe de noce est de deux couleurs; elle brille d'un côté d'une teinte d'azur, car tel est le champ des armes de son mari ; et sur l'azur mobile et chatoyant de la soie, étincellent des armoiries, un croissant d'argent, une étoile et au-dessus de l'étoile un casque à plumes d'autruche. L'autre côté de la robe est couleur écarlate, et sur l'écarlate sont brodées les armes de la jeune fille, un étrier d'argent, et un sabot de cheval en or. Cette robe est belle, et vêtue de cette belle robe, oh ! qu'elle est charmante, quand elle rougit timidement ! On voit des larmes dans ses yeux, on voit frissonner sa main, et elle est tout entière agitée et tremblante. Son sein de neige repousse par un soupir une jeune rose, qui, s'inclinant légèrement, touche maintenant son sein de velours.

D'où lui vient cette tristesse ?..... Voyez l'azur des eaux : une fleur se mire dans le cristal d'un lac ; bien qu'aucun nuage ne cache au monde la face du soleil, la fleur laisse

tomber languissamment ses feuilles et se cache dans les flots; le lis d'eau a le don de pressentir la tempête, la fleur a des pressentiments, — la jeune femme avait les pressentiments de la fleur.

La troupe joyeuse revient tumultueusement, les violons jouent, on tire des coups de feu; les Kozaks portent des flambeaux; la nuit, éclairée par la lune, est blanche comme le jour : « Arrêtez ! » s'écrie celui qui marche en tête, « devant moi je ne vois plus la maison... Jean, c'est « pourtant bien le chemin de ta demeure ? qu'est-ce donc ? « par le ciel ! est-ce ta maison qui a disparu ? est-ce moi qui « suis aveugle ? Mais non, je vois : —voici des charrues qui « labourent, quel est le villageois qui finit le dernier sil-« lon ? » Tandis qu'il parle, on accourt de toutes parts, ils n'en peuvent croire leurs yeux; Jean s'arrête lui-même, écoute, pâlit, puis tout à coup s'élance du milieu de la foule; dans la foule règne un silence terrible et morne.

Bientôt Jean est revenu rapide comme l'éclair; il s'arrête devant sa femme, pâle, hors de lui. Sur ses vêtements on voit des taches de sang... « Anna, » dit-il, « Anna ! « retourne chez ton père ! — je n'ai plus de maison. Va, « je ne t'y suivrai pas ; l'outrage est trop sanglant ! J'aurais « supporté l'infortune, mais la honte, — jamais. Il n'est « plus pour moi d'illusions de bonheur. Retourne chez « ton père, Anna ! tu seras heureuse là-bas ! Si je tombais « dans tes bras je t'inonderais de larmes.—Je n'ai plus de « maison !... » Il frissonna et piqua son cheval. Puis, rapide comme le vent, il s'élança dans les plaines.

Le lendemain matin on mit en terre le vieillard qui avait tracé le dernier sillon.

Bielecki a disparu : — aucune nouvelle de lui, et sa femme a pris le deuil comme s'il n'était plus. Son cœur a

été le jouet de terribles souffrances; de son rêve de bonheur il ne lui reste que des larmes et son anneau.

Le lendemain matin, à la tombée de la rosée, là où s'élevait la veille la maison de Jean, une alouette solitaire s'envolait au-dessus des sillons labourés, avec un chant de tristesse et de malheur.

III

LE BAL MASQUÉ

Voici les appartements simples d'un pauvre gentilhomme; ils sont modestes comme l'ancienne vie de nos ancêtres. Les murs sont en bois, sur les murs brillent suspendues différentes peintures, diverses fleurs chinoises. Effrayants comme les fantômes que rêve un enfant, les portraits noircis des ancêtres regardent du haut de leurs cadres. Et l'on voit une lampe devant le tableau, où la Vierge Marie est représentée avec sa couronne d'étoiles.

La nuit s'approchait; le crépuscule tombait; mais le silence du soir était interrompu par le bruit sonore des balanciers des vieilles horloges. Dans la cour les tilleuls et les trembles gémissaient tristement, et dans quelque crevasse le grillon chantait; le chien, gardien de la maison, répondait souvent de la porte de la cour aux aboiements des chiens du hameau voisin.

Anna était assise; près d'elle son vieux père ouvrit gravement les Vies des Saints, et se mit à lire à haute voix;

bientôt le calme de la foi, de même qu'une pluie d'avril féconde le champ fertile, transforma le désespoir en mélancolie, et les larmes amères en larmes d'attendrissement; ainsi pleure un enfant, lorsque, tout ému, il court après sa mère et la saisit par le pan de sa robe.

Tout à coup les bouledogues se réveillent et aboient, et les portes de la chambre s'ouvrent avec fracas : entre un petit nain; — il porte sur la tête une *czapka* ornée de grelots et toute galonnée; et il dit : « Jésus soit loué (1) ! » « Dans les siècles des siècles, » répond le vieillard.

Et le nain incline encore une fois la tête jusqu'à terre et continue : « Sieniawski, mon maître, seigneur de Brze-« zany, m'envoie aujourd'hui chez tous les nobles sei-« gneurs et toutes les nobles dames; il vous invite pour « demain à un bal masqué. Demain une grande foule se « rassemble au château, et tous seront revêtus de mas-« ques et de costumes splendides. » — « Hors d'ici ! » cria le vieux *Czesnik* (2), « hors d'ici, ton maître se rit de « notre misère et de nos larmes ! Sors, ou par le ciel... » Il ne put continuer; il retomba sur sa chaise sans forces, épuisé, et sa colère ne put dès lors s'exprimer en paroles...

C'était l'heure effrayante qui précède minuit; on entend de tous côtés le chant nocturne des coqs, et les chiens qui gardent la barrière ont aboyé. Tout à coup les tableaux tremblent sur la muraille, la porte se rouvre à deux battants : entre un homme pâle; mais il ne salue pas, lui, comme c'est l'usage, en louant le nom du Seigneur; il

(1) C'est le salut encore usité parmi le peuple dans toutes les parties de l'ancienne Pologne.

(2) Une des dignités inférieures de la république polonaise, équivalant à peu près à échanson.

portait un paquet soigneusement cacheté ; il le déposa sur la table et se retira sans mot dire.

« Ma fille ! ma chère fille ! c'est le cachet de Jean ! » s'écria le vieillard ; il brisa la cire fragile et lut ces mots : « Anna, trouve-toi au bal... » Et avec cela, des robes de cachemire, des étoffes turques, de grandes chaînes toutes d'or massif, des diamants qui étincelaient comme les étoiles par une nuit sombre, des perles pêchées bien loin à Bassora. Anna regarda et pâlit : « O mon Dieu ! ayez pitié de lui, ayez pitié de moi ! »

Quel splendide spectacle se déroule devant les yeux ! Est-ce que Sigismond sort de la tombe et remonte sur le trône ? Est-ce qu'il fait de Venise, la cité flottante, venir encore jusqu'en Pologne les fêtes du carnaval ?... Depuis que Batory règne sur la noble Pologne, le Polonais se bat sans songer au plaisir. Il croit rêver en voyant ce pompeux Brzezany. « Ce sont là, pense-t-il, les appartements « dorés de Cracovie ; c'est la même disposition, les mêmes « murailles dorées, avec leur parure de velours ornée de « peintures précieuses. Voici la cour royale en costumes « bariolés, les costumes sont splendides ; les visages sont « factices ; ils entrent dans le salon... Mais où donc est « Bona (1) ? Elle est peut-être occupée à donner le poison « à Barbe Radzivill (2) !... »

La foule circule au milieu des colonnes ; on voit ici

(1) V. la note, p. 79.

(2) Barbe Radziwill, d'abord mariée à Gasztold ou Gasztowtt, palatin de Troki, devint, après la mort de son premier mari, l'épouse de Sigismond-Auguste, fils de Bona. Ce mariage fut vivement attaqué par la noblesse, et Barbe mourut bientôt de chagrin, ou peut-être empoisonnée par sa belle-mère. V. la tragédie de *Felinski* et le drame d'Odyniec, intitulés *Barbe Radziwill*.

toutes les coutumes, toutes les nations. Regardez ! voici, sous un vaste plumet, un fier Espagnol, encore jeune et déjà trop sérieux ; il porte une croix sur la poitrine, comme défenseur de la foi ; il porte une croix sur la poitrine et le sabre du gentilhomme, et sous ses doigts tremblent les cordes de la guitare.

Regardez ! voici sous un voile noir une jeune fille, avec une guirlande de roses, et, près d'elle, un jeune homme. Tous deux, on le voit, sont de race illustre. Elle, c'est à Naples qu'elle a cueilli sa guirlande, et, lui, il est né dans Venise, la Rome de l'Océan. Les chants des matelots et le murmure de l'onde ont bercé son esprit dès l'enfance ; il a jeté son anneau nuptial dans les flots ; il a épousé la mer et il se plaint comme le Tasse.

Mais la foule se porte tout entière d'un seul côté. Quel masque étrange ! quel étrange costume ! Une robe de cachemire aux splendides dessins ; sur cette robe, une pluie de diamants ; dans les cheveux se noient des parures de corail...

Aussitôt un murmure confus se répand dans la salle. Quel est donc ce masque ?... Notre roi Batory lui-même n'a pas de si gros diamants à Cracovie, dans les joyaux de la couronne... Quelle est cette jeune femme ?... Vaine curiosité ; son visage est masqué et ses paroles ne la trahiront pas.

IV

LA VENGEANCE

Un bruit de pas et de voix remplit les vastes salles; la joie est bruyante, mais peu sincère. On entend des éclats de rire... C'est le rire forcé du monde qui ne s'éteint jamais, même sur un visage pâli par les soucis. Ce rire ressemble à ces fleurs de toile qui ornent la tête de plus d'un convive; elles sont toujours, toujours les mêmes; brillantes et insensibles. Belles, mais tristes, elles n'ont jamais vécu, jamais elles n'ont respiré l'azur du ciel : elles ne se flétriront jamais, et pourtant qui ne préférerait à la vie de ces fleurs un seul instant de plaisir, fût-il illusoire?

Le seigneur de Brzezany, triste, taciturne et sombre, a quitté les flots multicolores de cette foule bariolée; il s'est retiré dans une chambre ornée de marbres noirs et rafraîchie par des jets d'eau jaillissante. Les fenêtres ont la physionomie lugubre du style gothique; par les fenêtres tombe dans la salle la lumière de la pleine lune; par les fenêtres grimpent et se penchent les tiges fleuries du jasmin. Tout autour de la salle sont rangées des tables de marbre et d'ambre, et, du haut de son cadre doré, plus d'un visage pâle, dont les siècles ont assombri les couleurs, plus d'un visage d'ancêtres regarde, triste, immobile. Le *staroste* (1) marchait d'un pas incertain et agité; la lune projetait son

(1) Une des anciennes dignités de la république polonaise. V. à ce sujet les considérations de J.-J. Rousseau sur le gouvernement de la Pologne.

ombre derrière lui, et, quand il levait son pâle visage vers le ciel, on lisait clairement le remords sur son front.

Dans la foule des convives s'élève un nouveau bruit : le *staroste* court dans la salle du festin, et, troublé, pâle, il appelle son page : — « Page ! dis-moi, que signifient ces masques? ils remplissent presque la moitié du château ; ils cachent leur figure ; ils ont des habits tartares... » — « Seigneur, je ne partage pas votre crainte, ce sont des gentilshommes qui seront venus en *kulik* (1). » — « Non, page, non ! ce ne sont pas des amis ! Des gentilshommes seraient entrés avec fracas, en criant ; ils auraient assiégé les coupes pleines, et ceux-ci se taisent, ils cachent un secret... Page, sors par la porte latérale de la salle ; que le concierge... Mais qu'est-ce ? O Dieu ! la tour du pont-levis et le château sont en flammes ! O trahison ! Frères ! frères ! à mon secours ! Mon glaive et mon armure ! Plus vite, jeune page ! »

Il n'est plus temps. De toutes parts des foules de païens courent dans les grands escaliers de marbre ; ils ont amoncelé les cadavres à la porte de la salle et porté l'incendie jusqu'au cœur de la fête. Mais qui donc, à leur tête, les excite au carnage ? Qui donc conduit au combat la foule des païens ? Est-ce leur chef ? leur pacha ? leur attaman ? C'est un jeune homme au costume mahométan ; son front est couvert d'un turban doré que surmonte un croissant d'or, symbole de sa religion. Il marche en tête, épargne les serviteurs, et, jusqu'à présent, n'a daigné frapper personne ; son glaive est dans le fourreau : c'est son regard qui tue. Il entre dans la salle ; derrière lui entre un vent

(1) Au propre, oiseau de la famille des échassiers. Au figuré, bande joyeuse allant de maison en maison pendant le carnaval et portant partout la danse et le bruit. V. la *Marie* de Malczeski. V. aussi dans Slowacki le *Kulik*.

terrible qui hurle contre les murailles; les lumières tremblent et s'éteignent; seul le rayon pâle des lampes cachées dans des globes d'albâtre éclaire cette scène lugubre... Il entre comme l'ange de la mort, et il laisse à l'entrée une garde nombreuse. Le seigneur de Brzezany, le glaive en main, est en présence du Tartare.

Mais voyez! voyez! le Tartare a tiré son glaive; voyez! ô horreur! c'est un glaive bien connu! Sur l'azur sombre de l'émail est peinte l'image de la sainte Vierge et l'image de la croix; au-dessous de la croix, des armoiries : on dirait un croissant d'argent et une étoile surmontée d'un casque à plumes d'autruche.

Les images bénies des sabres ont brillé, et le staroste est tombé sur le dur granit. Le Tartare pousse un ricanement sauvage. Un écho s'éveille et résonne... c'est un gémissement de femme. C'était cette femme masquée inconnue à tout le monde et couverte d'une si grande quantité de diamants. Elle a entendu l'éclat de rire du Tartare, et, comme frappée de la foudre, elle a frissonné et est tombée sur la pierre presque sans vie. Le Tartare accourt, se jette à genoux, la relève à moitié, brise les liens trop serrés; son visage était terrible à voir; ses regards égarés. Il la prit dans ses bras, l'emporta dans le corridor : elle était toujours sans mouvement, comme une morte; de sa tête tombaient des guirlandes de roses, et ses cheveux, défaits et exhalant un doux parfum, descendaient en longs flots jusqu'aux pieds du Tartare. Une effrayante pâleur couvrait le visage de la jeune femme.

Elle ouvre les yeux : où est-elle? Dans la chapelle du château : devant elle un homme se tient debout, semblable au fantôme du passé. Tout autour règnent l'horreur et l'obscurité; la lune éclaire les murs du temple. — « C'est « toi, mon bien-aimé? C'est bien toi qui es là près de moi?

« Je t'en supplie ! ôte ton turban ! que je te voie, que je con-
« temple les traits de ton visage ! » Bielecki enleva le turban de mousseline. Anna regarda et retomba évanouie; puis elle revint peu à peu à la vie, et, rouvrant enfin ses yeux appesantis, elle dit : « O mon bien-aimé ! comme tu
« es terrible ! comme tu es pâle !... » — « Ah ! oui, pâle, » interrompit le chevalier avec un ricanement. « Ne suis-je
« pas un traître !... » Il se tut. Mais le dernier mot, trois fois répété par la voix sonore de l'écho, troubla le calme sépulcral de l'église. Et le chevalier reprit : « Oui ! mon
« visage est pâle ! J'avais un autre visage au temps de no-
« tre bonheur ; mais un traître peut-il être épanoui comme
« la rose ? Que veux-tu ? Mon front porte écrit ce mot fatal :
« Trahison. Tout le pays est baigné de sang... Lève les
« yeux sur la lune, regarde ces fenêtres, ces vitraux colo-
« riés. Quand brille le soleil, cet ange déploie ses ailes
« d'argent, rassérène son visage rose ; mais cette image
« de verre, éclairée par la lune, ressemble maintenant au
« masque d'un fantôme ; son visage et ses regards sont
« plus vagues et plus sombres ; son corps est triste ; ses
« couleurs à demi éteintes. Autre est l'homme quand il
« rêve le bonheur, autres sont ces mêmes traits si no-
« bles et si beaux — quand ils sont éclairés de la lampe du
« malheur ! Ce visage est plus triste alors que les cyprès
« des tombeaux. Oh ! ma bien-aimée, pourquoi tant de
« discours ? Ma bien-aimée, viens avec moi partager mon
« exil ! Suis le banni dont la tête est mise à prix ! Ce sera
« sur ton sein, du moins, que mes cheveux blanchiront,
« blanchiront avant le temps, grâce au malheur, à la
« trahison, au désespoir. » — « Et mon père ! » — « Ton
« père !... Ton père te maudira ! Et c'est cela que tu
« crains ? Il te maudira ! et qu'importe la malédiction d'un
« père ! celle de nos frères, ou celle de la patrie ?... Viens
« dans les pays lointains, tu y seras aussi heureuse qu'on
« l'est au ciel ; tu y trouveras des plaines, des édifices,
« des bosquets parfumés et des hommes aussi — qui tous

« sont mes amis! Tu y trouveras tout enfin! Rien ne te « manquera, ma bien-aimée! Non rien, ma bien-aimée, « rien que la terre natale. »

V

L'ÉGLISE DE CAMPAGNE.

C'était une *cerkiew*, dont les murailles de hêtre, déjà inclinées par le temps, s'appuyaient sur des supports. Les rayons du soleil se jouaient sur le toit de zinc; la lumière du jour, en se glissant à travers ces vitres tremblantes, y avait déjà donné la vie et l'âme aux diverses peintures. Trois bouleaux élèvent jusqu'au-dessus du toit leur long feuillage triste qui sert à la croix de miroir et de voile. Sur le seuil un mendiant récite ses prières. Tout autour s'étend le cimetière émaillé de fleurs, et au milieu du cimetière brillent les tombes rustiques.

On entend de loin la cloche de l'église du village : dès qu'elle a sonné, de tous côtés le peuple se presse à travers champs. Il est fête aujourd'hui; c'est le jour du Seigneur. Aussi le soc se repose, et le pré vert reluit au soleil. Les jeunes filles ont paré l'autel de fleurs, les jeunes gens, chanteurs infatigables, ont entonné les hymnes; le curé, tout courbé par les ans, s'avance vers l'autel. A son aspect le chant du peuple s'abaisse par degrés et finit par s'éteindre..... On n'entend plus que les paroles du prêtre, le sourd murmure du bouleau dont les branches caressent les vitres: de temps en temps, le son plaintif de la clochette, ou bien la voix chevrotante du vieux marguil-

lier qui sert la messe : au dehors, les moineaux gazouillent, et l'hirondelle, s'élançant sous le toit du clocher, disparaît dans les moulures de bois.

La messe est terminée,—sous la porte basse deux voyageurs sont entrés dans l'église. L'un tombe la face contre terre, et baise les dalles avec respect ; l'autre, au visage sombre, n'incline pas son front. Lorsque par hasard son manteau le découvre, on aperçoit sous son manteau de riches habits et son triste visage. Ils ont craint de prendre place dans les bancs, ou bien ils n'ont osé ; tous deux se tiennent humblement près de la porte.

Le prêtre a fini les prières ; il a déposé son riche missel ; il va maintenant prêcher la parole de Dieu. — « O « mes frères ! ô mes enfants ! Pourquoi ai-je tant vécu ? « Moi, vieillard tremblant à la tête blanchie, qui plus d'une « fois ai calmé vos peines, il faut qu'aujourd'hui j'apporte « la douleur dans la maison de Dieu. Ici prenait place « autrefois, dans ce banc vide, notre seigneur Bielecki, « l'ancien possesseur de ce village. Il a trahi le pays et « la religion. Le primat à Cracovie vient de l'excommu- « nier. Il m'a chargé de prononcer l'anathème ; c'est la « dernière fois que vous m'entendez dire son nom sans « malédiction. Priez pour lui, je prierai avec vous... Et « maintenant mes frères, mes enfants ! je le maudis !... » Le vieillard chancela et fondit en larmes ; on répondit *amen*, — mais quel *amen* plaintif, involontaire, indistinct, presque muet ! Puis s'élevèrent des sanglots lamentables, comme si les tombeaux s'ouvraient au jour du jugement.

A peine ces sanglots s'étaient-ils fait entendre, à peine étaient-ils arrivés devant la face de Dieu, qu'il se fit à la porte de l'église une grande confusion. L'un des voyageurs qui se tenaient sur le seuil frissonna et tomba sans vie sur la pierre ; l'autre, tremblant de tous ses membres

et pâle comme la mort, s'agenouilla au-dessus de lui, lui parlant tout bas, et cachant avec soin le visage de son compagnon.

Le prêtre quitta l'autel pour venir au secours. On porta aussitôt le voyageur dans le champ des morts, et là, sur la pierre froide d'un tombeau, on plaça le corps au milieu des fleurs du cimetière. Les arbres le couvrirent d'un frais ombrage, de l'ombrage qui abrite les tombes fleuries ; le vent rafraîchit son front, ce vent qui souffle sur les tombes. Le pasteur arrive inquiet apportant du secours ; il le regarde, il tremble..... Puis, comme frappé de la foudre à la vue de ce visage, — de ce visage pâle, inanimé, il s'écrie : « C'est le maudit !..... retournons chez nous !... » Aussitôt s'éloigne la foule des fidèles, et le prêtre sort derrière son troupeau ; mais il s'arrête à la barrière, retourne son visage pâle, et dit d'une voix grave : « Dieu « est miséricordieux ! sa pitié est plus abondante que « les grains de sable de la mer, et plus profonde que « l'Océan. »

L'un des voyageurs dormait sur son lit de tombes ; l'autre détache son vêtement noir, son visage reste à découvert... Par le ciel ! c'est une femme ! C'est Anna ! Pas un mot n'est sorti de ses lèvres ; a-t-elle perdu le sentiment ? Sa paupière est sèche, ses traits sont immobiles et froids comme le marbre, et dans ses yeux brûle le feu de la fièvre. Elle a encore sur le front des fleurs fanées, elle a encore sa robe étincelante de diamants ; dans ses cheveux brillent des parures de corail.

« O mon bien-aimé ! » dit-elle, « ô mon ami ! nous voilà « seuls ; enfin nous sommes seuls ! Tu t'es endormi sur une « tombe, et voici le seuil où entrent les morts, et la terre « où ils dorment. Tu ne me dis rien, mon bien-aimé, ré- « ponds-moi par des larmes !... » Tout à coup elle le re-

garde et pousse un cri de douleur, puis elle répand sur lui une pluie de fleurs parfumées : « Mon bien-aimé, tu « ne dormiras pas sur la grande route, je t'ensevelirai « moi-même en terre sainte. »

Elle dit, puis arrache une croix sur une autre tombe; et creuse une fosse au milieu d'un gazon frais; mais elle s'affaiblit, ses forces l'abandonnent peu à peu.... Et les tristes heures s'écoulent en silence. L'occident se dore des reflets éclatants du soleil, les bouleaux projettent leurs longues ombres sur les tombeaux, l'air se parfume de l'haleine odorante du cerisier, les hautes herbes murmurent sur les tombes; mais les couleurs du ciel s'évanouissent par degrés, et à travers le feuillage du bouleau, la lune rougissante passe de nuage en nuage, de forme en forme, et finit par reprendre ses teintes argentées, les voiles de la nuit couvrent la *cerkiew* et les tombes du cimetière.

La nuit s'est faite; —Anna, seule dans l'ombre, frappe à coups redoublés à la porte de la *cerkiew*; l'infortunée invoque le secours de Dieu. On la voit debout à la lueur de la lune, semblable à quelque forme vague de brouillard argenté. Elle frappe à la porte d'une main de plus en plus faible, le triste écho de ces coups résonne parmi les tombeaux : mais cet écho retentit de plus en plus faiblement; de plus en plus faible, le bruit disparaît, — comme une prière qui se noie dans le sein de Dieu,— comme un chant lointain... La jeune femme pâle, sur ce seuil de pierre, s'est endormie;—elle s'est endormie peut-être pour l'éternité...

Tout se tait! Baissons aussi notre voix : que mon chant ne trouble pas le calme du soir; lorsque tous les échos du monde se sont envolés, ils laissent à leur place ce silence qui enveloppe la terre; mais la pensée qui s'enfonce dans

ses rêves entend, là-bas bien loin, retentir le glas des funérailles, les gémissements du désespoir et le bruit de la joie, et les pleurs de la douleur et le rire de la folie; on peut tout distinguer dans ce silence avec l'ouïe d'un ange et la pensée d'un ange.



HUGO

Les lettres de Slowacki à sa mère et l'ouvrage de M. Malecki ne fournissent aucun renseignement spécial sur ce poème qui est un simple essai.

HUGO

(Récit du temps des chevaliers teutoniques.) (1)

Août 1829)

I

LA FUITE

Une jeune fille, renfermée aujourd'hui dans les murs du couvent, vient de se consacrer à Dieu pour toute la vie ; lorsqu'elle jetait à terre les roses fraîches de sa couronne, des larmes abondantes ont coulé de ses beaux yeux ; lorsque sous le linceul elle était étendue sur le marbre, son cœur tremblant a presque cessé de battre ; maintenant ses yeux sont secs, mais une pâleur mortelle couvre son visage.

Le crépuscule tombait ; les fraîcheurs du soir rendaient au ciel ses teintes azurées. Se dérobant aux regards des chevaliers croisés, le soleil cachait dans les eaux de la Baltique sa tête fatiguée par une ardente chaleur : mais avant de disparaître dans les flots qui roulent l'ambre, il jetait

(1) Les principaux poèmes polonais empruntés à cette période de l'histoire sont *Grazyna* et *Konrad Wallenrod*, de Mickiewicz ; et dans Slowacki, *Hugo* et le drame de *Mendog*.

un regard dans les ailes noires de l'édifice, à travers les sombres peintures des vitraux.

Le peuple s'écoule par les portes saintes, le sacrifice plein de mystères divins est consommé. Pourquoi ce chevalier se tient-il immobile, adossé aux piliers de marbre? Son visage est caché, — mais on voit à son armure que c'est un défenseur de la foi chrétienne. Qu'attend-il donc si tard dans les ténèbres, et quand tous sont sortis, pourquoi ne sort-il pas?

Il se tenait immobile, comme une statue de pierre qui veille sur le marbre froid des tombeaux. Qu'est-ce que cette lueur? rien, le reflet d'une peinture dont le cadre d'or brille sur la muraille. Qu'est-ce que ce murmure? C'est l'écho des paroles silencieuses de la prière, qu'on chuchote dans le chœur. Mais le chevalier frissonne, — c'est peut-être d'effroi, il fait si tard, si noir! l'église est si lugubre! La lune a paru sur la voûte céleste, et a contemplé la retraite silencieuse du couvent. Le chevalier sort, — un compagnon le suit; tous deux sautent précipitamment sur leurs chevaux; c'est sans doute un serviteur, son écuyer ou son page; mais pourquoi volent-ils si vite à travers la plaine? Pourquoi ont-ils si vite quitté le chemin battu, s'engageant dans les bois et les terres incultes?

D'abord ils allèrent sans dire un mot; le plus âgé poussait son coursier de l'éperon; tout à coup la colère s'échappe en paroles amères de la poitrine ardente du chevalier teutonique. « C'est la joie dans le cœur que je « m'apprête à quitter ce pays maudit; je voudrais des « ailes d'oiseau pour m'envoler loin de ces lieux, où ma « tête est menacée de l'arrêt du tribunal secret.

« J'aime dans l'Ordre les tournois, les passes d'armes,

« mais je hais les espions d'une cause secrète ; c'est loin « d'eux que je fuis dans les plaines sauvages de Li- « thuanie; j'aime mieux les forêts que cette crainte in- « cessante. Jagellon (1), dans sa lutte sanglante contre son « frère, nous a appelés dans ses domaines les plus recu- « lés ; le château de Troki est déjà en son pouvoir, et il « y a établi des chevaliers teutoniques.

« Là c'est moi qui commande les frères de l'ordre ; là « je surveille les Lithuaniens et je donne des banquets ; « et sûr de ma garnison forte et nombreuse, je ne crains « ni le nombre ni la perfidie des ennemis ; quant au tribu- « nal secret, qui tenait tous les fils de mes actions, il les « a perdus et n'est plus sur mes traces. En Lithuanie ses « ruses ne peuvent agir ; en Lithuanie il ne peut plus « m'atteindre de ses yeux si perçants.

« Enfin les couvents teutoniques ont disparu, et je vois « devant nous la nappe brillante du Niemen ! » Au même instant son coursier se jeta dans le fleuve, hennit et mêla son écume à l'écume des flots. Sur l'autre rive se dressaient de noires forêts, couronnées des brouillards argentés de la nuit. La lune, qui brillait tristement à l'occident, traçait un long sillon lumineux dans l'eau du Niemen.

Avant l'heure où la foudre les consume, — avant l'heure où l'homme y porte la hache, que les forêts sont belles, que les bois de sapins sont magnifiques ! Des fleurs fourmillent par milliers dans leurs profondeurs, le vent y tient des discours mystérieux ; ici les liserons se parent de leur teinte azurée, là s'étendent des tapis de bruyère rose. C'est dans ces bois tapissés de bruyères que l'écho répétait le bruit du galop des chevaux.

(1) Grand-duc de Lithuanie, plus tard roi de Pologne par son mariage avec Hedwige d'Anjou (1386).

Dans leur course rapide, les chevaliers traversent à la hâte les vastes domaines des princes de Lida. Au lever du soleil les deux tours du château se sont saluées l'une l'autre, bien qu'au pied de l'édifice l'ombre couvrît les vallées : au soleil ont relui les boucliers des chevaliers; devant le soleil se sont inclinés les roseaux de la rive, à la lumière du soleil plus d'un bourgeon s'épanouit; la terre resplendit sous son manteau de fleurs.

Mais les rapides coursiers n'ont fait que passer. L'image de Lida a disparu comme un rêve; voici encore les bois sombres, les plantes et les buissons, et le bruit uniforme du galop des chevaux; le soleil, ayant parcouru sa carrière d'azur, cachait ses rayons derrière Ponary; une ombre lugubre descendait sur la terre, lorsque le plus âgé des deux chevaliers montra les murs du château.

« Regarde! voici l'orgueilleuse capitale des Kieys-
« tuts (1), tout ce que tes yeux voient aux environs est
« leur domaine. Cette tour sur le château, c'est une
« chapelle païenne; là au milieu des fumées épaisses
« de l'encens, le visage en or massif du Dieu de la foudre
« regarde ses fidèles de ses yeux de diamant. Tu vois
« aussi cette grande étendue d'azur; ici est le château et
« là le lac de Troki! »

(1) *Kiejstut*, duc de Samogitie et de Troki (frère d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie, et oncle de Ladislas Jagellon, roi de Pologne), fut un des plus terribles adversaires de l'ordre teutonique : son fils Vitold hérita de sa haine pour ces éternels ennemis du nom lithuanien.

II

LE CHEVALIER DU TRIBUNAL SECRET

Les palais de Malborg sont cent fois plus gais que ces salles lugubres de Kieystut, où l'on ne voit ni plaques d'argent, ni brillants tapis dorés. La grande salle du château est une sombre prison ; le vent y mugit et s'y promène lentement ; ses profondeurs sont remplies d'éternelles ténèbres ; cent piliers sortis de terre, tantôt se réunissent comme les arbres d'un berceau, tantôt, se séparant en cent branches, soutiennent les voûtes aux courbes diverses ; les fenêtres, percées sur le modèle d'innombrables étoiles, donnent en plein jour une lumière aussi faible qu'à l'aube ; tandis que d'autres plus rondes brillent des couleurs de l'arc-en-ciel : fenêtres aujourd'hui, demain meurtrières, s'il le faut. Une seule au sommet des voûtes obscures brille de loin comme la lune au sommet du ciel.

Bien que la nuit soit noire, malgré l'heure avancée, une lampe brûle encore dans le sombre édifice ; et deux chevaliers veillent dans la salle, les deux qui sont arrivés de Prusse hier encore. Le plus âgé porte un casque, une cuirasse d'acier et un large manteau étoilé d'une croix ; et chaque fois qu'il s'approche de la lumière, sur sa poitrine brille une croix de diamants, et à son flanc un long glaive à deux tranchants. Je le reconnais ! C'est un Komtur de l'ordre teutonique, c'est le jeune Hugo.... Mais quel est le second ? Autant que j'ai pu le voir à des signes certains, il n'a pas encore l'éperon de chevalier, et ne cache

pas sa poitrine sous une lourde cotte de mailles; il porte le costume d'un page, mais son maître se confie à lui, son maître cause avec lui autrement qu'avec un serviteur. Les paroles d'Hugo sont secrètes, mystérieuses; il regarde souvent le visage de son compagnon. C'est qu'aussi ce visage est si beau, si enchanteur; le regard du page si tendre, si profond! Ses yeux, brillants comme le ciel azuré, se voilent de ses longs cils quand ils se sentent trop éloquents; sa chevelure flottante se déroule en anneaux dorés. Mais il semble plongé dans une triste rêverie.

Quel nouveau chevalier arrive à pareille heure? La visière noire de son casque est baissée avec soin, sa cuirasse est noire, et noirs sont ses gantelets. Son corps colossal est bardé de fer, il s'est baissé pour passer sous les hautes voûtes; il s'est arrêté sans mot dire, et a croisé les bras. — « Que viens-tu faire ici? » dit Hugo d'une voix sombre, « es-tu un chevalier, un frère, un chrétien? Que m'ap-« portes-tu? » — « La mort, Hugo!..... » Le front du Komtur se couvrit d'un nuage, et il se dit en lui-même : « Il faut l'interroger..... « Frère, tes discours me mena-« cent de la mort! As-tu vu quelque part le poirier de « Bodelschwing? ou reviens-tu du cimetière de Saudkir-« chen (1)? » A ces noms le chevalier laissa retomber ses bras, et, sans rien dire, il fit deux fois un signe de tête..... Soigneusement cultivée dans un vase sur la fenêtre du château brillait une rose rouge (2). Hugo la cueille et observe le chevalier; le chevalier se tait; — sans dire un mot,

(1) Sous le poirier de Bodelschwing et dans le cimetière de Saudkirchen se faisaient les jugements des tribunaux secrets. Tout le dialogue ci-dessus énumère les signes cachés auxquels les juges des crimes inconnus se reconnaissaient entre eux, comme les francs-maçons d'aujourd'hui. (*Note de Slowacki.*)

(2) La rose était l'emblème des tribunaux secrets. (Sl.)

il prend la rose, la presse sur son cœur et la porte à ses lèvres. Le front d'Hugo s'assombrit de plus en plus, les couleurs vives de son visage se sont éteintes; mais il cherche encore de nouvelles preuves. — « Dis-moi, che-« valier, es-tu riche? où sont tes frères? où est ta famille?» — « Ma richesse consiste en une pièce d'or, ma richesse « consiste en trois mesures de vin (1); mon frère est ici « gravé sur ce glaive; d'une main il porte une guirlande « de roses, et de l'autre un poignard qu'il plonge dans le « sang de l'ennemi. Voilà les chevaliers qui sont mes « frères, voilà ma famille, qui habite la terre Rouge (2); « cela te suffit-il? me connais-tu maintenant?

« Tu me connais, moi, ma maison et ma famille. Écoute « donc ta sentence : elle n'est pas longue. Un crime a été « commis et la punition est prête. Tu connais la grandeur « du crime,— tu vas mourir dans une heure! Et toi qui te « caches sous ce costume de page, pour corrompre les « défenseurs de la foi, retourne au couvent d'où tu t'es « enfuie, et où t'attendent la honte, l'ignominie et les « châtiments. »

Il est parti... Hugo semble sortir d'un rêve. « Ma bien-« aimée, entends-tu le bruit de ses pas? Entends-tu? « C'est le messager de l'horrible sentence! Il m'a apporté « la mort quand je rêvais le bonheur. Oh! il m'eût été « plus facile de mourir hier; aujourd'hui je suis trop heu-« reux pour quitter la vie. Regarde! la lune commence à « éclairer les vitres. Entends-tu là-bas le bruissement des « flots du lac? Et la lune et les flots me disent un der-

(1) Tout nouveau membre de la confrérie des juges secrets devait payer une pièce d'or et trois mesures de vin. (Sl.)

(2) C'est ainsi qu'on appelait la Westphalie, foyer principal des tribunaux secrets, et elle devait ce nom à la couleur rouge de ses armoiries. (Sl.)

« nier adieu. Quel sera mon sommeil dans une lieure ?.....
« Mais non ! non ! je ne puis pas périr ainsi ! Ma vie
« m'appartient..... qui donc a l'audace d'en disposer ?
« Blanche, attends-moi ; je laisse dans cette salle ce man-
« teau, qui dans la lutte m'embarrasserait les bras, ce cas-
« que orné de plumes dont l'acier est trop fragile, et ce
« glaive trop léger pour fracasser leurs têtes. Prends aussi,
« ma bien-aimée, cette croix de diamants. Longtemps, bien
« longtemps, elle a brillé sur mon sein, peut-être me
« rappellera-t-elle à ton souvenir après ma mort.... Que
« dis-je ? je vivrai, je veux vivre, ma bien-aimée ! N'ai-je
« pas été nourri dans les couvents teutoniques, ne suis-je
« pas allé souvent chercher la gloire par le monde ? Mon
« glaive n'étonne-t-il pas les Polonais par son poids redou-
« table ? L'acier de mon armure n'est-il pas assez épais,
« assez dur pour n'être entamé par aucun fer ? Quand
« Hugo se sera ainsi armé pour le combat, qui viendra
« m'arracher ce cœur sous mon armure de fer ?

« Il y a encore une autre voie de salut. Peut-être dans
« le temple du Dieu païen est-il quelque issue, quelque
« retraite souterraine, quelque passage sinueux, quelque
« sombre cachette. Ce moyen est plus sûr et plus prudent :
« contre la trahison, la trahison est permise. »

Il dit et il sort. Il revêt sa redoutable armure, qu'il a déjà portée dans plus d'un combat ; puis il court à travers les corridors sombres au temple du Dieu qui lance la foudre. Là brille le feu du *znicz* (1) rougeâtre et fumeux : et les ombres noires des piliers se brisent sur le sol. Le chevalier marchait en contemplant ces murailles, peut-être contiennent-elles une retraite mystérieuse qui puisse cacher deux fugitifs jusqu'au matin ? Mais par le

(1) Le feu sacré des Lithuaniens.

ciel ! il a tremblé : les idoles de pierre, debout autour de l'autel consacré, l'ont regardé avec des yeux pleins de vie.

III

LA MORT

L'heure du supplice, l'heure terrible a sonné. Alors rentre dans la salle le redresseur des torts, il s'avance sous les voûtes..... et tout à coup s'arrête..... A la lueur d'une torche aux reflets pâles, repose un chevalier appuyé sur sa main, c'est la victime de la mort.— Le manteau de komtur descend sur ses épaules orné de sa croix rouge ; sur le casque se balancent ses plumes bien connues de tous, sa croix bien connue de tous étoile sa poitrine. A son flanc est suspendu son glaive bien connu de tous. Mais son courage s'est-il donc si promptement refroidi ; cet Hugo, si hardi, si brave il y a une heure, tremble maintenant à la vue de la mort ? Pourquoi met-il son visage dans ses deux mains ? Est-ce pour cacher les larmes qui coulent sur ce visage ? Un moment de silence : — « Es-tu prêt, « Hugo ? Malheur à toi ! tu te tais ? » L'acier brille et frappe. Le Teutonique ne perdit pas son temps avec ce cadavre ; il lui laissa le poignard dans le cœur, lui jeta un dernier regard et sortit à pas lents de la salle ensanglantée.

Mais qu'est-ce à dire ? Les portes s'ouvrent tout à coup ; entre un jeune chevalier. C'est lui ! le jeune Hugo ! tout entier revêtu d'un acier bien trempé ; le courage brille sur son visage guerrier. Il entre, il regarde. « Blanche, ma « chère Blanche ! Pourquoi ce costume ? ces plumes ? cette

« armure? Pourquoi ce silence? Ah! pour l'amour de « Dieu, réponds un mot, un seul! ma chère bien-aimée! « Un mot de toi! ô ciel! quel visage livide! quelle main « froide! quel regard inanimé! Un poignard dans sa poi- « trine! L'heure a sonné! Il est venu! et.... » Il ne put continuer, tant sa douleur, tant son désespoir serrait et étouffait son cœur. Sa poitrine est agitée comme les vagues en courroux; un instant dans ses yeux s'alluma la flamme de la vengeance, bientôt éteinte par de nouvelles larmes.

« Peut-être, pensait-elle, ma Blanche infortunée, qu'en « mourant pour moi elle m'empêcherait de mourir? Moi! « quand la chaîne du bonheur est brisée, je pourrais « vivre encore? Adieu, adieu, ma bien-aimée! »

Le matin suivant la lune argentait les tours du château; qu'elle nous dise ce que devint Hugo. Les chevaliers-bourreaux ont tous disparu, et tout épouvantés du sort terrible de leur maître, les serviteurs d'Hugo se sont dispersés vers le soir.

Hugo ne reparut jamais dans l'ordre teutonique. Que devint-il donc? Demandez aux abîmes! Demandez aux nymphes du lac de Troki! Elles le pleurèrent longtemps, et lorsqu'au matin le soleil montra sa tête rayonnante, longtemps encore, durant le jour, leurs larmes étincelantes brillèrent sur les lis argentés à la lumière du soleil.

A

MICHEL ROLL SKIBICKI

Lieutenant-colonel des armées de la république
de Colombie

En lui dédiant les récits orientaux
le **MOINE** et l'**ARABE**

NOTICE

SUR

LE MOINE ET SUR L'ARABE

Le *Moine*, nous l'avons déjà dit, fut composé en 1830 avant *Bielecki*, et l'*Arabe* en 1831 avant *Zmija*.

Le Moine, renégat comme Zmija et Bielecki, l'Arabe, génie destructeur, sont encore des héros de la première manière de Slowacki, des héros créés à l'image de ceux de Byron ; ici l'inspiration vraie semble manquer, et l'Arabe surtout, cet ange de mort qui traverse le monde en le ravageant, nous laisse indifférents à son sort et révoltés contre ses inutiles cruautés..... C'est, dit M. Malecki, comme « la satire du genre adopté jusque-là par le « poète. »

L'épître à M. R. Skibicki, un des amis de Slowacki, belle malgré ses obscurités, compense ce que les deux poèmes ont d'insuffisant pour le fond du sujet.

En 1833, la *Revue européenne* fit paraître une traduction française de l'*Arabe* et de *Bogarodzica*. Cette traduction était l'œuvre de Lemaître, « un des poètes francais (?), »

dit Slowacki dans une lettre à sa mère. Et il ajoute : « On veut aussi me traduire en anglais ; vous voyez, bonne mère, que je vais figurer en deux langues étrangères. » Cette traduction anglaise resta à l'état de projet.

L. Lemaître fit paraître en même temps un article intitulé : *Notice sur les poésies de Jules Slowacki.* « On m'y comble d'éloges, écrit Slowacki à sa mère ; on commence par l'hymne à la Vierge, dont on « donne la « traduction ; — on parle ensuite de *Zmija* avec force « louanges ; suit un extrait traduit de l'épître à Ski- « bicki ; puis une analyse assez étendue de ma tragédie « (*Marie Stuart*), entrecoupée de citations, avec l'éloge de « la mort du bouffon et de son caractère ; enfin une tra- « duction vraiment très-bien faite de l'*Arabe* tout entier. « C'est un peu de la critique à l'eau de rose ; mais on « ajoute que je n'ai que vingt-deux ans et que j'ai jeté « déjà les fondements d'une grande gloire littéraire. »

L'enfant gâté se vantait auprès de sa mère : vanité bien excusable chez un jeune poète.

A

M. ROLL SKIBICKI

Ainsi le vieux continent te rappelle, et tu quittes pour lui le pays de Colombie, le tombeau de Bolivar, et ces nouveaux mondes qui ne veulent pas de maître, où l'on ne voit pas, comme la cendre d'un volcan, la poussière des trônes engloutir les cités, ni la foudre royale frapper dans la foule une tête qui dépasse les autres.

Tant que les hommes n'eurent pas pressenti ces nouveaux mondes, leur pensée n'osait se donner carrière dans l'autre hémisphère. Le graveur plaçait sur la carte la main nuageuse d'un géant (1). On croyait que Dieu tenait la terre de cet autre côté, comme une coupe remplie d'un flot tumultueux de créatures. Enfin, Colomb le Génois pénétra par l'intelligence le secret de cette main ; il en brisa

(1) Sur les cartes dessinées avant la découverte de l'Amérique, sur l'immense espace occupé par l'Atlantique, on représentait une main gigantesque, les doigts ouverts. Cette main frappait les imaginations alors enflammées par le fanatisme. (Sl.)

les doigts glacés, et en fit tomber un monde d'arbres, d'or, de diamants et de reptiles. Les crimes européens inondèrent les forêts, les Incas tombèrent sous le glaive des Cortez. De noirs missionnaires, armés du sceptre de l'esprit, ensanglantaient le nautile pour obtenir la perle. Un torrent de sang versé par la religion dépeupla ce jeune monde. Aujourd'hui, de ce sang d'autres nations renaissent verdoyantes; le temps n'a pas refroidi le cœur fécond de cette terre encore neuve.

Mais ta pensée, suivant la direction de l'aiguille aimantée, se retourne vers le Nord..... Tu traverses l'abîme sur la même route qui fit jadis voguer les Lusitaniens. Ton esprit va réveiller une foule de secrets jusque sous les coraux; tes yeux lisent Camoëns dans la vague tremblante. Et peut-être devant le dauphin de la proue du navire, s'est dressé le génie de la *Lusiade* (1), ce géant des tempêtes, qui alors, par ses prédictions sinistres, brisa les vaisseaux espagnols, et qui vient sans doute t'annoncer aujourd'hui la mort de la Pologne, ta mère.

« Terre, terre! » entends-tu ce bruit et ce tumulte? C'est le vieux monde, qui flotte vermoulu comme un débris de navire. La voile qui le portait sur les flots s'est depuis longtemps réduite en poussière sur quelque rocher inconnu; et depuis longtemps la moussse l'a recouverte. — Cette terre vieille et dégénérée, cette terre est lasse de

(1) Dans la *Lusiade,* un géant, le génie de la mer, menace les Espagnols et leur prédit une mort prochaine, pour avoir osé s'aventurer dans son royaume. (*Note de Sl.*) V. le Camoëns et l'imitation de la Harpe.

produire et se repose dans sa stérilité; et nous nous arrachons encore les uns aux autres le peu de richesses qui lui restent. Des nains tracent avec le glaive les frontières de ce qu'ils nomment leurs États. A cette terre maudite compare ta bienheureuse contrée que tu viens de quitter : là-bas, c'est le soleil qui noircit le visage, ici ce sont les soucis. Comme l'autruche qui broie dans son gosier avide le gravier du désert, ainsi l'homme est contraint ici de broyer et de digérer la pierre du mépris. Quant à ce soleil d'Europe, qui d'un visage pâle contemple le vieux monde, tu l'as dit, ce n'est à vos yeux qu'une belle lune.

Tout cela t'attriste ! Quelle folie d'assombrir son front et de devenir le cyprès de ces sépulcres blanchis ! Force ta bouche au sourire dans cette foule insensée ; la douleur une fois masquée s'accoutume au silence. Ici le rire est le seul symptôme de vie... J'ai appris à rire comme les autres, — mais d'un rire amer. — Je me ronge, — et je mourrai sans pouvoir dire : J'ai vécu !

Par bonheur ton âme, à toi, a le don des rêveries sublimes ; si elle se flétrit dans le présent, elle sait refleurir par le souvenir ; ta pensée franchit d'un bond les routes d'azur de l'Océan... Tu te revois là-bas balancé mollement dans un hamac (1) de soie ; à ta droite, brillent les roses du magnolia ; à ta gauche, à l'ombre d'un palmier, luisent des yeux noirs, traversés d'un rayon de lumière, comme ces étoiles qui regardent tendrement le matelot exilé.

(1) Siége usité en Colombie et approprié au climat brûlant de ce pays : c'est un filet de soie suspendu à deux arbres en fleurs. (*Note de Sl.*)

La voilà, cette folle enfant, qui, agitant autour de toi son éventail de plumes dorées, en fait sortir le parfum des fleurs; elle lit ta pensée sur ton front; elle s'afflige si son sourire ne peut te faire sourire.

Tu l'as quittée?... Hélas! comme une perle abandonnée, elle va s'éteindre par degrés, souffrir et puis mourir. — Ton souvenir s'égare trop loin dans le pays des rêves. Avant que tu aies pu le ramener en arrière, tes yeux sont baignés de larmes; mais ces larmes sécheront dans l'orage de la réalité.

Ici, en effet, le monde est comme un nuage obscur qui recèle la foudre. A l'œuvre! Il est une force active qui travaille la terre : c'était autrefois le fanatisme, c'est maintenant la liberté! Mets-toi à son service, entoure les cités de murailles ; sur des ponts promptement construits, fais passer les bataillons. Courage! que la fumée qui sort des gueules des canons jette partout la mort et se nourrisse d'incendie!

Ou bien, couvert du masque de la vengeance secrète, comme les francs-juges du moyen âge, va, au pied des trônes mêmes, citer les rois devant le tribunal de Dieu et les frapper de la pointe du poignard!

Attends! Peut-être le muezzin (1), du haut d'un minaret, va-t-il crier enfin une prière de vengeance dans les murs de Stamboul. Attends, peut-être d'un *aul* (2) sauvage du Caucase jaillira l'étincelle... Silence! je trahis les

(1) Le muezzin, officier musulman, dont la fonction est d'appeler le peuple à la prière. (*Note de Sl.*)

(2) Un aoul, village circassien. (*Note de Sl.*)

pensées que m'inspirent l'imagination et la vengeance, la vengeance avide d'aliments, tremblante du frisson de la faim.

Pour calmer ton esprit, lis ce sombre récit oriental; si tu n'en saisis pas la pensée, le son des rimes, qui reviennent de vers en vers, sera pour toi comme un murmure de fontaine, vide de sens, mais triste!

LE MOINE

CONTE ORIENTAL

LE MOINE

CONTE ORIENTAL

—

Un des frères d'un couvent situé sur le Sinaï, en Arabie, chargé, selon l'usage du moyen âge, de transcrire les écrivains de l'antiquité, ajoute à la dernière page d'un manuscrit les quelques pages suivantes :

Dans une cellule solitaire du couvent du Sinaï, j'attends tristement la fin de mon existence, et je prie en contemplant la mer Rouge, ou les déserts brûlants des Arabes. — Voici le fruit de mes pieux travaux : voici sur le parchemin blanc de ce livre, clos par un riche fermoir d'argent, l'histoire des Romains, les rêveries des Grecs ; ici revivent les pensées qui s'étaient effacées, ici revit le souvenir des grands siècles passés, qui sans l'écriture seraient morts comme les hommes. C'est mon travail qui les préservera de l'oubli ; j'ai vu les mots grandir sous ma plume, j'ai enluminé de mille façons les diverses lettres initiales ; sur la reliure brillent des images saintes. La pourpre, l'or et un azur précieux se sont mariés dans mes peintures splendides. Ce livre sera une source d'instruction pour l'avenir. Ce livre a été écrit par un moine au fond de sa cellule.

Il reste ici une feuille blanche, je vais y relater un épisode de l'histoire du couvent.

C'était en l'an de grâce.... de la naissance du Seigneur, le jour où nous avions repoussé une attaque de brigands; lorsque les prières du soir eurent fait place au silence, j'étais debout près d'un lit de mort, un cierge à la main; un de nos frères mourait, triste et pâle, et il me parla ainsi sous le sceau de la confession...

CONFESSION DU MOINE.

I

Dans la cellule d'un couvent, sous l'habit de moine, je meurs solitaire... Mets une pierre sous ma tête pour que je m'y endorme... La nuit est sombre et calme. Ma pensée s'est desséchée comme la source du désert, et moi-même comme le palmier je me dessèche et me flétris.

Autrefois, à la tête d'une tribu puissante, je poursuivais dans les sables les caravanes, ces villes de toile errantes. Autrefois, heureux au milieu de la misère et des fatigues, j'avais pour la misère un regard de mépris. Quand le désespoir me prenait à la gorge, je n'avais pas coutume d'étouffer mes gémissements à l'ombre de ma tente; je souffrais seul, et pour guérir les autres de leurs souffrances, je saisissais mon poignard, — dont l'acier était si bien trempé qu'on y pouvait écrire avec de l'or (1) comme tu écris dans ton livre avec ta plume.

(1) On reconnaît le véritable acier de Damas à ce qu'il garde les traces du métal, quand on l'a frotté avec de l'or. (*Note de Sl.*)

II

Mon âme rêvait. Combien de fois, en plein midi, j'ai poursuivi dans le désert des images fugitives; souvent j'ai pensé que, dans un instant, j'allais me reposer à l'ombre d'une oasis fleurie ; c'était une vaine et folle illusion.

Un jour, porté par le souffle du vent d'occident, un chant étrange et mélodieux arriva jusqu'à moi; je pressai mon cheval et poursuivis ce chant. Cette harmonie remplissait le ciel et la terre autour de moi ; plus j'avançais, plus le son devenait distinct; bientôt j'aperçus la croix d'or de votre église; ce chant triste, c'était le bruit de vos cloches.

J'entrai, je m'arrêtai derrière un pilier sombre; je ne me souviens plus de ce que j'éprouvai alors. Devant mes yeux étincelaient les autels dorés; et vous, vous chantiez devant les cierges allumés.

La muraille était couverte d'étoiles comme le ciel; chaque colonne ressemblait à un palmier du désert, sur son front fleurissait une feuille dorée, et sous ses pieds s'élevaient des assises de marbre. Les rayons lumineux qui venaient des vitraux coloriés de l'église, portaient avec eux l'image peinte sur le verre, et, se mêlant à la fumée de l'encens, dessinaient un ange dans ces nuées d'azur; je ne connaissais pas encore l'art de la peinture, je voyais seulement au-dessus de ma tête un ange déployer ses ailes aux reflets d'or, descendre vers moi et regarder dans mon âme sombre. Alors j'abandonnai la foi de mes ancêtres.

III

D'après toi, mon frère, c'est un acte de vertu ? Dieu pourtant m'en a cruellement puni; dès lors mes jours furent empoisonnés par le remords; tous m'abandonnèrent; mes frères me renièrent, mon père même me maudit... « Va, fils dénaturé, me dit-il, va-t'en par le monde, et sois toujours seul au monde. » Il me maudit, et tous les miens sont morts avant moi.

IV

La beauté de ma bien-aimée est là gravée au fond de mon cœur. La beauté de la jeune fille est comme celle de la fleur; son éclat est splendide, mais il passe vite. Toutefois, lorsqu'une rose aux feuilles purpurines s'enfonce par hasard dans un tertre de sable, si le vent du désert la recouvre, la rose se dessèche, mais sans perdre son éclat; elle garde sa feuille de rubis comme si elle venait de naître hier dans une oasis, comme si elle venait d'être cueillie dans la plaine... C'est ainsi que la fleur de la beauté de Zara restera pure de souillure, ensevelie dans mes pensées qui s'éteignent.

Je me rappelle encore ses paroles enfantines ; en regardant les montagnes fleuries de l'Iran, elle me demanda un jour : « Là-haut, sous l'azur des étoiles, quelle est donc « cette brillante lampe de cristal ? Regarde de quel éclat « s'est revêtu le sommet des montagne. C'est sans doute « la lune qui s'est noyée dans leur sein et qui brille, ca- « chée dans l'albâtre... »

Un instant était à peine écoulé que j'étais sur la montagne au milieu des glaces et des neiges qui avaient trompé les regards de Zara; et je redescendis d'une course si rapide que les roses de la vallée purent fleurir dans la neige que j'apportais.

V

J'avais un frère... Toute la tribu était jadis pour moi une famille dévouée, nous partagions ensemble et la faim et la soif; et maintenant chacun d'eux me maudit et ne cherche qu'à me nuire par la force ou la ruse.

Un jour, après une chasse longue et lointaine, je revenais en plein midi par le désert. Mon cheval faisait voler sous ses pieds un sable brûlant, il chancelait épuisé par la soif et la chaleur; ses larges naseaux aspiraient un air enflammé.

En cè moment passe un Arabe dans le désert. Je lui crie: « Ecoute, mon jeune frère, tu dois avoir de l'eau, « donne-moi une goutte d'eau; je vois que tes outres de « voyage sont pleines; de l'eau! non pas pour moi, mais « pour mon cheval. »

Et il me répond: « Mes outres sont vides, sauf la der- « nière, qui est pleine; mais je la lance contre ce rocher; « meurs, traître! un Giaour est indigne de la vie. Si je « connaissais les oasis voisines où tu vas boire toi-même « et où boit ton cheval, j'empoisonnerais l'eau... Puisse « ne jamais se rafraîchir ce ciel d'où tu attends un peu « de fraîcheur. »

Je m'écriai furieux: « Dans les entrailles de ton chameau

« je saurai bien trouver une source d'eau pour mon che-
« val ! »

Et tous deux armés, nous nous précipitons l'un sur l'autre comme deux ouragans dans des tourbillons de sable. Mon adversaire tomba percé de mon fer... Mon cheval but son eau... Tout à coup, le turban de mon ennemi s'écarte, je le regarde, ciel ! le visage qui se cachait sous ce turban m'était bien connu... Je n'avais plus de frère !

VI

Mais il me restait mon cheval qui courait dans les sables ; c'était un de ces chevaux qui devinent les pensées de l'Arabe. Il était comme l'autruche du désert : quand elle déploie ses ailes, à peine si son pied touche la terre ; ainsi la crinière de mon cheval flottait aux vents.

Mais, par le ciel ! mon cheval chancelle et tombe ! Je regarde... dans sa poitrine une flèche meurtrière... Mon père ! mon père ! c'est une horrible perfidie ! J'ai vu cette flèche dans ton carquois !

Mon coursier frissonna du frisson de la mort, il hennit et sa tête retomba sur le sable. Alors, je regardai l'étendue du désert ; jamais elle ne m'avait paru si immense... un infini de sables !... Je n'avais plus de cheval.

VII

Regarde ! est-ce un sombre messager de la mort qui vient d'entrer dans la triste cellule du religieux ? C'est un

papillon qui n'est paré ni d'or ni d'azur; à peine est-il ressuscité aujourd'hui de son cercueil de soie, et le voilà qui vient chercher la mort au milieu de la flamme. Ses ailes sont noires comme les linceuls des morts, sur ses ailes il porte inscrite *la colère de Dieu* (1), et elles en deviennent si pesantes qu'il les brûle au feu...

Tel l'Arabe sauvage, quand le sort le poursuit, est tranquille le jour et étouffe ses gémissements; mais lorsque la nuit a déployé ses sombres voiles, voyant briller devant lui la lueur de l'acier, il pense au suicide et contemple tristement la voûte des cieux; son visage est pâle et son regard fiévreux, et l'on voit le frisson de sa main qu'il retient, frisson aussi fort que celui de la faim ou de la soif.

VIII

Notre église est splendide! A ses pieds les vagues écumantes font jaillir leurs eaux sur le roc; elle est debout sur sa base de granit; sa croix, qui s'élève au-dessus des rochers, semble un oiseau doré qui s'est envolé jusque sous les voûtes du ciel; et les hauts palmiers, ces rois du désert, ressemblent auprès d'elle aux brins d'herbes de la prairie; leur front vient balayer ses degrés de marbre, comme s'ils voulaient s'humilier devant elle...

Aussi hier! souviens-toi de cette heure d'alarme au moment où les Arabes ont attaqué l'église. Un bruit terrible parcourut l'édifice; les moines se rassemblèrent dans la

(1) Sur les ailes d'un grand nombre de papillons (et aussi des sauterelles), se trouvent des caractères confus; le simple peuple les prend pour des lettres arabes et croit y lire ces mots : « colère de Dieu. ».(*Note de Sl.*)

salle du couvent; mais que signifiait la faible résistance de quelques moines? On allait livrer les vases sacrés de l'église, quand je m'écriai : « Frères, n'est-ce pas une honte « de nous rendre ainsi? Que Dieu nous prête courage! « Prenez en main vos psautiers et des flambeaux, et vos « robes noires et la croix du Sauveur. »

Je dis, et tout armé je m'élance au galop dans la foule des Arabes; je frappe sans regarder. Derrière moi marchaient les lumières en longue file, et l'écho pieux des hymnes se faisait entendre. Sous le glaive du moine périt plus d'un brigand, et lorsque je rencontrai le chef dans la plaine, moine, tu l'as vu, il tomba sous mes coups. Je le regarde au visage... je n'avais plus de père.

Et comme je ne pouvais croire à mon malheur, il me dit en expirant : « Mon fils, j'ai caché ma figure à des« sein, parce que tu aurais hésité à me frapper dans la ba« taille et que tu n'aurais pas eu peut-être à te reprocher « la mort de ton père. Maintenant, si tu le peux, main« tenant oublie les morts et réjouis-toi avec ceux qui res« tent... Elle aussi... elle est morte : de douleur? ou par « le fer? Je ne sais ; ne m'interroge pas, mais maudis ton « père! »

IX

Et la tribu pleure son roi, et je suis le dernier de la race des rois; telle la reine des abeilles, dans sa ruche où règne la mort, se tient triste sur les tombeaux de ses filles et cherche elle-même l'ombre du tombeau. Mais mes larmes à moi souillent la mémoire de mes aïeux.

Ma pensée, autrefois si brillante, si ailée, erre dans la

région du crime et s'y flétrit comme une fleur. Aujourd'hui je regardais la lune, j'y ai vu le visage de mon frère; et tandis que mes yeux étudiaient cette étrange ressemblance, j'ai aperçu soudain les traits du visage de mon père; alors mes sourcils se sont froncés, mon regard s'est tendu; je regarde encore et je rêve avec terreur; du disque de la lune se détachait un visage pâle, je le reconnus encore, c'étaient les traits de Zara; mes tristes souvenirs grandissent sans fin et pullulent en moi comme une forêt de noirs cyprès, si bien qu'ils cachent à mon âme la lumière du soleil.

X

Voilà ma vie... Maintenant la mort approche et dans mon cœur je sens un désir inconnu; moine, je te l'avoue, bien que j'embrasse le crucifix, j'ai là sur ma poitrine des amulettes (1) d'or que je tiens d'elle, c'est son dernier présent, et qui renferment endormie une pensée du Coran. Ne t'indigne pas, c'est une pensée digne de la foi chrétienne. Ainsi parle le prophète: « Que l'âme sainte des fidèles « sache payer la haine par l'amour; qu'elle soit comme « le nautile au sein argenté qui, en mourant sous les « coups des hommes avides, enrichit ses meurtriers de ses « perles. »

Eh bien, j'ai été trahi par mes plus chers amis... Moine, je lis la colère sur ton front: alors arrache, arrache ce talisman de mon cœur. Lorsqu'un musulman se dépouille de son amulette, il entend le dernier soupir de l'ange. Arrache!... Qu'entends-je? est-ce le vent qui dans la cellule gémit tristement?... J'ai entendu un gémissement!

(1) Les amulettes sont des espèces de talismans; faites de métal précieux, elles contiennent pour la plupart un verset du Coran. (*Note de Sl.*)

XI

L'OMBRE DE LA JEUNE FILLE ARABE.

« Mes soupirs étouffés ont donc su réveiller ta tristesse? J'ai disparu autrefois comme un songe, et mon image tremblante et pâle est revenue s'offrir à ta pensée, au moment où tu vas fermer les yeux... pour te bercer et t'endormir encore.

« Songes-y bien! le sommeil éternel t'enveloppera bientôt, et tu te sépares du verset du Coran? Mon bien-aimé, rappelle-toi qui a écrit ce verset! Souviens-toi de la belle contrée de l'Iran! Puis, regarde-moi, me voici là, tout près de toi. Est-ce que ma voix ne t'est pas connue?...

« Te rappelles-tu ce mirage du désert enflammé, ces tableaux splendides si pleins d'illusion, dont l'ombre aimable attire le voyageur, et qui se dissipent en vapeur à son approche (1)? C'est là que je vis maintenant, c'est là que séjourne mon ombre, pâle comme l'étincelle d'un souvenir qui s'éteint.

« J'arrive portée par un rayon de lune; regarde! l'ombre de Zara ne saurait t'effrayer, mon visage n'est pas flétri d'une pâleur mortelle; j'ai voulu me faire belle, j'ai mis sur mes joues la couleur des roses de ce séjour enchanté; j'ai voulu me faire belle, j'ai ranimé mes yeux

(1) Beaucoup de voyageurs parlent de ces étranges phénomènes de la nature. Le pèlerin, brûlé par la soif, aperçoit souvent dans le désert des lacs et même des palmiers, qui disparaissent à mesure qu'il s'approche. — C'est peut-être là le séjour de esprits. (*Note de Sl.*)

d'un des brillants de la rosée. Le parfum de ma chevelure est aussi doux que l'haleine des roses de mai.

« Songes-y bien, mon ami ! le moment décisif approche. Serons-nous donc séparés à jamais ? Rejette loin de toi ce noir crucifix ! C'est lui qui nous sépare, rejette-le bien loin. Nous flotterons vaguement, couple d'ombres errantes, dans les vagues régions du rêve... Là, contre la chaleur, nous serons protégés par des arbres de brume; là, au milieu des fleurs, les sources coulent avec un murmure rêveur, le jasmin balance dans l'air ses corolles argentées; un autre soleil éclaire cette contrée; une autre lune aux reflets d'argent y parcourt le ciel; les eaux de cristal y sont pures comme l'éther; on y trouve des palmiers et des cyprès noirs, et le vent souffle entre les feuilles des plantes odorantes.

« Puisque ton âme veut enfin quitter les hommes, nous vivrons seuls dans ce paradis. Le cheval de l'Arabe ne nous y atteindra pas; s'il veut nous poursuivre, il perdra sa peine; sur les ailes des vents, sur les tourbillons de sable, volant toujours plus loin dans le désert, nous laisserons derrière nous, et notre séjour enchanteur et ses habitants, pour ne plus jamais rencontrer un seul homme.

« Ah! pense bien, pense bien à ce bonheur futur: dis-moi un mot, un seul! Le sommeil n'est pas loin de tes yeux... tu te tais!... tu veux nous séparer à jamais? Réfléchis !... nous ne serons plus jamais réunis, jamais nos âmes ne se rencontreront... Tu te tais? »

LE MOINE.

Dieu! elle a disparu!.. moine! loin de moi ce cierge! loin de moi les paroles de la pénitence! Donne-moi du

poison dans ton calice sacré, ou rends-moi le saint verset du Coran. Tu as entendu ses discours si tristes, tu les as entendus ?...

LE CONFESSEUR.

Frère, aie confiance dans le roi des Cieux. Tu te trompes toi-même .. Ce sont tes pensées, tes paroles que tu as prises pour celles de la jeune femme...

XII

LE MOINE.

Mon père, j'ai péché... La main de Dieu, dans sa colère, bénira mon cœur qui se trouble et s'égare. Moine, où est mon cheval ? où est le cheval du désert, ce cheval qui traverse si rapidement l'espace en faisant voler autour de lui les pierres et les sables brûlants... De l'eau pour mon cheval ! de l'eau, fût-elle mêlée au sang de mon frère !

Ah ! la chasse rapide, la course rapide que j'ai faite aujourd'hui ! C'est à peine s'il arrivera ici ce soir, le nuage que ce matin j'ai dépassé là-bas à l'orient.

Moine, quand s'est écoulé le torrent des années, il paraît aussi court que la course ailée d'un cheval. Or, moi, j'ai couru comme l'éclair à travers les plaines sans me reposer nulle part sous le frais ombrage d'un palmier.

XIII

C'est en vain que je lève les yeux vers le ciel, ma mort

est pénible... Du portail de l'église arrive jusqu'à moi le chant triste des funérailles; les moines s'avancent en longue file portant des draps noirs, des tapis, des flambeaux dans leurs mains, et voilant tristement leurs fronts... Ils prient pour moi, mais ils n'ont pas même l'apparence de la douleur... Le cœur du moine est froid! et ses prières sont froides comme les murs de son couvent!...

Portez-moi dans le désert, que j'y cherche un tombeau; il est doux de mourir au milieu d'une oasis fleurie. J'ai vu là-bas des arbres qui, en inclinant leurs feuilles, prient le voyageur de venir se reposer sous leur ombre, et qui, lorsqu'il s'approche, ont un tressaillement de joie (1). Là-bas, les arbres sentent; — ici, les hommes sont froids comme des rocs.

XIV

Que le son de la cloche aille annoncer ma mort dans le désert. Peut-être un Arabe, fatigué de sa course et réveillé de son sommeil par le glas funéraire, entr'ouvrira les yeux, puis, avant de se rendormir, se souviendra du meurtrier de son roi, et, comme dans un rêve, prononcera mon nom en me maudissant.

(1) Thomas Moore, dans son poème de *Lalla-Rook*, parle d'arbres dont les feuilles tressaillent à l'approche de l'homme. (*Note de Sl.*)

1830.

cet âge... Au bord du lit, les parents priant, [illegible] le chant triste des funérailles; les [illegible] une file portant des [illegible] des de leurs amis, et [illegible] leurs noms... Ils [illegible] mais ils n'ont pas même l'honneur de la douleur... La croix du tombe est noire et ses [illegible] sont écrits comme [illegible]

Portez-moi dans le désert, que j'y meure [illegible]; il est donc de mourir [illegible] la maison d'un [illegible]. J'ai vu là-bas des arbres qui, en [illegible] leurs feuilles, [illegible] le voyageur de venir se reposer sous leur ombre, et qui, lorsqu'il s'approche, [illegible] (1). [illegible] — [illegible], les hommes sont [illegible] comme ces [illegible]

Que le son de la cloche aille [illegible] dans le désert. Peut-être un Arabe, [illegible] de sa course [illegible] de son sommeil par le [illegible] les [illegible] de son [illegible] comme [illegible] en me [illegible].

(1) Thomas Moore, dans son poème de Lalla-Rookh, parle d'arbres dont les feuilles [illegible]. Note [illegible]

L'ARABE

L'ARABE

Mon chameau se met à genoux comme un pauvre iman qui pour faire sa prière se tourne vers l'orient. Je charge ses bosses de ma selle de voyage; je prends quelques dattes pour apaiser ma faim; à mon côté pend un sabre bien affilé; j'ai dans mon carquois les germes cachés de la mort.

Les larmes et le désespoir, voilà tout mon trésor, et ce trésor, je le partage avec le vulgaire. Je porte la mort aux misérables qui tremblent devant elle; à ceux qui sont gais, je montre des souffrances pour les épouvanter; en voyant sur mon visage une cruelle douleur, les heureux pâlissent et le sourire se glace sur leurs lèvres.

Mon chameau s'est élancé dans le désert silencieux; le feu jaillit en étincelles sous son sabot fendu. Sa selle me berce comme pour m'endormir, et j'entends l'herbe qu'il mâche craquer entre ses dents. Avant que la lune vienne argenter son visage, j'aurai fait plus de chemin que la lune.

I

Il faut bien que je sois puissant, puisque par moi tant d'êtres au monde ont pleuré et pleurent encore.

Un jour que j'allais semer dans le monde ma cruelle vengeance, et que je courais vers le désert, moi l'ennemi du bonheur humain, pour prélever le tribut de larmes qui me revient, j'aperçus au bord de la mer une pauvre hutte de roseaux, avec un toit couvert de terre où avaient poussé et fleuri des plantes marines; une lumière brillait à travers des vitres à demi brisées, et au-dessus du toit montait une fumée bleuâtre.

Quoi donc! l'habitant de cette misérable masure va-t-il encore m'insulter de sa joie?

Je franchis le seuil de l'humble demeure; la misère y régnait; mais l'habitant de la cabane, cet homme en apparence misérable et pauvre, ce malheureux qui gagnait son pain à la sueur de son front, ce vieillard, tremblant et courbé par l'âge, tenait une poignée de sable et riait comme un enfant. C'était un pauvre plongeur, et dans ce sable il avait déterré des perles... O misère de mendiant! Des perles! — cela des perles! si petites? si ternes?... Je contemplai, non sans amertume, le bonheur du vieillard, et je le conduisis sur les bords de la mer. « Regarde! lui dis-je, « ceci vient d'une caravane; c'est une énorme perle qui « brille comme l'aurore. Tu vois, je la jette dans ces tour- « billons, dans cette écume; eh bien, retire-la de l'abîme, « et quelque homme puissant, en échange de cette perle, « te donnera des trésors. »

L'espérance brilla dans les yeux du vieillard, et il se jeta aussitôt dans le tourbillon sombre. La perle était perdue;

vains efforts! Il revint sur la rive; — le chagrin se lisait dans ses yeux.

J'avais empoisonné le bonheur et la tranquillité du vieillard; je lui avais donné du poison en lui donnant l'espérance.

Oh! quelles plaintes amères il fait entendre sur le rivage! Oh! quels ruisseaux de larmes il verse dans la mer!

Je le vis ensuite rentrer sous sa cabane; il se jeta sur son lit de feuilles avec désespoir; et il s'écria en gémissant et en sanglotant : « O mon Dieu! j'aurais été heureux! « je pouvais être riche! »

Je ris amèrement, — d'un rire diabolique.

En route, mon chameau! en route pour le désert! Il y a peut-être quelque part une joie naissante, je ne laisserai pas grandir cette plante vivace; il y a peut-être quelque part une vengeance toute prête, pour réveiller mon cœur qui s'est pétrifié au milieu de ces hommes de pierre.

Tel le corail vivait autrefois au fond des flots. Parfois il s'attristait en pressentant la tempête; et lorsque le soleil dorait l'azur des cieux, le corail se réjouissait du beau temps, comme le matelot; mais, emporté par les vents de l'automne, il s'est pétrifié en errant au milieu de pierres inanimées.

II

Il m'en souvient, un jour, c'était en plein midi, une longue caravane sillonnait lentement le désert; quand elle fut arrivé sur le bord d'une citerne, il s'éleva un grand bruit mêlé de rires joyeux. La foule tout entière y court au plus vite; puis, comme une bande de grues voyageu-

ses, ils babillent joyeusement et puisent de l'eau... Mais cette eau contenait la mort... je venais de l'empoisonner... Pourquoi aussi avaient-ils ri si joyeusement?

Les voilà qui boivent! ils boivent! Un visage pâlit; bien! une seconde victime! — Ici, deux frères tombent, et la coupe tremblante roule de leurs mains glacées. On dirait que les *Dives*, que les anges des ténèbres ont jeté sur le monde le souffle de la peste. Sur la rive les pierres sont moins nombreuses que les cadavres!... De toute la caravane il ne restait qu'un vieillard : tous les autres l'avaient dépassé; il avait cinq fils, — ses cinq fils étaient morts... Il arriva enfin, et vit, parmi les cruches brisées, les corps de ses fils étendus sur la rive.

Oh! désespoir! toute la tribu était morte! Il saisit avidement le poison, comme un sorbet rafraîchi dans la neige, et il se préparait à rejoindre ses fils... J'accourus, — je plaçai le vieillard sur ma selle, et mon cheval rapide nous emporta au galop; ses sabots brûlaient le granit du désert. J'emportai le vieillard et le condamnai à vivre. Ah! il voulait mourir! — je lui donnai la vie, alors que dans sa vie il ne restait plus une étincelle de bonheur!

En route, mon chameau! Pourquoi ralentir tes pas lorsque mon cœur est plein d'agréables souvenirs? Ici le silence, la solitude, — et, se dégageant d'un nuage, la lune rassérène son front assombri. Lorsque l'homme fuit les hommes dans le désert, alors sa propre pensée est une ennemie pour lui.

Le cœur de l'homme est comme un coquillage rejeté par les flots : contenant un nautile, il renferme la vie; il se tait néanmoins, — mais quand le soleil le brûle, — écoutez! vous entendrez un bruit dans ce tombeau de nacre; on dirait que, rempli d'une foule de souvenirs, il les exprime tous à la fois dans un murmure confus.

III

Il y a bien des années... j'étais encore jeune... je poursuivais un jour une autruche parmi les sables, et je pressais la course de mon cheval rapide; il volait, il soufflait, et de sa blanche écume argentait le mors et le frein ensanglanté. L'autruche, dans cette poursuite, ne pouvait prendre son vol, et mon cheval volait, comme s'il eût eu des ailes. Tout à coup, que vois-je?... au milieu des rocs sauvages du désert, c'est comme un magique tableau du Paradis qui s'offre à mes regards : des fleurs rayonnant partout sur une fraîche verdure.

Sous un palmier, debout entre deux sources cristallines, se tenait une jeune fille, reine de l'oasis, enveloppée de mousseline comme d'un léger brouillard. Son visage, sous son voile, comme la lune sous un nuage, se montrait à moitié, était à moitié caché; et un rayon de bonheur brillait dans son œil noir.

Elle était heureuse! elle adorait Sélim! Fuyons loin de ce spectacle de bonheur! Mon cheval lui-même en frémit et se cabre. En route, mon cheval! Plus furieux que les tigres, je volais, poussé par le désespoir, comme Caïn. Mon cheval me comprit; — il me porta sous les cyprès à l'ombre desquels dormait le jeune Sélim. Merci, mon cheval! Je le regarde, ses traits sont radieux de bonheur... Tu péris, ô Sélim!...

Jeune fille! bientôt je revins dans ces contrées; j'avais soif de tes larmes. « Eh bien, où donc est ton Sélim? où « donc ton bien-aimé? Es-tu encore heureuse sur cette terre? »

« — Mon bien-aimé, dit-elle, repose dans les sables, et

« le vent du désert vient souffler sur son corps ; mais au « premier rayon doré de la première étoile, son âme s'arrache de son corps, et tu ne sais pas, tu ne sais pas alors « combien je suis heureuse ! Son esprit, qui voltige dans « l'azur du ciel, descend vers moi, me parle dans mon « âme, et mon âme devine alors qu'il va venir (1).

« Quand rien ne trouble plus le silence de la nuit, quand « le battement de mon cœur agité semble lui-même être « trop bruyant, alors il revit près de moi, alors il revit pour « moi. Ce ne sont pas là des illusions des sens, fausses et « passagères, je le sens ici, je le vois ; — il est triste et « sombre ! Léger comme s'il était formé d'un nuage bru« meux, il est revêtu des couleurs de l'arc-en-ciel. Sa voix, « durant de longues, de bien longues heures, coule comme « le murmure d'une fontaine et me ravit l'âme ; et quand « ses lèvres effleurent mes joues, il me semble que des « fleurs de jasmin tombent caressantes sur mon visage.

« Ensuite, il s'approche et boit mon sang goutte à goutte, « en laissant échapper de profonds soupirs ; et lorsqu'il « reprend ainsi de la force et des couleurs, lorsque mon sang « coule en lui par ruisseaux, je sens avec plaisir que la « source de la vie se tarit en moi. — Il aspire lui-même le « faible souffle de ma poitrine, il aspire ce souffle avec vo« lupté ; — pour un moment il arrête les battements de « mon cœur, et le sien commence à palpiter doucement ; « il ravit à mes yeux leur lumière rayon par rayon, et son « œil s'allume de ce feu qui est le mien ; il emprunte à « mes joues leur pourpre brillante, et ses joues prennent

(1) La description qui suit est fondée sur une légende d'Orient : les vampires, en revenant sur la terre, boivent, dit-on, le sang des personnes qu'ils ont jadis aimées. Les Arabes empêchent les vampires de revenir en coupant la tête du cadavre. (*Note de Sl.*)

« l'éclat du corail, et il s'épanouit tout entier semblable à « une fleur.

« Lorsque, dans sa tristesse, il accuse le sort et s'accuse « lui-même, ravie des battements du cœur de Sélim, j'é- « coute son cœur battre, aussi heureuse qu'on peut l'être « au ciel en voyant que Sélim vit encore de ma vie. Au mi- « lieu de la nuit, dans toute sa beauté et sa force, il brille « comme autrefois dans nos instants de bonheur. Mais « dès que les premiers rayons du matin illuminent le « ciel vêtu de nuées roses, en vain son amante le presse « contre sa poitrine; il tremble, détourne ses regards « inquiets, s'éteint peu à peu et pâlit par degrés; et, de « même que la lune, quand elle aperçoit le soleil, s'efface, « se noie et se perd dans les brouillards, de même Sélim « se dissipe dans les nuées du ciel. »

Ainsi, tu as encore construit un édifice de bonheur? Je le renverserai! Tu ne reverras plus Sélim. Je trouvai son cadavre et lui tranchai la tête. Le vampire ne quittera plus son tombeau de sables; la jeune fille ne verra plus l'ombre adorée. C'est en vain qu'elle attend chaque soir. Elle voulait mourir dans les bras du vampire, et c'est par moi qu'elle est morte — de désespoir...

En route, mon chameau! Tout est désert autour de moi, n'y aurait-il plus d'heureux sur la terre? Aucun gémissement ne s'élève du désert jusqu'à moi; je ne vois qu'un vautour qui plane au-dessus d'un rocher solitaire, et agite bruyamment ses ailes noires.

Rien au monde désormais de plus heureux que moi.

IV

Que dis-je? Ce palmier doit être heureux. Une source se cache sous ses pieds; voyez comme son feuillage se

courbe amoureusement; il est épris de cette source et la protége contre le soleil, qui d'un regard lui ravirait toute son eau. Il est jaloux des rayons mêmes de la lune argentée; il fait couler de ses feuilles sur elle la rosée et la fraîcheur; il a enlevé aux eaux leur vêtement bleu et leur a donné ses couleurs — son visage; il est épris de cette source et c'est pour elle qu'il se pare de fleurs.

Arrête! mon chameau! je vais brûler ce palmier. Non, j'aime mieux combler de sable la source cristalline. Le palmier périra à cette chaleur d'enfer, et de son front bientôt tomberont ses fleurs blanches. Il restera seul au milieu de ce désert, comme je suis resté seul au milieu du monde. Que l'ombre de son tronc dénudé indique les heures, comme l'ombre de la souffrance indique en moi les années.

Arrête, mon chameau! j'ai fini mon voyage. Je n'ai plus la force de nuire aux hommes; — la mort approche. Je sens que mon pied est moins agile à la course, que la flèche de mon arc part moins rapide. J'aperçois de loin la mort sombre et lugubre qui s'avance lentement sur ses ailes noires; je vais m'endormir... Il me semble déjà voir penché au-dessus de moi ce chameau qui n'a pas conscience de la mort; il entend le vent hurler tristement dans les déserts; il voit mon corps entraîné par les tourbillons, et à cette vue il se cache au milieu des sables; il croit que son maître vit encore, mais qu'il se glisse parmi les caravanes endormies. Mon vieux serviteur! ton maître erre dans une autre région; il s'est endormi dans le désert, en rêvant au paradis.

Le Paradis! Non! je n'en veux pas; — mais je demande au prophète de donner à mon âme des sables infinis, sauvages, déserts, dont l'œil ne puisse voir la fin, des sables toujours brûlés des rayons du soleil. Là, quand je le voudrai, puisse, sur un geste de moi, une source jaillir de

terre; là, puisse le prophète me rendre mon cheval, qui repose quelque part sous les sables du désert; et pour donner à mon âme les joies du paradis, que ce désert soit peuplé des tombes de mes ennemis; que je retrouve encore les forces de ma jeunesse, mais sans en retrouver les souffrances. Voilà la félicité que rêve mon cœur. Oh! alors je serai tranquille! heureux! Pourvu que jamais, jamais aucun homme vivant n'ose venir y troubler ma solitude(1).

1831.

(1) Nous avons consulté pour ce poème la traduction de M. L. Lemaître, publiée en 1833 dans la *Revue européenne*, à la fin de la *Notice sur les poésies de Jules Slowacki*, dont nous avons parlé. Cette traduction exacte et élégante, précédée de celle de l'*Hymne à la Vierge*, ainsi que l'appréciation judicieuse des premiers essais de notre poète (*Zmija*, *Bielecki*, *Mendog*, *Marie Stuart*), nous font regretter que M. Lemaître ne se soit pas occupé davantage de la littérature polonaise, dont il recommandait l'étude au public français, en des termes qu'il n'est pas inutile de rappeler : « Nous voudrions combattre le préjugé in-
« juste qui règne en France à l'égard de la littérature polo-
« naise : c'est du mépris, c'est de l'indifférence. Rien n'est
« moins mérité. Dans une page de Mickiewicz on trouve plus
« de pensées neuves, poétiques, que dans tel chant entier sur
« l'Egypte ou le moyen âge. — Les Polonais, qui connaissent
« pour la plupart les langues et les littératures de l'Europe, ont
« le goût formé par la lecture des grands modèles, et accor-
« dent difficilement leurs éloges. Lors donc que leur admira-
« tion a distingué les Mickiewicz, les Slowacki, les Zaleski, la
« France doit accueillir ce jugement avec quelque confiance,
« et déposer une indifférence dédaigneuse qui accuserait ses
« goûts et ses lumières *. »

Ce qui était vrai en 1833, l'est encore plus peut-être en

* M. L. Lemaître annonçait dans une note un recueil intitulé : *Souvenirs de Pologne*, et qui devait contenir la traduction de Jean Bielecki et des poésies patriotiques de Slowacki. Nous n'avons pu trouver ce recueil. A-t-il été publié?

1869; aussi ne cesserons-nous d'appeler l'attention des critiques français sur notre littérature, et leur reprocherons-nous, pour nous servir de la spirituelle expression du plus célèbre d'entre eux, M. Sainte-Beuve, d'être *« un peu trop casaniers. »*

MENDOG

ROI DE LITHUANIE

Tableau historique en cinq actes.

NOTICE SUR MENDOG

Ce drame fut composé en un mois (novembre 1829). L'auteur avait vingt ans. Aussi reconnaît-il lui-même tous les défauts de son œuvre (voyez son avis à la fin de la pièce). Il écrivait à sa mère le 30 juillet 1832 :

« Quant à la tragédie de *Mendog*, je sais qu'elle est très-faible, à l'exception de quelques scènes. » Néanmoins sa prédilection pour « ces quelques scènes, » et le souvenir d'une tragédie de son père sur le même sujet, l'empêchèrent de brûler cet ouvrage ; et, tel qu'il est, le lecteur y trouvera, à défaut d'autre chose, une page d'histoire de la Lithuanie, histoire peu connue, même après Grazyna et Konrad Wallenrod de Mickiewicz. Là est peut-être l'intérêt de cette pièce mal conduite, qui a de plus le grand tort de faire du sauvage Mendog un sentimental désespéré du dix-neuvième siècle, un frère de tous les héros que nous avons déjà rencontrés. Toujours le même type : cela était contagieux à cette époque ; et je ne sais si *Hernani* (1828), malgré beaucoup de différences, n'a pas à cet égard quelque analogie avec *Mendog*.

PERSONNAGES

MENDOG, roi de Lithuanie.
ROGHNÉDA, mère de Mendog, vieille et aveugle.
HEIDENRICH (1), chevalier teutonique, légat du pape.
DOWMUNT, duc de Znalszawe.
ALDONA, femme de Dowmunt.
TROINAT (2), neveu de Mendog.
HERMANN, chevalier teutonique.
WOISIELKO, moine, fils de Mendog.
LUTUWER.
UN CHEVALIER TEUTONIQUE.
UN MOINE.

Lithuaniens, chevaliers teutoniques, pages, moines.

(1) Heidenrich était en réalité évêque de Chelm et n'était pas chevalier teutonique.

(2) D'autres chroniqueurs l'appellent Stroïnat; il était duc de Samogitie.

MENDOG (1)

—

La scène se passe à Novogrodek et dans les environs (1252.)

—

ACTE Ier

(Une salle du château de Mendog.)

SCÈNE Ire

TROINAT, HERMANN, des PAGES, *portant des tapis.*

HERMANN, *aux pages.*

Étendez ici ces tapis ; le pape les envoie pour le roi païen qui reçoit aujourd'hui le baptême. La couronne sainte est posée sur sa tête païenne, afin qu'il honore la sainte foi, qu'il en soit le défenseur, et qu'il respecte les couvents sacrés des chevaliers teutoniques.

(1) Le père de notre poète, Eusèbe Slowacki, avait composé sur le même sujet une tragédie classique ; il serait assez curieux de comparer l'œuvre du père et du fils, et de voir par cet exemple frappant la différence qui sépare ces deux générations, l'une imitant aveuglément les classiques français, l'autre créant une poésie nouvelle et nationale.

TROINAT.

Quels splendides tissus que ces toiles d'outre-mer! On dirait les prairies où je poursuis parfois les chevreuils à la piste. Il faut que les Allemands nous aient volé ces fleurs dans nos vallées ; si je les foulais aux pieds, il en sortirait peut-être un parfum.

HERMANN, *l'arrêtant.*

Pardon, duc Troïnat, tu n'as pas la robe du baptême ; tu ne peux marcher sur ces tapis qui viennent de Rome.

TROINAT.

Et quand je serai roi ! je le pourrai ?

HERMANN.

Peut-être ; si tu deviens en même temps fils dévoué de l'Église.

TROINAT.

Et lorsque je serai roi sans être chrétien ?

HERMANN.

Tu rêves, duc !

TROINAT.

Tu rêves toi-même ! Je suis l'héritier de la couronne ; qui sait si j'attendrai que le sort veuille bien me donner enfin mon héritage ?

HERMANN.

Tu te nourris là d'un fol espoir... Entends-tu les cloches chrétiennes ? Entends-tu ? elles parlent la langue des chrétiens ; devant elles vos forêts ont fait silence et le mur-

mure des feuilles a cessé ; les hommes aussi se tairont devant elles et courberont la tête. Tu entends ces cloches... Laisse là un orgueil hors de saison. Tu pâlis maintenant ?

TROINAT.

Moi ? non ; je pensais que j'entendrai bientôt ces mêmes cloches sonner l'enterrement de Mendog.

HERMANN.

Au son des cloches, c'est toi peut-être qu'on mettra dans la tombe.

TROINAT.

Moi, non pas ; je serai brûlé sur un bûcher ! moi, le murmure triste du hêtre bercera mon dernier sommeil ! mon faucon viendra sur mon bras glacé se percher encore une fois et hérisser ses plumes ; j'entendrai l'aboiement de ma meute de lévriers, mais je ne serai pas enfermé dans une fosse étroite ; moi, je m'envolerai dans la flamme avec le chant du waïdelote (1) ; je m'envolerai et avec moi peut-être j'emporterai une âme d'Allemand.

HERMANN.

Je n'entends pas tes paroles : le son de la cloche les couvre.

TROINAT.

Mensonge de *Teuton* (2) ! il a entendu !

(1) Waïdelote, nom des prêtres païens lithuaniens, qui avaient pour chef suprême le *Kryve-Kryveïto*.

(2) Le mot *krzyzak*, qui proprement signifierait chevalier croisé, s'applique aux chevaliers teutoniques, et très-souvent il se prend dans un sens méprisant : dans ce dernier cas, nous l'avons partout traduit par *Teuton*.

HERMANN.

Le signal est donné; je cours baptiser le roi de Lithuanie.

TROINAT.

Tu es toujours prêt à baptiser les gens, puis ensuite à les enterrer. — Va au baptême de Mendog, allume un flambeau, allume et prends garde qu'il ne s'éteigne; avant qu'il soit consumé, tu suivras le cercueil de ton néophyte; cela t'épargnera la fatigue du retour.

HERMANN.

O duc Troïnat! tu as la main trop faible et l'âme trop hautaine; à quoi bon ces vaines menaces?...

TROINAT.

Vous croyez donc qu'il est difficile de tuer mon oncle? Le baptiser était plus difficile, et vous y êtes parvenu. Moi, j'ai rêvé que j'étais roi; mais, pour le baptême, oh! non, je n'y ai pas songé un instant, — même en rêve.

HERMANN.

S'il en est ainsi, tu parles trop tôt de tes intentions. Cacher dans un brouillard sa vengeance sombre et silencieuse, voilà la constance du chevalier; la trahir au grand jour est l'orgueil d'un enfant.

TROINAT.

L'orgueil, sais-tu où il habite surtout? sous vos armures de moines. C'est là qu'il se cache comme un serpent,

et que, bas, rampant et perfide, il se propose des buts indignes des fatigues qu'il endure. Voyez ce frère de l'ordre, de tous le plus méprisé, le dernier, le plus vil ; il a grandi dans une cellule obscure, le misérable passe ses nuits sur une couche de granit ; ou bien encore, ô dégradation, il fait son lit d'un cercueil. Eh bien, tandis qu'il y dort, son orgueil se trahit dans les paroles de ses rêves. Il se voit déjà supérieur du couvent ; de la tête orgueilleuse de ses chefs il arrache déjà, pour s'en parer lui-même, la mitre ornée de diamants, insigne de leur dignité. Le supérieur, lui, rêve qu'il a sur la tête un chapeau rouge ; celui qui a obtenu le chapeau se voit déjà en songe sur le trône. Quel trône? celui du pape. — Et qu'est-ce donc que ce pape? un vieil enfant, oui, un enfant près du roi de Lithuanie, et qui ne fait peur à personne.

HERMANN.

Il est grand notre pape là-bas dans son palais au fond de l'Italie. Oui, avec sa main tremblante de vieillesse, avec sa tête blanche, il est grand! Il n'a qu'à prononcer tout bas un seul mot, dont le son éveillera à peine les échos de la salle, et le son de ce mot renverse nombre de trônes, en précipite les rois, arrache les sceptres de leurs mains ou les fait chanceler comme chancellent les tours quand Dieu ébranle la terre. Mais qu'il montre au peuple un visage bienveillant, et l'immense famille des chrétiens se prosternera devant lui, et la tremblante bénédiction de ce vieillard se répandra des hautes tours de Solime jusqu'aux bords de la Baltique. Duc ! assisteras-tu à la cérémonie du baptême?

TROINAT.

Qu'avez vous besoin de moi?

HERMANN.

Adieu donc.

(Il sort avec les pages.)

SCÈNE II

TROINAT, *seul.*

Ainsi partout!... partout, je rencontre des moines; mais mon heure viendra... l'heure où il doit périr, et ses Allemands avec lui. Quoi! Mendog, le chef des chefs, hier menaçait les Allemands et entoure aujourd'hui son trône de la foule perfide des Teutons. Mais j'ai ce p.ignard, en qui réside l'espérance de la Lithuanie; j'ai pour moi le peuple, les prêtres et Dowmunt, le mari d'Aldona. Dowmunt, revêtu d'une armure de chevalier teutonique, viendra chercher sa femme que lui a enlevée Mendog; il se vengera, — et le trône restera libre pour moi. (Regardant au fond.) Voici la mère de Mendog, la pauvre aveugle, la pauvre folle.

(Roghnéda entre en chancelant, les mains tendues en avant pour s'assurer du chemin.)

SCÈNE III

TROINAT ET ROGHNÉDA.

TROINAT.

Roghnéda ! reçois le salut de ton petit-fils.

ROGHNÉDA.

Un petit-fils ? je n'en ai pas, — je n'ai pas de fils non plus. — Ce matin, j'avais un fils et un petit-fils... mais mon fils est dans la tombe.

TROINAT.

Roghnéda, tu as un fils, ton fils est vivant.

ROGHNÉDA.

Vivant ! mon fils est vivant... Avec la vue j'ai donc perdu la mémoire. Autrefois je regardais, et je voyais... alors, moi aussi, j'étais vivante, et maintenant la nuit, les ténèbres ! — Oh ! Dieu ! Dieu de la Lithuanie !

(Elle s'assied et parle dans son délire.)

Anna ! donne-moi ma quenouille ; le crépuscule est tombé. Jeunes filles, à l'ouvrage... J'aime le bruit des fuseaux.

(Essayant de chanter.)

Dors, mon enfant ! ta mère est près de toi !
La couronne est sur ta tête.
Dors, mon enfant ! dors, mon enfant !

(Après une pause.)

Il vit, et je vis aussi, mais ma vie à moi est proche, bien

proche de la tombe. Lui aussi s'endormira dans la tombe. Je ne le verrai pas avant ma mort... la mort arrive si vite. — Et toi, l'as-tu vu? dis-moi, comment est-il?

TROINAT.

Mendog? Il a une croix sur la poitrine.

ROGHNÉDA.

Je n'ai jamais vu de croix; comme il doit être effrayant...

TROINAT.

Ces croix de diamant sont des présents du pape.

ROGHNÉDA, *se levant avec horreur.*

Le pape! le pape!

(Elle retombe sur son siége.)

TROINAT.

Elle se meurt.

ROGHNÉDA, *après un silence.*

Anna! apporte le rouet, donne-moi mes fuseaux. Le pape? qui a parlé du pape ici? — Cet écho, cet écho de ma mémoire me blesse douloureusement. J'avais deux fils, — l'un était ma consolation: c'était ton père; — l'autre (oh! je rêve, je rêve comme en songe), l'autre... où est mon autre fils?

—

SCÈNE IV

Les précédents, MENDOG, *en robe blanche, couronne en tête;* HEIDENRICH, *en costume de légat, armure reluisant sous l'aube transparente;* HERMANN, *portant une croix d'or devant le légat;* DOWMUNT, *en armure de chevalier teutonique, la visière baissée; sur un coussin il porte une rose d'or, et, loin de la foule, s'appuie contre un des piliers;* — LUTUWER.

ROGHNÉDA, *continuant.*

Je sens autour de moi une odeur de sang. Mendog est près d'ici... Approche, Mendog! Tu reviens sans doute d'une nouvelle expédition avec de nouvelles dépouilles? Ton nom va se couvrir d'un éclat éternel? J'entends le peuple qui applaudit à tes exploits par ses acclamations. Reviens-tu de la sombre Samogitie? des rives de la Dzwina? As-tu humilié les sacriléges chevaliers de l'Ordre teutonique? Est-ce la Ruthénie qui a tremblé devant toi? est-ce le roi de Kiptchak? Rapportes-tu de nombreuses dépouilles et de riches trésors? Parle, que je me réjouisse! et qu'en pleurant de joie, je te bénisse, mon fils! Approche-toi.

MENDOG.

Ma mère, que signifient ces paroles ironiques? Pour apaiser les dieux, je leur donnerai un tonneau d'ambre; j'en donnerai deux, s'ils veulent vendre plus cher leur pardon.

ROGHNÉDA.

Il blasphème!... je l'ai entendu. — Il blasphème!...

ô prince! Moi non plus je ne puis comprendre ce que signifient tes discours: il tombe aujourd'hui de tes lèvres des paroles étranges; mais l'amour maternel m'attache encore à toi. Approche, ma main va bénir ta tête filiale. Qu'est-ce donc? tu m'évites comme le spectre du remords. Peux-tu donc te passer de tout si facilement, et de la bénédiction de ta mère, et de ta religion?

MENDOG.

Non pas : il est des choses dont j'ai peine à me passer, et dont pourtant il faut que je me prive, lorsque j'y suis forcé. Ainsi j'ai cédé plus d'un riche héritage ; j'ai livré à ceux de Halicz (1) le brillant de ma couronne, ce Slonim qui, au milieu des nuées lumineuses, s'élève jusqu'au ciel, et mes vastes domaines de Wolkowyski. Roghnéda! il m'est difficile de me passer de mon honneur, et cependant j'en ai fait le sacrifice, parce qu'il le fallait. Ma couronne m'a valu, avec les respects du peuple, les railleries des guerriers; et le reflet de mon casque effrayait plus les Teutons (2), que cette couronne qui ne sait que briller d'un vain éclat, bon pour les femmes, le peuple et les enfants. Mais soyons patients, le sort le veut ainsi. Il est difficile, même à Mendog, de résister au sort. Ma mère, me haïras-tu donc toujours? Ma mère, n'es-tu pas heureuse d'avoir un roi pour fils? Je courbe devant toi mon front couronné. Bénis-moi donc, ma mère, bénis-moi!

ROGHNÉDA, *étendant la main au dessus de lui.*

Je te maudis!

(1) Ancienne capitale de la Galicie ou Russie rouge.

(2) V. la note p. 155.

HEIDENRICH.

Personne ne répondra *Amen.*

ROGHNÉDA.

Mendog! Mendog! écoute-moi; écoutez aussi, moines-soldats. Je vous maudis! Maudite soit la perfidie allemande qui vient comme la peste couvrir la Lithuanie de son aile noire. Mon fils! cette peste s'emparera de toi; — elle ne te tuera pas, mais tous les hommes te fuiront. Tu resteras seul au monde et tu vivras, mon fils! Tu verras mourir les peuples que tu avais chargés de fers, et tu resteras solitaire sur les tombes des tiens. Cette obscure religion que tu as acceptée te fait l'allié de la nation qui envahit la Lithuanie. Tu es assis sur le trône, mais le pape y est assis avec toi! Mendog, tu as des enfants, ils seront des meurtriers. Va les tuer dans leur berceau, égorge tes propres fils! J'ai eu pour fils une vipère! tes fils seront des vipères! Ah! je t'ai déchiré le cœur! je t'ai déchiré le cœur!

(Elle sort appuyée sur Troïnat.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, *moins Troinat et Roghnéda.*

MENDOG.

Vous l'avez entendue!

HEIDENRICH.

Qu'importe la malédiction d'une païenne?

MENDOG.

C'est la malédiction d'une mère. — Mais oui, d'ailleurs, qu'importe? Ce sont les impuissantes paroles de la vengeance et du désespoir.

HEIDENRICH.

Laissons là ce sujet; ne parlons plus de malédictions, alors que je t'apporte,avec cette lettre, la bénédiction du pape.

MENDOG.

Je ne connais pas ces caractères. — Lis toi-même.

HEIDENRICH.

Je résumerai la lettre en peu de mots... Sire-roi, le pape te salue au nom de Dieu, et met tes sujets chrétiens sous ta protection. Il te rappelle, sire, que tu dois être prêt à défendre ta religion par le glaive, à la propager par la parole; de plus, sachant combien est grande ta puissance, puisque la frontière de la Lithuanie tracée par ton glaive s'étend de la mer Baltique jusqu'aux hordes de Crimée; sachant aussi qu'elle s'est augmentée de plus d'un domaine voisin, et qu'elle va toujours grossissant comme un torrent, notre Saint-Père, mesurant ta grandeur à celle de tes États, compte, avec raison, qu'en fils obéissant, puisque tu aimes la religion chrétienne, tu nous donneras des preuves certaines de ton attachement, et que tu voudras bien, comme les nations polonaise et allemande (Mendog fronce le sourcil) (la générosité de Mendog nous est bien connue), que tu voudras, dis-je, comme les autres guerriers, envoyer chaque année, pour l'huile de la lampe

de la chapelle de Saint-Pierre, un présent d'un sou par tête. Et, pour te montrer le cas qu'il fait de ta vertu, à titre de récompense, le pape te donne en toute possession, Mendog, en te conférant la puissance suprême, tous les pays que tu pourras conquérir en Ruthénie sur *Towtwil*, ton frère, ou sur Daniel, prince de Halicz.

MENDOG.

Est-ce une dérision? C'est la première fois que les discours du pape se sont égarés jusque dans les sombres contrées de la Lithuanie; pendant une demi-journée j'ai entendu couler tes paroles mielleuses, et j'ai eu peine à comprendre ce dont il s'agissait dans tes phrases embrouillées. J'apprécie la faveur du pape, — et j'en profiterai; je garderai certainement les pays que j'aurai enlevés à l'ennemi; je ne céderai à personne le fruit de mes fatigues. Je prendrai les provinces conquises sur Halicz et la Ruthénie, et même, si je puis, les provinces de votre Ordre. Mais le pape doit être très-riche, puisqu'il est si généreux; partant de là, il est facile de conclure que pour son huile il n'a que faire des sous de la Lithuanie.

HEIDENRICH.

A qui prend tout en mauvaise part tout paraît nécessairement mauvais; mais, crois-moi, les intentions du pape sont les meilleures du monde. Vois quelle précieuse relique il t'envoie en présent, mettant sous sa sauvegarde et ton corps et ton âme; elle affermira tes vertus, éteindra tes mauvaises passions. Tu sais assurément comment le vertueux Sébastien périt de la mort des martyrs.... Voici du bois de la flèche qui perça le saint cloué à la croix; il est tout trempé du sang de Sébastien.

MENDOG, *tirant son poignard.*

Je vais te donner aussi une pareille relique pour le pape

ton seigneur. Tu vois ce poignard : depuis mon enfance, il pend à mon côté, il a bu le sang des vieillards et des femmes, — et je crois bien me rappeler qu'au nombre de ces victimes il y avait au moins quelques saints comme les vôtres. Quoi donc ? tu trembles !

HEIDENRICH.

O Mendog ! c'est mériter le châtiment de Dieu que de blasphémer contre la religion qu'on vient de reconnaître. Tu viens de recevoir de nous le titre de roi ; ta nouvelle dignité est encore incertaine et chancelante, et tu sais comment une bulle romaine écrite en lettres noires précipite du trône les plus anciens rois et les empereurs, d'un seul trait de plume, sans guerre, sans bataille.

MENDOG.

Quand je ne serai plus roi, je serai duc de Lithuanie, et je porterai chez vous le carnage, l'incendie, le meurtre et le pillage. Ce serait acheter trop cher un titre de roi, s'il me fallait vous flatter et peser dans ma tête les paroles que je prononce, quand je dis ce que je pense. Ceux qui ne parlent pas librement sont des esclaves. Mais à moi, qui me dictera des lois ? qui me liera la langue ? Y a-t-il donc deux Mendog dans le monde ? Votre pape se croit peut-être un second Mendog !

HEIDENRICH.

Sire, parlons tous deux d'autre sorte. Le pape a exprimé ses sentiments par la bouche de son légat. Je vais terminer mon ambassade. (Montrant le coussin que porte Dowmunt.) Voici une rose d'or pour ton épouse, Sire, pour la reine de Lithuanie.

MENDOG.

Pour ma femme? Ma femme est morte depuis longtemps. Le pape n'en sait donc rien?

HEIDENRICH.

Excuse l'erreur du pape. Cette sombre Lithuanie qui se cache au milieu de ses forêts, n'est pas bien connue dans le reste du monde. La tour de ton château est moins haute que les sapins qui l'entourent. À qui donc donnerai-je ce présent?

MENDOG.

A ma mère...

HEIDENRICH.

Elle n'acceptera pas une offrande chrétienne.

MENDOG.

Écoute donc, Teuton, présente-la à Aldona; c'est la sœur de ma femme, elle sera bientôt ma femme elle-même. Qu'on fasse venir Aldona. (Un garde sort.) Et vous, voici ma réponse pour le chef de l'Église : Sa couronne a beau être en or, mon front sent à peine le poids de ce léger métal; et sans ces feuilles artistement travaillées, elle n'aurait pas, dans la balance, la valeur de quelques florins; toutefois, je suis reconnaissant au seigneur-pape de ses présents; mon glaive donnera du poids à cette couronne légère comme la feuille. Est-il un trône plus brillant que le mien? La Ruthénie épuisée voit ses ducs, brisant les liens du sang, détruire, par leur discorde, leur pays couvert de glace. Halicz tremble devant moi; les seuls Polonais opposent leur poitrine de fer à la Lithuanie qui s'accroît.

(Entre Aldona.)

—

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, ALDONA.

MENDOG.

Voici la première des filles de la Lithuanie. Acquitte-toi de ton message.

HEIDENRICH, *à Aldona.*

O toi dont le front portera bientôt la couronne d'or de la Lithuanie, accepte cette rose qui a grandi sur les rives du Tibre; là-bas, les rayons de la foi font croître des fleurs d'or.

ALDONA.

L'éclat de l'or sied mal sur des habits de deuil; j'avais un époux, que dis-je? il vit encore sans doute, et il erre par le monde... Je lui ai juré fidélité; jamais la couronne ne sera posée sur mon front. Mais j'accepte avec reconnaissance le présent du pape. Je le sens, je vais bientôt quitter ce monde glacé, cette fleur qui ne se flétrit point sera ma fleur mortuaire.

HEIDENRICH, *à part.*

Comme nos jeunes filles d'Allemagne, elle n'a pas manqué d'accepter; l'or est toujours de l'or....

(Il fait signe à Dowmunt d'apporter la rose. Dowmunt approche en tremblant.)

MENDOG, *examinant Dowmunt.*

Tu trembles, Teuton ? Qui es-tu ?...

ALDONA, *lève les yeux sur Dowmunt.*

Ah !

(Elle tombe évanouie. Dowmunt sort.)

MENDOG.

Elle s'est évanouie ! Qu'on l'emporte d'ici ! Qu'on poursuive ce chevalier. Eh bien, qu'est-ce à dire ? Son nom ?

HEIDENRICH.

Je l'ignore ; il porte le costume d'écuyer ; il est arrivé chez nous, triste, désespéré ; il est entré dans nos rangs sans se faire connaître. C'est, je crois, un exilé de l'île d'Albion ; il porte sur son casque une rose, l'emblème des Lancastre.

MENDOG.

Hors d'ici, moines mercenaires ! Je vois luire des poignards autour de mon trône.... Hors d'ici !

HEIDENRICH.

La religion veille sur les rois. Adieu, seigneur.

(Il sort avec son escorte.)

—

SCÈNE VII

MENDOG, LUTUWER.

MENDOG.

Approche, Lutuwer. Tu ne sais pas quel est ce jeune Teutonique?

LUTUWER.

Il m'a paru le moins suspect de toute la bande. Il est jeune, il ne porte point encore l'éperon de chevalier ; il se tait, parce qu'en allemand personne ne le comprend ; il fuit les hommes parce qu'il est triste ; il est triste parce qu'il est pauvre.

MENDOG.

Il te sera difficile de dissiper tous mes soupçons. Je l'ai bien remarqué pendant le baptême, quand le prêtre a donné la bénédiction, il n'a pas fait le signe de croix. C'est un Lithuanien.

LUTUWER.

O Mendog, tu te trompes assurément. C'est un Teuton. Un Lithuanien aurait-il revêtu une armure avec une croix noire, bénie dans une église teutonique? Moi-même, je ne l'oserais pas ; je t'avoue franchement, seigneur, que je crains plus la croix que les croisés. Et, bien que, sur ton ordre, j'aie reçu le baptême, j'ai peur de ma nouvelle religion comme d'un bouclier neuf ; un bouclier neuf ne suffit pas toujours en luttant contre l'ennemi ; souvent il se brise comme verre au moindre coup. Forcé de vivre au

milieu des Allemands, je m'y résigne, mais je souffre ; et ma haine grandit tellement dans mon âme, mon cœur bat si fort en présence des Allemands, qu'un jour il éclatera de mépris dans ma poitrine.

MENDOG.

Voilà pourtant ce que pense tout le peuple de Lithuanie... Écoute, Lutuwer, je crois à ta haine pour eux comme à ta fidélité pour moi. Mais aujourd'hui, c'est de cette dernière que je te demande des preuves. Ce Teutonique, c'est, je le prévois, le jeune Dowmunt; je n'en suis pas sûr, je n'ai jamais vu le visage de Dowmunt. Mais, je le pressens, il guette le moment où je serai seul pour m'assassiner lâchement.... Examine l'affaire, informe toi. Si c'est Dowmunt, une mort certaine l'attend. Va....

LUTUWER.

O Mendog! Et pourquoi différer? Tu n'as jamais réfléchi si longtemps sur la mort d'un homme.

MENDOG.

Si je réfléchis maintenant, c'est que j'ai mes raisons. La mort d'un Teutonique est vengée par tous les croisés. Or, avant de rompre avec eux, je veux que d'abord leurs armées aient quitté la frontière de Lithuanie ; je veux que d'abord les bandes russiennes se soient dispersées, elles qui, comme des nuages, sont suspendues au-dessus de nous. Plus tard, ils entendront chez eux le son de nos cors lithuaniens ; pour le moment, que la raison impose silence à l'orgueil.

LUTUWER.

Si tu écoutais, ô roi, les mouvements de mon cœur, tu rassemblerais tous les Teutons dans la salle basse, puis on brûlerait le château et les Allemands avec lui ; ou bien,

on cacherait des hommes derrière les tentures, dans les coins de la salle, dans le creux des colonnes et des piliers ; et sur un geste de toi, les victimes tomberaient, il coulerait sur les murs un ruisseau de sang allemand. Si Dowmunt est parmi eux, il périrait avec eux.

MENDOG.

Ton conseil est violent : ainsi conseillent les chevaliers qui aiment mieux agir par le glaive que par la pensée et la parole, mais je ne le suivrai pas, Lutuwer ! J'ai un autre dessein tout tramé, tout préparé. C'est elle qui me dévoilera ce secret, Dowmunt périra en tombant aux pieds d'Aldona.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

—

SCÈNE Ire

ROGHNÉDA, TROINAT.

ROGHNÉDA, *debout, appuyée sur une table.*

Donne-moi la coupe.... Lithuanie ! malheureuse Lithuanie ! je vais offrir à tes Dieux une victime d'un nouveau genre, je vais leur offrir mon fils ; le désespoir me déchire le cœur, je le tuerai en pleurant.... Donne-moi cette coupe, que j'y verse le poison. Dieux de la Lithuanie, grands Dieux ! faites qu'il meure tranquille, qu'il ne souffre pas longtemps ; je le laverai de mes larmes, je le mettrai sur le bûcher, je lui chanterai l'hymne des morts, je lui rendrai les derniers honneurs. (Elle verse le poison.) Une larme est tombée dans le vin : cette larme maternelle détruira peut-être l'effet du poison ? Fait-il déjà nuit ? Tout est si sombre autour de moi.... J'ai versé tout le poison, il ne reste rien pour moi.

(Mendog entre sur la scène, Lutuwer cause avec lui, lui montre la coupe et s'éloigne.)

—

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, MENDOG.

MENDOG, *avec une feinte tranquillité.*

Ma mère ! je te salue ! Salut, jeune neveu. Je reviens du jardin; j'écoutais le rossignol qui chante sur les bords du Niemen : j'étais sous le charme de la fraîcheur du soir; mais, non moins heureux auprès de ma famille, je trouve le bonheur dans ma maison ; votre amour dissipe toujours les nuages du malheur suspendus sur ma tête. Près de vous, je suis tranquille, et je m'endors en paix. Tu ne me dis rien, ma mère ?...

ROGHNÉDA.

Mon fils, peut-être veux-tu quelque boisson ? Voici du vin...

MENDOG.

Du vin, j'en ai déjà bu ce matin à mon baptême.

ROGHNÉDA.

L'impie !

MENDOG, *à Troïnat.*

Avant le lever des étoiles, Troïnat, tu quitteras la capitale de la Lithuanie ; tu porteras de ma part ce message à Woïsielko ; il s'agit d'un secret très-important; il me faut un messager prompt et discret. Woïsielko, d'ailleurs, connaît mes intentions ; presse-toi donc, il le faut, et souviens-toi de mes paroles ; malheur à toi si tu t'écartes de la route directe ! malheur à toi si tu touches ce cachet de cire. Voici le message.

ROGHNÉDA, *à part.*

Il a découvert les desseins de Troïnat... (Haut.) Ainsi tu m'enlèves mon petit-fils? Prends cette coupe alors, et porte-lui le toast de l'adieu.

(Mendog prend la coupe et ne boit pas.)

ROGHNÉDA, *d'une voix tremblante après un silence.*

As-tu bu?

MENDOG, *se frappant le front.*

Roghnéda!

ROGHNÉDA.

Ta conscience sanglante ne te laissera donc jamais en repos? Est-ce du sang que tu vois au fond de la coupe?

MENDOG.

Dans les boissons du festin, je ne soupçonne jamais de sang, mais des venins mortels.

ROGHNÉDA.

Pour te montrer combien tes soupçons sont injustes, je vais en vider la moitié; tu videras le reste.

MENDOG, *jette la coupe, qui se brise.*

Ma mère, qu'as-tu dit? Arrière, coupe maudite! tu étais pour moi le plus précieux des dons de mes ancêtres, le seul souvenir qu'ils m'eussent laissé, souvenir sacré pour moi; souvent dans les banquets tu contins un doux nectar murmurant; là-bas, au delà des mers, les sables devenus cristal t'avaient donné naissance. Souvent pleine de vin, tu as enchanté le regard étonné du Lithuanien lorsque le soleil éparpillait en toi ses mille couleurs. Et maintenant

je te brise sur la pierre ! — Ma mère, qu'as-tu dit ? Pourquoi cette sombre haine ? pourquoi cette vengeance furieuse ? Tu voulais mourir et entraîner ton fils dans la tombe.

ROGHNÉDA.

Punis-moi ; j'aurai encore la force de supporter les tortures !

MENDOG.

Ah ! oui, tu voudrais, ma mère, en souffrant un cruel supplice, être regardée par le peuple comme une martyre de la foi ? mais je suis trop prudent pour punir en vain ceux qui veulent me nuire et ne le peuvent pas. Sois donc tranquille, ma mère... une offense si légère...

ROGHNÉDA.

Je ne voulais pas t'offenser, je voulais te tuer.

(Elle sort appuyée sur Troïnat.)

—

SCÈNE III

MENDOG.

Ainsi donc je suis seul, tout seul ; combattre, semer le carnage, épier les complots, rafraîchir par le poison des lèvres enfiévrées, serrer et ensanglanter le frein de mes hordes sauvages, voilà ma vie... Aucune plainte ne sortira de ma bouche... On ne sait pas ce que je souffre. — Me

voilà débarrassé de Troïnat; il sera saisi, tondu, enfermé dans les murs du couvent. Il y a entre mon peuple et moi un voile mystérieux. Chrétien, allié apparent des chevaliers teutoniques, bientôt j'écraserai ces monstres changeants, ces hydres à deux têtes. Tous périront. — La foi! la religion, vains mots que tout cela! J'ai reçu le baptême, parce qu'alors il m'était nécessaire; mais aujourd'hui qu'importe la croix du pape, les tableaux dorés des *cerkiew* (1) russiennes ou le croissant des Mongols? le glaive, voilà le Dieu du chevalier... Mais j'aperçois Aldona; je saurai son secret; elle me dira le nom de ce Teuton inconnu.

—

SCÈNE IV

MENDOG, ALDONA.

MENDOG.

Aldona, ton visage est toujours mouillé de larmes. — Ainsi je ne vois partout que pleurs, trahisons, poignards, coupes empoisonnées et paroles mielleuses.—Pardonne-moi ce discours violent qui t'a effrayée... Tu trembles, Aldona? ton faible incarnat a disparu. Tu vois cette coupe empoisonnée brisée sur la pierre; je voulais la vider; je reposerais maintenant dans le silence du tombeau; mais, je te l'avouerai, Aldona, une secrète espérance m'a fait tomber

(1) V. la note de la page 23.

la coupe des mains : j'ai pensé à toi. Aldona ! un mot de toi !

ALDONA.

Seigneur ! ni le récit de tes souffrances, ni celui de ton amour ne changeront jamais mes sentiments. Pourquoi m'avoir arrachée aux travaux domestiques, qui sont la seule douceur de mes longues heures de deuil ? Lorsque, entourée de mes femmes, à la lueur de la lampe, je les vois tout autour de moi rouler entre leurs doigts les fuseaux d'argent, lorsque je les entends chanter de leurs douces voix une chanson du pays, je suis si heureuse, un instant, de ce bonheur paisible, — que souvent, courbée sur ma tapisserie, et voyant les fleurs grandir sous mes aiguilles, j'oublie mes souffrances ; mais bientôt un pesant soupir soulève ma poitrine, une larme furtive coule de mes yeux.

MENDOG.

Paisible, dis-tu ? Je ne veux pas, moi, que tu vives en paix; heureuse ? je ne veux pas que tu sois heureuse. Que ton cœur sente bouillonner en lui la lutte des sentiments, qu'il soit rongé par la rouille du malheur, déchiré par le chagrin ; mais puisque tu es accoutumée à l'aspect des souffrances, la mort du moins sera nouvelle pour toi ; tu mourras aujourd'hui.

ALDONA, *effrayée.*

Je t'en supplie, seigneur ! je t'en supplie au nom de Dieu ! ne me donne pas la mort, oh ! j'ai peur de la mort ! Tout déjà, tout m'annonce une fin prochaine... Mon dernier jour viendra trop vite, je le sens. Regarde, Mendog, regarde, comme mon visage est pâle, mes joues amaigries n'ont plus que l'incarnat de la fièvre, mes tristes yeux n'ont plus qu'une lueur terne ! Bientôt tout entière je se-

rai plongée dans le silence du tombeau. Souvent il arrive qu'en me parlant une de mes femmes, à qui la souffrance est encore inconnue, me regarde et fond en larmes; et, lorsqu'elle parle, elle baisse la voix comme si elle n'osait, par le son de ses paroles ou par ses folles illusions, troubler le calme profond qui, comme un rêve agréable, m'a entourée vivante du prestige de la mort.

MENDOG.

Ainsi tu veux donc vivre ; comme on tient à la vie! Aldona, peut-être nourris-tu dans ton cœur de brillantes espérances ? Oh ! je sais que les regards des jeunes femmes sont pénétants et traversent la pierre et les armures d'acier. Tu cherches à retrouver sous tous les casques un visage que tu connais et que tu aimes, et tu regardes les visières baissées. — Il devait être bien pâle ?

ALDONA.

Qui donc, seigneur ?

MENDOG.

Ce jeune Teuton ; Teuton ou Lithuanien...

ALDONA, *à part.*

Il ne l'a pas reconnu.

MENDOG.

J'ai tout vu ! je t'ai vue trembler et tomber. Ce sont de fortes preuves; j'en aurai d'autres... Moi aussi je tremblais autrefois : lorsque la pâleur de la souffrance jetait un nuage sur ton front, ce cœur farouche battait à l'unisson avec le tien ; lorsque tu étais gaie, mon visage devenait joyeux. Aujourd'hui, tout est fini... je suis froid comme la pierre. Ecoute ! connais-tu ce Teuton qui, dans la foule des

moines, cache sous une noire armure des traits qui me sont inconnus? Le connais-tu?

ALDONA.

Crois-moi, seigneur, crois-moi, je ne le connais pas.

MENDOG.

Tu le reconnaîtras peut-être; — ô la douce surprise! Ne me demande rien; mon cœur est d'acier comme mon armure. Je vais me cacher dans la salle voisine (1); chacune de vos paroles parviendra jusqu'à moi, dans le profond silence de la nuit. Lorsque tu le salueras, souviens-toi que le roi écoute, et que son glaive déchirera le court ravissement de votre bonheur.

(Il sort par une porte latérale.)

—

SCÈNE V

ALDONA, *seule.*

Mendog! ô Mendog!... il est parti... Infortunée que je suis! Me voilà toute seule, attendant l'heure de la mort, que dis-je? une heure plus terrible que celle de la mort... La lampe s'éteint; au dehors la nuit est sombre, on en-

(1) Etrange imitation du *Britannicus* de Racine! La comparaison de ces deux morceaux peut donner matière à une étude intéressante des procédés de la tragédie classique comparés à ceux du drame romantique.

tend le murmure du frêne et le murmure des sapins... Tout m'épouvante, tout! Ce murmure des arbres et ce silence, — ce silence de cimetière. — L'air est lourd, étouffant!... Il n'arrive pas; et s'il allait ne pas venir ?... Dieu! faites qu'il ne vienne pas! Faites qu'un ange l'avertisse, qu'un pressentiment l'arrête!... (Elle regarde par la fenêtre.) Là-bas, derrière le bois, je vois la lune pâle qui se lève, les sapins noirs la saluent d'un bruissement lugubre; les nuages déchirés sont peuplés d'une foule d'esprits... (Une pause.) Il ne vient pas; il ne viendra pas peut-être, et cela me fait pleurer. En ce moment, j'oublie les terribles paroles du roi, et je m'attriste de ce qu'il ne vient pas et de ce que je ne puis le contempler... J'aurais voulu le voir encore... Dieu! j'entends un bruit!... Ce n'est rien... ce sont les ruisseaux qui murmurent dans le jardin du château. Hélas! le voici cette fois; c'est Dowmunt, j'ai reconnu son pas. Le bruit s'approche de plus en plus... Je l'entends encore. Je feindrai de ne pas le connaître, de ne l'avoir jamais connu. Le roi ne saura rien.

—

SCÈNE VI

DOWMUNT, ALDONA.

DOWMUNT, *armure teutonique et visière baissée.*

Des traîtres ont calomnié le cœur d'Aldona!... Je l'aperçois... comme elle est pâle... Sont-ce les remords de sa conscience qui la font pâlir? Je sais distinguer cette pâ-

leur de l'autre... Elle est assise... Elle n'a pas tourné la tête... Autrefois le bruit de mon vêtement, le bruit de mes pas, elle devinait, elle reconnaissait tout... et maintenant elle n'a pas même tourné la tête! En venant dans cette salle, et même sur le seuil, j'ai voulu plus d'une fois revenir en arrière. Oh! que je souffre! elle ne me reconnaîtra pas? peut-être ne voudra-t-elle pas me reconnaître... Noble dame!... Elle a tressailli.

ALDONA.

Chevalier, qui que tu sois, qui, à cette heure avancée, erres dans ce château, prie Dieu; je vois un chapelet pendu à ta cuirasse, prie Dieu, et... sors...

DOWMUNT.

Sors?... Il paraît que la reine de Lithuanie a pris déjà l'habitude du commandement; elle n'a qu'à appeler, et je verrai accourir nombreuse et armée la garde du palais. Oui, je sortirai de ce lieu, mais j'y laisserai une trace de sang...

ALDONA.

Le mien?

DOWMUNT.

Je ne sais! je ne sais; mais le sang coulera. Sais-tu qui je suis? Ton cœur le devine-t-il?

ALDONA, *de la même voix, comme un écho.*

Ton cœur devine-t-il?...

DOWMUNT.

Elle répète ma question! Réponds-moi!...

ALDONA.

Sors!

DOWMUNT.

O Dieu! elle pense, elle veille, et elle ne peut lier deux paroles ensemble; elle est comme une personne endormie; sa pensée est égarée. — Ecoute! es-tu donc de pierre? Deux mots! mon nom!... Insensé que j'étais! mon front était couvert de cette visière noire; je suis caché sous un manteau orné d'une croix noire; comment pouvait-elle me reconnaître? (Il lève sa visière.) Regardé! infortunée... Me connais-tu?... Sur le salut de ton âme, réponds-moi... et fuyons! Ah! fuyons ensemble... Me connais-tu?

ALDONA.

Si je te connais? Mon Dieu! non, je ne te connais pas. Non, non! je ne me souviens pas.... C'est peut-être l'obscurité, il fait si noir ici.... Écoute, maintenant mes yeux, à force de verser des larmes, se sont couverts d'un voile sombre; un brouillard obscur leur cache tous les objets, et à peine mes larmes ont-elles séché, qu'elles se remettent à couler. Le malheur, dans mon existence, l'emporte sur le bonheur, je suis comme un fantôme égaré à l'extrémité du chemin de la vie. Non, non! je ne te connais pas; il ne m'est pas possible de te reconnaître maintenant.

DOWMUNT.

Elle ne m'a pas reconnu.... C'est cette lampe qui éclaire si mal. (Il prend la lampe, l'élève à la hauteur de son visage et s'approche d'Aldona.) Regarde! regarde!

ALDONA.

Je t'en conjure! Ah! je t'en conjure! éloigne-toi, sei-

gneur! éloigne-toi! La lumière de la lampe me blesse les yeux. O regarde! bientôt l'aube va paraître! Regarde! déjà l'éclat de l'aurore fait pâlir la lune. O ciel! la lumière du jour te trouvera dans cette salle....

DOWMUNT.

Ah! supplice horrible! Supplice infernal! (A Aldona, qui s'approche égarée.) Que veux-tu? laisse-moi! la mort seule m'est restée... (Avec un rire insensé.) Ah! ah! l'étrange pensée! Tomber à genoux, tomber à ses pieds... Ah! ah! ah! la prier de me reconnaître. Ou bien peut-être acheter un souvenir d'elle par cette fleur d'or, par cette fleur glacée?... Ainsi, je m'en reviendrai seul sur la route sauvage de ce monde? Non. Il y a un abîme entre moi et le monde... Je ne puis m'en retourner ainsi; — il faut mourir, — et cela je le puis... Mais avant ma mort je lui apprendrai à prononcer mon nom, ce nom connu, puis oublié, — je le lui apprendrai comme on apprend aux enfants à parler, ou comme on dresse les faucons: lorsqu'ils s'endorment, on les réveille. — Je la réveillerai du sommeil de la vie... Ecoute! sais-tu qui je suis?... (Il tire un poignard.) Non! non! Sans me faire connaître, je tomberai à ses pieds comme une feuille d'automne... Je me jette de toute mon âme dans le silence de la tombe...

ALDONA.

Dowmunt! Ah! Dowmunt!

DOWMUNT.

C'est la voix d'Aldona!

ALDONA.

Je te connais! je t'aime! Mais écoute: il nous voit! il nous entend! Là! Mendog, dans cette salle, derrière ces rideaux!...

DOWMUNT.

Oh! Dieu! qu'il est doux de revenir à la vie!... Tu m'aimes? Mendog, dis-tu... où est-il? où se cache-t-il? Ah! l'affreux, l'affreux moment que j'ai eu à traverser! Je sens encore dans ma poitrine mon cœur qui bat avec violence. Oh! Aldona! ce moment est là devant mes yeux, et ne veut pas disparaître; il arrête l'élan de mon bonheur; ce moment tient toutes mes pensées suspendues au-dessus d'un abîme. Mais il ne reviendra plus...

ALDONA.

Mon bien-aimé, j'entends un bruit de pas... Cache-toi, cache-toi, Dowmunt! mon bien-aimé! mon époux!

DOWMUNT.

Que disais-tu donc? Mendog! où est-il? Dans cette salle? Il n'a pu entendre de si loin. — Je ne veux pas m'enfuir; — je n'en ai pas la force... Oh! non! non! tant de bonheur! non, ce n'est pas une trahison. Il faut que je sois heureux, — il faut que je te voie... La lampe est éteinte, mais la lune brille dans le ciel; viens à la lumière, Aldona... Oh! comme tu es pâle!... Les larmes ont effacé tes vives couleurs; la fièvre les a dévorées... Comme tu es pâle! — Ce n'est pas ainsi que je t'avais laissée!...

ALDONA.

Non, c'est la lumière de la lune, qui est plus pâle que de coutume. C'est elle qui me blanchit le visage...

DOWMUNT.

Alors je maudis la lune, si elle vole à tes joues les teintes de la rose. Ah! en maudissant la lune, j'oublie les hommes...

ALDONA.

Mon ami! entends-tu ce bruit de fer? entends-tu? Ce sont eux!

DOWMUNT.

J'entends des pas, — j'ai entendu un cliquetis d'armes! Ils avancent comme des tigres avides de mon sang!

ALDONA.

Dowmunt! sors! sors! la porte est encore ouverte! Sors, Aldona te gardera toujours sa foi... Ici tout nous trahit, les dieux, les hommes, les murailles! Sauve-toi!...

DOWMUNT.

Ma bien-aimée, adieu! adieu!

(Il sort et revient bientôt après.)

ALDONA.

Par le ciel! pourquoi reviens-tu? Tu es pâle, bouleversé! Dis! qu'as-tu vu?

DOWMUNT.

Au fond de la salle d'à côté... Ils sont là... ils sont arrivés!...

ALDONA.

Oh! cieux! ô trahison!... Ecoute! brise la grille dorée de cette fenêtre : les vergers du château sont au-dessous, — tout près. — Sauve-toi! nos têtes sont menacées de noires tempêtes... Sauve-toi!...

DOWMUNT, *essayant de briser la grille.*

Cette grille est fortement fixée dans le mur... Impossi-

ble de l'ébranler... Non, c'est une folie inutile... Impossible... Ah! elle a cédé! je l'ai brisée!... Adieu! donne-moi ta main... Elle est froide comme la glace... Adieu!... (Il monte sur la fenêtre et bientôt redescend.) Non... peine perdue!... Au milieu des arbres du jardin j'ai vu des groupes armés, des soldats de Mendog; sous la fenêtre même se hérisse une forêt de lances. La fuite est donc impossible... — Je suis venu sans glaive, pour ne pas éveiller les soupçons. — Ce poignard n'est qu'un vain jouet; il ne saurait me garantir des coups des ennemis, ni obéir à ma main, qu'il trahit aux heures de désespoir! Sans consolation ni vengeance, j'entrerai dans le froid du tombeau! Aldona, tu pâlis encore! Aldona, qu'as-tu?

ALDONA.

Rien, rien... Donne-moi cette rose, la rose de ton casque, elle me ranimera peut-être. (Dowmunt donne la rose.) Je sens comme un voile sur mes yeux!...

DOWMUNT.

Oh! désespoir! elle va s'évanouir!... Viens avec moi! viens! Mais où fuir, grand Dieu? Cette muraille nous offre des retraites mystérieuses... Insensé! j'y trouverai encore des hommes!... Cet édifice est de longue date habitué à la perfidie... Oh! Aldona! le malheur... — Assieds-toi ici, Aldona! Mes yeux fondent en larmes comme deux enfants.

ALDONA.

Et moi je ne puis pas pleurer... Ha! ha! mon cher bien-aimé! un rire horrible brise mes paroles sur mes lèvres... Ha! ha! ha! qu'ils viennent ici! qu'ils franchissent les degrés! Les voici, les degrés de ce palais!...

(Elle se jette devant la porte.)

DOWMUNT.

Aldona! Elle est froide comme la pierre... (Il la place

évanouie sur un siége.) Je déchirerai ces hommes de mes bras ensanglantés ! Venez, maintenant !... Oh ! ces yeux, ce visage décoloré, livide !... (Une pause.) Arrachons cette rose de ses mains glacées... Quand elle s'éveillera, je ne serai plus... que rien ne me rappelle à son souvenir. (Il arrache les feuilles de la rose.) J'ai arraché la fleur, la tige est restée dans sa main ; elle la serre si fort... (Le bruit s'augmente et s'approche.) Je les entends !... — ils arrivent !... — Ce sont eux.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

—

SCÈNE Ire

HEIDENRICH, HERMANN.

HEIDENRICH.

Ah ! quittons au plus vite cette Lithuanie, Hermann ! Je reviens du banquet donné par le roi ; une joie inaccoutumée circulait parmi les Lithuaniens ; et, seul, j'étais triste ! seul, j'étais pâle ! Que leurs festins sont sauvages ! Ecoute ! Tout autour d'une salle de granit s'étendait une table de chêne couverte de coupes brillantes ; au milieu de la salle brûlait un feu de hêtre, dont la fumée et les étincelles jaillissaient sur les convives. Ils étaient là six Lithuaniens en manteau, immobiles comme des rocs, qui tenaient suspendues au-dessus de la table des torches de sapin résineux ; on aurait dit des flambeaux vivants. Ce n'était que tumulte et paroles sauvages ! L'hydromel faisait monter à leurs lèvres leurs instincts de crime et d'infamie ; et moi je faisais une étrange figure, moi, citoyen de Rome, au milieu de cette informe cohue : ma croix de diamant perçait à peine de son éclat les noirs tourbillons de fumée... Hermann, quittons au plus vite la cour de Mendog !

HERMANN.

Seigneur, le moment n'est pas venu de rompre avec la Lithuanie : les chevaliers teutoniques ne sont pas préparés à la guerre; une seule imprudence nous enlèvera tout le fruit de nos longues ruses et de notre laborieuse mission. Si Mendog savait profiter de l'occasion présente, il écraserait et détruirait les couvents teutoniques.

HEIDENRICH.

C'est vrai, il faut caresser le lion. Mais je t'avouerai, frère, que je suis déjà fatigué de la mission du pape; moi qui ai un fameux glaive de komtur et un cœur de chevalier, je suis encore ici, sous cet habit de moine! Ce n'est pas tout : il me faut lâchement, selon la coutume des moines, tâcher d'asseoir mon autorité sur des paroles artificieuses. Autrefois, chevalier plein de mépris pour ce duc et ses provinces, je suis maintenant le confesseur, le serviteur de Mendog! — Te souviens-tu, Hermann, de ce novice de l'ordre qui nous a suivis ici, qui portait une rose, et que nous appelions le fils d'Albion? il a disparu maintenant, sans laisser aucune trace... Si Mendog a violé les conventions secrètes, s'il a frappé du glaive un serviteur de l'Eglise, l'Ordre s'indignera justement de cet acte odieux, et le sang de notre frère demande le sang des Lithuaniens.

HERMANN.

L'homme dont vous parlez est seulement en prison. Calmez votre indignation. — Un Lithuanien ne vaut pas qu'on s'en occupe. Ce malheureux n'est qu'un païen exilé au-delà du Niémen; pour échapper à Mendog, il a pris le saint habit; caché sous ce vêtement, il est revenu chercher sa femme, que Mendog lui a enlevée; et son déguisement n'a pu le sauver... Mais hier, tandis que je récitais mes priè-

res dans le jardin, j'ai découvert sa prison, et à travers le grillage je lui ai fait passer un bon glaive.

HEIDENRICH.

Tu sauves un fils de la Lithuanie?... Moi, je les déteste tous! A quoi bon se donner tant de peine pour les convertir à la religion? A quoi cela sert-il? Le baptême n'éteindra pas la haine mutuelle des peuples : ils auraient pu payer tribut; convertis, ils ne paient rien, voilà ce que nous gagnons... L'esprit guerrier va s'éteindre en nous... Quand les frontières de l'Ordre seront de toutes parts entourées de provinces amies, irons-nous poursuivre la lune dans les plaines? Irons-nous combattre la mer ou les flots de la Dzwina? L'esprit guerrier va s'éteindre... — Voici le duc de Lithuanie... Il faut reprendre le masque de l'humilité. Je suis comme le caméléon, je change de couleurs. Mais que faire? Ambassadeur, je suis lié par un serment terrible. L'Ordre tout entier est représenté dans la personne de son légat.

(Il fait un signe, Hermann s'éloigne. Entre Mendog.)

—

SCÈNE II

HEIDENRICH, MENDOG.

HEIDENRICH.

Grand roi, Dieu soit avec toi!

MENDOG.

Je te salue!

HEIDENRICH.

Seigneur, tu es troublé... Ton regard rêveur trahit quelques desseins cachés; j'y vois le symptôme d'une tempête intérieure. Sans doute, tu n'es pas encore suffisamment affermi dans la foi; tu ne sais pas armer ton cœur contre les soucis de ce monde; tu doutes de Dieu, qui nous regarde et veille sur nous du haut du ciel; tu doutes de la récompense céleste promise aux hommes. La prière aura bientôt dissipé tous ces chagrins terrestres.

MENDOG.

Prier! J'ai pris aujourd'hui ce rosaire d'or, j'en ai compté les grains sacrés avec la pointe de mon poignard; mais sur mon poignard j'ai vu paraître des gouttes de sang noir et chaud. Le sang de qui? Je ne sais. Et je n'ai pu terminer mes prières.

HEIDENRICH.

Roi, si ton cœur croit et se repent, sois tranquille! notre Eglise ne laissera jamais ta foi sans récompense, ton repentir sans consolation; dans sa miséricorde, elle pardonne, elle aime, elle bénit. Découvre-nous tes pensées secrètes, confesse tes péchés, ne cache rien, mon fils, et le serviteur de Dieu les déliera sur la terre.

MENDOG.

Et qui donc aura le courage de sonder du regard ce cœur, cet abîme de désespoir et de crime?... Qui? toi, timide habitant d'un couvent! Je ne me pardonne pas à moi-même, qui donc me pardonnera? Le plus léger de mes crimes, et il te paraîtra grand, c'est de m'être souillé de sang... (Il montre son poignard.) Regarde! ici, sur cet acier rouillé, toutes mes actions sont écrites en lettres de sang!...

HEIDENRICH.

Aie confiance! Dieu m'a donné le droit d'absoudre ceux qui ont versé le sang.

MENDOG.

Tu veux des crimes plus noirs? Ecoute! A travers la muraille il gémit! Sa couronne couvre mon front... Ecoute encore! tu entendras un autre gémissement sous terre... Mais non, tu ne l'entendras pas... l'homme est mort depuis longtemps... Me pardonneras-tu?

HEIDENRICH.

Aie confiance! Grande est la force de l'Eglise! Un prince chrétien ne prie jamais en vain. Ta pénitence sincère rachètera ta faute: ce qu'elle déliera sur la terre, Dieu le déliera dans le ciel. Aussi je t'absous! Que la souillure du crime disparaisse!

MENDOG.

Tu veux des crimes plus noirs? Tu veux voir jusqu'au fond dans mon âme ténébreuse? Regarde! Sous mon sceptre de fer rampe devant moi un peuple avili, sauvage, ignorant! J'ai fait peser sur lui tout le poids de la barbarie; j'ai semé la crainte dans son cœur; j'ai remplacé sa vertu par la ruse. Regarde ce Lithuanien abruti qui, sur un geste de moi, courbe humblement le front et fait le signe de la croix, quand il aimerait mieux sentir sur sa poitrine les anneaux d'un serpent que cette croix détestée... Qui me pardonnera cela?

HEIDENRICH.

Seigneur! tu as été placé au-dessus du peuple pour lui imposer ta volonté; et si tu uses trop sévèrement du pouvoir qui t'est confié, si tu exiges l'obéissance, si tu gouver-

nes par la terreur, Dieu te pardonnera, — c'est lui qui t'a donné l'autorité; — en son nom, je te pardonne...

MENDOG, *avec un sourire amer.*

Bien! me voilà tranquille! Je puis maintenant envahir les possessions teutoniques, il y a longtemps que j'attendais une bonne occasion. Mon trésor est épuisé, — moi-même j'ai soif de gloire. D'ailleurs, je n'ai plus à tirer de vous aucun profit : vous m'avez donné une couronne d'or et le pardon du ciel; en route donc; envahissons ces provinces, allons piller les campagnes de Samogitie!

HEIDENRICH.

Seigneur, tu veux sonder mes intentions par ces paroles amères, mais un chevalier teutonique ne se laisse pas prendre aux apparences.

MENDOG.

Ce que je viens de te dire, je vais te le prouver. Regarde par cette grille sombre les environs de ma capitale; la campagne est toute reluisante de guerriers : c'est peut-être pour une chasse seulement qu'ils se sont rassemblés? Et ce ciel qui, là-bas, se revêt des lueurs de la flamme, c'est peut-être un incendie qui ne brûle que les bois des rives du Niémen. Eh bien, moine crédule, connais-tu Mendog à présent?

HEIDENRICH.

Que tout le poids de tes crimes retombe sur ta tête. Pense à la sainte religion!

MENDOG.

Moine, tu te moques de moi! J'irai prier demain dans une de vos églises, je boirai votre vin dans vos vases sacrés,

j'ornerai mes châteaux des tapis de vos couvents, et je réciterai la prière des agonisants à la mort du Grand-Maître.

HEIDENRICH.

C'est nous qui t'avons fait roi.

MENDOG, *jetant sa couronne.*

C'est vrai. Arrière cette couronne! Je l'ai jetée, mes mains sont libres de vos liens... Je suis maintenant le duc Mendog, l'ennemi des Teutons.

HEIDENRICH *déchire sa soutane et paraît en armure et en manteau de chevalier.*

Et moi je suis le frère Heidenrich, chevalier teutonique, ton ennemi, duc! Rejetons ce vêtement et ces insignes humiliants... Armé comme tu me vois, je jure devant Dieu que les paroles de l'ambassadeur n'étaient pas celles de l'homme. Ne vois en moi qu'un chevalier, qu'un ennemi! Après une si noire perfidie, il n'est plus de perfidie qui soit criminelle; ruse et force, — tout me sera bon. D'une part, je fomenterai dans ton château la trahison et l'incendie; de l'autre, je demanderai vengeance et secours par delà les mers. Je ne quitterai pas ce manteau que je ne l'aie étendu sur ton cadavre comme un linceul; et, soir et matin, j'ajouterai une malédiction à mes prières; si Dieu les entend, Dieu te frappera avant que ces flambeaux soient éteints... avant que l'aurore paraisse.

(Il sort.)

—

SCÈNE III

MENDOG, *seul.*

Des menaces! N'importe, soyons prudent; j'ai trompé un Teutonique, et ses pareils sont les maîtres du monde! Malgré tout, ils ont échoué, eux qui se croyaient infaillibles. Ils ont plaisamment conquis mon cœur au repentir... par leur confession...

(Entre Lutuwer.)

—

SCÈNE IV

MENDOG, LUTUWER.

LUTUWER.

Seigneur, ton ordre est exécuté.

MENDOG.

Dowmunt est mort?

LUTUWER.

Dowmunt est mort!

MENDOG.

Vieillard, vieillard, malheur à toi si tes paroles cachent quelque artifice. — Je veux voir le cadavre.

LUTUWER.

Seigneur, il est déjà enterré. J'entends, oui, j'entends encore le chant joyeux que fredonne le fossoyeur en creusant une tombe profonde, et mon front se perle d'une sueur froide.

MENDOG.

Où donc l'enterre-t-on?

LUTUWER.

Dans sa prison.

MENDOG.

Vieillard, tu transformes mon château en un vaste sépulcre.

LUTUWER.

Je ne puis me résoudre à voir un chevalier mourir ignoré, sans qu'un voyageur puisse apporter sa pierre ou arrêter ses regards sur sa tombe oubliée.

MENDOG.

Assez!... Écoute, vieillard! J'ai rompu avec le Teuton; dans sa fureur aveugle, il m'a répondu avec colère. Aussi, aujourd'hui même, tu conduiras l'armée, par la route de Nowogrodek, à travers les sombres forêts... puis tu passeras le gué du Niémen, sur des barques ou à pied sec, — il n'y a pas de temps à perdre... Et dès que l'aube aura brillé, à la tête de tes chevaliers, tu entonneras un hymne païen, dont l'écho fera trembler les vitres de Malborg (1) et chanceler ses tours.

(1) Malborg, nom polonais de Marienbourg, capitale teutonique.

LUTUWER.

Cette invasion n'est-elle que l'effet d'un courroux subit?

MENDOG.

Non; elle était prévue dans l'enchaînement de mes projets. Écoute : jamais plus aveugle confiance n'a tenu l'Ordre endormi; ils croient qu'emmaillotté comme un enfant dans leur robe de baptême, j'ai oublié mon armure; qu'ébloui par l'éclat de leur couronne, je ne pense plus à la gloire; et, qu'au fond de mes forêts, je m'amuse à repaître mes yeux de leur pourpre royale... Mais, dis-moi, Lutuwer, suis-je donc assez riche pour ne plus songer à la guerre, aux conquêtes, à la renommée? Regarde les provinces teutoniques! contre l'ambre de leurs rivages viennent se briser les flots transparents de la Baltique, et ces flots apportent des villes entières, pavoisées de toile, qui viennent, des pays lointains, payer à ces moines un humble tribut. On leur envoie les vins de France, des coupes de cristal, des armures, de magnifiques tissus de soie ou les chameaux errants du Tartare. Ici, — des forêts et encore des forêts qui couvrent les plaines les plus fertiles. Est-il un marchand qui pénètre en ce lieu? où sont mes richesses? Je n'ai reçu de mon père qu'un maigre héritage. Sans doute, je fais fi des richesses et ne tiens pas à l'or (1), mais dans mon trésor, pour tout souvenir de mon père, je n'ai qu'une robe étincelante de peintures variées, elle a été payée au poids de l'or et elle est d'un tissu de soie aux couleurs changeantes comme l'aile d'un papillon; avec cela une ceinture dorée et une coupe de cristal, et encore cette coupe est-elle brisée. Eux, regarde! leurs villes,

(1) V., à la fin de la pièce, les observations de Slowacki sur cette scène, et sa comparaison avec *Grazyna*, de Mickiewicz.

soit Malborg, soit la vieille Klepidawa (1), fille de la mer, voient chaque jour s'élever de nouveaux châteaux vers le ciel; le peuple, comme une fourmilière, emplit les rues tumultueuses, l'or brille sur les édifices, le marbre dans les chapelles, la fumée des foyers, d'abord emprisonnée, s'envole au-dessus des toits, et les toits se perdent dans l'azur transparent des cieux. Ici, au contraire, Lutuwer, quels lugubres édifices! Ici, dans chaque salle, on ne voit que le reflet du granit, les murailles sont froides et nues, — et l'ironie du sort, comme pour m'insulter, souvent durant l'hiver orne ces murs et les recouvre d'un tapis d'argent, en transformant par la gelée l'humidité en fleurs cristallines. Misère et partout misère!

LUTUWER.

Seigneur, la nuit s'en va, il faut agir...

MENDOG.

Tu as raison, la lune a disparu. Je sors, l'air de la nuit me rafraîchira. La plainte aime à se répandre en paroles et ne sait se borner. C'est trop longtemps parler de mon malheur, il s'agit d'y mettre un terme dès qu'auront sonné les cors samogitiens.

(Il sort avec Lutuwer.)

(1) Klepidawa, ou Klaïpeda, ancien port samogitien situé sur l'emplacement de la petite ville de Polonga (all, Polangen), non loin de Memel.

—

TABLEAU II

(Vestibule du château)

—

SCÈNE V

ALDONA, étendue sur le sol, HEIDENRICH entre.

HEIDENRICH, *relevant Aldona.*

Quelle est cette jeune femme? Elle est tombée évanouie sur les dalles. Quels traits charmants sur ce pâle visage! J'ai vu souvent, dans le pays des Francs, ces belles jeunes filles que chante le trouvère et à qui rêve le chevalier; aucune ne l'égale... Elle reprend ses couleurs, comme une fleur qui s'épanouit... Elle se réveille... Elle a soupiré...

ALDONA, *à moitié endormie.*

O mon bien-aimé!... il est mort, lui... — moi, ma mort n'était qu'un rêve.

HEIDENRICH.

Jeune femme, sois sans crainte! Un serviteur de Dieu veille sur toi.

ALDONA, *se traînant à ses pieds.*

Qui que tu sois, défends-moi! protége-moi! tu es assez fort peut-être pour ouvrir les portes de fer de la prison... Dieu! j'y vois un cadavre, — son cadavre sans tête!... O Seigneur, elle est bien malheureuse celle qui implore ton secours!

HEIDENRICH.

Es-tu chrétienne?

ALDONA.

Question cruelle! Non, non, je ne suis pas chrétienne, je suis malheureuse!

HEIDENRICH.

C'est que le chrétien a la ressource de la prière. Mais parle, jeune femme, et je ferai tout.

ALDONA.

Tout? Oh! non, chevalier, ta puissance n'ira pas jusqu'à lui rendre la vie; j'ai vu son sang couler à flots. (Elle rit. — Son délire augmente. — Elle fixe les ténèbres.) Je ne sais quelle forme fugitive et qui me ressemble se détache de moi, se dresse devant moi. C'est une partie de moi-même, une partie distincte, elle a gardé le sentiment, elle pense, elle sent; moi, je suis comme la pierre. J'appelle cette ombre fugitive, elle s'éloigne de plus en plus, — toujours, toujours, — elle se dissipe, — elle pâlit, — on ne la voit plus qu'à peine. (Avec désespoir.) Je resterai donc privée de sentiment! Mon cœur n'est plus brûlant, il s'est glacé: j'oublie, — les traits s'effacent de ma mémoire; je parle, — et mes paroles ne répondent pas à mes pensées; je pense, et mes pensées ne reproduisent pas ce que sent mon cœur.

HEIDENRICH.

J'assiste ici à un commencement de folie. Ce païen de Mendog, ce massacreur d'hommes, est digne du châtiment du ciel. Mais je tâcherai de rendre le calme à cette femme; les noirs fantômes de ses rêves disparaîtront devant le soleil doré, devant les rayons de la religion.

ALDONA.

La religion? J'avais autrefois mon ange, moi; j'étais prêtresse du printemps, il y a quelques années. Il m'en souvient, — c'était dans le bosquet que se trouvait l'image sainte. Son front était couronné de roses fraîchement épanouies; les sapins d'alentour la berçaient de leur murmure. Que de fois, à la lueur de la lune argentée, seule ou entourée d'une foule de filles des champs, j'ai rêvé, j'ai prié...

HEIDENRICH.

Malheureuse jeune femme! il faut, comme un enfant, l'éblouir pour la tromper. Viens avec moi, jeune femme. Sur les sables du Niémen est un couvent, où tu verras la reine des saints, son image est pareille à celle du printemps; tu l'aimeras; une guirlande de roses orne sa tête, elle est si belle, si bonne!... et les colonnes de pierre se recouvrent, à chaque fête, de branches de sapin.

ALDONA.

J'irai! j'irai avec toi...

HEIDENRICH.

Déjà la lune s'éteint; dans les ténèbres de la nuit, Mendog ne peut nous poursuivre. Prends ce manteau teutonique, ce capuchon, cette croix... (Il la couvre de son man-

teau.) Nous arriverons ce soir même au couvent de Woïsielko. Woïsielko, fils de Mendog, tigre qui se cache sous le froc, s'humiliera devant la personne sacrée d'un légat... Ne pleure pas, belle Lithuanienne! ne pleure pas. — Dieu te protége! Oh! les larmes sèchent vite dans les yeux des jeunes femmes.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

(Une salle obscure dans le couvent de Woïsielko)

—

SCÈNE Ire

TROINAT, WOISIELKO, MOINES.

WOISIELKO.

Frères, récitez vos prières; — notre demeure vient de recevoir un nouvel hôte, que dis-je? un nouvel habitant. Troïnat, quitte ton armure, prends cet humble froc: à ta ceinture suspends ce rosaire d'ambre, vite! à l'instant même!

TROINAT.

Arrêtez, au nom de Dieu! Woïsielko, n'enterre pas ton frère tout vivant; rends-moi la liberté! La liberté m'est plus chère que la vie. Oh! Dieu! Ainsi une grille va se fermer sur moi pour toujours; ma vie, pleine d'espérances, va se flétrir dans sa fleur... Et le monde! le monde!

WOISIELKO.

Et que regrettes-tu dans le monde? Les hommes? Je les

ai vus, et ils m'ont vu aussi. (**Montrant un glaive suspendu à la muraille**). Ce glaive a été baigné de leur sang... Eh bien, je te le dis, ta tête sera plus en sûreté ici sur la couche de pierre du couvent que sur le sein d'un homme... Vanités du monde! Ici, point de vanités, les heures s'enfuient moins vite, on voit passer comme des ombres des hommes au visage triste; mais ces hommes sont silencieux comme les croix des tombeaux. Iront-ils se plaindre d'un frère? Jamais, avant la mort. — Un obscur religieux, excité par l'âpre hydromel, est moins dangereux qu'un autre homme à ses heures d'amour. Mais ce que tu voulais, c'était le pouvoir! Tu souhaitais la couronne, tu l'auras!... Qu'on lui fasse la tonsure!

(Les moines placent Troïnat sur un banc de pierre et se disposent à exécuter cet ordre.)

TROINAT.

Dans un moment, ces ciseaux m'auront pour toujours séparé du monde. C'est toi que j'implore, Woïsielko, toi qui es mon frère!

WOISIELKO.

Moi, je ne suis plus qu'un moine... Mes frères, allumez des cierges; que le nom du Seigneur soit loué à jamais. Troïnat, redresse ton front! rassérène ton visage, souris, tandis que nous chanterons ton hymne mortuaire. Le couvent est un sombre tombeau. — Ici, la foi enferme tous les sentiments dans d'étroites limites; ici, la haine doit disparaître. Ici l'on oublie ses pensées... s'il s'en présente jamais quelqu'une, on doit toutes les attacher autour de la croix comme les grains d'un rosaire. Enfermé à jamais entre ces murailles sombres, quand ce flambeau s'éteindra, tu seras mort pour le monde. Ta prière n'excitera pas ma pitié. J'étais un tigre autrefois pour les hommes, eh bien, je le serai encore une fois... Moines, entourez-le!

Regardez, c'est pitié de voir cette chevelure bouclée qui retombe sur son front en mille anneaux dorés ; approchez, moines, mettez-lui la couronne sainte !

(Un moine coupe à Troïnat une boucle de cheveux.)

TROINAT.

O le monde ! le monde !

WOISIELKO.

Qu'on brûle cette boucle de cheveux dans l'encensoir, c'est le don d'un cœur qui s'offre à Dieu !

TROINAT.

Ces cheveux, habitués au dur acier de mon casque, de ce casque qui était l'effroi des ennemis, tomberont sous les ciseaux ; quel injuste et cruel supplice ! — O le monde ! le monde !

WOISIELKO.

Allons, frères, terminez la tonsure !

(Entrent Heidenrich et Aldona sous son manteau teutonique.)

SCÈNE II

LES MÊMES, HEIDENRICH, ALDONA.

WOISIELKO.

Qui es-tu ?

HEIDENRICH.

Légat du pape et prince de l'Église...

WOISIELKO.

Nous inclinons humblement nos fronts jusqu'à terre... Seigneur, bénis ce couvent, donne-nous une marque de bienveillance : nous étions rassemblés aujourd'hui dans cette retraite paisible pour y procéder à la cérémonie de la consécration.

HEIDENRICH.

Qu'est-ce à dire? Troïnat! est-ce de plein gré que tu te fais moine?

TROINAT.

Le ciel t'envoie pour me sauver. Non, non, ce n'est pas de plein gré, je suis victime de la violence! Traîné par force sur les degrés de l'autel, je pleurais de rage.

HEIDENRICH.

Et qui donc a l'audace de traîner à l'autel ceux qui ne le veulent pas?

WOISIELKO.

C'était l'ordre de Mendog.

HEIDENRICH.

Mes ordres sont au-dessus des siens. Qu'on rende sur-le-champ Troïnat à la liberté, ou les foudres de l'Église éclateront sur vous tous qui êtes ici rassemblés. Anathème, anathème sur le couvent! Les saintes oraisons, sorties de vos lèvres, ne s'élèveront plus jusqu'au trône de Dieu. Vos prières ne feront qu'attirer de nouveaux malheurs sur

la Lithuanie; les murs de votre maison tomberont en poussière; vous porterez la malédiction inscrite sur votre front; quand vous mourrez, nul ne vous enterrera, nul ne bénira votre cercueil, les fleurs des bois pousseront sur vos autels, vos murailles seront visitées par l'Ange de l'Oubli... Ah! moines, vous tremblez! C'est tout ce que je voulais. Je retire l'anathème, et je consens à vous honorer de ma présence... Je passerai la nuit dans cette salle; vous, allez à vos prières, puis, dans des coupes d'or, buvez à ma santé... Tu es libre, Troïnat.

TROINAT.

Adieu donc, chevalier; et toi, mon frère, adieu! Woïsielko, mon bon frère, je ne t'oublierai pas.

(Il sort. — Woïsielko et les moines se retirent bientôt après en saluant humblement le légat.)

—

SCÈNE III

HEIDENRICH, ALDONA, *assise au fond de la salle.*

HEIDENRICH.

J'aime mieux voir Troïnat vivant qu'enterré. — J'ai rendu à Mendog un ennemi acharné, qui se chargera de ma vengeance... J'entends de loin les chants des moines; leurs prières pour le Légat s'élèvent vers Dieu. Je sais soulever ces moines comme une mer et en apaiser les tempêtes... Repose-toi ici, Aldona... Un délire muet est gravé sur son

visage, elle n'a pas dit un mot. — La nuit est profonde, et l'aube est encore loin... Quel calme sépulcral règne autour de nous! J'avais oublié Dieu dans le tumulte du monde; mais moi, religieux, pourquoi me mêler au monde? pourquoi ce glaive sanglant pendu à ma ceinture? La moitié de mes jours s'est écoulée, bien des années ont passé, et je pense pour la première fois... Oh! quel affreux supplice de penser!... (On entend la cloche du couvent.) J'entends de loin les gémissements des cloches... Un jour, bientôt peut-être, les cloches sonneront pour moi. — Mais que faire? Prier?... Laissons prier les autres... J'ai oublié les oraisons, je ne sais plus mes prières, et, pourtant, — souvent, bien souvent par une feinte hypocrite, je m'agenouille, je baise les dalles de l'église. Souillé de sang, entouré d'un brouillard obscur, je commande aux hommes; et pourquoi, devant moi, inclinent-ils humblement leurs fronts jusqu'à terre? Est-ce moi qu'ils honorent? Non, c'est Satan qu'ils honorent en moi! (Une pause.) Je suis le plus vil des hommes! Dans quelques siècles, on me désignera en disant · « Voici le spectre de son époque; il fut moine et tueur d'hommes. » — Sombres fantômes! pourquoi m'entourez-vous? Arrière, pâles esprits! Voici l'heure de la pensée, voici l'heure du repentir! Arrière, Satan, je ne t'appartiens plus en ce moment! J'ai bu jusqu'au fond le calice empoisonné de la vérité... (Une pause. — Il reprend avec violence.) Mais pourquoi cette femme? Pourquoi cette femme? Rentre en toi-même, moine, rentre en toi-même! Un beau visage excite ta pitié, et tu n'as pas eu pitié des hommes?... Mon âme est engourdie, mes cheveux sont blanchis, — et je pèche encore? Oh! va-t'en, malheureuse! C'est toi qui me pousses au crime, c'est toi qui m'égares! Satan cache en toi ses charmes séducteurs... Va-t'en, va-t'en!... Elle ne m'entend pas. — Quand je touche sa main, je me sens brûler... Aldona! Aldona! Prends ce poignard, — frappe!... Mes sens sont en feu. Tue-moi, ô tue-moi!... Dieu! dans cette paisible retraite, tant de cuisants re-

mords!... Va-t'en, va errer dans les forêts de Lithuanie! Oh! non, reste, je ne puis me séparer de toi.

ALDONA, *dans le délire.*

Écoute, apprends-moi une prière!... Couverte d'habits de deuil, je veux prier...

HEIDENRICH.

Infortunée, récite un *Ave Maria!* Non, retire-toi d'ici! La malheureuse, elle me tue! Suis-moi, sauvons-nous, les voûtes du chœur vont tomber sur nos têtes, regarde! les piliers tremblent déjà. Je t'aime, Aldona! mais entre les murs d'un couvent, je n'ose répéter ce mot.— Regarde! les images sanglantes des martyrs descendent de la toile des tableaux et s'avancent vers moi; — les tableaux vivent et marchent!

ALDONA.

Le rosier du cimetière est triste, il croît sur la pierre des tombeaux; le bruit de ses feuilles endort, et *lui* dort dans sa tombe, oui, il dort dans sa tombe!... Ha! ha! ha! je vous dirai ce que j'étais autrefois; — ce que je suis maintenant, je l'ignore.

HEIDENRICH.

Une pauvre folle... Quel est ce moine qui s'avance vers cette salle?

(Entre Mendog en habit de moine, capuchon baissé.)

—

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, MENDOG, *en moine.*

HEIDENRICH.

Que nous apportes-tu, misérable mendiant?

MENDOG.

L'absolution.

HEIDENRICH.

Pour qui?

MENDOG.

Pour toi, Teuton.

HEIDENRICH.

Sais-tu à qui tu parles? Je suis komtur et légat du pape.

MENDOG.

Et moi, sais-tu qui je suis?

HEIDENRICH.

Sans doute le quêteur du couvent, qui parcourt les environs en demandant l'aumône; tiens, voici un présent considérable.

(Il lui jette de l'or.)

MENDOG.

Tu me dois encore une prière... regarde, voici mon rosaire ! (Il tire son glaive caché sous son habit.) C'est avec ce rosaire que nous allons prier tous deux.

HEIDENRICH.

Hors d'ici, moine !

MENDOG, *rejetant son costume de moine.*

Le moine est parti, — reste le duc de Lithuanie.

HEIDENRICH, *tirant son glaive.*

Tu ne sortiras d'ici ni duc ni vivant !...

(Ils se battent. — Entrent Woïsielko et les moines avec des torches.)

—

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, WOISIELKO, MOINES.

WOISIELKO.

Oh ! mon Dieu, grand Dieu ! Mon père ici ? Mon père, mon père, d'où te vient cette fureur ? Sur qui lèves-tu ton glaive dans un couvent consacré ? C'est l'envoyé du pape ! c'est l'envoyé de Dieu ! Un moine d'une foi inébranlable, un saint religieux. Tu seras excommunié, mon père, et le couvent avec toi.

MENDOG.

Apprends à le connaître, mon fils, cet envoyé du pape. Ce saint a des droits incontestables à la sainteté... Regarde bien son visage,— son front haut et superbe tantôt se courbe jusqu'à terre et tantôt se redresse ; — c'est un serpent aux écailles d'acier. — Tantôt pauvre pécheur, tantôt saint personnage, ce monstre, dont la soif n'est jamais assouvie, s'il pouvait emporter nos forêts, les emporterait avec lui. Sur une armure d'or il met un manteau de laine... Connaissez-le bien, ce missionnaire, il a bien rempli sa mission. Il a tué plus d'hommes qu'il n'en a sauvé... Il s'en va, mais il n'est pas seul.— Voyez ce compagnon de route : vous le prenez pour un humble Teuton bien tranquille? Ouvrez son manteau... Moines, vous êtes stupéfaits ! Regardez bien ! Avec cette femme, il s'en allait — droit en enfer.

(Woïsielko, qui a écouté attentivement les paroles de Mendog, brise son chapelet, dont les grains se répandent sur le sol.)

WOISIELKO.

Qu'on garde la porte !... Mon père, regarde ! mon rosaire d'or a éclaté dans ma main qui tremblait de rage !... la honte me dévore ! Qu'on me donne un glaive !

HEIDENRICH.

Hors d'ici ! hors d'ici ! vil troupeau de moines ! Je méprise votre vengeance ! Vous êtes impuissants. En vain cette salle se remplit d'une foule noire, je jette mon glaive à terre ; — je sortirai sans armes, et nul de vous ne touchera la personne d'un légat ; je suis trop au-dessus de cette foule méprisable. Je sors... et je vous laisse la malédiction divine !

(La foule s'entr'ouvre devant Heidenrich qui sort.)

—

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* HEIDENRICH.

WOISIELKO.

Qui a jamais vu tant d'infamie unie à tant d'orgueil? Moi-même, je l'avoue, il m'a effrayé; tu n'as rien dit non plus, mon père...

MENDOG.

Le courage m'étonne. — Où est Troïnat?

WOISIELKO.

Le légat lui a rendu la liberté.

MENDOG.

Troïnat est libre! ô ciel! et il désire la couronne! La fatalité l'emporte et détruit tous mes plans. C'est vous qui l'avez délivré... Oh! moines maudits! vous aimez à marmotter vos prières entre vos murailles noires, menant une sainte vie au sein de la paresse; ou bien à sonner les enterrements, et, au son de la cloche, à vous réjouir, avec les héritiers, d'une mort, qui fera pleuvoir les sous dans votre tronc. Je la raserai un jour, moi, votre sainte maison, et vous, je vous ferai rouer ou hacher vifs!

PREMIER MOINE.

C'est toi que nous servons, seigneur, en servant Dieu; nous récitons pour toi chaque jour de longues prières. Nous avions choisi une patronne, — et sur l'autel où se

trouve l'image de la sainte Vierge de Jérusalem, nous avions mis six grands chandeliers d'or et autant de bougies de cire jaune, — et de l'encens. Mais puisqu'elle n'a pas exaucé nos prières, désormais une autre patronne veillera sur la Lithuanie; désormais, c'est aux autels de sainte Marie d'Ancône que nous confions le sort de ton royaume et la garde de ta couronne. — Mais son autel est pauvre.

MENDOG.

Je n'épuiserai pas mon trésor pour enrichir aujourd'hui l'image de votre nouvelle patronne; j'apprécie ses bienfaits et les récompenserai à leur juste valeur. Comme j'en veux à Marie de Jérusalem, j'ordonne que tout l'or et tous les diamants de son autel passent désormais sur celui de sainte Marie d'Ancône... Bientôt vont briller les rayons du soleil; à cette heure peut-être la trahison pénètre dans ma demeure déserte : je retourne au château épier les ruses des Lithuaniens. Et toi, Aldona, qui t'es éprise des armures teutoniques, dans l'espérance de faire l'ornement des salles dorées de *Malborg*, aujourd'hui même tu rentreras dans le sombre château du païen.

(Mendog sort avec Aldona. Les moines se dispersent dans leurs cellules en disant tout bas leurs prières.)

—

DEUXIÈME TABLEAU

(La nuit. — Un bois de sapins)

—

SCÈNE VII

LUTUWER, *couché au pied d'un arbre.*

Non, je n'arriverai pas au château de Nowogrodek. Les guerriers m'ont abandonné : — je vais mourir ! je vais mourir dans la forêt ! Demain je brûlerai sur le bûcher, le vent dispersera ma cendre... Un glaive teutonique s'est profondément enfoncé dans ma poitrine ; le Teuton qui m'avait frappé a laissé son glaive dans la blessure, et j'ai reconnu ce glaive : — ô pourquoi l'ai-je reconnu ? il portait la devise de Dowmunt. Ah ! où donc est Mendog ? Je lui dirai tout... Hélas ! je meurs ! — Aidez-moi de votre paisible murmure à fermer mes paupières, ô branches de sapins !... Je meurs au milieu de mon pays !...

(Mendog entre, suivi d'Aldona.)

—

SCÈNE VIII

LUTUWER, ALDONA, MENDOG.

MENDOG.

Qu'est-ce ? quel est cet homme? il est blessé ; — je vois du sang sur les buissons !

LUTUWER, *tendant les bras vers lui.*

O mon maître ! mon maître ! approche... un secret...

MENDOG.

C'est toi, Lutuwer ?

LUTUWER.

Je me meurs !...

MENDOG.

Et tu as un secret à me dire en mourant; quel est ce secret ?

LUTUWER, *à voix basse.*

Roi, je ne crois pas au Christ ! je n'ai pas de religion, et le Christ ne peut me convaincre !

MENDOG.

Meurs sans religion !...

LUTUWER.

Maître ! maître ! donne-moi une foi quelconque, n'im-

porte laquelle... je ne puis mourir ainsi sans croire à rien!... J'ai reçu le baptême sur ton ordre; — aujourd'hui nos anciens dieux me rappellent; j'entends leur voix : ordonne-moi de retourner à eux!

MENDOG.

Je te l'ordonne!

LUTUWER.

Noir sapin, c'est toi qui es mon Dieu!... Enfin, les foudres lithuaniennes ont réduit en poussière les autels dorés des Teutons! Les maisons teutoniques ne peuvent maintenant se vanter d'être plus hautes que ton château. Oh! j'étais terrible, effrayant — quand sur la tête des moines je lançais mon épieu!... l'ordre ne se relèvera plus!...

MENDOG, *se retourne.*

Quel est ce bruit?

LUTUWER.

O mon maître! ce n'est rien: — ce sont, dans la forêt, les Lithuaniens qui coupent des branches pour mon bûcher. Est-ce une goutte de rosée qui m'est tombée sur le front?

MENDOG.

C'est une larme... de Mendog!

LUTUWER.

Aujourd'hui la rosée rouillera l'armure du vieillard, comme ces nuages là-haut ternissent l'éclat de la lune, à moins que mes fils ne la préservent de cette rosée. Oh! maître! que j'ai là un secret qui me pèse! Tu vas me maudire! je n'ai pas exécuté ton ordre...

MENDOG.

Lequel ?

LUTUWER.

Un ordre de meurtre !...

MENDOG, *froidement.*

Lequel ?

LUTUWER.

Il vit.

MENDOG.

Mais qui ?

LUTUWER, *dont la voix s'affaiblit par degrés.*

Je ne me rappelle plus son nom... il faut que je le retrouve... Il m'a tué, — je veux le maudire !... Il combattait dans les rangs des Teutons ; j'ai oublié son nom, — je ne puis le maudire. Oh ! oh ! oh !

(Il expire.)

MENDOG.

Il est mort !... sa main est glacée !... Je regarde son visage pâle, et au lieu des traits effacés et flétris du vieillard, je revois les traits de l'enfant ; nous avons été élevés ensemble, et je l'ai vu tout jeune... Aujourd'hui on lui élève un bûcher. (Entrent des soldats.) Lithuaniens, — suivez-moi, — portons les restes de Lutuwer au château de Nowogrodek... Là, nous dresserons un bûcher immense.

(Il sort en donnant ses ordres. — On emporte le corps de Lutuwer.)

TROISIÈME TABLEAU

(Le temple païen du château de Nowogrodek)

—

SCÈNE IX

ROGHNÉDA, *seule, encense l'autel.*

Dieu de la foudre ! à toi j'offre cet encens ! Déjà brûle l'ambre parfumé. Que ton aile de brume bouleverse les forêts de Bialowiez ; et laissant derrière toi les bois incendiés par ta foudre, arrive ! arrive ! Dieu puissant ! Vous tous, esprits, arrivez dans la demeure des ducs avant que l'aurore ait dissipé vos sombres visages !... J'entends... j'entends le bruit croissant de la tempête, les sapins tombent fracassés sous le bras du Dieu du vent ! A ce bruit, le tourbillon des esprits, dans les rayons de la lune, vogue à travers l'espace, s'y noie et se disperse. — La mère des rois vous salue ! Voici pour vous des offrandes que je jette dans le brasier des encensoirs. Elle est pour la Déesse du printemps, — cette fleur qui vient d'éclore ; elle est pour le Dieu de l'hiver, — cette fleur qui se dessèche ; il est pour le Dieu des enfers, — ce diamant qui vient de la croix du moine ! (Une pause.) Je distingue les formes des esprits dans la fumée vague de l'encens. Dieux puissants ! mon fils est revenu à la foi de ses pères ! Sur les ruines de vos temples, il immolera cent victimes ! Men-

dog ! — mon fils ! — je suis fière de répéter ce nom ! Mendog ! entendez-vous ? Dites-moi, Dieux puissants, s'il sera heureux? si le sort bienveillant le maintiendra longtemps sur le trône ? si mes malédictions, que sa faute avait autrefois attirées sur sa tête, n'abrégeront pas ses jours ? En maudissant mon fils, je craignais de voir mes menaces s'accomplir, comme je le crains encore. Parlez ! mais mon cœur n'a plus confiance en ses prières; les mots me manquent pour vous invoquer. Parlez !

UNE VOIX DERRIÈRE L'AUTEL.

Mendog périra de la main d'un chevalier qui a été tué par l'ordre de Mendog !

ROGHNÉDA.

C'est une voix humaine !... Non, non, les Dieux mêmes ont parlé ! O Dieux ! pourquoi vous dérober ainsi à mes regards ? Vous m'avez fait une réponse terrible et obscure. Ils ont disparu, je me vois enveloppée des ténèbres du tombeau. C'est peut-être l'exaltation de mes sens qui m'a trompée.

(Elle s'éloigne. Troïnat et Heidenrich sortent de derrière les piliers, où ils étaient cachés.)

—

SCÈNE X

TROINAT, HEIDENRICH.

TROINAT.

Roghnéda prie les Dieux pour Mendog; on ne peut compter sur elle, — c'est une mère...

HEIDENRICH.

Troïnat, tu as entendu la réponse que je lui ai faite? C'est la première fois qu'un légat a été entouré de tant de majesté; c'est la première fois qu'il est donné à un envoyé des papes de prononcer des oracles par la bouche d'un Dieu païen... Mendog va revenir du couvent; — il nous suit; il ne compte pas trouver ses ennemis cachés dans son château : tandis qu'il porte la guerre en Prusse, le Teuton prendra sa capitale, et il me paiera toutes ses trahisons passées!... Prince, je mets à tes ordres vingt frères teutoniques, tous armés d'un glaive, d'une croix et d'un bouclier. Puisque les guerriers sont allés combattre les Teutons, ce petit renfort suffira pour nos projets; ensuite, quelques tonnes d'hydromel gagneront l'inconstante populace de la capitale.

TROINAT.

Aussitôt la nuit venue, il faudra cerner le château; j'entrerai seul, le glaive à la main, dans ces salles qui me sont connues, et je tuerai les enfants pour être sûr de la couronne.

HEIDENRICH.

Et Mendog?

TROINAT.

Un autre se charge de Mendog.

HEIDENRICH.

Mais quand tu seras maître de la capitale de Lithuanie, te rappelleras-tu les services du Teuton?

TROINAT.

J'élèverai un autel...

HEIDENRICH.

Eh! brise, si tu veux, les autels, mais garde-toi de mettre le pied sur le territoire de Prusse, garde-toi de nous attaquer!...

TROINAT.

Oui, il sera fait selon tes désirs; vos services ne sortiront jamais de ma mémoire. Marchons! marchons! Mendog est maintenant en notre pouvoir. Allons cerner le château et faire garder les portes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

(Une salle du palais de Mendog)

—

SCÈNE I[re]

MENDOG, ROGHNÉDA, *assise sur le devant de la scène.*

MENDOG.

Mère, la fuite est impossible ; à chaque porte du château, je vois briller de loin les armures des rebelles. Enfermé, comme un tigre dans sa cage, je n'ai plus qu'une ressource, c'est de briser ces murs !... Je n'ai jamais craint la mort, et, maintenant encore, elle ne me fait pas peur, mais le désespoir s'est emparé de moi, je suis transporté de fureur.

ROGHNÉDA.

O mon fils ! on ne peut mourir quand on invoque les Dieux, quand on ajoute foi aux oracles divins. Écoute ! tu ne périras que de la main d'un chevalier qui est tombé frappé par ton ordre. Courage donc, et méprise hardiment le fer des hommes, à moins que les morts ne ressuscitent...

MENDOG.

Qui? ces troupeaux de moines, que j'ai envoyés aux enfers... Qui? ces Allemands hautains qui ont perdu avec la vie l'orgueil qu'ils apportent en naissant. Morts ou vivants, je les méprise également, et quant aux morts, je ne les crains pas...

ROGHNÉDA.

Mais Dowmunt!

MENDOG.

Il dort dans la tombe. Si les morts pouvaient s'échapper de la tombe qui les renferme, les veuves ne riraient pas tant sous leurs habits de deuil, et les héritiers n'auraient pas cette joie sans mélange. Ma mère, —moi non plus, je ne reviendrai pas, une fois que je me serai endormi ce soir, dans ma tombe. O château, qui as résisté aux tempêtes de plusieurs siècles, tu verras demain le soleil te saluer de ses brillants rayons; moi, je te dis adieu!... Château! sur ta haute montagne, tu as été le nid de l'aigle : l'aigle t'a illustré; il venait se reposer dans tes murs; dans tes murs il dévorait sa proie, et, plus d'une fois, il t'a ensanglanté du sang de victimes innocentes; mais un aigle doit-il donc mourir dans son nid?

ROGHNÉDA.

Mon fils, tu me déchires le cœur.

MENDOG.

J'ai toujours déchiré des cœurs. Impie, brigand, tyran, parjure, meurtrier; un seul de ces crimes suffirait à consumer une conscience d'homme, je les ai tous commis froidement. Fatigué de tant de forfaits, je reposerai d'un sommeil plus profond; et en traversant les ombres de la mort, je verrai sur mon passage briller l'incendie des vil-

lages teutoniques. Ah ! ma mère, ma vie a été lourde, bien lourde à porter; mon cœur était sensible, bien que mon visage trahît rarement ma douleur. Personne ne m'a aimé !...

ROGHNÉDA.

Entends-tu mon cœur qui bat? Je t'ai aimé, mon fils.

MENDOG.

Et pourtant, ma mère, tu m'as maudit !

ROGHNÉDA.

Mendog, non, tu n'as pas de cœur ! il me rappelle une malédiction que j'avais oubliée !

MENDOG.

Voici une coupe pleine d'un vin délicieux, je mêle le poison au vin. (Il verse du poison.) O ma mère, je vois venir ici Aldona en délire.

(Entre Aldona qui, dans son délire, croit traîner quelqu'un derrière elle.)

—

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, ALDONA.

ALDONA.

Suis-moi, Dowmunt, suis-moi ; — cette salle est sombre

et mystérieuse; tu marches trop bruyamment, — mon oreille entend le bruit de tes soupirs, le bruit de tes vêtements... (Une pause.) — Là-bas des fleurs croissent sur un tombeau; et dans le tombeau?... Dans le tombeau, il y a deux amants étendus. (Une pause.) — Suis-moi, donne ta main. — Comme ton cœur bat? Il bat trop fort, Mendog va l'entendre! Pourquoi marches-tu si bruyamment? Dans le silence du palais, chaque soupir va se répéter sous la voûte. Que ton sourire est froid, — que ta main est tremblante. (Elle s'approche de la fenêtre.)

Pourquoi sitôt, pourquoi sitôt me quitter, ô mon bien-aimé? Tout dort encore dans le château; à peine ont lui les feux du soir. Mais tes yeux évitent mes yeux, une larme pend à tes cils. Ce qui te rend triste, est-ce le chant du rossignol? Ce qui te rend triste, est-ce la lumière de la lune?

MENDOG.

Elle est malheureuse, — je vais donc lui donner ce breuvage empoisonné... Et qui de vous, hommes, m'aurait cru capable de tant de pitié? (Il tend la coupe à Aldona.) Dowmunt t'envoie ce breuvage; — bois, — tu t'endormiras...

ALDONA, *en souriant.*

C'est Dowmunt?

MENDOG.

Elle a bu.

ALDONA.

La nuit était sombre et froide, je sentais ma pensée qui s'éloignait de moi, et mes paroles ne rendaient plus ma pensée. C'était un moment terrible, surtout par une nuit si noire. Mais avant cela, — autrefois, — à la même heure, il y avait eu un moment plus terrible dans cette salle...

Aldona, tu pâlis! — Aldona, qu'as-tu, dis-moi? Je n'ai rien, mon bien-aimé. — Entends tu ce cliquetis? Cache-toi; ô mon Dieu! brise la grille de la fenêtre... (Elle rit d'un rire insensé.) Là-bas des fleurs croissent sur un tombeau, et dans le tombeau... (Elle rit.) Aldona, tu pâlis... Aldona, qu'as-tu?... — Je n'ai rien, mon bien-aimé... Adieu pour toujours!

(Elle sort toute pensive.)

—

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, *moins* ALDONA.

MENDOG.

Puisse le sommeil de la mort fermer ses paupières au plus vite!...

ROGHNÉDA.

J'entends des pas. — Mon fils, mon cher fils! tiens, voici la clef du temple. — Par cette porte, à droite, va... — tu seras défendu là-bas par les grands Dieux de la Lithuanie; dans l'autel, tu ouvriras une grille secrète, elle donne sur le jardin, près de la lampe allumée. Oublie mes malédictions!

MENDOG, *montrant une des trois portes.*

Ma mère, là-bas, là-bas, mes enfants!

(Il sort par une autre porte.)

—

SCÈNE IV

ROGHNÉDA, *seule.*

Il est parti, — j'entends encore le bruit de ses derniers pas! — Je n'entends plus rien... il est parti... — Partout le silence du tombeau. (Une pause.) Où suis-je? Est-ce ma jeunesse qui revient après tant d'années? Tous les miens sont ici près de moi. — La famille des ducs fait cercle autour de moi. Ce ne sont pas ces tableaux qui, du haut de la toile, regardent d'un œil immobile; je les vois, — sur leur visage le temps n'a pas laissé de trace; il n'y a sur leur front aucun nuage sombre. On dirait que je les ai vus hier. Elle parle aux esprits qui l'entourent.) Ryngold! mon mari! Assieds-toi près de moi... Vois comme l'enfant qui est sur mes genoux te sourit et se plaît à jouer avec tes armes. Ne touche pas le glaive, Mendog, tu vas blesser tes mains! Tiens, une fleur; joue avec cette fleur, enfant, ma chère petite âme! Tu souris, mon époux, — mon Ryngold bien-aimé! (On entend un bruit d'armes.) Un bruit d'armes! — Ryngold, est-ce ton armure qui a gémi si tristement? Est-ce un glaive qui est tombé de la muraille? Tu disparais... — je veux te suivre... — je n'ai jamais tremblé... Me recevras-tu dans ta tombe? me recevras-tu? (Une pause. — Elle reste pensive. Troïnat, armé d'un poignard, et pâle, traverse le fond de la salle et entre dans la chambre des enfants par la porte qu'a montrée Mendog en s'éloignant.) Je l'ai entendu! Oui, c'était lui!

(Mendog revient.)

—

SCÈNE V

MENDOG, ROGHNÉDA.

MENDOG.

Qui, lui, ma mère? Qui donc?

ROGHNÉDA, *étonnée.*

Mendog? Que viens-tu faire ici? pourquoi chercher ici un refuge? Fuis! Un glaive caché va tomber sur ta tête.

MENDOG.

Je ne vois rien ici que mon ombre qui, pour la dernière fois, vient noircir ces murailles. Ma mère, le malheur a égaré ton esprit. Fuir est impossible, advienne que pourra. Je suis allé dans le temple; partout brillent les glaives des traîtres. — Mais dis-moi, est-il venu quelqu'un ici?

ROGHNÉDA.

Où est Troïnat? Troïnat n'est-il point passé par ici? Je crois avoir vu un poignard. — Il marchait dans le sang.

MENDOG.

Où est Troïnat? Ma mère, où est Troïnat? il faut qu'il meure! Je veux punir l'auteur de cette infâme trahison. Ma mère, réponds, ah! réponds! Dans un moment, il ne sera plus temps...

ROGHNÉDA, *avec désespoir.*

Je ne l'ai pas vu, mon fils! — Ne crains rien, tu ne périras pas de la main de Troïnat, la puissance de l'oracle te sauvera du trépas; à moins que les morts ressuscitent et que Dowmunt revienne!

MENDOG.

O ma mère, que le jour est long à paraître! A peine si les ténèbres s'éclaircissent à l'orient, les brouillards argentés montent dans l'air. Je crois entendre le triste murmure des eaux azurées du Niémen et le vent qui berce en pleurant les bois lithuaniens... Ma mère, sens-tu ces parfums? par la fenêtre de cette salle gothique arrive l'haleine embaumée des sapins en fleurs... O ma Lithuanie bien-aimée! ton fils se plaint de toi, tu le trahis... Puissent enfin briller les rayons du soleil! Je n'ai plus la force de vivre ainsi, tant mon âme souffre terriblement de sentir toujours une main armée d'un poignard suspendue sur ma tête.

—

SCÈNE VI

MENDOG, DOWMUNT, ROGHNÉDA.

(Pendant ces dernières paroles, entre Dowmunt, — armure teutonique, — visière baissée. — Roghnéda reste immobile jusqu'à la fin de l'acte.)

DOWMUNT.

J'aurais payé de mon sang cet aveu de ta lâcheté. Tu as

peur de mourir, — tu crains la mort, tyran? Pleure donc, pleure la vie comme une femme : ma vengeance se nourrira de l'épouvante de Mendog, je contemplerai ces larmes d'un vieil enfant.

MENDOG.

Ce n'est qu'un Teuton, vaine terreur! Les enfants seuls ont peur de votre armure et de votre croix noire. Défends-toi... (Ils se battent, et après une longue lutte, ils s'arrêtent tous deux.) Eh bien donc! employons un autre moyen; — ôtons tous deux nos armures! Celui qui me tuera doit d'abord entrer au tombeau, puis en sortir.

DOWMUNT.

Te souvient-il de Dowmunt?

MENDOG.

Il est mort.

DOWMUNT.

Il est ressuscité, il est vivant : regarde bien qui je suis! (Il lève sa visière.)

MENDOG.

Ma mère! ma mère! le mari d'Aldona!

DOWMUNT.

O Dieu! le mari d'Aldona! Oui, le mari d'Aldona! Défends-toi, malheureux! toute ma fureur revient. Je vengerai dans le sang d'un tyran tous les malheurs de ma femme!

MENDOG.

Venge donc aussi sa mort!

DOWMUNT.

Comment? elle n'est plus! Ah! son cœur fût-il desséché, un regard de moi lui rendra la vie; nous vivrons encore ensemble, nous vivrons heureux; je veillerai sur elle comme sur un enfant et je calmerai ses pleurs... Dis-moi qu'elle vit encore, et je te pardonne tout, même cette dernière torture, même cette obscure et terrible nouvelle.

MENDOG.

Elle a bu du poison; elle mourra en même temps que moi...

DOWMUNT, *le frappe.*

Tu mourras avant elle!... O Dieu, Aldona! Aldona!
(Il sort en courant.)

—

SCÈNE VII

MENDOG, ROGHNÉDA.

MENDOG, *adossé à un pilier.*

Le sang coule à flots de ma poitrine déchirée. Ma mère, viens, viens fermer les yeux de ton fils... Comme elle me pèse, cette armure de fer, ce glaive horrible glace mon sang dans mes veines. M'as-tu donc abandonné, ma mère, ô ma mère? Soyez maudits! O moine! moine! arrière avec ta croix. Portez-moi sur mon trône... et nous ferons à Troïnat la tonsure du moine. Et toi, pourquoi marmottes-tu sans cesse ces prières au-dessus de ma tête? Mon Dieu!

mon Dieu! il parle toujours en moi... Arrière, moine! tu m'empêches de dormir. — Pour calmer ma douleur, je veux dormir. Oh! dormir! impossible! impossible! Dans ma douleur horrible, j'oublie tout au monde, je maudis le monde et moi-même, — je maudis mes enfants... Je maudirais l'univers entier. — O ma mère, où sont mes enfants? (Troïnat sort tout pâle de la chambre des enfants, un poignard à la main.)

—

SCÈNE VIII

MENDOG, ROGHNÉDA, TROINAT.

TROINAT.

Non! il n'y a personne ici; — il n'y a que cette lampe qui brûle. Où donc est cette couronne? où est-elle? Un meurtre sans récompense! Où donc est ma couronne? où donc la pourpre royale? Que je souffre! quel poids sur ma poitrine! (Il regarde par la fenêtre.) Je sens la fraîcheur du matin. Je regarde la terre, — cette rose ressemble à un visage d'enfant; je regarde le ciel, — la lune ressemble à un visage d'enfant : tout me rappelle mon crime! C'est la première fois que je verse le sang, je m'y habituerai; aujourd'hui la sueur coule de mon front. Nuit terrible! oh! mes cheveux blanchiront cette nuit!... J'entends un murmure, — c'est peut-être un enfant qui m'appelle? Faut-il aller les achever? Non, c'était une illusion..... La lampe jetait une lueur sombre; l'un des enfants dormait, comme s'il s'était endormi au milieu de ses larmes sur le

sein de sa mère, et, dans son sommeil inquiet, il prononçait des paroles étranges; l'autre s'était réveillé — et demandait des fleurs, et donnait à sa nourrice des ordres indistincts; puis il se mit à pleurer, voyant qu'elle n'était pas là; et comme s'il avait encore un rêve horrible, il recommença à pleurer, — il gémit; — le silence se fit dans la chambre, et ensuite il gémit, il gémit encore!

MENDOG.

Troïnat! Troïnat! assez! assez! Maudit sois-tu! O douleur horrible! plus forte encore à l'heure de l'agonie! Je rongerais en gémissant ces dures colonnes de marbre!... je te maudis! Ma mère, maudis ce meurtrier! Je connais toute la force de tes malédictions. Oh! ces tortures puissent-elles bientôt finir! perce-moi ce cœur, mais non pas avec le glaive qui a tué mes enfants. Sors d'ici! je le sens, ma vie va s'en aller avec un dernier gémissement. Oh! oh! oh! (Il expire.)

(Dowmunt entre rapidement, conduisant derrière lui Aldona.)

—

SCÈNE IX

LES MÊMES, DOWMUNT, ALDONA.

DOWMUNT.

Oh! parle-moi! parle-moi! ma chère Aldona!

ALDONA, *chante.*

Mon fuseau déroule un beau fil doré, et je chante à

l'enfant : Si le fil se tresse, tu porteras une couronne, tu seras reine un jour. (Elle s'arrête.) (Parlé.) Et s'il se casse, je te chanterai un chant de mort. Voilà, il m'en souvient, ce que me chantait ma nourrice autrefois ; le fil fut-il tressé ou bien se cassa-t-il ? je ne sais, je ne me rappelle plus, il y a si longtemps.

DOWMUNT, *avec désespoir.*

Me reconnais-tu, Aldona ?

ALDONA, *froidement.*

Oui, nous nous sommes connus, en songe... J'ai rêvé à tant de visages au monde ; comment se rappeler tous ces rêves ?...

DOWMUNT.

La lampe éclaire mal, voilà pourquoi elle ne m'a pas reconnu. (Il prend la lampe et s'approche d'Aldona.) Regarde ! ton Dowmunt est vivant, le voilà devant toi... regarde ! Le malheur a beau changer les hommes, il ne transforme pas les traits du visage : — j'ai frappé le gardien de ma prison, j'ai repris ma liberté...

ALDONA.

Ah ! que je suis joyeuse, je vais me marier ! je suspends une guirlande sur mon front... une fleur de rose des champs et beaucoup de romarin pour me porter bonheur ; deux branches de jasmin et une feuille de fougère !... Regarde ! voici l'aurore pâle qui dore le ciel. Je suis bien faible, — et mes yeux sont couverts d'un nuage.

DOWMUNT.

O ma chère bien-aimée ! — viens avec moi ! viens avec moi ! Ne pleure pas, — le temps effacera tout ! — tu re-

prendras tes sens. Je veillerai sur toi comme sur une fleur, je t'entourerai de fleurs! Aucune pensée sombre ne troublera ton bonheur; mes larmes couleront silencieuses avec les tiennes!

ALDONA, *regardant Dowmunt avec un sourire.*

Dowmunt!...

DOWMUNT.

Tu m'as reconnu?

ALDONA, *regarde autour d'elle.*

Qu'il fait sombre dans ce château! Des fleurs sur le plancher?

DOWMUNT.

C'est du sang qui a souillé les dalles! Viens! viens! je les vois elles-mêmes pâlir d'horreur!

ALDONA, *riant d'un rire insensé.*

Ha! ha! ce rire brise mes paroles sur mes lèvres. Et la douleur... voyons, que je la sente plus profondément. — Oh! elle me déchire, elle me déchire les entrailles!... arrache-la de mon sein!... Déjà le pâle fantôme de ma pensée s'obscurcit et s'éteint!... Tout est fini... mon Dieu! Oh! oh! oh!

(Elle meurt.)

DOWMUNT, *se jette à genoux près d'elle.*

Aldona!

SCÈNE X

LES MÊMES, UN TEUTON.

LE TEUTON, *à Troïnat.*

Le grand-prêtre te proclame souverain de la Lithuanie, et le peuple accueille cette élection par des cris de joie.

TROINAT.

Ne me parle pas !... tout s'est éteint dans ma mémoire !... Mais la voix de l'orgueil dissipe les douleurs de la conscience : j'oublierai tout peut-être en mettant ma couronne... Dowmunt! sortons d'ici !

DOWMUNT.

Regarde mon Aldona : si pâle, si froide, c'est Aldona !

TROINAT.

Pâle! ah! ils étaient pâles comme cela, les visages des enfants ; ils étaient tranquilles et froids comme cela !... C'est une horrible trahison de tuer des enfants ! des enfants ! Mais il me semble que l'un d'eux vient de soupirer... allons voir. — Non, c'était le dernier râle de l'agonie ! J'ai entendu tant de gémissements sortir de leurs berceaux, rien d'étrange que j'y rêve encore.

LE TEUTON.

Le peuple t'appelle, seigneur !

TROINAT

C'est vrai, le peuple m'appelle et me reconnaît pour roi. Ma mère! mère de Mendog! tes désirs sont accomplis! Qu'est-ce donc? tu n'entends pas, mère?... Elle ne répond rien!... Roghnéda! ton fils sera mis en terre aujourd'hui! Roghnéda, pourquoi ce silence? (Il s'approche de Roghnéda, toujours immobile.) Par le ciel! elle est pâle, immobile, raide, glacée! (Il lui prend la main.) Elle est morte!

AVIS DE L'AUTEUR

Quiconque voudra bien lire jusqu'au bout ces deux volumes de poésie pourra voir combien peu j'occupe le lecteur de moi-même et de mes sentiments; dans mes poèmes, je me suis caché à dessein derrière les personnages, et l'auteur est encore plus invisible dans les œuvres dramatiques. Je viens de relire le drame de *Mendog,* et je ne me suis pas dissimulé les reproches que la critique pouvait m'adresser : d'abord l'insuffisance de la composition, ensuite l'impiété, sans parler de toutes les fautes de détail et de vers qu'apercevront des yeux de grammairiens regardant tout au microscope de la syntaxe. Qu'il me soit donc permis de prévenir les critiques et de déclarer que je sens mieux que personne les imperfections du drame de *Mendog,* imperfections que j'ai tâché d'éviter dans *Marie Stuart.* Faut-il être franc jusqu'au bout? Faut-il avouer que *Mendog* est la première en date de toutes les pièces que renferment ces deux volumes; qu'il a été écrit il y a huit ans, alors que l'auteur n'avait que?... Mais non, je ne dirai pas l'âge de l'auteur; ce serait mal se défendre et prêter le flanc aux moqueries; quelque feuille périodique polonaise, imitant la *Revue d'Edimbourg* (avec cette différence que, plus insignifiante elle-même, elle s'attaquerait

à un auteur plus insignifiant), se croirait peut-être permis de dire que je revendique les priviléges de ma minorité, sinon sur le titre de mon ouvrage, au moins dans les notes. Pour toutes ces raisons, *Mendog* aurait dû toujours dormir dans mes papiers d'enfant, et il y dormirait encore, n'était ma prédilection, puérile si l'on veut, pour quelques scènes du 1er acte et le 3e tout entier. Toutefois, relativement à ce 3e acte, sur lequel j'appelle ainsi l'attention du lecteur, j'ai encore à faire un aveu pénible pour bien des auteurs, et qui pourtant ne me coûte rien. Un littérateur qui, il y a quelque temps, parcourait les cinq actes de *Mendog*, me reprochait d'avoir imité, dans la scène où Mendog compare la Lithuanie et ses richesses avec les provinces et les richesses de l'Ordre teutonique, le discours de Litawor dans le charmant poème de Mickiewicz, intitulé *Grazyna*. En écrivant cette scène, je n'avais sous les yeux que quelques passages des chroniques, quelques extraits de Karamzin, où j'avais souvent lu avec plaisir le tableau de la pauvreté des anciens rois et kniaz. Souvent le duc de Twer ou de Nowogorod, faisant ses dispositions testamentaires, léguait en héritage à un de ses fils un gobelet, à un autre une robe de soie, à un troisième une chaîne. C'est cette homérique pauvreté des rois d'alors qui m'inspira l'idée de la scène en question; pour la rendre tout à fait originale, il suffisait de retrancher les quelques vers de la fin sur le château, et d'effacer les deux vers :

Sans doute, je fais fi des richesses et ne tiens pas à l'or.

et plus bas :

Ici, au contraire, regarde, quels sombres édifices

Mais j'ai préféré laisser la scène intacte, et reconnaître que je ne me sens pas humilié de contracter une dette de pensée envers le plus grand de nos poètes.

Les poètes d'aujourd'hui doivent se rencontrer dans leurs idées autant et plus que les poètes d'autrefois, parce qu'ils peignent fidèlement la nature et le cœur de l'homme, avec cette différence pourtant, que les anciens imitaient de plein gré et de parti pris, tandis que les modernes n'imitent que par hasard et lorsqu'ils ne peuvent faire autrement. Si nous voulions ici nous livrer à l'analyse de toutes ces œuvres du génie, qui nous empêcherait de dire que *Wallenrod* lui-même n'est autre chose que l'*Espion* de Cooper, que la description de son caractère est celle du caractère de *Lara* ou du *Corsaire,* sauf pourtant les boissons brûlantes où le Corsaire ne va pas chercher de consolation; qu'enfin, pour descendre jusqu'aux moindres détails, le cri d'Aldona mourante dans *Wallenrod* est le cri suprême et terrible de Parisina? et pourtant je suis certain que l'auteur ne s'est jamais douté de ce rapprochement : ce sont là de ces remarques qui, comme les fautes d'impression, frappent plus vite les yeux du lecteur que ceux de l'auteur.

Mais, d'autre part, que de pensées neuves dans nos poètes contemporains! quelle étonnante puissance d'invention! Cousin a eu raison de dire, dans son *Histoire de la philosophie du dix-huitième siècle,* que le dix-neuvième siècle serait riche en grands poètes, parce que Dieu avait répandu à pleines mains sur les hommes de nouveaux trésors d'imagination; mais il a eu tort d'ajouter « que Dieu avait agi ainsi comme pour compenser l'insignifiance des évé-

nements politiques du siècle. » Je croirais plutôt que ce siècle sera poétique même dans les événements, et que des trésors d'imagination ont été répandus sur le monde pour préparer les hommes à de grandes actions, à de gigantesques entreprises, pour imprimer un élan plus puissant aux tendances des peuples.

Enfin, pour en finir, je suis convaincu que les impiétés que renferment les paroles de Mendog ne seront imputées à l'auteur que par des lecteurs prévenus et superficiels. Fallait-il que Mendog, pour ne pas effaroucher le lecteur, s'abstînt de tout ce qui pouvait effaroucher les Teutons? Sa double apostasie, sa rupture avec les Teutoniques, la bulle du pape, par laquelle Innocent IV fait présent au roi de tous les pays qu'il pourra conquérir sur Daniel, prince de Halicz, sont autant de faits tirés de l'histoire. Ces faits, qui formaient la base de tout l'ouvrage, ne pouvaient en être écartés, et je ne crains pas d'ajouter que les scènes qui y font allusion, et qui sont directement détachées de l'histoire, sont, à coup sûr, le seul mérite de ce tableau mal agencé.

MARIE STUART

Drame historique en cinq actes.

NOTICE SUR MARIE STUART

Ecrite en un mois comme *Mendog*, mais un an plus tard (septembre et octobre 1830), à Varsovie, cette tragédie n'a pas, selon Slowacki, les imperfections de la précédente. En effet, au moins pour le caractère de Marie, Slowacki peut ici soutenir la comparaison avec Schiller; son héroïne est au moins aussi dramatique que celle du poète allemand; elle n'est pas purement passive, elle agit involontairement peut-être, mais elle agit fatalement par ses doutes, ses hésitations, ses dépits: ses fautes, qui s'enchaînent si naturellement, s'expliquent l'une l'autre: son cœur est soumis à une délicate analyse, telle qu'on ne l'aurait pas attendue d'un poète de 21 ans et de l'auteur de *Mendog*. Sans doute le personnage de Bothwell est encore énigmatique et inexpliqué dans son orgueil peu motivé; sans doute l'action est traînante au troisième acte; mais les deux premiers tout entiers, dans le quatrième la mort de Nick, et quelques scènes du cinquième, montrent déjà dans Slowacki un poète dramatique digne

d'être mis au rang des grands poètes romantiques de l'Allemagne et de la France (1).

Cette pièce a été jouée plusieurs fois sur les théâtres de Cracovie et de Lwow (Lemberg).

(1) Voici l'appréciation de L. Lemaire :

« *Marie Stuart* est le second drame de Slowacki. Il a sur le premier une supériorité incontestable, mais c'est plutôt un poème dramatique qu'une tragédie. L'auteur y a répandu trop de poésie ; ses caractères appartiennent à l'épopée, et manquent de ces nuances délicates, de cette physionomie naturelle que réclame la scène.

« Le drame de *Marie Stuart* a d'abord pour sujet la mort de Rizzio, et finit par celle de Henri Darnley, Darnley, époux de la reine. De là résultent deux actions étroitement liées, mais distinctes, mais ayant leur unité propre. Elles forment réellement deux intrigues superposées...

« Nous aimons ce jeune Nick, fou du roi, qui est jeté à travers le drame, et produit un effet si touchant au 4e acte, où il s'empoisonne pour sauver son maître. Alors, laissant tomber son masque de raillerie amère et joyeuse, il découvre la profonde tristesse empreinte dans l'âme d'un être longtemps méprisé ; il révèle le mystère de sa vie, et combien son avilissement lui a coûté ! Son retour vers ses jeunes années, vers le village où il est né dans la misère ; puis son dernier effort pour plaisanter encore et éclaircir le front du roi avant d'expirer, tous les détails de cette mort nous ont causé une vive émotion et ne seront pas lus sans attendrissement. »

PERSONNAGES

MARIE STUART, reine d'Ecosse.
HENRI DARNLEY, époux de Marie Stuart.
MORTON [Jacques, comte de] (1), chancelier.
RIZZIO.
BOTHWELL, amant de Marie.
DOUGLAS.
LINDSAY.
LE PAGE de Marie Stuart.
NICK, fou du roi.
L'ASTROLOGUE.

(1) On sait que le rôle de Morton est de point en point historique. Intrigant et ambitieux, après avoir pris part au meurtre de Rizzio et à celui de Darnley, il renversa ensuite Bothwell, et devint, en 1572, régent du royaume pour Elisabeth; mais ses exactions le firent chasser. Revenu au pouvoir, il en abusa encore et fut condamné, en 1581, à être décapité : il fut exécuté à Edimbourg.

MARIE STUART

(1561-68)

—

ACTE Ier

—

SCÈNE Ire

MARIE STUART, RIZZIO, LE PAGE.

LE PAGE, *entre précipitamment.*

Madame, madame, j'apporte de tristes nouvelles; écoutez-moi! Depuis longtemps déjà la populace ose vous outrager; aujourd'hui encore je viens d'être témoin d'une nouvelle insulte faite, dans votre palais même, à votre chapelle royale. Tout à l'heure, madame, derrière le mur du jardin, je voyais passer les beaux masques du cortége de Robin-Hood, je regardais la troupe des danseurs avec leurs grelots, Tuck et son capuchon noir, le petit John, les chasseurs et la jeune Marianne, aussi blanche que l'ivoire, aussi gaie que l'oiseau. Je suivais la foule de loin, lorsque la bande joyeuse s'arrête, le bruit des grelots

cesse, je vois tout autour du cortége courir un homme que je ne connais pas ; il les menace, il les exhorte, puis il entre dans la maison du coin de la rue. Tous font silence . . . et cet homme pâle reparaît à la fenêtre, et de la fenêtre comme du haut d'une chaire, se met à exciter le peuple à la révolte contre Votre Altesse.

RIZZIO.

Au portrait qu'il en fait, madame, je reconnais Knox ; jour et nuit il ne fait que haranguer le peuple de sa fenêtre, le peuple prie et l'écoute ; les paroles de Knox sont pour eux paroles d'évangile, et quand Knox a parlé ils attendent des miracles. Cet homme prêche, à ce qu'il ose dire, la parole de Dieu ; un jour il montrait ce palais et criait d'une voix tonnante : « Détruisez ! détruisez ce nid ! et les corbeaux s'envoleront ! » Il nous excommunie du haut de sa fenêtre, comme un pape, et le peuple s'incline devant lui comme devant un saint.

LE PAGE.

A ses paroles, les plus audacieux, ceux qu'un crime n'effraie pas, se précipitent dans votre chapelle avec des cris sauvages : « C'est un nid de papistes, » disent-ils ; ils dévastent les murailles, détruisent et brûlent les peintures, emportent les flambeaux. Tout à coup, que vois-je ? revêtu d'habits sacerdotaux sur l'autel, le fou de Darnley, qui avec audace se met à prêcher comme un prêtre dans le lieu saint. Le peuple lui répondait, en riant, par un chant sacrilége, et le fou emportait déjà tous les vases sacrés. Je tire mon glaive, et, fou de colère et de désespoir, je me jette sur lui, les grelots de son bonnet sont tombés. Son sang a peut-être coulé . . . je l'ignore. La foule, se pressant autour de moi, me menaçait de ses armes ; adossé à la muraille, j'allais succomber, lorsque Bothwell avec la garde royale est venu sauver votre page, madame, et préserver votre chapelle.

MARIE.

Vous l'entendez, Rizzio. Ainsi donc je suis seule, toute seule sur mon trône, tous m'ont abandonnée; le peuple me déteste; ce Knox tourne en dérision sa reine qui n'est qu'une femme. Comment suis-je tombée si bas, qu'il ose me maudire et me railler; oh! mes sujets me déchirent le cœur. Et pourtant ce matin encore, ce matin j'ai prié pour eux! ma religion est donc bien différente de la leur? O malheureuse Ecosse!...

RIZZIO.

Ces offenses cesseront, madame, elles cesseront; une punition méritée frappera ces criminels. Laissez-moi faire. Page, écris ce que je vais te dicter: « Les coupables pris sur le fait seront punis de la prison ou de la mort. » (Le page prend une plume et s'assied devant une feuille de parchemin.) Ecris cet ordre, ils sont coupables et indignes de pitié. Je les envelopperais tous dans la flamme d'un même bûcher.

MARIE.

Vous extermineriez un peuple entier? quelle cruelle vengeance! Il est vrai que ce peuple me trahit.

LE PAGE, *écrivant*.

Madame, dois-je avec votre nom incrire celui d'Henri votre époux et lui donner le titre de roi?

MARIE.

Sans doute; n'est-ce pas toujours ainsi? Non, attends, qu'allais-je faire? Le peuple était peut-être d'accord avec Henri? Son cher bouffon n'était-il pas à la tête de la

foule? N'écris pas le nom du roi, c'est moi qui suis la reine! Qu'en dites-vous, Rizzio? je ne sais, cela l'offensera peut-être. C'est le premier pas que je fais contre mon époux; l'omission d'un mot ne va-t-elle pas empoisonner mon bonheur domestique et troubler la sérénité de ma vie? Je lui donnais le titre de roi dans des jours plus heureux, et souvent je mettais ma couronne sur son front.

RIZZIO.

O Majesté, vous avez le visage et le cœur d'un ange! Mais pourquoi semez-vous des fleurs sur un sol si ingrat? J'ai vu le soleil sur son trône de nuages se couchant dans le Tibre et regardant la croix dorée de Rome; vous ressemblez à ce soleil, madame; votre trône plonge dans les flots, votre peuple est tout entier enseveli dans les ténèbres de l'ignorance; vous seule, la tête haute, vous voyez la lumière de la foi. Madame! le crime doit être puni comme il le mérite; et vos vertus persécutées trouveront des défenseurs; quiconque s'éteint comme le soleil, reparaîtra comme le soleil.

MARIE.

La religion ordonne le pardon des offenses.

RIZZIO.

Dieu punit bien dans le ciel; vous qui êtes sur le trône, vous tenez de lui le droit de punir. L'indifférence couvrirait votre nom de déshonneur; réveillez les cœurs endormis; le peuple a les yeux sur vous comme sur une lampe éteinte, il faut dans cette lampe faire luire une lumière brillante, qui éclaire et qui brûle. (Au page qui a fini d'écrire et qui se lève.) Tu as fini, page! C'est bien: appelle le chevalier qui est de garde aujourd'hui. (Le page sort.) Ils entendront leur arrêt. Que la foudre de la vengeance

éclate sur les traîtres; ils trembleront devant vous comme les plumes qui se balancent sur ma tête, et ils se jetteront à vos pieds.

—

SCÈNE II

MARIE, RIZZIO, DOUGLAS, LE PAGE.

MARIE.

Salut, Douglas ; tout à l'heure, il n'y a qu'un instant, j'ai vu Morton à la porte du palais. Portez-lui cet ordre, il y faut le sceau du chancelier. (Douglas prend le parchemin, le parcourt des yeux et attend.) Qu'est-ce donc ? l'obéissance n'est-elle pas la vertu d'un chevalier? Oseriez-vous offenser une femme ? une reine?

DOUGLAS.

Offenser la reine? oh non ! Douglas ne connaît pas l'ombre de la félonie. Mais pardon, madame : sur ce parchemin (c'est sans doute la précipitation dans un péril urgent), on a omis le titre du roi et le nom d'Henri. Votre époux est aux yeux du peuple un personnage sacré ; son nom a toujours marché de pair avec le vôtre. Pardonnez-moi ma hardiesse, mais peut-être voudrez-vous réparer cette erreur?

RIZZIO.

La reine ne se trompe pas, quand elle commande.

DOUGLAS, *avec mépris.*

C'est de la bouche de la reine que je veux entendre mon congé, j'attends sa réponse.

MARIE.

Exécutez mes ordres.

DOUGLAS, *avec feu.*

Au nom du ciel! Madame, arrêtez-vous sur cette route de sang! Reine, vous voulez donc que des flots de sang humain entourent votre trône, un trône de femme? Le flambeau de la discorde brûle dans votre cour: qui l'a allumé, je l'ignore: quelque ennemi caché sans doute: qui en avive la flamme? quelque vent venu de France. Les paroles de cet arrêt sont-elles tirées d'un chant vénitien, des barcaroles d'un musicien ambulant... ou bien des hymnes du pape? Ainsi donc, on les entend jusqu'en Ecosse ces hymnes qui ont soif de notre sang! Celui qui vous donne de si bons conseils pourra remplacer le chancelier, et qui sait? il deviendra peut-être...

MARIE.

Assez! Souvenez-vous, Douglas, que vos paroles impuissantes ne sauraient m'offenser, mais souvenez-vous aussi que vous n'avez pas agi en chevalier, et que vous pourriez perdre vos éperons de chevalier et vos ordres... Et si le sceau tombe de la main tremblante de Morton, peut-être le ferai-je ramasser par la main qui touche la guitare. Je suis reine, qu'on le sache...

DOUGLAS.

Par le ciel! moi perdre mes éperons! La dorure en sera

enlevée peut-être, mais le fer restera. Ce n'est point par l'intrigue que je les ai conquis... Je ne les dois pas à ma harpe, je ne les dois pas à mes chants, je ne les ai ni volés, ni ramassés au pied du trône; où je les ai gagnés, les champs d'Albion peuvent le dire : ils sont le prix de mes luttes et de mes nuits d'insomnie; je puis me vanter d'une longue suite de nobles aïeux : et tous ! tous ! ont servi les Stuarts par le glaive.

RIZZIO.

Pardon, ils ont quelquefois servi les Stuarts par le poignard...

DOUGLAS.

Misérable, qu'as-tu osé dire? Qu'ai-je entendu, grand Dieu ! Alors tu sais comment les Douglas vengent leurs injures? Ils se sont vengés des Stuarts et de la cour royale; et moi de qui me vengerai-je ? d'une poupée sans courage, avec des cheveux bouclés et un visage rose. Viens ici, enfant, voici mon gant ! (Il jette son gant.) Relève-le, si tu es assez fort pour le soulever.

RIZZIO, *le relevant.*

Je le relève; et moi, voici mon défi. (Il prend des fleurs sur la table qui est devant la reine, et les jette aux pieds de Douglas.) Ramasse, si tu aimes les fleurs; c'est l'arme qui nous convient le mieux, ici, en présence de la reine...

MARIE, *à Rizzio.*

Je vous l'ordonne, jetez ce gant à terre.

RIZZIO.

Volontiers; je n'ai pas d'armure; et puis il est trop

lourd : ma main n'est pas faite au fer. Madame, prêtez-moi votre éventail !

DOUGLAS, furieux.

Encore une insulte ! il a jeté mon gant.... Madame ! madame ! Je le retrouverai, se cachât-il sous le trône, je le retrouverai ; il ne dormira plus sous le toit où il a soufflé la discorde. Je le poursuivrai, je le jure.... Et s'il refuse de se défendre ? Je me ferai assassin, je suivrai partout ses pas ; en le suivant toujours je finirai bien par l'atteindre. Il me rencontrera ici dans ce palais théâtre, de ses perfidies, il me rencontrera devant la porte, dans les jardins, à l'église, il me rencontrera à la cour de France, au pied du trône du pape, et quand il ramperait là-bas comme il rampe ici, je le saisirai, j'en donne ma parole, ma parole de chevalier.... (Froidement, avec mépris.) Et puis un jour, madame, lorsque, entourée de votre cour, vous chercherez à vous reposer du fardeau du trône et de vos soucis, lorsque vous sourirez, je paraîtrai au milieu de vos femmes et imitant aussi le sourire de vos gracieux courtisans, je vous présenterai cette fleur trempée de sang !...

MARIE.

Rizzio, sortons d'ici. Vous le voyez, Douglas, je suis bien de la race des Stuarts, je sais mépriser. (Elle sort. Rizzio la suit, puis revient.)

RIZZIO.

Demain, dans le bosquet du jardin je vous attends, Douglas, et à la pointe du fer vous trouverez la mort ou la vengeance. (Il rejoint la reine.)

—

SCÈNE III

DOUGLAS, *seul.*

Demain : merci, Rizzio, enfin tu me soulages. J'attendrai jusqu'à demain, et demain tu dormiras en repos dans la tombe. Qui aurait cru trouver tant de courage en lui ? Il semblait si craintif ?... Sa main tremblait encore quand il jetait ces fleurs sous mes pieds. Etait-ce de mépris ? Impossible ! mépriser un Douglas ! Il le sait, quand je menace de la mort.... (Pensif, plus tranquillement.) Mais ce vil joueur de harpe sait-il manier l'épée... Je le sens. je ne pourrais frapper une poitrine découverte.... Je donnerai à l'Italien un glaive plus long ; ma force éprouvée me suffira avec un glaive plus court que le sien pour venger mon honneur. J'appelle la nuit de tous mes vœux, je voudrais dormir cette nuit, quand on dort le temps passe comme un instant. A mon reveil ce demain si attendu brillera déjà dans le ciel.

—

SCÈNE IV

DOUGLAS, MORTON, *entrant.*

DOUGLAS.

Salut, grand chancelier, c'est vous que je cherchais; voyez à quel paroxysme monte l'amour conjugal lorsque

le son de la harpe remplit la cour d'harmonie. (Il lui tend l'ordre de la reine.) Mettez le sceau royal à ce parchemin.

MORTON, *examinant l'écrit.*

Et le nom d'Henri ? Il n'en est pas question. Il faut apposer le sceau ; si je m'y refusais la reine dirait...

DOUGLAS.

La reine l'a déjà dit : « Si le sceau tombe de la main tremblante de Morton, peut-être le ferai-je ramasser par la main qui touche la guitare. »

MORTON.

Elle a dit cela ? Vous l'avez entendue.

DOUGLAS.

Certes.

MORTON.

Elle a dit cela?...

DOUGLAS.

Eh bien ! quel noir abîme voyez-vous donc s'ouvrir devant vos yeux ? Apposez le sceau à ce parchemin.

MORTON.

Mais si le roi l'apprend, que dira-t-il ?

DOUGLAS.

Cela est facile à deviner : si le sceau tombe de la main tremblante de Morton, je le ferai ramasser par la main qui agitait les grelots. (Il sort en riant.)

MORTON.

Attendez, Douglas, attendez, je suis transi de frayeur ; faut-il me rendre auprès de la reine ? Non, non, allons trouver Henri. (Il sort.)

—

SCÈNE V

HENRI DARNLEY, NICK.

(Dans les appartements de Darnley.)

NICK.

Sire, une récompense.

HENRI.

Et pourquoi ?

NICK.

Comme un chevalier qui revient sans parure, je reviens du combat sans mes grelots.

HENRI, *riant.*

Oh ! quel dommage...

NICK, *tristement.*

Si Morton vient à les trouver, sûrement il se les atta-

chera, pour m'enlever mon gagne-pain. Quelle sera la récompense de mes travaux! Tout ce que je savais sur votre compte, je l'avais caché dans mes grelots : c'était là que j'enterrais le secret de Midas : Nick, tu ne riras plus, mon ami, ta gaieté est morte ! (Une pause.) Otez à Knox sa tiare, et son casque à Douglas, pour qu'il n'y ait plus entre nous aucune différence.... Voilà ce que je demande...

HENRI.

Ha ! ha ! quelle idée ?... Laisse Knox et sa tiare prêcher sans fin ni cesse, laisse Douglas et son armure poursuivre les ennemis, je te ferai faire de nouveaux grelots et un nouveau costume.

NICK.

Et, outre le costume, le pauvre Nick ne recevra-t-il pas autre chose?

HENRI.

Demande alors....

NICK, *pensif.*

Sire, donnez-moi, donnez-moi... (gaiement) le portrait de la reine.

HENRI.

Je te donnerai le mien....

NICK.

Le vôtre, je n'en veux pas ; donnez-moi un schelling, Sire : j'y trouverai l'image de la reine avec sa couronne, votre portrait ne se trouve pas sur les schellings.

HENRI.

C'est horrible ! Les paroles de ce bouffon entrent dans mon cœur comme un poignard. Je suis roi et je ne suis pas roi ; je m'étonne moi-même d'avoir si longtemps souffert ce déshonneur.... Assez d'humiliation ! Je suis prêt à tout faire. En quelque lieu que j'aille, les enfants me montrent au doigt : « Voici le mari de la reine ! » Et pourquoi pas le roi d'Ecosse? Mari de la reine, le grand honneur pour Darnley !... (Il demeure pensif.)

NICK, *tout haut, feignant de se parler à lui-même.*

Pas de schelling toujours ! Allons, ne tardons pas davantage, changeons de maître, rien à faire avec un avare. Moi je sers Henri, et Rizzio sert Marie, lequel des deux s'en est le mieux trouvé ? Quand je vins à la cour, avec mon sac plein de gaieté, sans aucune recommandation, on me donna aussitôt un habit bariolé, un bâton surmonté d'une tête à deux visages, un bonnet avec des grelots, une ceinture, et à cette ceinture pendaient deux bourses vides : elles sont encore vides aujourd'hui, et mon costume n'a pas changé. En même temps que moi est arrivé l'Italien ; il avait ses sacs pleins de vent, était muni d'un double visage, et revêtu d'un habit en lambeaux, dans sa bourse pas un sequin. Aujourd'hui voyez ! L'Italien est tout reluisant de velours précieux, il porte des plumes sur sa tête, il met des éperons ; de sa bourse rebondie sort le visage de Marie qui lui sourit avec bonté, elle-même le protége de son manteau royal, et s'il avait à lui un fou comme moi il serait probablement aussi roi que.... (Il montre Henri avec un sourire méchant.) Il est plongé dans ses pensées, je saurai bien le réveiller.... Sire, entendez-vous le son de la harpe ?

HENRI.

Où ?

NICK.

Dans la salle du trône...

HENRI, *avec force.*

Nick, tu es un démon ; tu n'as pas pitié de mes tortures. Oui, le son de la harpe. Que ce château tombe en ruines, qu'il ensevelisse le trône et la harpe.... Où trouverai-je le repos ? Ce son qui s'approche m'enveloppe de rêves terribles ! Je me réveille fatigué et je l'entends encore. Comment faire pour ne pas l'entendre?

NICK.

Sire, prenez mon bonnet avec mes grelots, le bruit des grelots couvrira celui de la harpe.

HENRI.

Mon poignard en coupera les cordes.

—

SCÈNE VI

HENRI, NICK, MORTON.

MORTON.

Sire ! daignez m'entendre, sire ! j'apporte une grave nouvelle, une nouvelle... Je vous suis dévoué, et n'ai que de bonnes intentions.

HENRI.

Qui en doute?

MORTON.

Daignez donc m'entendre, prince!

HENRI, *indigné.*

Prince!

MORTON.

Sire, écoutez-moi!... Les mots ne passent pas... Voici un parchemin, on m'a ordonné d'y apposer le sceau de l'Etat.

HENRI *regarde le parchemin.*

Qu'est-ce à dire? Et mon nom? qui a donné cet ordre?

MORTON, *avec un sourire.*

Oui, c'est par erreur certainement qu'on a omis le nom du roi.

HENRI.

Tu en doutes, vieillard? Je cours chez la reine et elle changera tout cela! J'y cours, et j'accablerai l'infidèle de reproches... Non, je la supplierai! Longtemps éloignés l'un de l'autre, nous ne sommes plus unis par cette vive sympathie d'autrefois, c'est presque ma faute: je ne sais quelle folle jalousie nous a séparés: c'est une trahison tramée par la ruse: mais la reine m'a aimé et m'aime encore. Où est Marie?

MORTON.

Chez elle, avec Rizzio. Sans doute il intercède pour qu'elle change son décret.

HENRI, *avec fureur.*

Rizzio ! Ce Rizzio! Il portera bientôt la main sur la couronne! Qui donc m'en délivrera?

MORTON.

Moi, seigneur! Je me dévoue..... Il faut l'accuser d'un crime quelconque. Seigneur, chargez-vous de l'accusation, je prendrai sur moi la défense, et il est mort.

HENRI.

O misérable vieillard! tu donnes là d'habiles conseils! Tu voudrais être innocent aux yeux de la reine, paraître blanc comme neige, et te laver les mains du sang de la victime. Moi me présenter devant un tribunal, vêtu de la pourpre royale et la couronne en tête? moi Henri, plaider contre Rizzio dans un procès de bas étage? Et puis ce vil italien, absous par le tribunal, viendrait encore se jouer de moi! Non ; je le tuerai moi-même ; sa mort me sera d'un grand profit, elle me rendra le bonheur domestique.... Oui j'y réfléchirai.... Pourquoi réfléchir? c'est tout réfléchi, mon projet est là dans mon esprit, aussi clair que le ciel, aussi noir que l'enfer. J'ai médité longtemps, froidement : aujourd'hui j'agirai avec rage! A l'œuvre, aujourd'hui! avant le soir, la tombe l'aura englouti ; les fossoyeurs travaillent déjà pour lui dans le cimetière.

NICK, *voyant que Morton ne peut cacher sa joie.*

Qu'est-ce donc? tu as trouvé mes grelots, Morton, car tu étais spirituel tout à l'heure et te voilà joyeux? Rends-moi mes grelots, redeviens chancelier.

SCÈNE VII

HENRI, NICK, MORTON, LINDSAY.

LINDSAY.

Sire, j'ai reçu aujourd'hui un faucon, le roi des oiseaux! Il vient de Norwége, il est couvert d'un duvet argenté; lorsqu'il s'envole, il se perd dans les nues.

HENRI.

Que dis-tu? il est plus beau que le mien?

LINDSAY.

Ha! ha! sans comparaison; il est plus léger, un peu plus petit; c'est un bijou de femme: autrefois lady Hamilton l'a promené sur son poing dans les vallées de la Clyde; il s'est signalé, et n'est pas revenu à vide; comme un preux chevalier, il a doré ses éperons dans le sang des cailles. Allons à la chasse aujourd'hui.

MORTON.

Aujourd'hui le roi est occupé.

HENRI.

Oui, c'est vrai, mon ami; j'ai une autre chasse en vue aujourd'hui: quand un projet est une fois éventé, il faut l'exécuter. Ecoute, Lindsay! La couronne tombe de ma tête: je suis le jouet des femmes, un objet de raillerie: on m'a refusé le pouvoir, et jusqu'au nom, jusqu'au vain nom de roi. Le croirais-tu, Lindsay?

LINDSAY.

Cela mérite une éclatante vengeance : c'est comme si on disait que je ne suis pas le premier chasseur du pays.

HENRI.

Avant que le soleil ait disparu, Lindsay, tu m'aideras aujourd'hui à tendre mes filets. Sais-tu qui me trahit? Rizzio, ce vil étranger! La lune de ce soir éclairera sa tombe. Il est venu ici en mendiant, il périra en criminel, Je puis compter sur toi?

LINDSAY.

J'entre volontiers dans vos plans: vous ne croiriez pas qu'il m'a défendu de chasser dans ses bois : je m'en vengerai.

HENRI.

Je te récompenserai généreusement: tu pourras poursuivre à ton aise le chevreuil dans ses fourrés.

—

SCÈNE VIII

HENRI, NICK, MORTON, LINDSAY, DOUGLAS.

LINDSAY, *à Douglas, qui entre.*

Comment Rizzio a-t-il pu échapper à la mort? Le bruit de votre querelle s'est déjà répandu. J'ai entendu dire....

DOUGLAS.

Tu as bien entendu, mais puisque tu te mêles de répéter les choses, souviens-toi qu'il y a un moyen de rendre une cloche muette à tout jamais, c'est de lui arracher le cœur.

LINDSAY.

Ecoute ! joins-toi à nous ! Aujourd'hui même nos poignards et notre vengeance te délivreront de l'ennemi qui souille ton honneur.

DOUGLAS.

Qui donc confie à d'autres mains le soin de son honneur ? Je vous en avertis, je veux que Rizzio vive ; demain je l'abandonne à votre vengeance, aujourd'hui je mettrai ma poitrine entre lui et le poignard. C'est moi que vous aurez à combattre et votre sang coulera. J'espère que ce combat ne te convient guère, Morton ? Lindsay ! je ne suis pas un cerf, hôte des bois ! Henri, tu te souviendras que le métal de ta couronne est un peu plus fragile que le glaive de Douglas. Remettez à demain votre vengeance. Quiconque agira autrement, sera mon ennemi. (Il sort.)

—

SCÈNE IX

HENRI, NICK, MORTON, LINDSAY.

LINDSAY.

Quoi donc ? le désespoir lui a tourné la tête ?

MORTON.

Sire, la menace de Douglas vous ébranlera-t-elle?

HENRI.

Non; mais il faut tout remettre à demain. Et même je m'en réjouis: car ainsi notre projet mûrira : la fleur épanouie avant le temps tombe aussi avant le temps. Chevaliers, ne vous laissez troubler par aucun effroi : nous tenons dans nos mains la vie de notre victime. Et toi, mon cher bouffon, va demander à l'astrologue quelle sera l'issue de notre entreprise.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

—

SCÈNE Ire

L'ASTROLOGUE, *seul.*

Néant de la science ! oh ! qu'il est amer le fruit de l'expérience ! Penser, approfondir, et finir par ne croire à rien, se tourmenter pour élargir l'horizon de ses rêves, lire dans les étoiles ! sont-elles donc le livre du destin ? Le destin ! c'est folie de lutter avec lui ! Toi qui as du sang sur les mains, relève ton front pâle, maudis le sort, mais étouffe les cris de ta conscience, les étoiles sont cause de tes crimes et de tes perfidies ; dès le berceau tu étais aussi criminel qu'aujourd'hui. Avec le lait de ta mère tu buvais le poison qui a rempli ta vie. Et toi qui as été vertueux et qui meurs malheureux, cesse de te tourmenter, ta vertu n'est pas vertu. Oh ! si au dernier moment sur ton lit de mort, tu pouvais reconnaître cette erreur, ce néant de la vertu persécutée !... Tu as souffert, et pourquoi ? Dans le désert de ce monde tu as marché seul et misérable... Et y a-t-il un autre monde ?

—

SCÈNE II

L'ASTROLOGUE, NICK.

NICK.

Comment vas-tu, mon père?...

L'ASTROLOGUE.

Son père... D'où vient cette parenté?

NICK.

De la sottise naissent les sciences, et des sciences la folie; donc je suis ton fils, et toutes ces savantes paperasses sont mes sœurs puisqu'elles naissent de toi.

L'ASTROLOGUE.

Pauvre fou, qui ne connaît pas la portée de la science et de ses recherches! Tes pensées ne vont pas au-delà de cette sphère terrestre.

NICK.

Montre-moi donc d'autres sphères, mon père! je t'en supplie. (Il regarde dans un télescope). Ah! ah! ah!

L'ASTROLOGUE.

Qu'as-tu vu?

NICK.

Le ciel!

L'ASTROLOGUE.

Et dans le ciel?

NICK.

Rien...

L'ASTROLOGUE.

Il est semé de mondes innombrables.

NICK, *regarde par l'autre bout du télescope qui diminue les objets.*

J'ai vu !...

L'ASTROLOGUE.

Quoi ?

NICK.

La terre !

L'ASTROLOGUE.

Et sur la terre ?

NICK.

Rien...

L'ASTROLOGUE.

Mais tu as dû me voir, moi ?

NICK.

Tu étais loin, très-loin... tu étais grand comme un grain de poussière, sage astronome. Ne regarde pas le ciel, tu te perdrais dans l'immensité de ces mondes, mais regarde la terre, regarde-la par l'autre bout ; comme elle te paraîtra petite, elle, ses sciences et la gloire ! Le meilleur télescope est celui qui éloigne le plus. Mais qu'est-ce ? le fou du roi fait le docteur, et le docteur du roi...

L'ASTROLOGUE.

Laisse parler les fous. Mais qu'es-tu venu faire ici ?

NICK.

L'époux de la reine te fait demander quel sort attend Rizzio ? Ne te romps point la tête, grâce à moi l'oracle sera bientôt rendu, je t'assure qu'il périra, tu peux prédire au roi sa mort...

L'ASTROLOGUE.

Hors d'ici ! je n'ai pas besoin de secours. Porte cet écrit au roi, il contient le secret demandé : j'ai lu cette nuit même le sort de Rizzio dans les étoiles : toutes ont pâli, toutes ont voilé leur face d'argent. Hors d'ici.

NICK.

Encore un mot : et moi, quel sort m'attend ?

L'ASTROLOGUE.

Une prompte mort.

NICK.

Et après la mort ?

L'ASTROLOGUE.

Je ne sais pas.

NICK.

A revoir, nous sommes aussi savants l'un que l'autre. (Il sort.)

L'ASTROLOGUE.

L'homme est un être bien méprisable, quand il cache sous la sottise des rêveries profondes.

SCÈNE III

L'ASTROLOGUE, LE PAGE.

LE PAGE.

Le bouffon est sorti, bien. Je me rends à ton appel, savant maître.

L'ASTROLOGUE.

Ecoute, jeune page ! Aimes-tu la reine?

LE PAGE.

Quelle question ! Si j'aime la reine ? Quelle preuve en donner ? Je l'aime comme une mère, comme une sœur, comme un ange. Je suis si heureux de passer à ses pieds toute une grande journée : quelquefois sur mes genoux tombe de son front une rose à demi flétrie ; quelquefois avec un éventail doré je rafraîchis son visage, son beau visage tout brillant de couleurs éclatantes ; parfois, quand elle s'incline humblement devant l'autel divin, je lui tiens son livre de prières, où je porte le pan de sa robe. Et je suis heureux !

L'ASTROLOGUE.

Page, à l'instant même, retourne auprès de la reine, et apprends-lui en secret qu'un homme qu'elle préfère au trône et à la vie doit périr aujourd'hui.

LE PAGE.

Que dis-tu? Bothwell doit périr ?

L'ASTROLOGUE, *étonné.*

Bothwell ? Je voulais parler d'un autre. Page, je ne pensais pas du tout à Bothwell.

LE PAGE, *avec désespoir.*

Ainsi je l'ai trahie ! Dieu! dans quel gouffre suis-je tombé ? Ne me crois pas ! elle ne se l'est pas avoué à elle-même, elle ne s'est pas non plus confiée à moi : j'ai cru lire sur son visage, je me suis trompé... non... elle n'a jamais aimé Bothwell. Ne me crois pas : laisse-toi toucher par mes prières et mon désespoir. Garde ce secret pour toi, respecte l'honneur de la reine ! Que cela ne t'étonne pas : j'écoutais tes paroles avec mon âme, voilà pourquoi cette parole a jailli de mon âme. O malheureux page !... Tu as arraché de mon cœur le plus profond de ses secrets : oublie-le, je t'en conjure. Il donne à l'astrologue la boucle de brillants qui ornait son chapeau.) Prends cette boucle. Oublie !... Est-ce oublié, dis-moi ? Moi, j'ai bien vite oublié tout, même les offenses, et tu n'oublierais pas ?

L'ASTROLOGUE.

Approche, mon enfant. Crois-tu donc que la science puisse avilir un vieillard ? La reine me comble de ses largesses et de ses faveurs, irais-je les payer par des calomnies ? Garde ces brillants, je te pardonne de me les avoir donnés ; tu me jugeais à la légère, tu ne me connaissais pas encore. Regarde cette retraite, c'est un don de la reine : voici des livres d'un prix inestimable. J'ai de l'or, des palais, mais un jour ma reconnaissance éclatera et je lui rendrai dons pour dons. Vois-tu ces vases pleins d'un liquide noir ; les secrets de mon art mystérieux y font naître l'or ; ce métal, l'Espagne le tire du Pérou ; et moi j'ouvrirai à la reine de plus vastes trésors où elle pourra puiser de quoi acheter des royaumes.

LE PAGE.

Mais qui donc doit périr ?...

L'ASTROLOGUE.

Rizzio ! Rizzio ! Vingt poignards menacent son cœur : demain vous pleurerez aux funérailles de Rizzio ; les meurtriers sont puissants : je le sais de la bouche des hommes, et je l'ai lu dans les étoiles.

LE PAGE.

Mon père, je cours... (Il sort en courant.)

SCÈNE IV

L'ASTROLOGUE, *seul, prend l'un des creusets.*

Là sont mes espérances. — Je n'ose découvrir cette coupe noire : mais si je la découvre, c'est peut-être aujourd'hui que l'éclat de l'or m'éblouira les yeux. (Il regarde le creuset.) Rien, rien encore aujourd'hui, c'est trop tôt, demain peut-être ?... Attendons jusqu'à demain. Mais à quoi bon cet or ? Réponds, vieillard, à quoi bon ? A quoi bon la gloire ? L'honneur d'être le premier... La persévérance est une vertu ; la culture des champs ne coûte pas moins de peines ! J'ai rêvé toute ma vie : arrivé sur le bord de la tombe, vais-je découvrir le néant de mon rêve ? l'impuissance de l'art ? je ne survivrais pas à cette découverte, oh non... Il est étrange que les paroles du page soient d'accord avec le langage des étoiles. La reine, Bothwell ! pour-

quoi ces deux noms ensemble ? Elle aime donc Bothwell ? Aujourd'hui j'ai vu se rassembler sur sa tête les signes de Mars et de Saturne : cela prouve... Voici Bothwell, il ne sera pas peu surpris du langage des étoiles.

—

SCÈNE V

L'ASTROLOGUE, BOTHWELL.

BOTHWELL, *pensif.*

Que viens-je faire ici ? il faut que je sois insensé ? voir l'avenir ? boire jusqu'à la lie le calice de la vérité ? Si mon avenir est caché, ce n'est pas par le voile de l'espérance : non, je vois un brouillard sombre et mystérieux entre moi et la mort ; la mort me fait sourire; mais, le voile écarté, ce sourire s'éteindra peut-être... Et quels étaient mes désirs ? Oui, qui sait ce que ce vieillard lira dans mon âme ? Il me révélera peut-être ce que je n'osais m'avouer à moi-même... il me montrera l'abîme ; je me réveillerai sur le bord avant de me jeter dans le gouffre. Approfondir l'avenir ? Puissé-je seulement supporter le présent ! Que suis-je venu faire ici ? Oui, je sors, je m'éloigne. (Il revient.) Non, c'en est fait, c'en est fait, je reste. Vieillard, tu lis dans l'avenir ?

L'ASTROLOGUE.

Je comprends les secrets écrits dans les étoiles.

BOTHWELL.

Réponds-moi donc franchement : crois-tu à tes oracles?

L'ASTROLOGUE.

J'y crois comme je crois à la mort.

BOTHWELL.

Ils ne trompent jamais?

L'ASTROLOGUE.

Jamais!

BOTHWELL.

Vanité des sciences de ce monde! La réalité donnera aujourd'hui un démenti à tes vains calculs. Vivrai-je encore longtemps?

L'ASTROLOGUE.

Trois ans (1).

BOTHWELL, *avec empris.*

Trois ans? c'est beaucoup : ton erreur est trop grossière : trois jours c'est bien assez pour moi : trois ans? oh non! Regarde-moi bien, astrologue; sur mon visage pâle tu vois un sourire amer et méprisant : mais ne regarde pas ce qui se cache en moi, qui donc oserait jeter un regard dans le sein du tombeau? Ce qui m'a miné ainsi, ce n'est pas le crime, c'est la satiété; dès le berceau j'ai senti bouillonner en moi un cœur ardent, maintenant je suis fatigué, froid, je n'ai plus qu'à mourir. (Il montre du poison dans un vase de cristal.) Regarde, voici du poison, et nul obstacle; ébranlerai-je la certitude de tes sages pré-

(1) On sait qu'après la chute de Marie Stuart, Bothwell fut obligé de fuir et mourut misérablement en Norwége.

dictions, dis-moi, si je le bois, et que je tombe à tes pieds? Une courte souffrance me délivrera de souffrances interminables. Je meurs.

L'ASTROLOGUE *lui prend la main et le mène à la table où sont les horoscopes.*

Non, tu vivras trois ans, Bothwell. Regarde ce que disent les étoiles. Tu seras roi...

BOTHWELL.

Roi? Que dis-tu? je serai roi? marcher à un pareil but en partant des bords de la tombe, où j'allais m'endormir. Je serai roi... faut-il te maudire ou te rendre grâces? Je ne sais... Dis-moi, vieillard, dis-moi si sur le trône on est mieux que dans la tombe? Celle-ci au moins engloutit toute chose. Peut-être que la suite de ma vie produira un fruit amer? Et pourquoi, pourquoi poursuivre un fantôme si fugitif? Buvons ce poison... non, brisons la coupe, mais pourquoi la briser? Elle peut encore me servir. Sur la route où je m'engage, il faut des provisions... J'ai vu souvent dans mes rêves une couronne d'or... Tu l'emportes, astrologue, je vivrai!...

L'ASTROLOGUE.

Le destin l'emporte!

BOTHWELL.

Je marche à mon but. Je ne veux pas mourir avant le temps. Astrologue, conduis-moi dans ton observatoire et montre-moi les mondes qui règlent mon destin.

(Ils sortent.)

—

SCÈNE VI

(L'appartement de la reine. — Au fond, une fenêtre gothique.)

MARIE, LE PAGE.

LE PAGE.

Rizzio ne tardera pas à venir.

MARIE.

Que n'arrive-t-il au plus vite ? C'est le seul de tant d'amis qui me soit resté fidèle, et il va bientôt périr.

LE PAGE.

Madame, vous êtes injuste ; en parlant de vos amis n'oubliez pas Bothwell : je ne dis rien de moi, peut-être n'en ai-je pas le droit.

MARIE.

Tu grandis, toi, mon ami ; tu me quitteras bientôt, tu échangeras l'éventail contre le glaive, la gloire t'appellera. Qui donc alors viendra jeter une lueur amie dans mon sombre désert ? Bothwell ? mais je ne le connais pas. O mon ami, tu pleures, mon page !

LE PAGE.

Je pleure comme un enfant, pardonnez-moi : je pensais gagner ici en vous défendant et la ceinture et les éperons d'or. Jamais la pensée de la séparation n'avait troublé ma douce sécurité : c'est la première fois que je sens que cela peut arriver, et cette idée m'ôte la moitié de mon enthousiasme militaire. Mais, Bothwell, lui, est chevalier. Il

est à la cour, et il pourrait être plus près, plus près encore de la reine.

MARIE, *pensive, répète comme un écho.*

Bothwell, oui, il pourrait être plus près, plus près encore de la reine.

LE PAGE.

Il était bien près de vous hier, lorsque dans la foule des courtisans il vous accompagnait à la chasse ; il avait une tristesse secrète gravée sur le front. Puis, quand tout le cortége eut pris place dans les barques, Bothwell s'assit près du gouvernail, son visage pâlit, il regarda dans l'abîme des eaux, comme si dans cette eau il voyait quelque horrible fantôme ; et il se courbait de plus en plus ; je tremblais ; jamais de ma vie, je n'avais vu pareille expression sur un visage d'homme ; et je ne puis comprendre quelle était sa pensée : j'y rêve encore, et c'est comme un cauchemar.

MARIE.

Oh ! innocent enfant ! je la comprends facilement, moi, cette affreuse et folle pensée.

LE PAGE.

Ensuite, madame ! le vent qui favorisait la promenade sur l'eau souffla plus fort dans les voiles et de votre couronne détacha quelques feuilles de rose qui avaient fleuri dans vos blonds cheveux. La fleur tomba sur les flots et suivit leur course ; Bothwell sembla s'éveiller, il tressaillit, fit un signe à ses serviteurs, on lui donna une barque, il s'y assit tout seul, et poursuivit la fleur détachée ; je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans le brouillard.

MARIE, *avec impatience.*

Retire-toi, mon fidèle serviteur, retire-toi ! Mais donne-moi mon éventail, j'ai besoin d'un peu de fraîcheur, il fait si chaud, retire-toi ! voici l'heure de la prière.

(Le page sort.)

—

SCÈNE VII

MARIE, *seule.*

Ce page a des yeux de lynx ; il ne croit pas que l'amour soit un crime et qu'il fasse faire fausse route. Longtemps j'ai assoupi cet amour, je ne le puis plus désormais ; je verrai Bothwell et l'éloignerai de la cour. Le miroir le plus pur est terni par un souffle léger. — Quoi donc ? Je suis innocente, et je crains les apparences ? Il y a longtemps qu'on fait peser sur moi les plus noirs soupçons, on m'accuse d'aimer Rizzio... J'étais une enfant de craindre ! qui donc a le droit de me juger ? moi seule ai ce droit ; les hommes sont à mes pieds, Dieu seul est au-dessus de moi dans le ciel. .

Oui, je pouvais parler ainsi hier... Aujourd'hui je ne suis plus innocente ! j'aime Bothwell ! je l'aime ! et Dieu peut me juger. Cette couronne me pèse, la couronne de France était d'un métal plus léger, je vais la déposer pour un instant... (Elle ôte sa couronne.) Me voilà maintenant libre de tous liens. Tu pesais sur mon front, et ton éclat fatal effrayait beaucoup de malheureux et me faisait beaucoup d'ennemis. Je suis libre... Non, mon anneau nuptial me pèse encore. (Elle ôte son anneau.) Oh ! maintenant viens à

moi ! viens ici, Bothwell ! viens, je n'ai plus de couronne et je n'ai plus d'anneau. Viens ! je ne crains plus ni Dieu ni la calomnie. Que j'aime à contempler ta sombre figure et ce sourire amer et ce nuage rêveur. Chasse cette pensée de mort qui dort sur ton front d'un sommeil pesant, ce nuage sera dispersé par un sourire sincère et tendre ; longtemps égaré dans tes sombres pensées, tu seras encore plus beau quand tu seras heureux.

—

SCÈNE VIII

MARIE, RIZZIO.

RIZZIO.

Vous m'avez mandé, madame ?

MARIE.

Tourmentée par la crainte, je vous ai fait venir, Rizzio, dans cette retraite. Vous êtes menacé d'un grand danger les fleurs que vous avez jetées dans le champ de: Douglas ont produit des semences de mort. Ecoutez-moi donc avec patience, mon chevalier errant, vous ne pouvez plus rester en ces lieux. Contre les glaives de ses ennemis on a son glaive et sa cuirasse ; mais comment prévenir les poignards, la ruse et la trahison ? Croyez-moi, méfiez-vous de vos ennemis cachés, et pour échapper à leurs coups, quittez ce pays dès ce soir. Je vous donnerai une importante mission près

de la cour du Pape, le vaisseau est prêt, les voiles sont déployées. Adieu !

RIZZIO.

Oh ! ma reine ! répétez-moi ces ordres ! ou plutôt, non ! ne les répétez pas. Sur le bord de l'abîme je ne les écouterais pas, dussé-je m'attirer votre courroux, votre colère. Ma mort au moins ne vous offensera pas, ne vous attristera pas, madame ! Marie, oh ! je resterai, je le jure, je resterai ! aucune puissance n'ébranlera ma résolution ! Vos lèvres roses m'ont condamné à une mort plus cruelle... si encore votre voix avait tremblé, quand vous avez prononcé ma sentence... Marie, écoutez !

MARIE.

Rizzio, veuillez parler à la reine : vous parliez à quelque autre personne.

RIZZIO.

Où donc est votre couronne ? je ne la vois pas sur votre front : avec votre guirlande de fleurs vous étiez mon égale : c'est ce qui m'a enhardi. Pardon, j'avais cru... j'avais cru, insensé, que vous l'aviez ôtée exprès pour moi....

MARIE.

Vous avez eu tort de croire. Vous n'ignorez pas que j'ôte toujours ma couronne pour prier, et je priais tout à l'heure.

RIZZIO.

Pardonnez-moi, je m'étais trompé. Mais ne la remettez pas sur votre front : elle fatiguerait votre front et jetterait de l'ombre et du deuil sur vos sombres pensées.

MARIE.

Je n'ai pas l'habitude de parler aux hommes sans ma couronne. Je ne parle ainsi qu'avec Dieu, avec Dieu ou... (plus bas en mettant sa couronne) avec moi-même.

RIZZIO.

Elle m'a enlevé tout mon courage : eh bien, c'est bon, je partirai. (Il se met à la fenêtre gothique et dit avec une feinte indifférence :) Le temps est beau aujourd'hui et très-bon pour voyager; le ciel pur, azuré, ces nuages légers et pâles me montrent le chemin, sans m'annoncer de tempête. Voyez, madame, comme tout est calme au dehors, les fleurs refleurissent dans votre jardin : là-bas, derrière leur voile d'azur, les monts d'Ecosse, lointains comme mes rêves... Quel bruit font les flots de la mer! Les vaisseaux se balancent dans une brume blanchâtre...

MARIE.

Rizzio, d'où vient cette pâleur ?

RIZZIO, *se détourne de la fenêtre et couvre son visage de ses mains.*

Là-bas, ces voiles déployées... je ne puis les regarder davantage.

MARIE.

Rizzio! vous êtes faible comme un enfant!

RIZZIO.

Oh! madame, madame, vous voulez me sauver la vie? Et la vie a perdu pour moi tous ses charmes. Bientôt, debout sur le pont, ayant les flots sous mes pieds, je verrai ce château se perdre dans l'azur du brouillard. Et qui sait

où les flots me porteront? Je me jetterai dans la foule, l'oubli me couvrira de son voile, qui deviendra de plus en plus noir... et je ne vous reverrai jamais, n'est-ce pas? Je me sens déjà rongé et accablé par une profonde douleur. A quoi bon revenir? à quoi bon? réprimons larmes et soupirs. Il n'y avait ici qu'une âme qui pût me comprendre. Elle ne m'a pas compris, elle n'a pas voulu me comprendre. Je m'en irai donc tout seul, puisse-t-elle être heureuse!

MARIE, *émue.*

Rizzio!

RIZZIO.

Oh! encore une fois, encore cette voix et mon nom! Ce cri semblait sortir de votre âme.

MARIE, *froidement.*

Rizzio, je voulais vous prier, quand vous serez à Rome, de demander au Pape, de ma part, une hostie consacrée et de me l'envoyer enfermée dans un étui d'or.

RIZZIO, *indigné.*

De la piété! Mépriser, humilier, tuer, voilà votre vertu: on n'a plus qu'à prier ensuite, et tout s'efface. Adieu.

MARIE.

Rizzio, nous sommes tous le jouet du destin! Adieu! Marie ne vous oubliera jamais.

RIZZIO.

Après cela dois-je encore partir?

MARIE.

Que voulez-vous dire?

RIZZIO.

Pardon, madame ! c'est que votre voix tout à l'heure était plus tendre et plus triste que vos paroles. Permettez-moi de rester aujourd'hui ; demain je m'éloignerai.

MARIE, *avec ironie.*

Oh ! restez ! restez ! Vous le pouvez aujourd'hui sans inconvénient. Il y a bal à la cour : les masques rempliront ces salles ; je me déguiserai moi-même en reine de la gaieté ; venez donc, nous vous ferons de nouveaux adieux, et de la reine de la gaieté vous voudrez bien les recevoir avec un sourire.

RIZZIO.

Adieu, madame, à jamais adieu ! (Il sort.)

MARIE.

Mes paroles l'ont blessé, il a peur de me voir rire, il ne restera pas plus longtemps. Une seule parole l'a arraché à une mort certaine. Un remède amer produit toujours un effet salutaire.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

—

PREMIER TABLEAU

Le jardin. — La nuit. — Au milieu des arbres et des fleurs on aperçoit le palais d'Holyrood et la chapelle Sainte-Croix. — Les fenêtres du palais sont illuminées à l'intérieur. — La lune brille.

—

SCÈNE Ire

BOTHWELL, *seul.*

Ce vieillard m'a retenu sur le bord de l'abîme; il rêvait, et j'ai bonnement cru à ses rêves. Mourir ou être roi : je serais déjà mort et ai-je fait encore un seul pas vers le trône ? Je suis ce que j'étais, je me berce de vaines illusions. Peut-être suis-je trop pressé d'atteindre le but ? Je veux réaliser le soir même les prédictions du matin; aujourd'hui c'est trop tôt; demain, Bothwell, tu seras sur le trône. Astre à qui ma destinée est attachée, ta lueur pâle éclaire trop faiblement ma route. Il y a peut-être

du sang sur cette route... n'importe, brille, je ne crains pas le sang... Voici la sombre chapelle de Sainte-Croix; quand donc y viendra-t-on prier pour moi? peut-être quand je serai dans la tombe, ou bien quand, assis sur le trône, je cacherai sous la pourpre des rois mes bras ensanglantés : c'est alors qu'on priera pour moi. J'aperçois là-bas dans ce palais une foule de courtisans pleine d'espérance et d'ardeur; moi je suis à la porte comme un mendiant... les fenêtres sont illuminées, je vois passer une ombre sur les vitres de cristal, oui, c'est elle, la reine! j'ai reconnu sa couronne. Approchons! approchons, ô cieux! la force me manque, je vois passer dans mes yeux les lueurs étranges de la fièvre. Si quelqu'un me voyait en cet état, il dirait avec une amère pitié : Bothwell, tu es malade! Fais-toi conduire à l'hôpital, mon ami! Ecoute! tu es fou!

SCÈNE II

BOTHWELL, LE PAGE.

LE PAGE.

Je vous cherchais, Bothwell, et tandis que je cours dans tous les recoins, vous êtes dans les murs du château, dans le jardin de la reine?

BOTHWELL.

Je venais ici me ranimer à la fraîcheur du soir.

LE PAGE.

N'est-ce pas qu'il fait bon ici? Dans ce bosquet de peupliers les fleurs ont un parfum plus doux ; et maintenant tout est en fleurs. Mais la plus belle rose est cachée dans le palais : voulez-vous la voir?

BOTHWELL.

Que dis-tu? La reine consentirait?

LE PAGE.

Elle a consenti.

BOTHWELL.

La voir! et quand?

LE PAGE.

Dans une heure.

BOTHWELL.

C'est elle-même qui l'a dit?

LE PAGE.

J'exécute ses ordres.

BOTHWELL.

O mon étoile, éclaire-moi, mon étoile! je m'élance sur la mer, que les écueils cachés brisent maintenant ma barque, je ne m'inquiète plus de rien : les destins commencent à s'accomplir.

LE PAGE.

Seigneur! seigneur! chassez bien loin cette tristesse profonde, vous pourriez effrayer la reine du fantôme de

vos malheurs, et l'ombre de votre front tomberait sur son front.

BOTHWELL, *avec ironie.*

Oui, rasséréner mon front, n'est-ce pas? cela est si facile, je vais passer l'heure qui me reste devant un miroir; il est aisé de se composer un visage. L'amer sourire des lèvres n'est pas le fruit des souffrances; c'est un jeu d'enfant. Mon visage, autrefois, était innocent comme celui d'un enfant, je souriais comme un enfant qui rêve le monde tel qu'il le veut. Rien de plus aisé, page, que de faire disparaître ces rides de mon front. On peut les effacer comme des aveux d'amour écrits sur parchemin, que l'on enlève pour écrire autre chose: j'effacerai ce que mon front porte écrit, tout disparaîtra. Adieu! (Il sort.)

LE PAGE.

Il m'a fait peur avec ses paroles amères. Courons maintenant chez Rizzio avec l'ordre de la reine. (Il sort.)

—

SCÈNE III

HENRI, MORTON, LINDSAY, *entrent précipitamment.*

HENRI.

Il est donc vrai, Morton! Rizzio nous échappe?

MORTON.

Ce départ est pour nous de mauvais augure, il s'est fait trop vite. Ses serviteurs transportent déjà ses effets dans une barque, et la conduisent dans un vaisseau au pavillon français. Il faut nous hâter : nous ne savons pas quelles sont ses intentions. Sous les lis de France il s'éloignerait en toute sûreté.

HENRI.

Comment ? il éviterait ainsi le supplice qu'il a mérité ? Avant qu'il se réfugie dans le vaisseau, il périra sur le rivage.

LINDSAY.

Alors, hâtons-nous !

HENRI.

Attends, attends, que je réfléchisse... Notre premier mouvement nous emportait trop loin. Irai-je moi-même souiller ma main royale du sang d'un fugitif ? Sur le rivage, où la foule des matelots, où la vile populace me montreraient au doigt... Quelle pensée terrible ! Ils me montreraient au doigt et se moqueraient de moi si j'allais pâlir. Qui sait ce qui peut arriver ? Rizzio quitte ces bords, eh bien, qu'il s'éloigne ! Son cadavre enseveli, ici, près de la reine, me nuirait plus que Rizzio lui-même vivant, une fois qu'il sera parti.

LINDSAY.

Seigneur ! terminons cette chasse ! ce cerf timide est déjà à moitié atteint.

HENRI.

Non, non, qu'il s'en aille.

MORTON.

Oui, qu'il s'en aille à la grâce de Dieu, qu'il porte en tous pays, seigneur, votre renommée, vous n'étiez pas encore assez connu de la nation française. Ce joueur de harpe, exilé volontaire, vous fera connaître aux Français. A la cour royale, on lui donnera de l'encens, on l'invitera aux fêtes de la cour, on lui demandera son amitié, qui peut être utile un jour ; car il possède le cœur de Marie, il tient le gouvernail du royaume, et Henri ?

HENRI.

Que voulez-vous dire ?

MORTON.

Qu'Henri est roi dans ce même pays.

HENRI.

Je suis roi ! Entends-tu, Lindsay, ce qu'il ose dire ?

MORTON.

Lindsay pense comme moi. Après s'être enivré à souhait des vaines fumées de l'encens, Rizzio se rendra peut-être à la cour du pape ; vous le reverrez bientôt en ce pays, il y reviendra de Rome, portant sur sa tête un chapeau rouge ; Rizzio ressemble beaucoup à Wolsey de visage. Nous nous prosternerons tous devant lui, et Darnley, lui-même, avouera que le dernier espoir de vengeance a disparu.

HENRI.

Assez, j'y cours !

(Ils veulent sortir, mais ils rencontrent Douglas qui entre.)

—

SCÈNE IV

HENRI, MORTON, LINDSAY, DOUGLAS.

DOUGLAS.

Arrêtez, Rizzio est parti.

HENRI.

O ciel ! ainsi ma vengeance ne peut s'exécuter ? J'avais banni toute hésitation... je vais sur le rivage, je ferai arrêter le vaisseau.

DOUGLAS.

Il a mis à la voile. C'est ma faute, chevaliers, c'est sur moi que vous devez vous venger ; voici mon glaive nu et ma poitrine découverte : ce sang vaut celui de Rizzio. Je suis si avili, que je ne crois plus aux hommes ni à moi-même. Je voulais trancher moi-même la trame d'une vie déshonorée. Mais, qui sait, peut-être serais-je arrêté par un vain effroi. J'avais peur de tuer Rizzio sous les yeux de la reine, j'aurais peur de me tuer moi-même sous l'œil de Dieu. La vie de cet Italien pèse sur ma conscience ; je croyais que ce joueur de harpe, fidèle à sa promesse, viendrait demain, en chevalier, causer avec moi, les armes à la main. Croyez aux hommes maintenant ! Me voilà chargé dehonte ; lorsque je cherche à me dérober sous le fardeau de mes malheurs, je crois qu'il n'y a pas loin du déshonneur au tombeau ; qui donc maintenant me mettra à l'abri des regards méprisants ? Si, au moins, en fuyant,

il m'avait dit que c'était par crainte non de vos poignards, mais de mon glaive, peut-être pourrais-je vivre encore.

—

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PAGE.

DOUGLAS, *saisit le page qui entre en courant.*

Le page! ce page doit périr! Je le tuerai. La reine aime ce page à l'égal de Rizzio. (Apercevant un écrit dans la main du page, il l'arrache.) Qu'est-ce à dire? Sur ce parchemin, je vois des caractères bizarres et obscurs, lisez...

LE PAGE.

Cette lettre m'a été remise pour la reine. Ne lisez pas! vous n'en avez pas le droit!

LINDSAY, *prenant le parchemin à Douglas.*

Si, le droit du plus fort. (Il lit.) « Je vous remercie, Majesté, de m'avoir permis de passer aujourd'hui la soirée avec vous. » Signé Rizzio.

DOUGLAS.

Rizzio? Rizzio! As-tu bien lu?

LINDSAY.

On m'a appris à lire au couvent; je suis tant soit peu clerc.

HENRI.

Ainsi Rizzio doit passer la soirée à la cour? C'est sûrement une perfidie, quelque ruse italienne? Mais non, il est sans doute resté, nous nous étions trompés. Lindsay, enferme le page dans ma chambre, de peur qu'il nous trahisse et nous fasse obstacle.

LE PAGE.

De peur qu'il ne vous trahisse? C'est vous qui m'enseignez la trahison. Douglas! là honte est inscrite sur ton front, donne-moi un glaive aussi long que celui qui pend à ton flanc, et je laverai dans un torrent de sang cette noire trahison.

LINDSAY.

Mon cher page, tu es un enfant! Oh! jeune faucon, tu perds encore tes premières plumes au printemps. Suis-moi.

LE PAGE.

Rappelez-vous que je grandirai un jour. (Lindsay l'emmène.)

DOUGLAS.

En ce cas Rizzio doit périr.

HENRI.

Quand?

DOUGLAS.

Aujourd'hui même.

HENRI.

Où donc?

DOUGLAS.

Tu hésites encore? Où? Dans la salle du trône, aux pieds de la reine! Qu'elle le cache si elle veut sous les plis de sa robe, le tranchant de mon fer saura bien l'y trouver.

HENRI.

Mais, exécuter devant la reine un acte si sanglant. Cela me séparera d'elle à jamais, à jamais!

DOUGLAS.

Ah! c'est ainsi; eh bien, va! et porte le fardeau du mépris et du déshonneur. Si le mépris ne t'a pas enhardi, rien ne t'enhardira. Va ramper devant la reine dans une feinte humilité, mais sache bien qu'une femme ne peut plus aimer un homme qu'elle a une fois méprisé.

HENRI.

Mépriser? jamais. Je serai brave aujourd'hui, je donnerai des preuves de courage. Allons chercher nos poignards bénis à Lorette, puis je vous ferai passer par un escalier dérobé. (Il sort avec Douglas.)

MORTON.

Les voilà partis; je ne les suivrai pas. Marie ignorera que Morton était d'accord avec les meurtriers de Rizzio. (Il s'en va du côté opposé.)

—

TABLEAU II

La chambre de Marie comme au deuxième acte.

—

SCÈNE VI

MARIE, *seule, assise à sa tapisserie.*

Je suis seule. Où donc est mon page? Il n'est pas encore revenu. Comment abréger le temps, qui s'écoule si lentement! Mes heures les plus douces sont celles du travail : j'aime à voir grandir la fleur sur la toile et sous mon aiguille, j'aime à m'asseoir à ma tapisserie, comme une fille des champs. Mais que j'ai peu de ces heures-là! Toujours, toujours au milieu d'une foule soupçonneuse et insensible; leurs larmes ne sont pas des larmes, leur sourire n'est pas un sourire, personne ne me comprend. Si, parée comme je le suis de tous mes brillants, je descendais dans les humbles cabanes qu'habite mon peuple, si je demandais à un villageois : la reine d'Ecosse est-elle heureuse? « Elle doit l'être », répondrait-il. « J'ai visité autrefois sa « capitale, j'ai vu ses palais, j'ai vu resplendir les fenêtres « de ses appartements; et moi misérable, cloué au travail « jusqu'à la mort, je vois la mousse et les herbes pousser « sur mon toit, et je cultive ces montagnes rocheuses à « la sueur de mon front. J'ai vu les tombeaux des rois « avec des statues de marbre, et la simple tombe du vil-

« lageois n'est couverte que de l'obscure bruyère : oui, la « reine est heureuse, elle doit être heureuse. »

—

SCÈNE VII

MARIE, RIZZIO.

RIZZIO.

Comment vous remercier? Je vous vois donc, madame! et je puis à vos pieds passer ma dernière heure. Je donnerais pour chaque minute de cette entrevue la moitié de ma vie. Marie! que je suis heureux! demain je quitterai ces bords, mais demain, demain est si loin d'aujourd'hui! O madame! ô Marie! je me laisse prendre à mon bonheur, comme si cette soirée de bonheur devait durer des siècles. Oh! quand me réveillerai-je de ce ravissement et de ce rêve enchanteur?

MARIE.

Mon cœur est envahi d'une tristesse inconnue, tout, jusqu'à votre gaieté, m'attriste, m'épouvante.

RIZZIO.

Madame, ne vous offensez pas de ce que j'ose vous dire. Je serais, quoi qu'il fût advenu, resté ici jusqu'à demain matin; j'avais promis à Douglas un rendez-vous pour demain, j'aurais tenu parole.

MARIE.

Rizzio, cela ne se peut pas.

RIZZIO.

Je ne changerai pas de résolution. Mais voilà une conversation bien triste pour aujourd'hui. Madame, aujourd'hui je suis gai jusqu'à la folie. J'ai pensé en souriant à mon départ. J'entends, j'entends un chant du Tasse répété par l'écho, il me semble déjà voguer dans le sein d'une gondole tendue de noir comme un cercueil; les fenêtres des palais brillent en longues files, en jetant sur les eaux des colonnes de lumière; ma barque vogue rapidement, suivant le cours des flots, et bien loin au-dessus de ma tête, dans le sombre azur, la lune dorée est assise dans sa triste lumière, et je sens dans mon âme un sentiment de farouche tristesse: un cœur dévoré d'une flamme qui n'est pas partagée a besoin de pareilles souffrances et doit se nourrir de larmes.

MARIE.

Oh! Rizzio, vos rêves ne sont pas gais; tant que nous sommes jeunes, nous avons tout devant nous.

RIZZIO.

Non, moi, j'ai tout laissé derrière moi. Le sourire de mon visage, s'il s'éveille parfois, est bien vite éteint! On peut faire refleurir une rose en automne dans une prison de verre, mais comme elle sera triste, pâle et épuisée! A quoi bon cette tristesse? tout cela changera! Je reviendrai un jour! je reviendrai! et pourquoi ne reviendrais-je pas? Pourquoi? Le monde est un abîme; une fois qu'on s'y est jeté, n'en revient pas qui veut. — Mais non, cela ne se peut; on me reverra en Ecosse, dans ces mêmes chambres; cette salle, qui semble pleine de deuil et de tristesse, re-

tentira de bruits joyeux, les murailles seront tout étincelantes de courtisans masqués et splendidement vêtus.

MARIE.

Voyez, Rizzio, voyez cette cour lugubre ; ici les jeux les plus innocents passent pour des crimes aux yeux du peuple ; les courtisans murmureront.

RIZZIO, *avec une gaieté toujours croissante.*

Leurs murmures seront étouffés sous les applaudissements. Et même la moitié des courtisans pourra venir sans masque ; quand ils demanderont : « Me connais-tu ? » chacun leur répondra : « Je ne te connais pas, beau masque ! » Et il ne se trompera pas en répondant ainsi. Celui qui rit l'emporte toujours sur ceux qui pleurent. La jeunesse française visitera en foule ce château, et alors heureux !

(On entend un bruit d'armes.)

MARIE.

Entendez-vous ce cliquetis ?

RIZZIO.

Oh ! non ; c'est ma harpe suspendue à la muraille qui, effleurée par un souffle du vent, a tristement gémi. O ma harpe, j'accepte cet adieu avec reconnaissance, tu es la seule qui me dise adieu ainsi tristement et en soupirant.

MARIE, *avec inquiétude.*

Mais, que fait donc mon page ?

RIZZIO.

Madame, ne craignez rien ! je vais remplacer votre page. —De toute ma vie je ne fus jamais si heureux : c'est un bon-

heur d'enfant. (Il s'assied sur le tabouret, aux pieds de Marie.) Je suis assis à vos pieds... Comme j'y suis bien! C'est maintenant que je ne voudrais pas mourir.

MARIE.

Oh! que dites-vous là! Mourir si jeune, avec un cœur si rempli d'espérance!

RIZZIO.

D'espérance? j'ai voulu lire l'espérance sur votre visage, j'y ai vu passer tour à tour tous les sentiments, tous, excepté l'espérance... Madame! ne vous fâchez pas, que votre page ne lise pas la colère dans les yeux de sa reine; le page est un enfant qui voudrait prendre la lune dans l'eau... Madame, une magnifique guirlande de fleurs orne vos cheveux; donnez-m'en quelques roses.

MARIE.

Rizzio! que voulez-vous faire de ces fleurs?

RIZZIO.

En Italie, sur le marbre béni des autels, je suspendrai ce don précieux, plus précieux que l'or, et on les montrera en disant: Regardez! voici les roses de Marie Stuart, reine d'Ecosse, cet ange couronné.

MARIE, *lui donnant des fleurs.*

Je cède à votre prière, mais je vous défends de faire ce que vous dites; prenez ces fleurs... mais elles sont indignes d'un autel.

(Henri entre par l'escalier dérobé et se place invisible derrière la chaise de Marie.)

RIZZIO.

Madame, je suis votre page : votre page vous en conjure, donnez-lui cet éventail ; le souffle de votre éventail a je ne sais quel parfum magique, qui rappelle l'air des montagnes d'Ecosse ; parfois dans les pays lointains, il m'apportera l'odeur de rose qui vous entoure, alors je fermerai pour un instant mes paupières, et, me laissant aller à l'illusion, je rêverai...

MARIE, *avec un sourire.*

La reine pardonne à son page ; Rizzio n'oserait pas lui tenir un pareil langage. Page ! ne voudriez-vous pas aussi m'ôter ma couronne de la tête ? Il est heureux que vous ne m'ayez pas demandé ma robe de pourpre, et que vous vous soyez contenté de l'éventail. (Elle lui donne l'éventail.)

RIZZIO.

Oh ! merci.

—

SCÈNE VIII

MARIE, RIZZIO, HENRI, *toujours derrière la chaise de Marie*, DOUGLAS, LINDSAY.

DOUGLAS, *saisissant Rizzio à la gorge.*

Ce matin, il tenait justement un éventail et des fleurs. Les fleurs et l'éventail vont maintenant le suivre au tombeau.

RIZZIO.

Madame!...

MARIE, *se levant.*

Arrêtez, Douglas ! D'où vous vient cette audace ? Quoi ! vous dans la chambre de la reine ! Vous insultez votre reine ! Arrêtez ! arrêtez ! Douglas, sortez ! la reine vous en conjure.—Non, je puis donner des ordres : hors d'ici ! votre tête est en jeu. Rizzio ! approchez.

DOUGLAS.

Vous l'appelez en vain, Douglas le tient dans sa main de fer ; il n'échappera pas à la mort. (A Rizzio.) Fais ta prière ! dans un instant tu seras en enfer ou au ciel !

MARIE.

Douglas ! hors d'ici ! hors d'ici ! vous allez souiller les degrés du trône. Pensez-y bien, vous me supplierez en vain à l'heure de la mort, le bourreau vous arrachera vos éperons et vous souffletera le visage de sa main ; aux yeux du peuple, le bourreau vous déshonorera sur l'échafaud !

DOUGLAS.

Pas de vaines menaces, madame ! Vous savez que j'ai des armes. Dès que Douglas aura allumé sur son château le fanal d'alarme, on verra ses vassaux se rassembler en foule. Et je craindrais une femme ? — Mais pourquoi engager une lutte ? Sur le même vaisseau qui devait emporter celui-ci, je partirai pour le pays de France : je vais quitter mon armure, je puis m'envelopper dans ce manteau de soie, je prendrai ces plumes d'autruche, je prendrai ce glaive doré, j'étudierai bien mon rôle de plat valet ; et alors je me verrai entouré d'une foule de ces bouffons de France : à la cour de leurs rois, je sèmerai l'intrigue et

la trahison, je serai le premier à la table des festins, je me glisserai dans la faveur des grands, je me ferai joueur de harpe... A moins que je ne sois trahi par une goutte de sang qui tachera mon front, ou par ces vêtements souillés, ou par ces plumes brisées. Meurs, Italien... Non, je ne puis frapper avec le poignard, jamais je n'ai tué avec un poignard. (Il jette son stylet.)

MARIE.

Oh! mon Dieu! Douglas, Douglas : non, je ne puis croire que vous osiez le tuer.

DOUGLAS.

Je vais vous en convaincre. Un Douglas offensé par des paroles exécute ses menaces par le glaive.

MARIE.

Douglas! Malheureuse que je suis, je m'abaisse jusqu'à la prière... jamais je n'ai vu de sang!... ce spectacle horrible, éloignez-le de moi; éloignez de moi ces images sanglantes.

DOUGLAS.

Je voudrais que les murailles fussent garnies de miroirs, pour que vous puissiez voir mille fois sa mort; je voudrais que le gémissement de Rizzio, répété par l'écho, retentît de telle sorte que vous pussiez l'entendre mille fois. Puisse son sang pénétrer profondément dans ces dalles, puisse-t-il y laisser à jamais la souillure du crime (1). (Il prend l'épée d'Henri et en perce Rizzio.)

(1) Ce sang est en effet resté ineffaçable. Voyez pour tous les détails de cette scène l'excellente *Histoire de Marie Stuart*, par M. Dargaud.

RIZZIO.

Oh! Marie! Marie!... Mon Dieu, ayez pitié de moi. Oh! oh! oh! (Il expire.)

MARIE.

Rizzio!... Mon Dieu, ayez pitié de moi... Arrêtez, je vous prie,—il a encore gémi,—j'ai entendu. Oh! si Henri était là... Quel silence de sépulcre! Où est Henri? Henri? mon époux!

HENRI, *se penchant, tout bas.*

Je suis ici, près de vous.

MARIE, *se détournant lentement.*

Il était là, Henri! mon époux? Mon Dieu! (Elle tombe sur le dos de sa chaise.)

HENRI.

Elle a perdu connaissance. Emporte ce cadavre.

DOUGLAS, *d'une voix sombre.*

Je suis venu pour tuer, non pour emporter les corps: appelez les fossoyeurs. (Lindsay tire le corps hors de la salle et revient.)

HENRI, *à Douglas.*

Douglas, tu es affreusement pâle à présent. Ton courage de chevalier s'est-il si vite évanoui? Tu devais revêtir ses vêtements?

DOUGLAS.

Tout souillés de sang noir?

HENRI.

Ce meurtre te tourmente?

DOUGLAS, *s'approchant, regarde Henri en face.*

Et toi, Henri? Ecoute! tes mains aussi sont teintes du sang de Rizzio, tu as tué un homme : maintenant rentre en toi-même! Avais-tu quelque sujet de vengeance ou de colère? Et tu es calme, vois quelle différence entre nous : moi, je me suis vengé d'une tache faite à mon honneur, et je suis bouleversé! Allons, rassérène ton front... nous ne nous ressemblons guère. Gagne maintenant ton lit, tu auras une nuit tranquille; et quand au matin tu te réveilleras, je souhaite que l'aurore, en se levant dans le ciel, voie le visage de Darnley aussi florissant qu'aujourd'hui. Pour moi, reine, pardon! pardon! Je vais dans les pays lointains, èxilé, vil assassin, portant le stigmate du crime. (Il sort.)

LINDSAY.

Ces chevaliers ne méritent guère le nom de chevaliers.

HENRI.

Ecoute! la reine va bientôt ouvrir les yeux : sortons d'ici.

LINDSAY.

Venez! allons à la chasse...

HENRI.

Lindsay, tu connais peut-être les sentiments de la reine? Elle va me haïr?

LINDSAY.

Laissez là une crainte hors de saison; venez, venez, sire, suivez-moi, j'entends des pas. (Il entraîne le roi qui hésite.)

—

SCÈNE IX.

MARIE, *évanouie*, BOTHWELL.

BOTHWELL.

La reine est-elle endormie? son sommeil est bien profond. Quel est ce sang? La première fois que je dépasse ce seuil, je marche déjà dans le sang? On a commis un crime ici, un crime mystérieux, anonyme... Les lumières à demi éteintes n'ont plus qu'une lueur bleuâtre; des poignards sur le parquet? des poignards! Qui donc a péri? Le roi, peut-être!...

MARIE.

Oh!...

BOTHWELL.

La reine se réveille...

MARIE, *dans le délire.*

Douglas!... ah pitié!... où suis-je? Dieu qu'il fait sombre ici : je me suis réveillée trop tard! Oui, tout est fini... Je suis près de toi... Dieu, ayez pitié de moi!... Il était

près de moi, mon époux Henri était près de moi, meurtrier.

BOTHWELL, *étonné.*

Henri meurtrier?

MARIE.

Il y a peut-être du sang sur cette robe ? Je le vois encore se tordre sous le poignard... Que me veut cette larme?... Qui? moi? pleurer sa perte? Non, c'est la vengeance qu'il me faut; tremblez! payer le sang avec des larmes! Le sang veut du sang; tremblez, une terrible vengeance est suspendue sur vos têtes! La mort est entrée dans ce château, elle n'en sortira pas de sitôt.

BOTHWELL.

Quelle est l'affreuse douleur qui vous accable, madame?...

MARIE, *dans le délire.*

Tu es souillé du sang de Rizzio?

BOTHWELL.

Oh! non; du mien plutôt...

MARIE.

C'est toi, à cette heure? écoute! quel est ton but? Oh! puissent maintenant s'éteindre ces lumières, ces flambeaux, pour cacher ma honte... Je t'aime, Bothwell! Il n'est plus temps de cacher et de taire ses sentiments; je me jette dans tes bras, je suis perdue.

BOTHWELL.

Oh! Marie, la mort seule pourra vous arracher de mes

bras. Voulez-vous la vengeance? parlez! un meurtre? un empoisonnement?

MARIE.

Non, je ne veux rien; écoute, viens devant l'autel du Seigneur, je mettrai ma main dans la tienne puisque j'ai mis mon cœur sur le tien. Mais non; cette main est attachée à une main sanglante, il vit encore, lui! Mon Dieu! qu'ai-je dit? (Elle s'arrache des bras de Bothwell et s'enfuit.)

—

SCÈNE X

BOTHWELL, *seul.*

Il vit encore, lui?... Je suis arrivé à propos. Il aurait fallu attendre longtemps cet aveu: elle s'est trahie aujourd'hui dans son désespoir et son délire. Je développerai en elle cette pensée de vengeance comme une fleur précieuse: belle fleur, qui donnera des fruits empoisonnés. Maintenant la puissance de Satan peut seule me l'enlever! Mon cœur est insensible aux larmes des femmes... Elle veut que je devine sa pensée? Non, je ne comprendrai pas! jusqu'à ce qu'elle me dise : « Bothwell, tue le roi, tue-le. » A ce prix-là, soit; sinon je ne sais pas tuer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

(Les appartements de la reine.)

—

SCÈNE Ire

MARIE, BOTHWELL.

MARIE.

Aujourd'hui je suis plus tranquille; la puissance de la prière endort tous les soucis, calme toutes les douleurs; le temps, la patience, adoucissent les plus cruelles blessures. On peut tout supporter.

BOTHWELL.

Tout?

MARIE.

Les soucis et le malheur...

BOTHWELL.

Et le mépris?

MARIE.

Oh! j'en ai assez supporté pour une femme: je suis assise sur le trône, mais j'ai le cœur ensanglanté.

BOTHWELL.

O Marie! vous vous laissez trop séduire par l'éclat du trône. Un trône, ce sont des planches couvertes de pourpre; la pourpre a disparu pour faire place au crêpe noir; regardez, dans ce trône il y a à peine de quoi faire un cercueil. Ecoutez ce que j'ai vu dans le pays de France; à la mort d'un grand roi, on fait avec de la cire une image qui lui ressemble; sur ce visage sans vie, la couronne brille d'un éclat étrange, rien d'effrayant à voir comme cette image de cire recouverte de joyaux, à côté de ce deuil et de ce cercueil; ne vous offensez pas, Marie, mais la reine d'Ecosse ressemble à cette figure couchée sur un tombeau.

MARIE.

Que veux-tu que je fasse?

BOTHWELL.

Priez et pardonnez!

MARIE.

Pardonner! à qui pardonner?

BOTHWELL.

A tout le monde.

MARIE.

Veuillez vous expliquer. (Bothwell fait un signe de croix.) Pourquoi ce signe de croix?

BOTHWELL.

Madame! je récite une prière, j'entends les cloches qui sonnent la mort de...

MARIE.

Quoi, la cloche? et la mort de qui?

BOTHWELL.

La mort de Rizzio.

MARIE.

A peine ai-je calmé ma douleur et étouffé par la prière le gémissement qui s'élève dans ma poitrine, que le démon me réveille de mon sommeil.

BOTHWELL, *regardant par la fenêtre.*

Voyez, madame! là-bas, dans le lointain, le cortége défile, je vois passer les attelages vêtus de noir; une éloquence payée célèbre les vertus du défunt; et derrière le cercueil marche une longue suite d'amis; mais de tous, le plus fidèle est celui qui dort dans le cercueil. Chacun, en quittant la maison, tenait un cierge allumé, la moitié déjà est éteinte, les autres s'éteignent maintenant; voyez, un seul brille encore et va bientôt s'éteindre à son tour; ils n'éclaireront pas un seul instant les ténèbres de son tombeau, et leur souvenir s'évanouit avec cette dernière lumière. Dors, Rizzio, tout le monde, tout le monde t'a oublié! Cela ne suffit-il pas? Ils ont demandé pour toi le repos éternel.

MARIE.

Ecoute! écoute! que peut faire une pauvre femme? Regarde, Bothwell, ce tableau suspendu à la muraille; le visage pâle d'Henri, si ressemblant, me poursuit de ses

yeux... Je n'en puis supporter la vue. Regarde! il se tourne vers moi et me perce de son regard. Oh ! ce regard n'est pas l'œuvre des hommes et des peintres: c'est Satan qui a transporté sur ce tableau ma pensée, ma conscience, et qui tourmente mon cœur par d'horribles souffrances.

BOTHWELL.

Ah! le regard de Darnley vous est désagréable? On peut couvrir le tableau.

MARIE.

Non, déchire la toile! déchire-la avec ton poignard; à quoi bon ces tableaux ? je l'ai là dans mon cœur.

BOTHWELL.

Madame! j'accomplis vos ordres, en serez-vous plus calme?

MARIE, *avec impatience.*

Tu accompliras mes désirs? Qu'as-tu dit?

BOTHWELL.

Oui, je détruirai ce portrait de Darnley.

MARIE, *avec un soupir étouffé.*

Le portrait?

BOTHWELL.

C'est vous qui l'avez voulu...

MARIE.

C'est vrai, cela m'était sorti de l'esprit; j'ai voulu la mort... de ce portrait. (A part.) Plus d'espérance! il ne me comprend pas, et je n'ose pas m'expliquer.

BOTHWELL.

Madame, je vais vous quitter aujourd'hui, je suis venu vous faire mes adieux.

MARIE, *avec désespoir.*

Que dis-tu, mon bien-aimé ? Ce serait pour une infortunée le dernier coup, le coup de la mort: je n'y survivrais pas.

BOTHWELL.

O madame ! faut-il que je reste près de vous, me l'ordonnez-vous ? vous êtes reine, vous en avez le pouvoir. Dans ce cas, je ferai creuser aujourd'hui ma fosse près de celle de Rizzio; contre les poignards le courage n'est qu'une faible défense.

MARIE.

Tu me déchires le cœur; j'ai l'enfer dans l'âme à présent ! Oh ! se venger ! se venger ! que me reste-t-il autre chose ? Venge-toi !...

BOTHWELL.

Me venger de Douglas ? Impossible, Douglas et Lindsay sont partis tous les deux pour les pays étrangers.

MARIE.

Va les chercher ! non, reste, reste ici ! aie pitié de moi ! Veuille me comprendre ! je t'en conjure ! Faut-il dévoiler dans mes paroles le secret de mon âme, quand je sais que ces paroles me chargeront la conscience et ne s'envoleront pas avec l'écho ? Il faut qu'il périsse !

BOTHWELL.

Qui ?

MARIE, *après une longue lutte intérieure.*

Lui!

BOTHWELL.

Qui?

MARIE.

Le roi.

BOTHWELL.

Il périra!

MARIE.

Oh! tu es l'écho qui répète mes paroles, et je voudrais qu'elles se fussent évanouies sans trouver d'écho. Mais oui, la balance a penché d'un côté, oui, les premiers liens qui tenaient mes secrets cachés sont maintenant brisés, il faut marcher en avant, et je marche toujours, toujours... Où arriverai-je enfin? je l'ignore. Ecoute, tu es pâle, comme si tu voulais me faire un reproche.

BOTHWELL.

Madame, je suis pâle? c'est peut-être un reste de mes anciennes souffrances.

MARIE.

Bothwell, que ton front ne soit pas le miroir où je lirai avec épouvante la noirceur de mes crimes : faut-il que je jette l'ombre du crime sur tes brillantes pensées? Oublie mes paroles imprudentes! je rêvais! oublie mes rêves! ne les confie à personne!

BOTHWELL.

Madame! il périra aujourd'hui.

MARIE, *avec effroi.*

Aujourd'hui ? c'est trop tôt !

BOTHWELL.

Où est Henri ?

MARIE.

Près d'ici, dans une petite maison de campagne, on le dit malade.

BOTHWELL.

Malade ?... Un malade peut mourir. Ne craignez rien, Henri périra aujourd'hui sous le poignard. J'éloignerai le soupçon, la maladie sera seule accusée. Mais j'ai besoin de votre aide... En épouse fidèle, vous devez lui rendre visite ce soir même, et vous lui donnerez une potion qui le fera dormir cette nuit.

MARIE.

Oh ! ce que tu demandes est au-dessus de mes forces ; moi le voir aujourd'hui ! je l'ai vu hier, et demain je dois voir son cadavre. Le voir aujourd'hui ! je ne puis !

BOTHWELL.

Rendez-lui visite, vous détruirez tous ses soupçons, toutes ses craintes ; sans cela il ne dormira pas et échappera à la mort.

MARIE.

Donne donc ! donne-moi cette potion. Je descendrai de mon trône, et, pendant cette nuit terrible, aucun de mes sujets ne sera si vil et si criminel que moi.

BOTHWELL, *tire le poison qu'il avait acheté chez l'astrologue.*

Madame! voici un breuvage formé d'herbes qui me sont bien connues. Qu'Henri le boive jusqu'au fond, malgré la répugnance qu'il lui inspirera; le sommeil est d'un grand soulagement pour un malade.

MARIE.

Et Henri, lorsqu'il aura bu?

BOTHWELL.

S'endormira...

MARIE.

Pour combien de temps?

BOTHWELL.

Je ne sais. (Se détournant, à part) Quand la reine lui aura donné le breuvage, mon poignard sera inutile. (A Marie.) Adieu, madame. (Il sort.)

MARIE, *seule.*

Je l'ai bien observé, à travers les traits de son visage je voulais lire dans son cœur, y découvrir la plus petite ombre de perfidie. Il était triste? le visage de Bothwell est toujours mystérieux; il était pâle? il a toujours été sombre et pâle. Non, ce n'est pas du poison. Quel est l'homme qui ne tremblerait pas en donnant à son amante un instrument de mort? Il faudrait qu'il n'eût pas dans le cœur une étincelle de sentiment; il faudrait que son âme n'ait pas lu dans la mienne. (Elle sort.)

—

SCÈNE II

(Le théâtre représente l'intérieur de la maison rustique où demeure Henri.)

HENRI, NICK.

HENRI.

J'erre comme une âme en peine, Dieu me punit justement, mon imagination en délire se crée de pâles fantômes ; les soucis se tiennent là au chevet de mon lit.

NICK.

Non, sire, regardez bien, il n'y a que votre fou.

HENRI.

Oui, il n'y a que mon fou, les autres m'ont tous abandonné... Mon esprit est le flambeau qui éclaire ces fantômes ; chaque pierrerie de ma couronne pèse doublement, maintenant, de son propre poids et du poids de mon crime, et ce fardeau penche ma tête vers la tombe. Ma couronne m'entraîne dans la mort.

NICK.

Moi aussi, je délire. Voici mon bonnet qui s'est usé dans les salles royales ; jusqu'à présent j'y ai suspendu l'argent que j'ai gagné ; bientôt le bonnet vaudra plus cher que le fou, et son poids m'entraînera. Il ne faut pas de trop lourds fardeaux sur la tête : c'est assez de la raison et de la folie.

HENRI.

Enfant, dans tes discours je vois plus de bon sens que de gaieté sur ton visage. Mais lorsque ma pensée tremblante m'entoure de fantômes, comment faire pour ne pas les voir? Leur regard va me briser le cœur. Comment faire, Nick, pour ne pas les voir?

NICK.

Seigneur, fermez les yeux...

HENRI.

Ce n'est pas devant mes yeux qu'ils sont, c'est dans mon âme! Je les vois comme je te vois, ils sont comme mon ombre à moi, ils ne me quittent pas.

NICK.

Seigneur! éteignez la lampe dans la nuit et vous ne me verrez plus devant vous... Eteignez votre conscience, vous ne verrez plus de fantômes.

HENRI.

Cela est au-dessus de mes forces! Tu n'y penses pas, éteindre sa conscience comme on éteint une lumière? (Regardant le fond de la chambre.)—Regarde! là-bas il est debout, vêtu de deuil, et comme prêt à me révéler le secret de la mort. Muet, sanglant, pâle, il m'appelle à lui. Pourtant les poignards lui ont déchiré le corps en morceaux,— et il s'est levé de son tombeau frais et rose comme un enfant qui sort de son berceau.

NICK.

O seigneur! Rizzio toute sa vie a aimé les bouffons, il est peut-être venu encore me chercher ici après sa mort

Ce qui m'étonne, c'est qu'il s'adresse non à moi, mais à vous; vous devez me ressembler, sire, en ce moment.

HENRI, *sans écouter les paroles de Nick.*

Arrière ! arrière, Rizzio ! ta vue me perce le cœur. Je donnerais tout pour te rendre à la vie ! Ne m'accuse pas, va-t'en, laisse-moi dormir en paix ; tu veux peut-être prendre mon sommeil pour toi, parce que l'insomnie te poursuit dans le tombeau; ainsi là-bas non plus on ne peut pas dormir ! Je te donnerai la vie, mais rends-moi le sommeil; ne reviens pas ! je te donnerai ma propre vie. Oh ! ce visage pâle et ces yeux ouverts et fixes ! (Il rit d'un rire sauvage et égaré). Ah ! ah ! cela me bouleverse tout entier.

NICK.

Cette ombre, sire, réussit mieux que moi à vous faire rire, prenez-la pour bouffon, jamais mes plaisanteries n'ont arraché de vos lèvres un rire si sincère.

HENRI.

Que veux-tu de moi, Rizzio ? Tu me montres tes vêtements ensanglantés ? Tu étais peut-être en état de péché mortel quand nous t'avons tué. Dis-le-moi ! Je suis roi ! je suis riche ! Je ferai dire une messe ! Dis-moi combien il te faut de messes : j'en ferai dire pendant une semaine, pendant un mois, pendant un an, pendant un siècle entier ; quand tu serais un assassin, il faudra bien que ces prières apaisent la colère du ciel, et la voix des prêtres te parviendra encore quand tu seras déjà réduit en poussière dans ton tombeau. Ah ! voilà que j'entends le son de sa harpe !

NICK.

Calmez-vous, seigneur ! C'est le pressentiment de la terreur. La reine approche...

HENRI.

La reine!... Comment va-t-elle m'aborder? elle me tuera de son mépris; le mépris tue comme un poignard.

—

SCÈNE III

MARIE, HENRI, NICK.

MARIE.

Henri! je croyais vous trouver ici au milieu d'une foule de courtisans! et vous voilà solitaire, pâle; dites-moi, n'êtes-vous pas souffrant? Vos yeux sont égarés; sur votre visage on voit encore les traces de l'insomnie.

HENRI, *avec désespoir.*

O Marie!

MARIE, *l'interrompant.*

Calmez-vous! vous êtes malade, mon ami! couchez-vous, dormez, c'est l'insomnie qui vous fait souffrir.

HENRI.

O Marie! je suis coupable, coupable de la mort de Rizzio!

MARIE, *feignant l'indifférence.*

Je l'ignorais; mais que m'importe?

HENRI.

Tu me pardonnes, dis-le-moi ?

MARIE.

Et que vous pardonnerais-je ?

HENRI.

Sa mort.

MARIE.

La mort de qui ?

HENRI, *avec effort.*

De Rizzio...

MARIE.

Je l'ai déjà oubliée.

HENRI.

Je voulais me justifier, t'expliquer mon action, mais cet Italien ne mérite pas que tu y penses.

NICK, *à Henri.*

Cet Italien ne mérite pas que vous y pensiez, Henri. Je vous répéterai ces paroles, vos propres paroles, quand vous ne pourrez pas dormir.

HENRI, *à Nick.*

Va-t'en ! va-t'en, misérable.

NICK, *à Marie.*

Tu m'as pardonné, je puis dormir en paix.

MARIE.

Quand le sommeil fuit loin des yeux d'un malade,

il faut que l'art l'y rappelle. Je vous ai apporté un breuvage soporifique, vous en éprouverez la vertu. Quand vous l'aurez pris, le sommeil vous protégera de ses ailes légères, vous vous endormirez comme un petit enfant et vous aurez des rêves agréables. Je le mêle à la potion.

HENRI, *à Marie qui fait le mélange.*

Merci, Marie !

NICK.

Sa main a tremblé : rien ne peut échapper à ma vue. (A Marie, à part.) Madame, partagez ce breuvage avec le roi; car, qui sait? s'il boit votre remède, peut-être cette nuit même un pareil breuvage ne vous serait pas inutile.

MARIE, *regarde Nick et se détourne avec mépris.*

(A part.) Oh! quel rôle difficile ! Mais il faut aller jusqu'au bout! Chaque regard me décèle, chaque parole me dénonce, et ma pensée m'a déjà trahie aux yeux du ciel. Oh! puissé-je au plus vite m'arracher de cette chambre.

HENRI.

Marie ! Pourquoi porter ces vêtements de deuil?

MARIE.

Vous étiez malade, j'ai voulu montrer par là ma tristesse.

NICK, *à part.*

Ainsi il faut pour cela des vêtements.

HENRI, *attendri, à Marie.*

Je souffre très-peu; on t'a exagéré mes souffrances, on

a voulu t'effrayer... je ne me ressens plus de ma faiblesse depuis que tu m'as pardonné.

MARIE.

Adieu !

HENRI.

Déjà ! où vas-tu ? Reste un instant, encore un mot ! Je l'avoue franchement, et souvent je me le reproche, je t'ai offensée plus d'une fois, pardonne-moi, Marie ! (Il s'agenouille devant elle.) Revois par la pensée tout le temps que nous avons passé ensemble, et s'il est un instant de notre vie qui nous sépare, oh ! je t'en conjure, efface de ta mémoire cet instant maudit.

MARIE, *se retourne en tremblant.*

(A part.) Il demande pardon, comme s'il était déjà sur son lit de mort. Cet homme qui demain peut-être ne sera plus qu'un cadavre, se jette à mes pieds pour implorer sa grâce ; si je ne la lui accorde pas, Dieu m'accordera-t-il la mienne ? (Haut.) Relève-toi, Henri ! et pardonne-moi, oh ! pardonne-moi à ton tour.

HENRI.

Toi demander pardon ! et à qui ? à moi ? Mais quelles fautes ai-je donc à te reprocher ? dis-le-moi et je t'ouvrirai aussi le fond de mon cœur.

MARIE.

Adieu, les heures m'ont paru bien courtes avec vous.

HENRI, *avec tendresse.*

Quand nous reverrons-nous ?

MARIE, *d'une voix tremblante.*

Je ne sais; demain peut-être.

HENRI.

Quel adieu glacé! Nos récentes promesses de pardon et d'amour sont-elles donc déjà oubliées ?

MARIE, *l'embrasse au front.*

Adieu !...

HENRI, *effrayé.*

Tes lèvres sont si froides, que ton baiser a fait passer un frisson dans mes veines.

MARIE, *avec un sourire amer.*

C'est que vous avez la fièvre, mon ami. (Elle sort.)

SCÈNE IV

HENRI, NICK.

HENRI.

O Marie ! ô mon ange ! Grand Dieu, je vous remercie : vous avez changé son cœur, elle m'aime d'amour sincère.

NICK.

Vous croyez, sire ?

HENRI.

Oui, je le crois, je le crois fermement ! Rizzio seul nous séparait. Rizzio est maintenant dans la tombe... Tout a

changé de face, et mon bonheur commence. As-tu vu son sourire? ce sourire tendre et franc : le front calme et serein, je reprendrai ma place près d'elle sur le trône. Réjouis-toi, réjouis-toi, Douglas! j'obtiendrai ton pardon, je te couvrirai de mon manteau royal. Réjouis-toi, mon fidèle Nick! j'ai éteint ma conscience, je ne rêve plus aux pâles fantômes, mais seulement au bonheur; oui, Nick, je te comblerai de présents, je remplirai d'or ton bonnet, e te ferai faire un nouveau costume.

NICK.

Faites-moi donc faire des habits de deuil.

HENRI.

De qui veux-tu porter le deuil?

NICK.

Videz cette coupe, vous y trouverez le breuvage apporté par la reine, et alors votre bouffon pourra prendre le deuil... du roi son maître.

HENRI.

Va-t'en! va-t'en! tu es comme une furie d'enfer! Lâche et soupçonneux, tu mords et empoisonnes de ton venin. Va-t'en! va errer, mendier, et mourir dans la misère! Mais non : ta mort doit servir d'exemple; choisis un genre de mort.

NICK.

Le choix est difficile; la folie est éternelle, et ne saurait mourir; elle forme une chaîne qui se continue à travers les siècles. Je voudrais être décapité, mais le bourreau me dirait : Nick, où est ta tête? — Ah! ah! n'est-ce pas, sire, la joyeuse idée, de n'avoir pas de tête. — Alors, quoi donc? attacher une corde à mon cou? Mais je suis si léger, le

vent me soutiendrait : non, je ne puis être pendu, il n'y a pas de mort pour moi. A moins que... oui, ce sera la mort la plus prompte ; je vais vider cette coupe. Ainsi vous voulez ma mort ?

HENRI.

Va-t'en, monstre horrible ! Misérable ! voilà donc ta reconnaissance envers un si bon maître. Tes remords seront ton supplice. Je te bannis de ma cour.

NICK.

Je me punirai moi-même. (Il vide d'un trait la coupe remplie par la reine.)

HENRI.

Que fais-tu ?

NICK.

Rien, j'ai bu le breuvage de la reine ; je vais m'endormir comme un petit enfant et j'aurai des rêves agréables.

HENRI.

J'ai tremblé malgré moi ; mais de quoi ai-je peur ? il s'endormira, voilà tout.

NICK.

Oui, je m'endormirai dans mon tombeau, si l'on veut bien m'en donner un. (Il pâlit, s'assied près du roi, et appuie sa tête dans ses mains.) Avant de partir pour le grand voyage, si je revenais par la pensée dans la demeure de mes parents. Je la vois au bout du hameau, cette pauvre cabane ; les murailles sont noircies par la fumée, il y a un tableau sur le mur, et près du tableau une lampe ; un chien garde la chaumière, par-dessus le toit un chêne étend ses branches vermoulues. O mon Dieu ! je vois, je vois là-bas mon vieux

père, qui sur le seuil répare le soc de sa charrue en récitant ses prières. Voilà ma mère qui s'est assise en pleurant près de son rouet, elle chante comme elle chantait près de mon berceau... Oh! qui aurait cru que sous le toit de la misère dût naître un homme qui rirait toute sa vie!

HENRI.

C'est la première fois, Nick, que tu t'enfonces dans ces noires réflexions, — toi qui étais si gai!

NICK.

Eh! sans doute; j'errais par le monde: qui donc aurait reçu sous son toit un orphelin baigné de larmes? Les riches peuvent exhaler leur tristesse dans les gémissements et les pleurs; mais le misérable trouvera moyen de rire, il a besoin de pain.

HENRI.

Nick, qu'as-tu, dis-moi? Serait-ce cette boisson? O mon Dieu! il y a peut-être quelque ressource?

NICK.

Je n'ai plus besoin de rien... Ecoutez, sire! Elevé à la cour depuis mon enfance, j'ai servi de jouet à tout le monde; les courtisans riaient de mes paroles et je voyais du mépris dans leur rire... Mais par le ciel! j'avais un cœur aussi! Je m'étais attaché à vous, seigneur, comme le chien à son maître. Sachant combien le rire suit rarement les rois, je voulais qu'il vous accompagnât partout; maintenant, sire, vous n'entendrez plus ma voix, à moins que vous ne veniez encore rire sur mon tombeau et que le glas des funérailles ne vous rappelle le son de mes grelots.

HENRI.

Il se meurt. Reine, c'est une horrible trahison ! Nick ! Nick ! Et que puis-je faire pour toi ? Tes yeux perdent leur éclat, et ton visage est couvert de la pâleur de la mort.

NICK.

Sire! suspendez à mon bonnet quelques pièces de monnaie et envoyez-le à mes parents. L'or les consolera, ou sinon les secourra du moins dans leur misère ; ils suspendront ce bonnet à la muraille de leur humble chaumière, et quelquefois il leur rappellera leur fils ; que ma mère en filant en face de lui fredonne encore la chanson qui m'endormait autrefois dans mon berceau. O Dieu! que je suis faible ! quel nuage sur mes yeux !

HENRI.

Nick ! tu me fais pleurer ! Regarde ! mes larmes coulent.

NICK.

Sire, je n'avais jamais été la cause de vos larmes, pourquoi faut-il que ma gaieté s'en aille avec ma vie ?

HENRI.

Oh ! ne ris pas ! Ce sourire triste et forcé me va jusqu'à l'âme et me déchire le cœur... Tu meurs pour moi, fidèle et méprisé jusqu'au bout.

NICK, *joyeusement.*

Je vous demande une récompense. Choisissez les quatre hommes les plus savants du royaume ; qu'ils portent le cercueil du bouffon ; qu'ils portent la folie ; et lorsqu'ils se seront bien fatigués sous ce poids, sous le

poids de la folie, on fera savoir à tout le pays que Nick mort pèse plus que Nick vivant... Vous avez souri, seigneur ! oh ! que je suis heureux ! Je voulais voir encore un sourire sur votre visage. Pardonnez-moi tous mes torts, seigneur, mes paupières se ferment, je ne vous verrai plus. Oh ! ce n'est plus qu'un rêve, et si pâle... si faible...

HENRI.

Nick !

NICK.

Adieu ! adieu à jamais !

HENRI.

Mon ami, mon fils !

NICK, *relevant la tête dans le délire.*

Mon fils ! Qui donc m'appelle ! Est-ce mon père ? J'ai beau regarder, il fait trop noir, je ne puis vous voir, il faut que je vous quitte ! Oh ! laissez-moi une place, je viendrai dans votre chaumière : je m'y reposerai, j'ai toujours pensé à revenir près de vous... O ma mère! ma mère ! donne-moi un autre vêtement. Ma mère, comme j'ai souffert en ce monde ! Oh ! (Il tombe aux pieds du roi et expire.)

HENRI.

Il est mort !... C'était mon dernier ami. Regarde ! tendre épouse ! voilà ton œuvre ! c'est ton breuvage mortel qui a tué cet homme : tu l'as empoisonné... et tu crois avoir empoisonné ton époux ? Non, Henri est vivant, mais il est resté seul sur la terre; il est resté seul, seul comme s'il était dans la tombe. Quand tes lèvres ont baisé mon front, l'enfer était en toi, voilà pourquoi tes lèvres étaient glacées. (Il prend une lampe et éclaire le visage de Nick)... Que

je le voie encore une fois... Comme son visage est pâle, ses lèvres sont livides, il s'est couché là sur un lit bien dur... O ciel ! une étincelle de la lampe est tombée sur son visage; insensé, je l'éteins, – il ne peut la sentir, il ne sent plus rien. — C'en est fait de lui... Le désespoir est superflu ! Il faut chercher quelque abri contre la perfidie de cette femme. — Il faut fuir devant elle, fuir? où donc? Je ne vois partout que ténèbres ; et dans ces ténèbres se cachent sans doute des poignards. Est-il un crime, une infamie capable de la faire reculer? Il n'y a pas sur la surface du globe un monstre plus horrible. (Une pause.) Je resterai ici, je verrai demain de quel front elle viendra chercher sur ce lit son époux qu'elle croit mort. Son visage feindra la pâleur, — elle saura bien le rendre pâle. Peut-être entendrai-je ses gémissements derrière la porte de la chambre. Elle est sûre de ma mort ; avant de s'en être convaincue de ses propres yeux, elle pleurera ma perte... Alors je la regarderai... et mon regard la tuera. (Il met la lampe aux pieds de Nick.) Ainsi donc, Dieu veille sur moi, et me préserve de la mort... Mettons la lampe près de lui, couvrons-le d'un linceul ; je vais réciter des prières toute la nuit sur son corps... Seul près d'un mort, dans la nuit noire, seul ! Mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié de moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

Le théâtre représente une salle gothique. Au fond un grand crucifix d'ébène, devant lequel pend une lampe d'argent. La nuit. Les fenêtres sont éclairées par la lumière pâle de la lune.

—

SCÈNE Ire

MARIE, LE PAGE.

MARIE, *d'une voix brève et saccadée.*

Page ! minuit vient de sonner. Eteins tous les flambeaux, ferme les rideaux des fenêtres ; personne ne doit savoir que je veille la nuit.

LE PAGE, *éteignant les flambeaux et montrant la lampe d'argent.*

Et cette lampe, faut-il l'éteindre aussi ?

MARIE.

Laisse brûler la lampe... sa lueur ne peut me trahir aux yeux des étrangers : aux yeux de Dieu peut-être, mais Dieu voit les coupables même dans les ténèbres de la nuit.

LE PAGE.

De quel coupable parlez-vous?

MARIE.

Le roi a-t-il bu le breuvage ? s'est-il endormi d'un profond sommeil ? Bothwell est bien long à me venger : que fait-il si longtemps ?

LE PAGE.

J'ai vu Bothwell ; il errait sous les arbres solitaires qui entourent la maison où habite le roi.

MARIE.

Tu l'as vu ! Avait-il un poignard?

LE PAGE.

Il n'avait pas d'armes, mais son visage était pâle et effrayant.

MARIE, *avec tristesse.*

Comme le temps passe vite ! Quel changement terrible ! Le présent est empoisonné, et peut-être aussi l'avenir! Il y a quelques années, à la cour de France, j'aimais tout le monde et tout le monde m'aimait ; je riais comme un enfant à la vue de nouveaux bijoux, je riais comme un enfant en entendant un soupir étouffé, je souriais en tressant mes blonds cheveux devant un miroir, et en mettant des roses dans ces tresses odorantes... et aujourd'hui...

LE PAGE, *apportant un miroir.*

Aujourd'hui, madame, regardez dans ce miroir ; pouviez-vous être plus belle autrefois ?

MARIE.

Page ! tu m'as fait mal en me montrant dans ce miroir mon visage pâle comme la mort.

LE PAGE.

C'est peut-être l'éclat du cristal qui a ébloui vos yeux ? Mais vous êtes ici dans l'obscurité, une seule lampe brûle encore... Cette lumière vous est-elle désagréable ? je vais cacher la lampe.... Madame ! vous m'effrayez ! vous devenez de plus en plus pâle. Comment pourrai-je dissiper cette noire tristesse ? Aimez-vous les contes ? Voici une curieuse ballade, qui circule parmi le peuple d'Ecosse. Permettez-moi de la chanter ! Vous ne dites rien, je commence... Ecoutez ! c'est une vieille mère qui cause ainsi avec son fils. (La reine est assise, pensive; le page chante la ballade suivante.)

« — O mon fils ! mon fils ! pourquoi depuis ce matin es-tu toujours si triste? Ton visage est bouleversé, ton glaive a des taches de sang... — O ma mère ! ton fils a tué un faucon, voilà pourquoi son visage n'est pas joyeux, voilà pourquoi son glaive est ensanglanté.

« — O mon fils ! mon fils ! la mort d'un faucon n'aurait pas laissé tant de remords sur ton front, tant de sang sur ton glaive. — O ma mère, ma mère ! j'ai tué mon cheval ! qui courait si vite à travers la plaine, et qui le disputait de vitesse au zéphyre.

« — O mon fils, mon fils ! tu te défends mal, tu aurais peut-être pleuré ton cheval, mais ta pâleur vient d'une autre cause. — O ma mère ! ma mère ! j'ai tué mon père ! C'est la pâleur du remords qui couvre mon front, c'est le sang du père qui souille le glaive du fils.

« — O mon fils ! mon fils ! après un acte pareil où t'enfuiras-tu ? dans quelle contrée trouveras-tu un refuge, mon fils bien-aimé ? — O ma mère ! ma mère ! jusqu'au

bout du monde, j'irai méprisé, errant, exilé, chercher le calme du tombeau.

« — O mon fils ! mon fils ! va dans les pays lointains ! Mais que laisseras-tu pour tes enfants, pour ta femme, en fuyant sous les cieux étrangers ? — O ma mère ! ma mère ! qu'ils reçoivent de moi un héritage de misères, qu'ils aillent mendier leur pain devant le seuil des voisins.

« — O mon fils ! mon fils ! couverte de deuil, ta mère restera, et quel souvenir à sa mère laissera l'assassin ? — O ma mère ! ô ma chère mère ! à toi ma malédiction ! c'est toi qui m'as engagé à tuer mon père. »

MARIE, *sortant tout à coup de sa rêverie.*

Malédiction ! quoi ? malédiction sur moi, pour avoir engagé à tuer, qu'as-tu dit ? qui ? mon père ! mon mari ! le roi ! Page, est-ce à moi que tu parlais ? La puissance de tes malédictions va me tuer... moi.. à mon tour...

LE PAGE.

Cette ballade mélancolique m'attendrit, et vous, elle vous a épouvantée... La reine est souffrante aujourd'hui.

MARIE.

Mon page ! qui t'a mis dans la bouche de semblables paroles ? Toi me maudire ! qui donc t'a appris à maudire ? J'avais caché jusqu'à présent mes noirs projets à ce page, je n'osais pas l'effrayer, je n'osais lui en parler. Malédiction ! oui, malédiction sur moi, pour avoir engagé à tuer. — C'est Bothwell qui parle ainsi, ô Dieu ! C'est Bothwell qui parle ainsi !

LE PAGE.

Je ne comprends pas ce qui a pu l'offenser.

MARIE.

Il ne comprend pas, dit-il, et il me maudissait ? il me

reprochait mes fautes. Enfant, encore si jeune, et si dissimulé !

LE PAGE.

Madame, voici Bothwell qui se dirige de ce côté.

SCÈNE II

MARIE, LE PAGE, BOTHWELL.

MARIE, *regardant fixement Bothwell.*

Bothwell ! qu'est-ce donc ? tu te tais...

BOTHWELL.

Le temps découvre tout, le temps est un mauvais confident...

MARIE.

Bothwell, il vit ?

BOTHWELL.

Il vit ? je ne sais, madame ;— il pourrait être mort maintenant.

MARIE.

Ainsi tu n'as pu achever ton crime après l'avoir commencé ?

BOTHWELL.

Je n'ai pas vu le roi d'aujourd'hui...

MARIE.

Alors il vivra ?...

BOTHWELL.

Il mourra... Peut-être est-il déjà mort!...

MARIE.

Comment ? puisque tu ne l'as pas vu...

BOTHWELL.

Mais vous, vous l'avez vu...

MARIE.

Mon regard suffisait-il pour le tuer ?

BOTHWELL.

Vous le vouliez peut-être ?

MARIE.

Non, c'est toi qui le voulais ! Mais je ne pouvais le tuer d'un regard. Oh ! Bothwell ! si tu comptais sur moi, tu as manqué ton but; oui, je ne me reproche qu'une faute, l'hypocrisie : je lui ai souri...

BOTHWELL, *ironiquement.*

C'est ce sourire qui l'a tué... En un mot il n'est plus. Ne m'interrogez pas, il s'agit maintenant de faire disparaître les traces de notre crime : le roi dort profondément ; mais sous sa tête il y a du soufre et du salpêtre. Donnez-moi un flambeau.

MARIE.

Mon ami, la lune brille dans le ciel, à quoi bon un flambeau ?

BOTHWELL.

Il est mort... Il faut l'enterrer.. J'ensevelirai Henri sous les ruines de sa propre maison.

MARIE.

Mais il vit ?...

BOTHWELL.

Alors il s'envolera au ciel tout vivant... Sous sa maison une mine est toute prête et n'attend qu'une étincelle... Du feu ! du feu !

MARIE.

Malheureuse que je suis ! Que faire ?...

BOTHWELL, *avec violence.*

Donnez-moi du feu.

MARIE.

Les ruines t'écraseront aussi.

BOTHWELL.

Du feu !

MARIE.

Les flambeaux sont éteints...

BOTHWELL, *montrant la lampe.*

Cette lampe qui brûle là-bas... elle me servira...

MARIE.

Mais c'est celle de mon oratoire!

BOTHWELL.

Page ! donne-moi cette lampe...

MARIE.

C'est la lampe de l'autel.

BOTHWELL.

Ce n'est pas la première fois qu'une lampe d'église éclaire un enterrement. Je vais au cimetière creuser une fosse à un mort.

MARIE.

N'as-tu donc jamais cherché de consolation aux pieds du Seigneur? Regarde : à la lueur de cette lampe brille une croix d'airain et un Christ d'ébène : il souffre sur la croix! Il me semble voir pâlir ce front d'ébène ! Il lit dans nos pensées, il entend chacune de nos paroles... Mon Dieu !..

BOTHWELL.

Est-ce la mort d'Henri que vous demandez à Dieu, madame ? (Elle se met à genoux devant l'autel.) Vos prières sont exaucées, à cette heure peut-être Henri rend le dernier soupir.

MARIE, *se relevant brusquement.*

Que dis-tu ? Henri expire maintenant ? et moi je prie.

BOTHWELL, *prenant la lampe.*

Vite ! faisons disparaître la trace du crime.

MARIE.

O Bothwell ! Bothwell ! cette lampe est bénie...

BOTHWELL.

Ne craignez rien, elle reviendra devant l'autel, l'eussions-nous souillée de sang.

MARIE.

Suspendre devant l'autel une lampe ensanglantée ?

BOTHWELL.

Vaine terreur ! Si après votre crime vous vous présentez devant la face de Dieu, la lampe après un crime peut bien brûler devant l'autel. La lampe n'est que le vain instrument de nos mains, elle fera moins horreur à Dieu, car elle sera moins coupable.

MARIE.

O mon Dieu ! que faire dans ce tourment horrible ?

BOTHWELL.

Lisez votre livre de prières.

MARIE.

Il fait si sombre dans cette salle.

BOTHWELL, *avec ironie.*

Alors faites semblant de lire, tâchez de tromper Dieu. Si Dieu ne vous admire pas, les hommes vous admireront. « Voyez, dira-t-on, quelle angélique sainteté ; cette femme deviendra une sainte avant sa mort, une auréole céleste luira bientôt autour de son front ; voyez ! elle prie pour la mort de son époux... » O Marie, laissez là la terreur et les vains préjugés, si Dieu doit prononcer, son arrêt est déjà porté. Soyez tranquille. Cette lampe enlevée aux autels ne fera pas pencher davantage la balance de la justice. Adieu

MARIE.

Arrête, Bothwell!

BOTHWELL.

Adieu!

MARIE.

Je t'en conjure! Arrête! J'oublie toutes les offenses de Darnley.

BOTHWELL.

Oui! mais il n'est plus temps de reculer. (Il sort.)

—

SCÈNE III

MARIE, LE PAGE.

MARIE.

Il est parti... Je ne l'ai pas retenu!... Je sens que j'aurais pu le retenir... Que mon cœur est noir! D'un seul mot je pouvais le retenir et je ne l'ai pas voulu. Qu'on nous prépare maintenant notre couche nuptiale.. Oh non, non, le bonheur n'est pas fait pour moi. Page, parle-moi franchement, je dois être effrayante à voir?...

LE PAGE.

Madame! vous êtes pâle.

MARIE.

Mets-toi à genoux, là-bas devant l'autel, et prie pour moi. (Le page va se placer près de l'autel, mais il regarde la reine avec inquiétude.) Je sens tomber sur mes yeux je ne sais quel sommeil pesant : je rêve et je veille ;— mes rêves prennent une forme... Un trône et des milliers de lumières,— moi, assise sur ce trône... Maintenant, tout s'obscurcit... Vêtue de la pourpre et de la couronne, je m'avance. — O mon Dieu, mon Dieu ! les murs d'une prison... Qui m'a jetée dans cette ombre, qui m'a enfermée vivante dans ce tombeau ? Autour de moi, encore quelques amis fidèles. Pourquoi pleurent-ils ? pourquoi sont-ils vêtus de deuil ? Et ce prêtre qui debout près de moi me rappelle mes noirs forfaits : quels forfaits? La nuit d'aujourd'hui, les crimes d'aujourd'hui !... Maintenant, tous sont partis, le prêtre s'éloigne ; j'entre dans une salle ; c'est la salle du trône... Mille flambeaux l'éclairent d'une lueur sombre et rougeâtre ; sur mon trône est assise une femme étrangère. O Dieu ! c'est la salle du trône ; elle est tendue de noir. Les fleurs qui l'ornaient sont remplacées par de funèbres cyprès... On me fait mettre à genoux, pourquoi ? Pour prier Dieu.....

LE PAGE, *s'approchant.*

Madame ! je retrouve dans ces rêveries les prédictions bizarres de votre astrologue.

MARIE.

Mais pourquoi viennent-elles maintenant se présenter à ma pensée ? Mon imagination les a revêtues de couleurs vivantes, elle me montre clairement les personnes et les visages.

LE PAGE.

Ma bonne maîtresse ! votre esprit est malade et troublé.

MARIE.

Page, n'entends-tu rien?

LE PAGE.

Les environs sont plongés dans le silence; seul l'écho du palais répond à nos paroles; seul, le vent balance les branches des hêtres, et les rayons pâles de la lune tombent à nos pieds à travers les fenêtres gothiques.

MARIE.

Quoi? la lune brille encore? Que le visage de Bothwell doit être pâle à la lueur de la lune! Sur son front assombri repose endormie la profonde pensée du crime; la lune projette derrière lui sur l'herbe son ombre gigantesque; il erre, il cache dans ses mains la lumière de la lampe, de peur qu'elle ne soit éteinte par le souffle du vent... Oh! si elle pouvait s'éteindre! il reviendrait le visage sombre, mais au moins je ne lirais pas le crime sur son visage. Non, non, la lampe ne s'éteindra pas; le vent ne fera qu'aviver la flamme. Henri périra!... Oh! mon Dieu! ayez pitié de moi! (Une pause. Sa terreur augmente.) Ces paroles, ce sont celles de Rizzio! Est-ce encore cette horrible nuit qui revient? Regardez, il se réfugie sous ce vêtement royal... Je n'ai jamais vu couler le sang!... jamais ma robe n'en a été souillée.. Arrêtez, Douglas! Regarde, page! regarde là, derrière moi, dans l'ombre, y a-t-il quelqu'un là derrière moi?

LE PAGE.

Qui donc?

MARIE.

Le roi.

LE PAGE.

C'est un fantôme de votre imagination.

MARIE.

Entends-tu? il le répète : je suis ici, ici, près de toi! Il est près de moi, ici dans cette salle, à cette heure encore? Je n'ose retourner la tête... Il doit dormir dans le tombeau, et il est près de moi ; non, cela ne peut être ! Mais il est encore temps ! Page ! il est vivant ! le roi est vivant ! Cours, arrête Bothwell ! cours, mon cher page ! O page, tu as frissonné ! De joie ou de terreur? Cours, cours, que je suis malheureuse ! Il va tuer le roi; pour l'amour de Dieu, cours...

LE PAGE.

Bothwell ne voudra pas m'entendre.

MARIE.

C'est vrai... Porte-lui de ma part, porte-lui cet anneau d'or. Oh! il est temps encore, il est temps. Partout les ténèbres, le silence; non, le roi ne peut mourir; les remords me tueraient.

LE PAGE.

J'y cours. (Il court à la porte, mais il chancelle et tremble sur le seuil.)

MARIE.

O mon Dieu ! mon Dieu ! cours, mon cher page ! qu'attends-tu donc ?

LE PAGE.

Reine ! je n'ai pas la force ; quelle étrange faiblesse !

MARIE.

Cours, page !

LE PAGE.

J'y vais, madame! j'y vais, j'y vais... Oh! (Il tombe.)

MARIE.

Page ! mon cher enfant! Page ! dis-moi un mot, un seul mot! Est-ce qu'il va mourir aussi, mourir à la fleur de l'âge? Non, cela ne se peut.

LE PAGE, *d'une voix faible.*

Ces douleurs passeront... Je suis endormi... Madame, m'aimez-vous?

MARIE.

Comme un fils! Mon page ! réveille-toi! prends cette goutte de vin, cela te ranimera peut-être?

LE PAGE, *d'une voix tremblante.*

Du vin, j'en ai bu ce matin déjà... Marie, ma reine, oh! oh! oh! (Il expire.) (1)

MARIE.

Page! mon ami! page! je l'appelle, je le secoue, et il ne se réveille pas ! Mon Dieu! ce sont mes crimes que tu fais retomber sur cet enfant! Il y a déjà autour de moi un souffle de mort qui tue les hommes, et qui ne peut pas me tuer, moi, comme si j'étais indigne d'être immolée (A genoux sur les degrés devant le crucifix.) Mon Dieu! je vous

(1) L'idée de ce page a été fournie à Slowacki par une création analogue dans l'*Abbé* de Walter Scott; c'est chez les deux jeunes gens le même dévouement à la cause de Marie Stuart, la même adoration pour la dangereuse enchanteresse.

en prie! rappelez-moi auprès de vous! j'ai toujours cherché le calme dans les trésors de la foi. Pourquoi avez-vous chargé mon front d'une couronne? pourquoi m'avez-vous revêtue de la grandeur terrestre? Il n'est plus d'illusion après une nuit pareille! (On entend l'explosion d'une mine.) Ah!!! (Un silence, elle se relève et court à la fenêtre.) Je vois, je vois des tourbillons de flamme et de fumée, et là haut dans ces nuages noirs, je ne sais quel sombre esprit, qui s'envole au ciel, qui disparaît et reparaît; c'est Henri! Henri! je l'ai reconnu! il est mort! (Elle se retourne vers la salle et recule avec épouvante.) Encore Henri! Henri devant moi dans cette salle! Je l'ai vu il y a une heure, il était pâle et malade, et maintenant quelles brillantes couleurs sur son visage; comme s'il vivait encore, ses yeux lancent des éclairs... Arrière! arrière! loin de moi! Tu viens chercher ton anneau nuptial? Tiens, le voilà, maintenant va-t'en, je ne suis plus ton épouse. Ah! Henri! Henri, tu n'as pas de conscience! Torturer ainsi une âme qui souffre déjà tant de tortures!... Oh! pitié pour moi, je suis malheureuse! Tu veux peut-être voir mes tourments, ma souffrance. Regarde mon visage, un ruisseau de larmes tombe de mes yeux, mais je souffre, je le jure! Tu ne crois pas à mon serment? Tu me croyais encore il y a une heure.

—

SCÈNE IV

MARIE, BOTHWELL.

BOTHWELL, *entre avec la lampe éteinte.*

Marie! fuyons!

MARIE.

Regarde! regarde! Là, devant moi.

BOTHWELL.

Oui, je vois sur les dalles des ruisseaux de sang, c'est e sang de Rizzio.

MARIE.

Non, je ne vois pas de sang, moi, mais dans les ténèbres je vois un corps pâle, inanimé. Nous avons effacé la perfidie du roi par une plus noire perfidie ; j'ai été forcée de lui pardonner; il ne me pardonnera pas, lui!... Regarde là-bas!

BOTHWELL.

C'est le page qui est mort.

MARIE.

Mon Dieu! le page est mort! Bothwell, et comment?

BOTHWELL, *avec un rire farouche.*

Ah ! ah! comment? Il connaissait notre crime... il est mort.

MARIE.

L'infortuné ! O Bothwell ! Bothwell ! non, tu n'es pas un ange ! Je te voyais tout autre naguère dans mon cœur ; arrière ! loin de moi, assassin au front pâle !

BOTHWELL.

Suis-moi !

MARIE.

Où donc ?

BOTHWELL.

Tu te reposeras plus tard sur notre couche nuptiale; en

attendant nous allons errer... Entends-tu ces clameurs? c'est un peuple furieux qui nous poursuit de sa haine; bientôt cette populace sauvage, les armes à la main, envahira les appartements royaux. O Marie, fuyons! fuyons!

MARIE, *s'éloignant de lui avec épouvante.*

Tu me fais peur!

BOTHWELL.

Les cœurs souillés par le crime n'ont pas peur du crime. Ecoute! tu as empoisonné le roi, tu es à moi.

MARIE.

A toi?... oh! non, Bothwell! j'en deviendrai folle.

BOTHWELL.

Ces clameurs sont terribles dans ces ténèbres après un crime!

MARIE.

Qu'entends-tu donc dans ces clameurs? dis-moi, qu'entends-tu?

BOTHWELL.

Une malédiction! Viens, Marie, fuyons, suis-moi, suis-moi.

FIN DE MARIE STUART.

LAMBRO

OU

L'INSURGÉ GREC

NOTICE SUR LAMBRO.

Ce poème, sur la composition duquel je ne trouve aucun détail dans la correspondance de Slowacki, fut écrit dans le courant des deux années 1832 et 1833.

La préface qui suit, et qui fut un événement dans l'Émigration, nous dispense de tout commentaire.

Nous dirons seulement que Lambro, ce prétendu type de l'homme du dix-neuvième siècle, et surtout du Polonais, désespéré de la chute de sa patrie et de l'inutilité de tous ses efforts, n'est, à nos yeux, qu'un fou triste, qui va chercher, dans l'ivresse, des consolations et une exaltation que le vrai patriotisme trouve en lui-même; Slowacki semble oublier ici que patriotisme et persévérance sont synonymes, et que, comme le dit le chant du 3 mai, « la persévérance est la devise des vrais Polonais. »

Non, ce désespoir n'est pas « la pensée mère qui anime notre pays; » ce n'est pas là « l'âme de la nation; » Slowacki nous calomnie et se calomnie lui-même.

Lambro est, d'ailleurs, le dernier de ses héros qui ait ce caractère; ici se termine ce que M. Malecki appelle la

période « pseudo-byronienne » de notre poète : nous ne le reverrons plus désormais, ce désolé présomptueux qui venait occuper le premier plan dans tous les ouvrages du jeune imitateur de Byron (1). Slowacki va comprendre que l'inspiration personnelle doit remplacer l'imitation uniforme d'un modèle toujours le même; Lambro va faire place à Kordian et Anhelli; notre poète sera lui-même, et s'il imite quelqu'un, ce sera Shakspeare, génie profondément humain, ou Dante, le prince des poètes exilés, le favori de tous nos poètes polonais du dix-neuvième siècle.

W. G.

(1) Ici le nom même du héros est tiré de Byron : on sait que Lambro est le père d'Haydée dans *don Juan*.

AVANT-PROPOS.

L'année dernière j'ai publié à Paris deux premiers volumes de poésies; les éloges et les critiques m'ont été également épargnés , et je jette un troisième volume dans ce gouffre muet qui a dévoré les deux autres. Le temps n'est plus, temps heureux pour les auteurs, mais peu profitable à la littérature, où une ode, une *duma*, une ballade insérée au *Dziennik* de Varsovie, donnait le renom de poète. Les trente abonnés du *Dziennik* (ils n'étaient pas davantage) lançaient le nouveau nom sur les parquets cirés des salons, et le poète romantique recevait le baptême de la célébrité; alors les feuilles périodiques, dans leurs phrases moitié germaniques, faisaient entendre de leur bouche de sphinx l'énigme de la nouvelle gloire nationale. Heureux qui la comprenait; plus heureux encore qui aimait mieux croire en toute humilité que de chercher à comprendre. Aujourd'hui les journalistes, ces créateurs de royautés littéraires, ont fait silence. La *Gazette de Varsovie* a inséré par extraits, en six numéros, *Zmija* presque tout entier, sans honorer d'aucune observation l'attaman cosaque ainsi dépecé.

Je n'ai pas l'espoir que *Lambro* puisse jamais apparaître sur le papier gris des journaux; et cela, parce que Lam-

bro est l'image de notre siècle et de ses efforts impuissants, une ironie vivante de la fortune, et que sa vie ressemble à celle de beaucoup d'hommes qui meurent aujourd'hui, dont leurs amis écrivent ce qu'ils auraient pu être, et dont les autres disent qu'ils n'ont rien été.

Lambro s'était mis autrefois à la tête des Grecs, excités à l'insurrection par Catherine II; puis, trahi par la tzarine du Nord, après mille efforts demeurés sans résultat, il s'est fait pirate. Ryga, l'autre héros de mon récit, l'auteur de l'hymne célèbre des insurgés livrés aux Turcs par l'Autriche, périt d'une mort ignominieuse, pendu au mât d'une frégate.

J'ai résolu dans cette préface de me renfermer dans les limites de la stricte nécessité; aussi je ne défendrai ni la composition ni l'idée mère de mon poème. Le monde de la pensée est si vaste qu'on peut y étendre librement les bras sans crainte de les heurter à des limites. Je respecte l'école poétique religieuse, ce cénacle de poètes polonais réuni à Paris, parce que je crois qu'il s'appuie sur une conviction, et qu'il n'est pas sous l'inspiration factice des paroles de Frédéric Schlegel, qui ne voyait qu'une source unique de poésie, la religion catholique. Cependant j'ai pris une autre route que ces poètes parce que je ne crois pas que l'école Lamennais et la poésie qui en découle soient l'expression de notre temps. Dante chantait l'enfer lorsque les hommes croyaient à l'enfer. Voltaire était d'accord avec le matérialisme contemporain; Byron, ce poète qui désespère d'un avenir de doute, a inauguré le dix-neuvième siècle. Ces trois hommes représentent les époques qui les ont vus naître : ils portent sur leur visage les traits et la ressemblance de leurs siècles ; si de la pensée de la majorité des hommes à leur époque on pouvait former une seule statue intellectuelle, cette statue aurait nom : Dante, Voltaire et Byron. Shakspeare s'est élevé au-dessus d'eux, parce que ce n'est pas son propre cœur ni les pensées de son temps, mais le cœur et la pensée humaine indépen-

damment des préjugés et des époques, qu'il a su peindre et créer avec une puissance presque égale à celle de Dieu même. Un degré au-dessous se tiennent les poètes strictement renfermés dans la sphère de leur nation, comme Gœthe, Calderon, Walter Scott; mais leur gloire est grande et inébranlable, parce qu'elle a des nations pour fondements. Cherchons donc par des voies diverses la pensée mère qui anime notre pays; heureux qui pourra concentrer en son âme comme en un foyer et refléter au dehors le plus de rayons possible. Mais c'est une erreur de croire que la nationalité de la poésie consiste à décrire des faits nationaux : les faits ne sont que l'enveloppe, le corps sous lequel il faut aller chercher l'âme de la nation ou l'âme du monde.

Nous la trouverons cette poésie nationale; car aujourd'hui il n'est pas de cour royale qui brise ou dénature les jeunes talents et qui les fasse artificiellement fleurir dans la serre chaude d'un palais. Aujourd'hui les poètes sont les ménestrels des nations; et, pareils aux ménestrels des anciens jours, quand ils voient s'endormir leur maître aux cent mille têtes, ils chantent pour le réveiller, ou bien, près du lit de mort des nations, debout à leur chevet, ils leur prédisent la résurrection. Si notre littérature grandit dans l'exil et contribue à illustrer l'époque présente, un jour nos neveux en parleront les larmes aux yeux, et notre temps recevra d'eux non plus le nom de siècle de Stanislas Auguste, mais celui de siècle de l'infortune de la nation. Pardonnez-moi donc, Polonais, de briguer une des dernières places dans les souvenirs d'une postérité qui sera heureuse un jour.

Écrit à Genève, le 17 avril 1833.

L'Auteur.

LAMBRO

L'INSURGÉ GREC

(Roman poétique en deux chants.)

—

CHANT Ier

Should we again provoke
Our stronger, some worse way his wrath may find
To our destruction; if there be in hell
Fear to be worse destroy'd.... (MILTON.)

Si nous nous attaquons à un ennemi plus fort que nous, sa colère saura quelque moyen plus terrible de nous détruire; si toutefois dans l'enfer on peut craindre encore la destruction.

I

Berce, vague azurée, berce la barque du Grec. Puisse sur les flots la lune dorée lui tracer des sentiers lumineux! Puisse-t-elle marcher devant lui, quand sur cette route il donnera l'essor à ses voiles! Berce-le, vague azurée,

puis entraîne la barque du Maïnote dans un coin retiré de l'étendue des mers, et là dis-lui tout bas : « C'est moi « qui jadis portai les flottes sur mes ailes, jusqu'aux rives « de Salamine ; telle je coulais alors, telle je coule aujour- « d'hui. »

Ensuite pousse-le dans le labyrinthe de l'Archipel. Là sont les montagnes enveloppées d'un voile d'azur, là sur les montagnes les têtes fracassées des colonnes ; au-dessus de ces débris fleurit le laurier rose, l'oranger fleurit toujours au-dessus de ces débris, et tous deux couvrent ces ruines d'une neige de fleurs. Quant aux hommes, — ils souffrent de n'avoir pas osé mourir; leur visage porte l'empreinte de la douleur. Si l'antique Méduse apparaissait ici, si ces hommes tels qu'ils sont étaient pétrifiés par son regard, combien ne verrait-on pas de nouvelles statues se tordant sous l'immortelle douleur de Laocoon. Au-dessus de ce tombeau où dorment pêle-mêle les édifices et les hommes, la lune passe morne tous les soirs. Lorsqu'elle a pénétré les monts de sa lumière bleuâtre, et jeté sur les vallées la neige des brumes vaporeuses, elle cherche les statues qu'elle a vues hier, et dont les visages lui sont familiers depuis des siècles; elle regarde, pâle comme un vieillard qui a survécu sur la terre à sa race éteinte, à ses enfants morts chaque jour un à un, et qui les a tous vus tomber, tous, jusqu'au dernier ; si bien que les siècles ont à ce point rongé son front, que la douleur ne peut plus ni l'assombrir ni le faire pâlir, et que nul n'est capable de lire la souffrance sur son visage.

II

La guirlande rose des îles de l'Archipel est sillonnée par les rames des caïques légères. Telles autrefois les nymphes, telles ces îles aujourd'hui, fuyant la violence des Turcs, revêtent des formes qui ne sont pas les leurs. Telle autrefois

Daphné se vit revêtue des feuilles du laurier, telle Hydra maintenant porte des bosquets de lauriers verdoyants. Ipsara l'escarpée dresse ses rocs brillants, pareille à Niobé, fille de Tantale (1) ; et tandis qu'à ses pieds se brise le flot blanc comme la neige, de son front couronné de neiges éternelles tombent en ruisseaux des larmes de cristal.

. . . .

La ville d'Ipsara, que le ciseau d'un sculpteur semble avoir tirée du sein des rocs ténébreux, est d'une teinte grise à moitié cachée par une forêt de mâts, et que nul fond lumineux ne fait ressortir. Çà et là seulement la tourelle légère des minarets élève jusqu'au ciel son toit couvert de plomb. Plus bas, des rangées de fenêtres, que le crépuscule fait ressembler à des lampes allumées mais tremblantes, pâlissent par degrés, s'éteignent par degrés, et disparaissent enfin dans les ténèbres ; mais la partie haute de la ville a longtemps encore ses toits dorés par le soleil.

La dernière lumière expire dans l'obscurité... Quoique cette cité soit à moitié frappée de mort, on entend un bruit dans la cité, — car les édifices déserts répètent tous les sons d'un écho plus sonore ; bruit triste — où rarement le rire vient se mêler, bruit mystérieux, comme ces murmures que le vent tire d'un coquillage vide.

Les roses s'élèvent brillantes toutes perlées de rosée, et le rossignol chante tristement au fond des harems ; par-dessus les murailles, se penchant sur les rues silencieuses, sont suspendues les fleurs des acacias embaumés. Parfois un flambeau paraît derrière une grille, ou la lune fait reluire la laine d'un turban. C'est un Turc se rendant

(1) Ces quatre vers sont traduits de l'*Antigone* de Sophocle (Sl.). Voyez *Antigone*, v. 822-831. Un autre poète polonais du seizième siècle, Jean Kochanowski, appelé le prince des poètes polonais, a aussi emprunté cette comparaison à Sophocle dans ses stances sur la mort de sa fille Ursule.

sous un toit bien connu, qui, par sa magnificence, efface tous les autres ; là de grandes chaudières versent l'eau de source bouillante dans des tuyaux d'airain par des conduits dorés ; cette eau se précipite dans les fontaines avec un panache de vapeur et livre à l'eau froide, sa sœur, une lutte sans fin; elle l'agite de ses bouillons, l'enveloppe de sa vapeur, avant de lui permettre de la suivre dans une même baignoire. Au milieu de cet édifice, tout enivré du souffle des parfums d'Arabie, un Turc se dirige vers les salles de marbre, qui se rattachent l'une à l'autre comme les anneaux d'une chaîne et se prolongent ensuite dans le cristal menteur des glaces. Ici un Grec empressé circule autour de la salle, et prodigue aux musulmans ses humbles saluts; courbant devant eux jusqu'à terre son front grisonnant, il répand le moka dans le sein des roses du Japon ; puis devant un Grec il pose un vase d'argile, et, lui prenant sa pièce de monnaie, il lui verse un breuvage composé du suc du pavot, breuvage aussi funeste que l'ombre de cet arbre qui endort du profond sommeil de la mort. L'air est obscurci d'un nuage de fumée ; çà et là seulement dans un vase étrusque on aperçoit une rose inclinée sur sa tige. Çà et là brillent des manches de poignards ; là-bas immobiles, les turbans des croyants se sont rangés en cercle, comme des tulipes dans une prairie, et des croissants scintillent au-dessus des turbans.

III

Entre dans la salle un jeune Ipsariote. Il a, comme tout chanteur, le visage pâle et triste, et porte sur le bras une capote de toile, brodée par intervalles de minces fils dorés. On voit à sa guitare, on devine à l'éclair de ses yeux, qu'il parcourt en chantant les hameaux et les villes... Aussitôt la foule des Grecs l'assiége de toutes parts ; et le

fils du prophète laisse tomber sa pipe d'ambre. Grecs et Turcs sont également curieux de savoir quel chant feront entendre ce luth et ce musicien? Va-t-il les amuser d'un conte de revenants? ou d'une des fables étincelantes d'Al Raschid? Le chanteur promène un regard errant sur la salle, comme s'il voulait compter les turbans; puis il ramène ses yeux sur les nombreux visages des Grecs; et, à leur aspect, le son naît soudain dans sa guitare.

IV

RÉCIT DU GREC.

Mon chant trouvera ici peu d'écho, il est l'œuvre du patriotisme et du désespoir. Or ici les visages ont jauni, et les cœurs aussi se sont peut-être flétris? Je croyais trouver ici des hommes, — je ne vois que des cadavres.

Incapable de vous débarrasser de la vie en embrassant la mort, votre courage se borne à des demi-empoisonnements, vous ne savez tuer votre cœur qu'à moitié, vous ne ressuscitez que d'une demi-résurrection, éternellement rivé que vous êtes à des anneaux de fer. Il arrive parfois que le chant en frappant sur les chaînes en fait jaillir une flamme, aussi je chanterai et poursuivrai mon but, je ranimerai le feu sacré, s'il s'en trouve en vous la moindre étincelle. Tel l'Egyptien dans la feuille de l'aloès enveloppe le cœur flétri d'un mort, et écrit sur la feuille des paroles de résurrection; bien que, sous cette enveloppe, le cœur ne retrouve pas la vie, il est du moins préservé de la corruption, et ne se réduit pas en poudre... L'heure sonnera où il devinera la pensée mystérieuse de l'inscription, et la réponse alors se trouvera au fond du cœur.

La pensée du *Fils du chant*, sombre et sans fond, ressemble aux flots de la mer Morte ; ce que vous lui confiez, elle le rejette aussitôt de son sein, mais après l'avoir revêtu de la teinte de ses sombres abîmes, et lui avoir donné l'immortalité de son lit pierreux ; la fleur s'y pétrifie sans perdre sa couleur. Quelquefois le poète ne trouve pas de mots, alors l'auditeur ne pénètre pas jusqu'au fond de son âme ; quelquefois le poète ressemble à un roc glacé, bien qu'un chant brûlant couve dans sa pensée ; alors l'auditeur joyeux le quitte et s'éloigne... Et ce chant dont la moitié seule a pu se répandre, est comme les fruits brillants de la mer Morte ; il renferme en lui des cendres amères.

V

Autrefois le Nord nous mit le glaive en main, puis nous abandonna lâchement à notre impuissance (1). Je fus alors témoin de la lutte, je vis alors la plaine où tomba la fleur de nos guerriers. Je n'étais qu'un enfant et je regardais ce spectacle du seuil de notre chaumière... Un nuage de drapeaux fendait l'air ; dans les rangs musulmans on voyait luire le croissant d'or, et la fumée argentée vomie par les canons ; de là venait le bruit, les grondements terribles et la grêle de traits que nous lançait l'airain ; du côté des Grecs, les croix d'azur, dorées des rayons du couchant, marchaient droit à cette fumée avec l'acharnement du déses-

(1) Il est question de la tzarine Catherine, qui excita les Grecs à l'insurrection, et les trahit ensuite en leur refusant les secours attendus (Sl.). Telle a toujours été la politique russe à l'endroit de la Grèce ; intrigues et trahison, voilà ce qu'on trouve dans tous les rapports des Russes avec les Grecs, depuis le fait dont il s'agit ici jusqu'à l'insurrection de Crète, dont nous venons d'être témoins.

poir. Bientôt elles disparurent dans ces fumées mortelles, reparurent dorées dans le feu, puis pâlirent. Avant la nuit tous les bataillons avaient péri, et toutes les croix étaient tombées parmi les bataillons.

VI

Ainsi pencha la balance de la victoire... Lambro fut épargné par la foudre des Turcs ; il monta sur un rocher, et là toute la nuit il contempla des tombeaux et des tombeaux encore! Le lendemain le retrouva debout sur le rocher, brillant dans les rayons du soleil matinal. Il descendit alors pour aller errer par le monde. Mais il ne partit pas seul, il se trouva quelqu'un pour remplir près de lui les fonctions de page : quel était celui-là? — A vous de le deviner.

Bien des années après, du lieu lointain de son exil il vit les Grecs courir rapides comme le vent, emportant sur leurs montagnes le signe du salut ; un chant se mêlait au son des cloches, — c'était le chant de Ryga (1). Mais le Grec est bientôt réveillé de ses rêves de bonheur ; peu à peu le chant et les cloches firent silence dans les hameaux ; çà et là glissait encore un Klephte (2), mais couvert de sang, et portant avec son sang le désespoir figé sur son visage. Les gémissements et les plaintes ébranlaient les chaumières, et l'écho se répandait en pleurs dans le sein des rochers. Demain, disait-on, sur le mât d'une frégate, le jeune Ryga va périr d'une mort ignominieuse.

(1) L'hymne célèbre des insurgés, écrit par Ryga, commence ainsi : Δεῦτε, παῖδες τῶν Ἑλλήνων (Sl.).

(2) On sait que les Klephtes sont ces brigands grecs, qui, après être restés plusieurs siècles en dehors de la loi, en haine de la domination turque, se sont réunis à leurs compatriotes dans les luttes de l'indépendance.

VII

Sur les sauvages bords d'Ipsara l'escarpée un couvent s'élève et domine la mer; sa croix est la première à saluer l'aurore, ses piliers sont les derniers que dore le soleil. Autour de ce couvent, des colonnes découronnées se dressent comme des palmiers dépouillés de leur feuillage. Là le moine travaille à son propre cercueil, là il cherche un abri contre la haine des Turcs... Cette cloche qui aujourd'hui invite à la prière, c'est aux armes souvent qu'elle appelle le Maïnote; souvent ces tours cernées par les Turcs couronnent leur front de la fumée argentée des canons; souvent à ces fenêtres brillent béantes des bouches d'airain; alors l'humble moine se redresse géant, et parfois poussé par la nécessité du désespoir, il allume une mine et renverse les murs sacrés; on dirait alors que ce moine veut escalader le ciel avec des fragments de roc comme les Titans antiques.

Plus bas sur les rochers s'étale le cimetière des Musulmans. Enchanteur et silencieux, plein d'arbres et de fleurs et de turbans sculptés dans le marbre, c'est comme un morceau de paradis détaché de l'autre monde et transplanté sur ces rocs escarpés. Je m'y trouvais hier... Le soleil se couchait... Caché derrière le marbre des sépulcres, je vis un couple humain debout sur une tombe; je les vis, c'était un Klephte et une jeune Grecque. La jeune femme ressemblait à une Péri par sa beauté, mais quels mots pourraient dire combien elle était belle! Longtemps, longtemps je contemplai son visage, et lorsque ensuite je me réveillai de ma contemplation, j'étais soucieux, rêveur et triste, comme si j'avais longtemps regardé la lune pâle. C'est que sa vie sans doute n'était plus que l'expiation de tout un passé de bonheur, enseveli déjà; son visage

portait l'empreinte de la tristesse, mais non de la douleur; aucune larme n'avait coulé sur le corail de ses joues; son incarnat se noyait dans une blancheur sans rayons, et sous ses vêtements blancs, elle était debout entre les arbres, à moitié inondée des lueurs du couchant, pareille à la fontaine argentée d'un jardin, dont le vent agite la chevelure vaporeuse.

Le Klephte, son costume le disait, avait été soldat; ses vêtements dessinaient la forme de son corps; sa poitrine, emprisonnée dans un corsage de soie où diverses couleurs chatoyaient au soleil, formait une courbure brodée de fleurs dorées. Il portait, jetée sur son bras, une capote blanche comme la neige et une ceinture au tissu d'or; une courroie dorée s'enroulait autour de sa jambe; sa tête était couverte d'un bonnet grec, dont le velours disparaissait sous les anneaux de sa chevelure noire, et que surmontait un gland magnifique se répandant en fils d'or sur ses larges épaules.

Bien qu'ils s'entretinssent à voix basse, je parvins à entendre des fragments de leurs discours.

VIII

« Lambro! quelque artifice se cache sous tes paroles;
« tu ne réponds pas franchement lorsque je t'interroge.
« Sur ton front je lis, avec épouvante, le dernier degré
« de tous les malheurs, — l'ennui. L'éclat de tes yeux
« n'est pas un reflet de ton âme. Le cœur de l'homme est
« comme un diamant : lorsqu'il se brise, une étincelle
« se suspend à chacun des morceaux brisés, et chacun
« brille d'un pur rayon; tandis que sur ton front je ne
« sais quel démon mêle ensemble le désespoir avec le
« rire, le rire amer avec la souffrance... Tu es de ces
« hommes dont le cœur se nourrit de larmes ou de l'âpre

« poison des lauriers. Oh! c'est qu'il est vrai que nous « sommes bien malheureux, et je sens parfois que, « lorsque je te console, mes paroles ont un son ironique « et retombent sur mon cœur. Quand je reviens par le « souvenir dans les régions du passé, j'y vois le pâle dés- « espoir, debout auprès de nous, attendant un moment « de vide dans notre bonheur pour se montrer à nous et « rester avec nous. Il attendit longtemps, mais il finit « par apparaître : un beau soir, nos pensées communes se « séparèrent, et prirent des routes différentes. Aujour- « d'hui encore tu refuses de m'ouvrir le fond de ton « âme, tu te tais..... »

« — Aujourd'hui je ne veux pas te tuer par mes paroles; « car chacune entrerait dans ton cœur comme un poi- « gnard, et y ferait passer un frisson mortel. Puis en- « suite, par un long travail de ta mémoire, elle s'enflam- « merait dans ton sein comme un feu d'enfer; et ensuite, « ensuite, tout ton avenir deviendrait une longue et « terrible agonie. Oh! regarde-moi bien : cette armure « dorée n'a jamais couvert la poitrine d'un Klephte er- « rant; j'ai changé de vêtements : toi tu as changé de « cœur. Tu dois lire sur mon front pâli mes plus secrètes « pensées; tu dois comprendre mes douleurs et mes « crimes, et tu demandes des paroles : Tu ressembles à un « voyageur errant au milieu d'un cimetière et qui ne sait « pas lire les épitaphes des tombes. Connais donc Lam- « bro tel que les hommes le connaissent. Je suis aujour- « d'hui le roi de la vague azurée, je me venge... Aujour- « d'hui le noir pavillon du corsaire jette une ombre de « mort partout où atteignent ses canons; or j'ai oublié « d'effacer de mon front l'ombre que mon pavillon y a « jetée ce matin même; je n'ai essuyé que mon sabre « souillé de sang. Imprudent que je suis! pourquoi « troubler le calme d'un ange?... A moitié maudit, « à moitié oublié, je ravive la flamme du flambeau d'a- « mour, et j'unis nos cœurs par deux talismans, la gran-

« deur des malheurs et la grandeur des crimes. Mon « image prendra des formes gigantesques dans le fond de « ton âme ; je serai comme un ange déchu tout souillé « de sang, tout noirci de la fumée des canons, tout pâle « sous l'éclat des brillants et de l'or. Oh! c'est qu'autre- « fois j'avais une grande âme ! Mais depuis qu'elle s'est « affaissée sous l'uniformité de la tristesse, je suis au « milieu des hommes comme dans une forêt d'automne ; « je brise sous mon pied les feuilles sèches, et je méprise « ces feuilles qui dorent les sentiers de leur couleur flé- « trie ; mais leur craquement m'attriste ! J'aime mieux « les flots qui viennent battre ma barque, et me rendent « mépris pour mépris. La mer, c'est le grand tombeau de « la création ; quand on rêve sur ses flots, les pensées « coulent comme eux. Parfois sur l'étendue des mers, je « meurs de soif, comme si j'étais chargé du crime de « Tantale, et je puis au moins maudire et le ciel et la « mer. Je me suis fait un lit sans cesse ballotté, qui me « berce toujours comme une nourrice. Je ne pouvais pas « dormir sur la terre, et maintenant souvent l'aurore « me trouve accroupi et n'ouvre pas mes yeux par son écla- « tante lumière. Parfois le canon, en m'adressant le salut « du matin, ne peut me réveiller. Souvent je prolonge « mon sommeil, pour vivre en cette vie le moins possible « hors de mes rêves. Mes malheurs, aujourd'hui, ce sont « les tempêtes du ciel ou un cordage rompu par une « maladroite manœuvre. J'ai encore quelque sentiment... « car je me sens ému, et j'ai les larmes aux yeux, lors- « qu'un boulet fracasse un mât avec lequel j'ai fait de « longues courses, un mât coupé dans un grand peuplier « de l'Épire, et qui me rappelait les champs de ma pa- « trie. Mais quand ce sont mes matelots qui meurent, « alors malgré moi il passe sur mes lèvres un sourire « sauvage, comme si je raillais leur maladresse à éviter « la mort. Pourtant ces hommes avaient vécu avec moi « pendant de longues années de soucis et de souffrances,

« ils avaient été mes tigres, mes amis, mes esclaves. Le « dernier amour, celui qui vient de l'habitude, ne peut « plus émouvoir mon cœur pétrifié... Je mets dans la ba- « lance d'un côté un homme, de l'autre côté une bourse « d'or, puis je jette l'or dans les flots de la mer, comme « s'il y avait à cela quelque grandeur d'âme. »

IX

La jeune femme écoute; ses vagues couleurs s'étaient ranimées d'abord et avaient pris de l'éclat. Lorsque Lambro avait ouvert la bouche, un sourire curieux avait éclairé son visage; puis, éteint dans ses larmes, il était revenu si mobile en ses mille nuances, qu'il semblait être l'écho des paroles de son amant, et lorsque ce sourire, perdu dans la douleur, s'endormit peu à peu du sommeil de sa rêverie, elle était semblable à l'épouse de Loth, au moment où elle se noie avec un dernier sourire en une inconcevable douleur, en un sommeil de pierre, et qu'elle écoute encore, tournée vers le passé... Elle prit si bien une forme de froide statue, elle laissa si bien tomber ses bras sans force, que sa robe, descendant de ses épaules jusqu'à terre, semblait se briser en des contours de pierre.

Lambro pâlit, et, d'une voix tremblante, il dit : « Ma « bien-aimée, pardon si mes paroles t'ont dépeint mon « âme plus noire qu'elle n'est réellement. J'ai pris l'habi- « tude de briser des cœurs, et, lorsque je les brise, de « regarder leur souffrance et de rire comme un fou. Mais « ta douleur à toi et ta pâleur de marbre, non, cela est « au-dessus de mes forces, c'est trop pour ma con- « science ! Le croirais-tu, ma bien-aimée ? j'ai honte de l'a- « vouer, moi corsaire sanglant, moi tueur d'hommes, j'ai « horreur du meurtre et des crimes, je couve au fond « de mon cœur une grande pensée qui un jour sauvera

« jusqu'à mon souvenir. O ma bien-aimée! que les « hommes tremblent maintenant, qu'ils fuient devant « mon noir pavillon. Je saurai les trouver; je saurai les « réveiller... si Dieu ne brise pas en moi cette grande « pensée par une mort trop prompte. Tu vois sur mon « front l'empreinte de l'orgueil, c'est un pressentiment « de gloire. Là-bas, là-bas, dans le lointain, j'entrevois « un avenir terrible, mais glorieux : arrière ces ta- « bleaux!... Bien longtemps, ma bien-aimée, nous avons « erré ensemble dans des pays étrangers, bien longtemps « nous avons demandé le secret de notre avenir à nos « pressentiments et aux feuilles de roses arrachées une à « une! Jusqu'à ce jour, je le sens, c'est à toi que se rat- « tachent obstinément ma destinée et mes pensées! Sou- « vent dans ma cabine, caché aux regards des hommes, « enfant que je suis, je me place devant un miroir; là je « répare le désordre de ma chevelure et de mes vête- « ments, et je les orne de pierreries. Sais-tu pourquoi? « C'est que je vois ma propre image se refléter dans tes « rêves, et je me pare ainsi pour ressembler à cette « image; je rassérène mon visage par un joyeux sourire, « jusqu'à ce que la surface limpide du miroir m'ait ren- « voyé l'image de tes rêves avec un front moins pâle et « moins sombre, mais plus tendre et plus jeune.

« Oh! ce monde est cruel, et sa gaieté frappe au cœur « tous ceux qui pleurent soit du sang, soit des larmes. « Évite le monde; il n'a pas été avec nous à l'heure de la « félicité, ce n'est pas aujourd'hui qu'il reviendra à nous; « il n'a que colère pour les grands sentiments, et il ne « pardonne pas à ceux qui s'égarent.

« Tu vois ce couvent qui tient son front caché dans les « nuages : c'est là que je te ferai donner un refuge. Ren- « ferme-toi dans ta cellule paisible, et du haut des ro- « chers regarde pendant la nuit l'immensité de la mer; « tes yeux bleus pourront suivre sur les flots la voile « blanche de mon navire, et lorsque la tempête menacera

« les ondes, lorsque tu prieras Dieu dans ta frayeur, « nous ferons monter au ciel par le même chemin, toi tes « prières, moi mes malédictions.

« Mais avant d'aller chercher le repos au couvent, « demain, lorsque l'aurore blanchira le ciel, viens me « trouver seule là-bas sur la rive, revêtue d'un de ces « manteaux que portent les dames turques; aie de plus « un *kalemkiar* (1) de mousseline noire ou une *tchewra* « aux broderies épaisses, pour que le vent ne puisse pas « la soulever de son souffle et trahir ton visage aux re- « gards de la foule. Demain, n'oublie pas; là-bas ma « barque t'attend à l'endroit où la mer se brise contre « le rocher. Moi-même j'irai, recouvert d'un costume turc, « assister à l'enterrement du dernier des Grecs. »

Il dit, et lorsqu'en prononçant ces dernières paroles, il inclina sur sa poitrine son visage amaigri par la souffrance, je crois avoir vu tomber de ses yeux quelques larmes... Mais je puis me tromper... c'est peut-être un coup de vent qui a fait tomber de l'arbre une fleur d'oranger? Je ne sais s'il pleurait, ou bien si c'était l'arbre.

X

On était au matin. La mer, illuminée par l'aurore, bouillonnait, mugissait et s'argentait d'écume, puis, après s'être brisée contre la digue du port, venait caresser la terre d'une onde calme et azurée. La rive se dressait dans le ciel avec ses noirs granits surmontés de la brillante et joyeuse verdure des palmiers. Ces palmiers dont le sommet se perdait dans les nues étaient tels qu'on nous dépeint les anges, les pieds dans le brouillard et le front dans l'azur.

(1) Espèce de voile employé par les femmes turques. (Sl.)

Oh ! qu'il est triste le profond murmure des flots qui sort du sein calme de la mer ! Cette forêt de mâts ressemble à un bois d'automne à qui le furieux vent du Nord a arraché la moitié de ses feuilles brillantes, en donnant aux autres des couleurs innombrables. La feuille du stathouder s'est recouverte d'or, les roses d'Albion ont l'éclat de l'écarlate, et les fleurs des Francs ont le brillant de l'argent.

Étrange bruit que celui des voiles ! On croit entendre en rêve ces nations qui chuchotent chacune en leur langage ; déchirées par la foudre, ces voiles se plaignent avec douleur, et semblent raconter les malheurs qu'elles ont endurés, et comment elles ont vaincu les vents à la course. Les flots se taisent, bien que peut-être ils engloutissent en ce moment un navire jeune d'espérances; — les gémissements de désespoir, les râles de l'agonie, les flots les sentent bien, mais ils les enferment en leur sein.

XI

Un vaisseau bardé d'un triple airain a placé sur son mât un croissant, trois buntchuks s'est voilé de fumée, a fait gronder ses canons, et est devenu semblable au trône de Satan ; le vent, son esclave, s'est empressé d'emporter la fumée; alors tous les mâts l'ont salué en s'inclinant, et le vaisseau, faisant silence, a bu les fumées de l'encens. Le brouillard du matin, brisé par ce triple tonnerre, a suspendu le long des mâts ses ailes argentées; à l'orient le jour naissant se lève dans toute sa pompe. Notre pauvre langage n'a pas de mots pour peindre les prodiges opérés par le soleil. Tels les nénuphars du Nil qui en s'épanouissant forment tous ensemble un riche tapis de fleurs, ou bien les coquillages et les cailloux lavés par les caresses

des flots, telles, sur l'onde tranquille, formant toutes ensemble de brillantes mosaïques, les barques se sont réunies, se cachant sous leur voile comme sous une aile. Ici c'est un turban doré d'un riche galon, là c'est le voile argenté d'une jeune fille qui flotte aux vents; les barques donnent aux flots des reflets divers, et, revêtue d'or ou de la pourpre de Tyr, toute cette étendue ressemble à une prairie en fleur, à une riche vallée, à un châle de cachemire. Chaque barque tâche de dépasser à force de râmes celle qui la précède, toutes veulent se placer sous le mât où va périr Ryga. Semblables à des vautours avides, ou à des corbeaux qui ont senti un souffle de mort, les hommes sont accourus dans leurs riches nacelles, sur le lit de la mer, puiser diverses leçons dans le martyre du Grec. Il en est beaucoup dans la foule qui apprennent à rire, de ce rire menteur qui veut en vain trahir la force d'âme. Il en est beaucoup qui, revenus chez eux, briseront le glaive qui demain devait se plonger dans le sein des rois; et tandis que ceux-là laisseront aux anges le soin de les venger, il s'en trouvera un peut-être qui apprendra par ce martyre combien il est facile de mourir, et qui mourra.

XII

Ryga monta sur le pont au milieu des Janissaires. Il voulut parler, on lui coupa la parole; il ne put donc que jeter un regard sur les flots, et contempler les monts argentés par les brouillards. Alors s'apaisa le bruit confus de la foule, qui se changea en un murmure indistinct et sombre, et le silence se fit... De ce silence s'élança, égaré, un chant né du milieu de la foule des Turcs et qui, partagé entre plusieurs voix mystérieuses, grandit et se mêla au murmure des flots : il jeta dans la foule l'appel retentissant de Ryga. « Aux armes, Grecs! » mais le Grec reste sourd.

« Aux armes, Grecs ! » Le son fut déjà plus faible ! « Aux armes ! » on entendit à peine, — puis diminuant encore, — le chant disparut et s'éteignit. Ce chant brise le cœur de Ryga à l'heure de l'agonie, mais la joie se lit sur son visage et dans ses mouvements. On dirait qu'il sent d'avance l'immortalité de son âme... Ce qu'il pressent, ce n'est peut-être que l'immortalité de sa gloire.

XIII

Je l'ai vu, Grecs, je l'ai vu de mes yeux monter sûr son haut échafaud ; j'ai tout vu, et j'ai étouffé mes sanglots... Il était si jeune, — il ne ferma pas la paupière, lui si près de la mort, et d'une mort si terrible ! Je le vois encore arracher son voile, je le vois encore, sous la voûte du ciel, s'arrêter sur l'échafaud, et, triste, dire du regard adieu à la terre, aux forces de sa jeunesse, aux rêves de sa jeunesse. Alors l'échelle craqua et se déroba sous lui... Les paroles me manquent... Qui ne lui envierait cette mort causée par la perfidie germanique ? mais qui le vengera ? qui d'entre la nation ?

A cet instant le soleil se levait à l'orient ; ses rayons, ayant secoué la rosée matinale, doraient le visage de Ryga pâle et inanimé, et ses cheveux flottants sur ses épaules. On voyait sur son visage son inaltérable fermeté, échappée au naufrage de son supplice ; la vaine douleur de la vie luttait sur son visage avec la longue et terrible douleur de l'éternité.

XIV

Parmi les spectateurs, une barque s'éveilla tout à coup ; et comme sur un étang on fraie un passage à travers les

roseaux, elle s'ouvrit dans la foule un sentier sinueux; un Turc la poussait d'une double rame, et amusait les Turcs, en faisant jaillir au-dessus des têtes mille cercles liquides et lumineux peints des couleurs de l'arc-en-ciel. La barque, se jouant dans l'eau comme un dauphin, s'enfonçait parfois dans ce chaos d'azur jusqu'à la surface de la mer, si bien que l'écume argentait sa voile; parfois l'esquif doré volait au sommet des vagues à tire d'aile;—mais il s'approchait toujours de la frégate du sultan, et, feignant l'ignorance, il passa les limites prescrites aux spectateurs, sous peine de sévères punitions. Les janissaires qui gardaient le navire n'osèrent faire feu, ils ne redoutaient rien de cette barque légère, car ils voyaient une jeune femme dans cet esquif peint en or. Au contraire, tous en riant maudissaient à haute voix le vêtement turc si fermé, —si jaloux, et ce kalemkiar de mousseline blanche partout brodé d'un or épais et luisant, que l'haleine du vent ne pouvait entr'ouvrir ni la barque écarter par sa course rapide. Cette rose, invisible sous son voile, a voulu, sans doute, avec l'enfantine curiosité du harem, ou peut-être avec horreur, car elle est immobile, voir de plus près le visage du mort. Sous ce voile se cache peut-être un sourire demi-curieux, demi-joyeux, ce sourire avec lequel on arrache des feuilles de roses, ce sourire avec lequel ces anges terrestres voient périr une fleur, un cœur ou un homme.

Tout à coup, à quelque distance de la carène du navire, la barque, poussée d'un vigoureux coup de rame, fendit l'onde et rejoignit la frégate; aussitôt de son sein s'élança une fumée grise, bientôt suivie d'une flamme de soufre.

Le matelot contempla quelque temps l'incendie; puis, lorsque les flammes l'enveloppèrent de tous côtés, il jeta son turban et sauta dans les flots. Cent carabines firent feu sur le fugitif; mais il plongea et disparut dans la mer avant les balles. Au bout d'un instant, l'azur de l'eau se mêla d'écume, le matelot reparut à la surface de la mer, et jeta aux Turcs, pâles d'effroi, un éclat de rire ironique.

Lorsque l'écho du vaisseau répéta cet éclat de rire, et que le soleil éclaira le visage du matelot, je reconnus ce rire, c'était le rire du Corsaire; je reconnus ce visage, c'était le visage de Lambro.

XV

Le brûlot est en feu, et dans sa fumée bleuâtre on voit briller une flamme de soufre; — pâle d'abord, elle caresse le navire comme une coupe de marbre, elle ne peut s'y attacher, elle glisse et retombe. — La voilà sur le pont ; bientôt avec fracas la paroi de chêne se revêt de lueurs rouges, et une étincelle égarée dans un tourbillon de fumée tombe sur les voiles comme une étincelle du ciel. Aussitôt la flamme s'élance rapide au sommet des mâts, et entr'ouvre en même temps la carène du vaisseau... Les vitres craquent, les cordages se brisent et le mât tombe sur le pont avec un son métallique. Des cris de désespoir éclatent dans ce tumulte; mille gémissements se fondent en un seul... tous s'apaisent à la fois... le bruit des flammes devient plus sourd et ressemble au silence, quand l'oreille s'y est habituée. Tout à coup au milieu des flammes s'élance une nouvelle lueur; comme s'il était touché par la baguette magique des anges, avec un grondement volcanique, l'incendie a disparu et a laissé à sa place un abîme — et dans l'abîme une écume bouillonnante. — Toutes les barques sont agitées par des vagues naissantes, et il est tombé sur elles un nuage de cendres.

XVI

Telles furent les funérailles de Ryga... Il n'alla point pourrir dans des caveaux de marbre, son bûcher de chênes

et de cadavres s'éleva sous l'azur du ciel, et la mer fut l'urne funéraire où tombèrent ses cendres. — Mais quelle horrible mort que celle de la jeune fille ! Avait-elle donc en elle l'âme et la force d'un ange ? Entourée de flammes de toutes parts, aucun mouvement ne trahit sa douleur, et elle tomba en cendres dans la barque sans pousser un gémissement.

XVII

Quant à Lambro, il fut sauvé par les flots de la mer, et nagea jusqu'au vaisseau corsaire. Là, il appela son page, — et presque évanoui, couché sur un divan, il lui parla : du chaos de ses pensées tumultueuses sortirent des flots de paroles, où cent mots laissaient à peine fleurir une idée Voici ce qu'il dit à son page : « Il est temps ! il est temps ! « Qu'on change le pavillon..... Mais se soulèveront-ils ? « Lorsque la croix brillera sur le pavillon noir ils diront « peut-être : L'insensé ! c'est trop tôt ! Ainsi tant de tour- « ments pour n'arriver à rien ? Page ! va dans les mon- « tagnes où se cachent les Klephtes, introduis-toi dans les « cafés aux tables de marbre, chante-leur un chant, et « vois s'ils vivent encore ? Vois s'il est des vengeurs pleu- « rant sur des tombeaux ? Mais reviens comme d'habitude « me verser de l'opium, et dispute-moi chaque goutte de « cette liqueur : car ma tête aujourd'hui me pèse terri- « blement et mes pensées aussi... je ne saurais m'ar- « rêter. Aujourd'hui je veux rêver plus longtemps, et « dormir plus longtemps, mais il faut que je vive pour « mourir avec les Grecs... Va, et rapporte-moi de bonnes « nouvelles à ton retour... » « Il dit, et je suis venu ! » — Le chanteur rougit tout entier, il sentit qu'il s'était trahi par ce mot imprudent. Cachant son trouble, il frappa fortement son luth et fit passer sa main sur toutes les cordes

à la fois. Il regarda les Grecs qui l'entouraient... voulant deviner leurs pensées. Puis il rit amèrement, — leur jeta un regard de mépris et sortit... Derrière lui sortit d'un pas rapide une jeune Grecque couverte d'un voile. Sans doute intriguée par ce chant mystérieux, elle rappela le page qui s'éloignait; puis elle causa avec lui longtemps, bien longtemps, dans la rue argentée par les rayons de la lune. Bien qu'on n'entende pas un mot de leurs discours, elle a dû le prier et le supplier vivement, et il a dû consentir, car je vois maintenant à sa main briller à la lueur de la lune une bague de brillants.

—

CHANT II

I

La nuit tombe déjà dans la cabine du corsaire; la vitre d'ambre, inondée par les flots, s'obscurcit par degrés; comme dans les régions de l'enfer le crépuscule est couleur de feu, le calme est sépulcral. — Oui, c'est un enfer... et ces mêmes paroles qui sont inscrites sur les portes de l'enfer viennent avec le premier souffle du vent frapper au visage tous ceux qui s'approchent : « Vous qui entrez, « laissez là l'espérance.» Ici la pensée vieillit dans l'espace d'une heure; — quand on entend au-dessus de sa tête le flot se briser en grondant, les toiles siffler, les cordages s'agiter et gémir, en vain rattacherait-on ses impressions avec une chaîne; elles s'évanouiraient encore, — elles ne sauraient s'expliquer ce mouvement qui semble être le mouvement de la terre, et qui ne peut être saisi que par

le sens de la terreur. Il y a quelqu'un dans la cabine; car, bien qu'on ne distingue aucune forme d'être vivant, on entend souvent de pesants soupirs sortir des ténèbres. — Quelqu'un a dû s'enterrer vivant dans ce tombeau. S'il veille, sa pensée est en proie aux remords; s'il s'est endormi, il a quelque horrible cauchemar.

II

Un page entra (1)... Il posa sur la table une lampe de cristal. Le corsaire était assis près de la table, la tête baissée; il tressaillit, car cette lumière le réveillait de ses rêves, car cette lumière était importune comme la foule qui, à la vue d'un front pâle, s'empresse de crier à la folie. Le corsaire fut long à habituer son visage à la lumière : on aurait dit d'un métal qui se fondait avec peine, et où passait tour à tour le sourire, la douleur et le mépris; ensuite il se revêtit d'une inerte tranquillité, et si un visage peut mourir, le visage de Lambro mourut. Il se reposait sans forces, appuyé sur sa table; devant lui était déroulée la carte du monde connu; toute la terre, entourée du bras de Lambro, était comme enchaînée dans les anneaux de fer de Léviathan.

Les murailles racontent l'histoire sanglante du corsaire. La lampe qui brûle devant lui a été enlevée sur un autel, elle éclaire maintenant le crime, comme autrefois elle brillait devant Dieu. Plus loin un rayon de lune, tombant sur le seuil, se reflète comme un morceau de neige bleuâtre. Divers pavillons, enlevés à des navires étrangers, gémissent déchirés sous les pieds du corsaire. Là-bas, la lampe éclaire une feuille de parchemin, un firman écrit en

(1) Ici les vers de treize syllabes succèdent à ceux de onze. Voy. dans *Zmija* un changement de mesure analogue.

lettres d'or par le sultan; sur le firman, au lieu d'un cachet de cire, est une tête de mort, presque aussi sacrée que celle du sultan lui-même, jaune et luisante, c'est peut-être le plus auguste de tous les crânes. Plus loin des armes incrustées d'or et rouillées de sang: des serpents, s'enroulant sur des coupes de bronze, plongent leur cou dans la coupe et cherchent des restes de poison. Lisez sur ces murailles les crimes de ces bannis; la conscience de cette cabine, ce sont les miroirs de la muraille, dont la surface a été ternie par le souffle de l'humidité, qui se revêtent chaque jour d'un voile plus épais, parce qu'ils n'osent révéler ce qu'ils voient chaque jour. — Parfois on entend le bruit de la mer, parfois règne un morne silence; dans le silence le corsaire lève son front pâle — et écoute. A ses pensées qui s'égarent dans des régions lointaines répondent par leur bruit les gouttes d'eau salée qui, dégouttant des fentes, résonnent comme le verre ou comme la plainte lamentable d'une fontaine au milieu des citronniers.

III

Qu'attend donc le page? Il doit, toutes les nuits (1), préparer une coupe pleine de la liqueur du pavot; car, à minuit, Lambro devient toujours plus pâle, et s'enivre avec passion de ces poisons mortels; il change ainsi sa vie en un songe fiévreux, songe où se jouent des formes si éclatantes, que ce sont les moments de vie réelle qui lui semblent des songes, et ses songes insensés qu'il appelle la vie réelle. La coupe qui chaque jour s'augmente d'une goutte lui ramène les mêmes fantômes et les mêmes visions. Alors son visage pâlit et sa prunelle s'allume; sanglante, elle regarde fixement les ténèbres, puis, blanche,

(1) Ici recommencent les vers de onze syllabes.

elle s'élance dans le monde des esprits — pour revenir, dans le monde de la pensée... Alors il souffre, il délire et supplie son page de verser encore, encore du poison; mais le page le menace comme un enfant, refuse d'obéir, et souvent jette la coupe fatale à la mer.

IV

Que se passe-t-il donc aujourd'hui? La nuit est déjà noire et le page n'apporte pas la coupe accoutumée... Le corsaire ne demande rien malgré son effrayante pâleur; il craint sans doute de ternir par sa fureur le miroir de ses souvenirs et la fiévreuse agitation où le tient le spectre de cette frégate en feu qui se dresse devant lui au milieu des flammes, pleine de gémissements et de tumulte, et touchée du doigt de l'ange de la mort. Voilà pourquoi il ne veut pas de poison; mais aura-t-il la force de résister à sa passion pendant toute une nuit? Il promène partout des regards égarés, puis il se lève et monte sur le tillac du vaisseau.

V

La nuit était calme. Le vaisseau, à l'ancre, recevait les caresses du vent dans ses voiles demi-gonflées. L'air transparent était tout rempli de mystère, de blancs rayons de lune et de mélancolie. L'azur s'était de telle sorte arrondi en sphère, que le grand mât, au sommet recourbé, semblait ne pas oser lever son front superbe sous la voûte de cristal de l'azur céleste. Semblables à des dauphins argentés, de blancs rayons de lune se jouaient en cercles dans les flots tremblants; plus loin s'étendaient des régions azurées par les brouillards, c'étaient les îles de l'archipel, tout odorantes de citronniers; parfois à l'horizon un

rocher noir, couronné de glaces ou couronné d'étoiles, passait devant la lune et se noyait dans les brouillards; parfois avec le bruit des flots arrivait aussi le chant dont le rossignol faisait retentir les jardins; et le vent parfois, de l'haleine parfumée des roses du rivage, caressait les flots tremblants. Toutes les couleurs se perdaient dans l'azur, tous les parfums dans l'odeur mystérieuse des ondes, et tous les sons se noyaient dans un vaste silence.

Lorsque Lambro sortit, les compagnons du corsaire contemplèrent les traits de son visage avec curiosité... La pâleur de son visage inspire l'effroi, surtout quand la lune y jette sa lueur livide... Ils se sont éloignés... Lambro, abrité dans des voiles, regarde la mer et les rocs éloignés; il regarda longtemps, rêva... puis tout à coup il chancela, perdit l'équilibre et tomba évanoui.

VI

Aussitôt la foule des matelots se presse autour de lui... Affreusement pâle, il était à moitié mort. Le page poussa un cri perçant, lorsqu'on apporta son maître évanoui. Lambro, à ce cri, releva ses yeux sans vie, et son visage se ranima sous l'étreinte de la mort. Il ouvrit les lèvres et dit ces paroles incohérentes : « Qui a gémi ici? qui a « pleuré sur moi? Je ne connais au monde qu'une voix « pareille, où des cris d'amour se mêlent aux gémisse- « ments. Page, tu as pleuré des larmes qui ne sont pas « à toi, un autre gémissement pareil me tuerait! Ce gé- « missement de jeune fille entendu dans un rêve a brisé « toutes mes pensées de son étrange accent; j'ai étendu « les bras, et avec un grand effort je suis sorti de ma « léthargie... où donc est-elle? elle était ici. Non, je ne « vois que le page. Quelle douloureuse et terrible impres- « sion a produite en moi le calme de la nuit! Cette

« nuit brillante, pourquoi n'était-elle pas plus sombre?
« J'ai maudit la nuit et le miroir des eaux : cette mer si
« calme, pourquoi n'avait-elle pas de tempête? En la
« contemplant mes sentiments s'évanouissaient, je regar-
« dai dans mon cœur, alors mon front pâlit et des brouil-
« lards tombèrent sur mon cœur comme des flocons de
« neige. Mais je suis mieux... je vais rêver maintenant.
« Page, donne-moi la coupe remplie jusqu'aux bords,
« que je sache au moins que, dans cette coupe féconde,
« je tiens une mort certaine et que je la touche de mes
« lèvres; je ne la viderai pas tout entière, bien qu'il ne
« soit ni prières ni larmes qui puissent retenir ma main
« tremblante, mais je ne veux pas mourir tant que mes
« compatriotes n'auront que leurs gémissements pour
« prière et pour hymnes funéraires. »

Aussitôt le page, obéissant à l'ordre de son maître, lui donna la coupe et recula d'un pas. Cette coupe était merveilleusement ciselée, le suc des plantes ne la remplissait pas entièrement; Lambro s'en saisit et la dévora des yeux, le front pâle et les lèvres livides.

VII

Il a bu, et peu à peu une flamme s'allume en lui; les nuages de son front se dissipent, dans ses yeux brille le feu du délire; ses yeux, tout à l'heure si brillants, si clairs, si transparents, que le regard pouvait y plonger profondément, ont perdu leur calme, sont devenus des étincelles, et, allumés d'une chaleur fiévreuse, se sont couverts de larmes cristallines.

Il appuya son front sur sa main tremblante. Ses yeux, quoique ouverts et fixes, n'avaient aucun éclat, toutes ses veines s'étaient gonflées sur ses tempes, comme des branches de lierre entrelacées; tous ses cheveux, comme des

feuilles d'automne, tremblaient sur son front sans être agités par le vent; et dans ce corps, en apparence immobile comme le marbre, on voyait que les sens étaient bercés par l'ivresse. Ce qui est rêve pour les autres est réalité pour lui, mais réalité lumineuse. Comme des tronçons de serpents ses fantômes mutilés vivent tous d'une même vie. Silence! voici que maintenant un songe enchanteur l'a lancé dans l'azur des cieux... Le charme inexprimable d'une farouche volupté a enfermé dans son souffle haletant et ses sens et sa vie: dès qu'il essaie une parole, elle est coupée et brisée par un éclat de rire; dès qu'il commence un éclat de rire, ce rire meurt dans un soupir... Car ce n'est pas une aile, ni un bras puissant, qui l'a entraîné dans les flots légers de l'atmosphère; c'est le poids de ses pensées qui est tombé du fond de son cœur allégé, et le poids de ses souvenirs qui a disparu de la balance de ses sentiments.

Il s'est levé, et aussitôt des milliers d'éclairs l'ont entouré d'une guirlande de feu. On dirait qu'un millier de mains conjurées agitaient autour de lui un millier de glaives étincelants. Ils se sont éteints, ils se sont noyés dans un sombre azur, transparent, profond et mystérieux comme l'infini... et l'on entend le mugissement de la mer. Ensuite du fond noir de ce sombre azur se détache l'image brumeuse de rêves magiques. Un édifice soutenu par mille piliers, dont les contours se dessinaient dans l'air en légères lueurs, sembla s'élever sous les pieds du corsaire, grandir de chaque côté de lui et envelopper tout le ciel. Une moitié de l'édifice était comme tissée de rayons de lune, claire et pâle comme une nuit étoilée, et d'une transparence bleuâtre et cristalline; l'autre côté était morne et flamboyant comme l'enfer. Un grand miroir semblable à une égide couvrait tout l'édifice d'une voûte de clarté; sous cette voûte se penchaient des cariatides de fantômes, tissés de rayons de lumière bicolores; énormes de près, comme de noirs démons, ils se prolongeaient des

deux côtés, se rapetissant de plus en plus; et de plus en plus éloignés, de plus en plus brillants, ils finissaient par disparaître comme des étoiles lointaines.

Lambro n'osait respirer; car, malgré sa hauteur, cette salle environnée de fantômes était si fragile, qu'une bouffée d'air engloutie dans une poitrine humaine aurait pu faire écrouler ces colonnes d'esprits. Il restait donc immobile, et retenait son souffle, pour ne pas ternir le miroir magique. Dans cette forêt de colonnes il voyait des ombres humaines, c'étaient les spectres des Klephtes morts depuis longtemps; tous mêlés au rayonnement de l'édifice, tous pâles et mornes sous leur vêtement argenté ou sanglant, ils se réunissaient en foule, légers et nombreux comme une nuée de feuilles tourbillonnantes. Mais quand ils se sentirent touchés des regards d'un vivant, l'orgueil humain reparut sur leur visage. Marqués du stigmate de Caïn et encore revêtus de la livrée de la terre, ils n'avaient pu prendre place parmi les chœurs des anges, et Lambro les voyait à moitié livides, à moitié étincelants d'or et d'écarlate, dans leurs costumes d'autrefois, se détacher comme une oasis de fleurs sur ce désert d'argent et de flamme.

Dès que Lambro se trouva dans ce cercle magique, des millions de fantômes le regardèrent, et l'emprisonnèrent tellement dans les chaînes de leurs regards, qu'il ne put fermer les yeux; il sentit sur son front le contact brûlant du regard de ces esprits, et il frissonna lorsque dans le silence cent voix s'écrièrent avec un murmure croissant pareil à celui d'un torrent : « Pourquoi n'es-tu pas mort, quand les autres sont morts ? »

VIII

Le visage de Lambro devint effrayant de souffrance; il ouvrit la bouche, et voulut parler, mais il ne put. Ensuite

seulement un mot entrecoupé d'un soupir, ce mot : « Je vis, » s'élança du fond de sa poitrine... Il se leva de son divan, étendit les bras, sembla lutter contre le sommeil et l'emporter sur lui.

Il regarda tout autour... « Page! donne-moi la « coupe; j'ai bu trop peu de ce poison brûlant, puisque « mon rêve est allé se briser contre l'écueil d'une pensée « humaine... Je n'ai pu mourir, et je regarde la vie « comme un châtiment; oui, c'est un infernal châtiment « du ciel que la vie... Être en ce monde l'harmonie « d'une corde brisée qui effraie les cœurs noyés dans « le ravissement! Ressembler au couvercle d'un cercueil « où l'on jette de la terre, et qui d'abord à chaque pelletée « d'oubli qui tombe sur lui répond par un sourd et morne « gémissement, puis se tait à jamais... Page! je veux « rêver! Verse-moi du poison, je boirai, je boirai jusqu'à « ce que je me sois débarrassé de toutes mes pensées, et « de cette dernière surtout qui me ronge le cœur. Page, « donne-moi la coupe...

« — En vain tu me supplies, maître; aucune puissance « n'est capable de retrouver cette coupe; car aujourd'hui, « ainsi que le portaient tes ordres, j'ai moi-même (il « mentait) jeté la coupe à la ... »

« Effrayé du regard de Lambro, il ne put achever; le corsaire avait étendu vers lui ses mains tremblantes; penché en avant, il avait fait un pas, regardait le visage du page, et criait : « C'est elle... Oh non! c'est un fan- « tôme sorti du gouffre des enfers; c'est un vampire que « m'ont envoyé les démons pour me suivre ainsi partout « dans le monde.... Ah! vous, anges des ténèbres, vous « ne savez pas qu'elle vit, — ce matin je n'avais fait « que revêtir de ses habits un mannequin de paille, et par « cette ruse je trompai les sentinelles, et les Turcs ne « reconnurent pas mon brûlot (1).... Oh! si elle avait péri

(1) Dans la dernière guerre de l'indépendance, les Grecs

« dans l'incendie, aurais-je voulu, moi, m'arracher aux « flots dévorants?... Pourquoi ce fantôme... en moi, ou « près de moi, toujours et toujours? Pourquoi les visages « des hommes se transforment-ils en son visage à elle? « Page! approche-toi, approche près de la lampe...... »

Mais le page, hors de lui, versait la liqueur dans la coupe dorée, et sa main tremblante laissa tomber plusieurs gouttes qu'il ne put compter et qui passèrent la mesure; il s'avança en chancelant et d'un pas craintif, abrita ses yeux avec sa main contre je ne sais quelle lueur, et se plaça devant la lampe, de telle sorte qu'il la couvrit de l'ombre de son corps incliné.... Lambro avait les lèvres brûlées par la soif, ses yeux, appesantis par le sommeil, quittèrent le visage du page pour tomber au fond de la coupe.

IX

Il a bu. Aussitôt tout son visage s'est enflammé : dans sa rougeur subite, dans son coup d'œil égaré, se cache un mystère incompris; quelque vague pressentiment de douleur. De nouvelles images viennent peupler ses rêves, où le blanc pâle se mêle au rouge éclatant : il aperçoit encore les ombres des mêmes Klephtes. Il se place au milieu d'eux, mais ils se taisent. Devant les Klephtes apparaissent deux anges; l'un étincelant comme un carreau de la foudre, et qu'un œil humain ne saurait fixer impunément, est comme un produit conçu dans la pensée de Lambro, mais qui n'a pu naître dans le monde réel.

lançaient souvent sous les flottes turques des brûlots remplis de mannequins, pour ne pas éveiller les soupçons de l'ennemi. Ces barques ressemblaient alors à des bateaux de commerce. (Sl.)

Pour les brûlots, voyez aussi les *Orientales* de Victor Hugo.

Le second est blanc et fait de rayons de lune : il a des ailes à la tête, aux bras et aux pieds (1). On voit que c'était autrefois un ange de Dieu, mais les couleurs de ses ailes se sont usées, flétries; et cet ange déchu a dû les arroser de larmes humaines versées sur les misères de ce monde. Il tient à la main une coupe, dont s'élance une flamme bleuâtre qui se reflète sur son visage... Dans le silence des rêves de Lambro, les deux anges chantèrent ensemble un hymne terrible et sanglant.

HYMNE DE L'ANGE DE LA VENGEANCE.

« Flot humain! flot humain! tu t'agites, tu écumes, et soudain tu t'endors dans le calme.... Qui te réveillera! la gloire brûlante ou l'amour passionné? Flot humain! flot humain! le front courbé devant les trônes, décimé par le glaive de l'ennemi, lorsque tu voulus prier, et prier Dieu, c'est moi que tu prias; je suis l'ange de la vengeance. Oh! souvent mon nom a passé dans une prière suprême sur les lèvres d'un mourant.... Je suis debout près des tombeaux lorsque les parents y viennent vêtus de deuil; et lorsqu'ils prient pour un guerrier qui n'est plus, c'est moi qu'ils invoquent, bien plus que Dieu lui-même.

« Un jour accourut de l'Orient une nuée maudite de sauterelles; détruite par la famine, elle s'abattit sur Stamboul; de ce nuage d'azur, des milliers de tours s'élancèrent comme de sombres fantômes. On dirait que ces grands géants muets ont écrasé les sauterelles sous leurs pieds de marbre.

« Mais ensuite ces insectes expirants sur la pierre formèrent dans un nuage une pensée qui en devint l'âme. Impuissants à ronger les piédestaux de marbre, ils mou-

(1) La description de cet ange est imitée de Milton. (S.)

raient; mais l'idée des mourants renaquit en moi, l'idée de vengeance d'une nation à l'agonie.

Quiconque veut me suivre, lorsque le peuple entier n'ose le faire, doit être de glace à tout autre sentiment; lorsque le peuple se taira et reculera devant la vengeance, lorsque les cyprès s'amoncelleront sur les tombes, lorsque le désespoir éclatera en larmes et en sanglots, moi je montrerai à cet homme résolu un visage agité d'un rire convulsif, jusqu'à ce que j'aie fait naître en lui un rire infernal; et cette foule larmoyante le maudira, parce qu'il ne pleurera pas avec elle au-dessus des sépulcres.

« Mon esprit se meurt lorsqu'il s'exhale en larmes, et à la lumière du jour disparaîs, mais la lune me fait épanouir comme les fleurs qui s'entr'ouvrent la nuit. J'attends que les Turcs soient sortis de la mosquée, et je me glisse dans leurs cœurs ouverts devant Dieu. Je suis la prière écrite sur l'acier du stylet. Je suis le glaive de feu de l'archange. Dans le livre du souvenir je marque du doigt la page qui réclame du sang. »

HYMNE DE L'ANGE DE LA PESTE.

« En ces lieux où quelques palmiers du désert, en ces lieux où l'atmosphère embrasée frissonne en sentant passer un flot jaunâtre de rayons, un vent de feu m'a donné naissance, et comme un chacal j'observe les bataillons qui s'entre-déchirent. Lorsqu'ils ont couvert le désert de cadavres, avant que la lune argentée ait deux fois éclairé le ciel, tandis que les chacals hurlent aux morts un chant de gloire, moi je les venge. Je suis l'ange de la peste (1), et je cours tuer leurs femmes et leurs en-

(1) La contagion (le choléra) qui dans ces derniers temps a puni l'Europe d'avoir abandonné notre cause, m'a inspiré l'idée de joindre l'ange de la peste à celui de la vengeance. (Sl.)

fants, pour qu'ils n'aient pas à pleurer trop longtemps ceux qui ne sont plus.

« Mon aile reluit de taches de sang qu'elle ne lavera pas dans le cristal des mers ! Je vole pour transformer les villes en déserts; et dans les villes les hommes me sentent passer dans ces effluves aériennes d'une teinte bleuâtre qui serpentent au-dessus de leurs rues sinueuses.

« Je reviens de la cité du sultan : le bourreau du sultan a tranché cent têtes aujourd'hui; et chacune d'elles, clouée aux portes de la ville, pour effrayer le peuple, regarde de là comme un soleil doré le soleil qui se couche. Ces têtes ont tourné leurs yeux vers le brouillard blanchâtre qui leur cache leur pays natal; et chacune semble vivante; elles pleurent du sang, faute de larmes.

« Je les ai inspirées d'un souffle de vengeance : « Vengez-vous, leur ai-je dit, je vous donnerai des armes. » Elles ont enchaîné les cités du sultan des noires entraves de la peste, et se sont insinuées dans le parfum des mosquées. Tout le peuple s'est enfui hors des portes, la peste résidait sur les portes; le peuple tombe mort devant elles. Ces têtes, comme des couronnes de rois, brillent sur les poteaux de fer et ont pour sujets des cadavres.

« Avec les dépouilles de Syrie, moi, navire, à travers les flots, sur l'azur de la mer, j'arrivai jusqu'au port. Le port resta muet, pas une chaloupe ne remua, et au sommet des voiles, au-dessus des cadavres immobiles, moi, ange, je m'assis.

« Voyant un peuple belliqueux enseveli dans la cendre des tombeaux, je voulus qu'on ouvrît ces tombeaux. « Ange doré ! dirent les morts, prends dans nos tombes « une flamme bleuâtre, et venge-nous... » J'ai pris l'esprit des tombes, et je m'élance, vengeur, parce qu'un peuple de cadavres m'a nommé l'ange de la vengeance. »

Les chants farouches des deux anges ont expiré. C'est Lambro qui les composait dans ses songes fiévreux. L'hymne du dernier tombait en rimes saccadées, comme

si le souffle avait manqué à ses rêves. Le corsaire se leva, voulut se réveiller, mais retomba sur le divan ; seulement, ses lèvres pâles et livides tremblèrent comme s'il essayait de parler ; ses regards égarés parcouraient la région brumeuse de la rêverie, et son visage, imprégné de blancheur, épouvante jusqu'aux démons de ses rêves. Enfin, il s'écria : « O esprits ! ô anges des ténèbres ! vous m'avez dépeint la vengeance belle comme la plus belle des odalisques d'Orient, et vous avez fait naître son amour dans mon cœur. Mes rêves auront beau s'éteindre, elle leur survivra ; je créerai pour elle au milieu des ruines de mes pensées une contrée nouvelle, un Eden de diamant... et je ne serai plus seul, bien que la grille du couvent m'ait à jamais séparé d'Ida... Vengeance insensée !... Je bouleverse le monde à moi seul ; dois-je donc être une nouvelle Danaïde et verser toujours du sang dans cette coupe du monde, que le sang ne peut jamais remplir ? Ne saurais-tu te venger sans moi, ô Seigneur ? Ce sont tes anges à toi... ceux qui sont là devant mes yeux ; ils ont apporté sur la terre une grande et obscure pensée, inscrite tout entière sur leurs fronts en caractères de feu ; mais je n'en puis détacher un seul mot... Écoutez, peuples... il n'est pas trop tôt pour se venger... Non... je ne puis aujourd'hui... Aujourd'hui ma tête est lourde... à demain... aujourd'hui je me noie dans le déluge de mes rêves. . A demain... Aujourd'hui, du moins, je veux arracher aux enchantements de mes rêves une grande pensée, une pensée de résurrection... puis je la ferai fondre comme la perle de Cléopâtre, mais dans du sang, dans une coupe de cristal, et je donnerai la coupe à boire aux nations... Peut-être dans un moment de folie repousseront-elles cette coupe ? Alors, malheur à elles si elles la rejettent loin d'elles, si elles en détournent leurs lèvres parce que cette pensée a été dissoute dans du sang humain, bien que ce sang fût si cher et si précieux, que nul ne rêva jamais pareil sacrifice, nul, excepté Dieu lui-même.

« Mais il faut que je la comprenne, que je la pénètre à jour; il faut que de ses germes que j'ai semés sorte la vengeance d'un homme et la vengeance des peuples... Elle est là dans mon cœur... dans mes pensées... hélas ! mes pensées s'éteignent... Me voici transporté encore une fois par ma rêverie éblouissante... je la vois dans mon cœur et dans mes yeux fermés. L'atmosphère semble un grand diamant où se jouent des couleurs et des rayons. Démons ! ô noirs démons ! Quel tourbillon d'images flottantes ! Voici mon vaisseau-corsaire glissant sur le sombre abîme; il se transforme en spectre ailé; à droite, je vois l'ange de la peste; à gauche, l'archange de la vengeance ; les cordages sont des rayons de flamme... La nappe de la mer, d'un azur transparent, ne se brise pas en écume sous la poitrine du navire ; le bâtiment n'agite pas ses blanches voiles; je sens seulement que je vogue, comme les esprits à minuit, sombre, enveloppé de brouillards.

« Le brouillard azuré blanchit; les rivages qui fuient derrière moi disparaissent et se fondent comme la neige. Les voici qui reparaissent... là-bas un palmier tremblant, semblable à un prêtre d'Israël, les bras levés vers le visage silencieux de la lune, détourne la face et murmure une prière. C'est l'ange de la vengeance qui dirige le gouvernail du vaisseau, et le reflet de son visage dore la rive ténébreuse. Les palmiers se transforment en colonnes de feu, et la rive tout entière se couvre d'un immense incendie; seuls les noirs cyprès, que la foudre n'a pas frappés, restent debout sur les tombes de ce monde détruit.

« Et là-bas... le rivage de l'Attique, les blanches statues des nations. Au milieu des colonnes s'élèvent des tours musulmanes; sur les édifices, murmure une forêt de chardons, suspendue comme les jardins de Babylone, et ce murmure étouffe le bruit de la prière du mahométan, bruit dont le son triste se répète sur les flots. Là-bas, du milieu des lauriers roses, du milieu des oliviers s'élancent brillantes une deux, trois, quatre colonnes. Les débris du

temple de Jupiter sont décapités. Quelle est l'orgueilleuse hirondelle qui sur ces moulures de marbre a suspendu son nid? Tout a péri dans ces édifices, et la religion et la gloire, — et cette hirondelle ne périrait pas? Que dis-je? C'est la hutte du santon (1) qui se dresse au sommet de ces ruines. Tout autour un triste silence... devant la hutte la silhouette du solitaire se dessinant sur l'azur du ciel, immobile comme une statue. Il prie... en foulant aux pieds des débris de temples. »

Lambro rêvait... et sur son visage on aurait pu voir passer le nuage de la douleur et une larme de honte couler le long de ses joues. Il regarda l'ange de la vengeance et l'ange de la peste. Tous deux étaient muets et sombres comme des rocs, et dans ces fantômes brillait la flamme des damnés. « Quand tout le pays se soulèvera, cette hutte tombera, » dirent-ils... et le navire continua sa course sur les flots d'azur.

« Là bas, dans le lointain, enveloppée de brouillards, la capitale des Turcs se cache dans le Bosphore. Des milliers d'édifices, de mosquées et de minarets sont comme des lettres d'or qui tracent sur l'azur du ciel un verset de l'Alcoran. Nous devrons notre vengeance au Seigneur tout-puissant; l'ange de la peste s'assied sur le sommet de Sainte-Sophie, et regarde la capitale... Que devient mon rêve ?.. il s'efface... Page, c'est toi sans doute qui as brisé le miroir où je lisais tout de mes yeux. C'est toi qui l'as brisé. Oui, tout s'obscurcit, tout devient noir, tout s'enfuit, tout se dissipe, tout disparaît, et un voile de plus en plus épais s'étend sur mes yeux, si bien que je ne vois plus rien que mes propres pensées... Oh! l'horrible supplice de passer de ces brillants tableaux aux ténèbres de la pensée : oh! comme mon regard plonge profondément dans la foule de mes pensées sans pouvoir arriver

(1) A Athènes, sur les ruines du temple de Jupiter un santon, derviche turc, a construit sa cabane. (Sl.)

jusqu'au fond; c'est le regard du réveil... c'est un rayon d'intelligence qui secoue les chaînes des rêves infernaux.» Ici le corsaire se tut, et, renfermant ses pensées en lui-même, il resta longtemps étendu sur sa couche, puis il bondit, et s'écria : « Je suis empoisonné. »

X

D'abord il hésita et n'osa revêtir d'aucune parole la trame de ses pensées, comme s'il eût craint que la mort impatiente ne vînt briser son discours à peine commencé, et l'on voyait sur son front la souffrance lutter avec les nuages du sommeil. Il saisit un stylet au manche incrusté d'or, mais il tremblait tellement qu'il avait peine à le porter, et, poussé malgré lui par le sang qui battait violemment dans ses veines, il leva son bras au-dessus du page effrayé. Lambro brûlait d'abord comme le feu... il se refroidit tout à coup; le fer tomba bruyamment sur le plancher. « Ce page me poursuit de ses yeux bleus; il ressemble à « Ida... je ne puis pas le tuer. Va-t'en par le monde... tu « y trouveras des hommes, tous dignes de toi ; insinue-« toi se crètement dans leurs cœurs par la perfidie ; tu as « appris de moi le crime, mais, par le ciel, ne cherche pas à « apprendre de moi le bonheur. Va... prends cet or... « peut-être achèteras-tu avec cela une heure de som-« meil... ou une coupe de poison... Prends aussi cette « coupe; si jamais tu parviens à la vieillesse dans le « calme de la vie de famille, puissent tes enfants eux-« mêmes verser dans cette coupe le suc des fruits de Chy-« pre, et peut-être t'endormiras-tu alors comme je m'en-« dors maintenant. Je ne te maudis pas, moi... c'est la « mort qui te maudit : cette mort par le poison, mort ob-« scure, inutile, prématurée... Au fond de mon âme Dieu « avait déposé un germe mystérieux, le germe du sui-

« cide ; ce germe avait grandi comme les plantes vivaces « et touffues, il était devenu l'âme de mon âme, il avait « fleuri. Je n'attendais plus qu'une heure fortunée, et « alors mon âme, se détachant de mon corps, aurait pu ter- « miner la chaîne de ses pensées par un sentiment d'or- « gueil et par une mort calme. Alors j'aurais vu autour « de moi les visages de mes anciens compagnons évoqués « du tombeau. J'aurais détourné la tête avec un sourire « amer pour leur laisser voir que la mort était bien dans « la coupe : car autrefois leurs yeux pleins de défiance « avaient cherché le courage en moi... et ne l'avaient « point aperçu... Aujourd'hui même, aujourd'hui, tous « ne m'ont pas abandonné ; je la vois, elle, je la vois là- « bas... avec ses yeux bleus ; oh ! non, c'est Satan qui re- « vêt ces images d'une sombre vapeur. La rage s'empare « de moi ! C'est le page... c'est elle... mais est-elle morte? « Si tu es vivante, je meurs, moi, je meurs ! eh bien, « suis-moi ! suis-moi ! »

Le page tomba dans son sang. Lambro, pâle et tremblant, avait enfoncé son stylet dans le cœur de l'infortuné; puis il se mit à marcher à grands pas, laissant partout sous ses pieds des traces de sang; la sueur ruisselait sur ses joues, ses lèvres étaient entr'ouvertes.

XI

Tel doit être le visage des anges maudits. Ses pensées, qui courent en foule sur son front, et qui ne sont liées ensemble ni par le sentiment ni par la raison, se sont fondues dans le vague d'un souvenir confus. Oubliant le crime qu'il avait commis, trois fois il appela le page comme dans un rêve ; le page entendit encore, releva la tête, poussa un profond soupir, voulut parler et expira. Lambro, brûlé par le poison, pâlit de plus en plus ;

tout à coup il rampe en tremblant jusqu'à la table, saisit la coupe, trouve au fond la lie du breuvage, la boit et se sent renaître. Il chasse pour un instant le sommeil loin de ses paupières; il a hâté l'heure de sa mort, mais s'est procuré de nouveaux rêves : il est comme la lampe, il jette son dernier feu.

XII

« Voici mon élément à moi,— les sombres ténèbres!—Ma pensée appartient déjà à l'abîme. L'infini est devant moi, il enveloppe le monde comme d'un nuage noir. Quand la pensée s'y noie, elle revient d'ordinaire se renfermer dans ses vagues rêveries. — Ma pensée, à moi, n'est pas revenue... Ma pensée n'est plus à moi, elle me fuit, elle disparaît. Une fois qu'elle s'élève au-dessus du monde, elle n'appartient plus au monde, elle explore l'infini, comme elle avait exploré l'enfer, quand elle vivait. Puisse-t-elle, comme le premier des fratricides, porter toujours un stigmate de flamme! Elle n'était d'abord qu'une petite étincelle; mais bientôt elle a réduit mon cœur en cendres, et le cœur, frappé par le poison, est tombé en poussière.....

. . . .

« Qu'il fait lourd ici!... Pourquoi avoir enfermé des fleurs sous ces voûtes?... Ce parfum suffoque!... Les fleurs, la nuit, sont comme les souvenirs du passé : quand elles s'épanouissent, elles tuent les hommes. Qu'on brise ces fenêtres! qu'on brise ces voûtes de verre! Est-ce une illusion? il me semble que les roses et les héliotropes qui fleurissent dans ce vase exhalent une odeur semblable à celle du sang!

. . . .

« Je laisse après moi une foule de souvenirs : la gloire

d'abord, puis les degrés du crime parcourus un à un, du sang surtout. — O gloire ! gloire ! qu'il est terrible de rester debout comme une statue sur le tombeau de sa patrie !

. . . .

« Hommes ! c'est vous qui m'avez condamné à tourner la roue d'Ixion, vous avez trop espéré de moi ; j'ai eu les bras cloués par la souffrance, et, toujours plongé dans les flots de la foule, je n'ai pu lever le front au-dessus d'elle. J'ai beaucoup souffert. Hommes, loin de moi !.... laissez-moi m'endormir tranquillement ! Cette lampe aussi veut s'éteindre avec moi. Brille, lampe pâle, pendant que je m'éclipse, brille, et demain tu brilleras sur le corps du corsaire... J'ai touché la lampe, et la voilà toute rouge de sang. — Sans doute nous sommes attaqués ici... Des ennemis sont tombés sur le pont, et le sang a coulé ; j'entends au-dessus de ma tête le craquement des planches, j'entends les canons qui fracassent les flancs du navire. Accourez tous ici, je suis pâle, mais ce n'est pas d'effroi... Accourez tous ensemble ! je saurai encore faire voltiger mon sabre au-dessus de ma tête... Oh ! qu'il fait sombre !... Ainsi tout est fini ? Maudit soit celui qui parmi la foule a poussé un gémissement de désespoir et un cri d'épouvante ; maudits soient les flots qui, avec un mugissement infernal, se brisent en entr'ouvrant les fentes du navire. Du sein du navire s'est élevé un profond soupir... je m'enfonce dans l'abîme !... »

Il tomba sur le divan et s'endormit...

XIII

La lampe s'est éteinte, et le corsaire empoisonné s'est plongé dans un profond sommeil avant l'heure de sa mort (1). Et maintenant... on entend des pas mystérieux ;

(1) Ceux qui s'empoisonnent avec l'opium s'endorment mais ils se réveillent avant de mourir. (Sl.)

quelqu'un a ouvert sans bruit la porte de la cabine et entre en retenant son souffle dans ce lieu de supplice... « Aucun bruit, dit-il, quoi donc? tous deux sont endormis? »

Il ouvrit alors un peu sa lanterne sourde, qui jeta tout autour quelques rayons tremblants, et tandis que ceux-ci glissent sur les parois de la chambre, tandis qu'ils reviennent renvoyés par la glace des miroirs, j'aperçois le nouveau venu. Il porte des habits de page, semblables par la forme à ceux du page tué; il lui ressemble aussi par la taille; mais il a des yeux noirs, noirs comme la nuit, et il est moins jeune et moins beau de visage; le sourire et la pâleur des corsaires, imprimés sur son front comme sur une cire molle, prouvent que la douleur l'a mûri avant le temps, et que son cœur est déjà fermé aux sentiments. Il s'arrête.... écoute un instant.... puis regarde la porte, cherchant à pénétrer un mystère inconnu, et, comme un homme en proie à l'incertitude, il se retourne encore, essuie la sueur de son front et s'écrie! en élevant la voix de plus en plus : « Madame! madame, voici l'aube... Madame! oh! par le ciel! fuyez avec moi... Profitons des ténèbres... Le brouillard peut encore assurer notre fuite, et lui va s'éveiller; profitons de l'obscurité... Quand vous me donneriez cent anneaux de diamants, je n'en voudrais pas, s'il me faut attendre un châtiment. Je ne pourrais supporter même le regard de Lambro, car c'est un homme, lui ; il ne sait pas s'arrêter dans sa vengeance. Madame! répondez-moi.... nous n'avons que quelques instants... Et le corsaire... Mais qu'est-ce donc? le plancher est humide, du sang!.... je me suis heurté à un corps inanimé. Je vais rallumer la lampe... O Dieu! c'est elle, elle a un poignard dans la poitrine... C'est elle, elle est tuée. » Il se tait, mille sentiments l'agitent. L'horreur l'avait glacé, la crainte lui rend la vie. Il regarde par la fenêtre et s'écrie : «Voici le jour! voici le jour!» Et, comme dans le délire, il saisit la bourse d'or, s'élance au dehors et tire la porte derrière lui.

XIV

La déesse de la nuit, apercevant les lueurs de l'aube, secoue sa chevelure flottante et en fait tomber les étoiles, qui disparaissent en partie dans l'azur de la mer, tandis que d'autres se noient dans l'éclat de l'aurore resplendissante. Lambro a entr'ouvert ses yeux voilés par le sommeil : ses sens sont encore à moitié assoupis ; et sa pensée a dissipé à moitié ce funeste sommeil ; il est comme ballotté par la tempête de ses sensations. Mais la douleur fut le fil d'Ariane qui l'aida à sortir du labyrinthe de ses rêves. Le sombre démon qui se nourrit de larmes, avare de ses dons, n'en voulut perdre aucun, et compensa par une plus grande souffrance les moments que le sommeil avait dérobés à la douleur. Dès que la lumière du jour eut pénétré dans la cabine, Lambro vit le sang du page, s'approcha de son cadavre, et dit : « Je reconnais le manche « de mon poignard. C'est moi qui l'ai tué, ce poignard est « le mien. O mon Dieu! ainsi j'étais en ce monde tellement « mêlé à la foule des hommes, que je n'ai pu même mou- « rir tout seul... il faut que j'expire au milieu de la foule, « et que les hommes tombent autour de moi comme des « feuilles d'arbre. O douleur ! ô douleur de mourir avec « les autres comme si l'on était écrasé par un mur crou- « lant ! de voir même son dernier soupir se perdre au mi- « lieu des bruyants gémissements humains, et de savoir « que le dernier souvenir qu'on laisse s'attachera non pas « à l'homme, mais à la foule... Enlevons ce turban et ces « plumes ensanglantées, voyons si le visage du page est « pâle de colère et de haine? »

XV

Lambro se pencha en tremblant et souleva le turban du page orné de plumes d'autruche... Puis, comme frappé de la foudre, il faillit tomber à la renverse, lorsque ses yeux rencontrèrent l'azur de cette prunelle entr'ouverte. Il laisse retomber le turban, il saisit son poignard Puis il se rappelle que la mort est là... il rejette le poignard. car il sent sur ses lèvres l'amertume du breuvage. Il s'éloigne d'abord, puis revient comme dans le délire, et de ses mains tremblantes du frisson de la mort il enleva encore le turban. Cette fois une chevelure abondante s'échappa de ces plis enroulés, se répandit sur la terre avec un murmure triste, et entoura le visage de la morte d'un millier de boucles odorantes. Oh! l'affreux spectacle! Ce sang encore chaud qui a souillé le velours de ses vêtements ; ce visage triste, plein d'une molle langueur, cette transparente blancheur de l'albâtre... Sa main inanimée presse sur sa poitrine quelques fleurs fanées; et son autre main, repliée sous son cou, lui sert de coussin, comme à un enfant assoupi. Dans cette attitude, la morte a l'air de dormir.

XVI

Le corsaire appelle à son secours toutes les forces de son être pour lutter contre sa douleur. Il est comme tous les hommes qui veulent s'abuser eux-mêmes sur leur force d'âme, il a honte de souffrir. Et lorsque son propre cœur, le prenant en pitié, lui voulut faire l'aumône de ses larmes et de ses soupirs, il rejeta cette aumône, et, enfermant de force dans son âme les douleurs de son

corps, il ne leur permit point de se trahir au dehors. Mais, au bout d'un instant, un nouvel accès de douleur lui brisa violemment tous les membres. C'était une horrible souffrance ! Il s'arrachait les cheveux, se frappait la poitrine et déchirait de sa main ensanglantée les cicatrices de ses anciennes blessures. D'où venait ce désespoir? C'est qu'au fond de sa poitrine il avait senti s'affaiblir la force du poison, et l'horrible pensée que sa vigueur corporelle allait vaincre la douleur, l'emporter sur le poison et l'arracher à la mort, cette pensée le tuait.

« Oui, dit-il d'une voix sombre, je l'ensevelirai pieusement dans mon tombeau de famille, dans les flots bleus de l'abîme. J'ai donné l'ordre moi-même que ce vaisseau et ce pavillon sanglant ne vît jamais passer le pied ni l'ombre d'une femme... Irais-je le premier violer la loi que j'ai portée? Non, ces hommes pourraient se moquer de moi! Il faut tout leur cacher, tout, excepté le crime. »

XVII

Il ouvrit la fenêtre grillée de sa cabine et s'assit au-dessus du silencieux miroir des eaux. La mer reluisait d'un reflet bleu sombre, dorée par le soleil, argentée par les brouillards, et le vent mugissait dans les voiles du navire. Le corsaire pressa contre sa poitrine les restes d'Ida, et fut longtemps sans pouvoir se séparer de la morte. Tantôt il contemplait l'abîme sombre et profond, tantôt il ramenait ses tristes yeux sur ce visage inanimé ; le vent du matin faisait à Lambro un voile flottant de la longue chevelure d'Ida ; alors il sentit les mystérieux parfums de ses cheveux et rêva longtemps, plongé dans le calme chagrin du souvenir, sans être effrayé du visage de la morte. A son teint, brillant autrefois de l'éclat du corail, la mort a donné des couleurs plus pâles, mais

belles encore. A la voir, on dirait qu'elle s'est jetée dans l'étreinte de Lambro ; que le ravissement l'a fait renaître et qu'elle se presse tremblante contre son sein, dans la crainte d'une trop prompte séparation. On croirait que le murmure des flots l'effraie et qu'elle détourne les yeux de son futur tombeau; qu'elle rattache ses regards aux regards de Lambro, et qu'elle appuie une main égarée sur le bras de son amant. Oh! en la regardant, il a dû mentir à son cœur, s'il n'a pas trouvé des larmes pour cette nouvelle souffrance! Quand il lui fallut s'arracher à cette étreinte glacée, détacher de son cou ces mains blanches comme le lis, et écarter de son visage ce nuage odorant de cheveux, il avait subi toutes les tortures, il avait survécu à toutes... Il la jeta à la mer et regarda d'un œil morne le cercle de la vague brisée s'agrandir peu à peu; il regarda les flots entr'ouverts se rejoindre ensuite, le cadavre à moitié visible, à moitié caché dans l'azur des flots, se défendre des vagues mobiles, en se brisant en des formes que la vie n'anime pas, et enfin disparaître dans le tombeau de la mer.

Et Lambro... était-il changé en démon ou en rocher? Lambro, penché au-dessus de ce spectacle, avait le sourire sur les lèvres, la gaieté sur le front. Ce rire convulsif de ses lèvres pâles indiquait le retour de ses atroces douleurs. C'était le rire de Lambro, — le dernier de sa vie.

XVIII

Lambro, silencieux, s'assit sur le divan, ses yeux s'obscurcirent, il pâlissait et s'éteignait. Tout à coup il frappa dans ses mains, — à cet appel accourut un vieux matelot. Lambro lui dit : « Matelot, que le prêtre du navire allume « les lampes comme en un jour de grande fête, et qu'il « chante à haute voix l'hymne des morts, à la lueur de

« mille flambeaux, dans un nuage d'encens, pour ceux qui « vont mourir ici, et pour ceux qui sont morts... »

— « Maître! quel nom prononcera-t-il dans ses prières? « quel est celui dont la vie s'éteint? »—« Que l'on pende « le page au sommet du mât, et que le prêtre prie Dieu « pour lui. »

— « Lambro, ton ordre ne peut être exécuté. Ton page « a disparu, on ne l'a pas revu depuis ce matin, il a dû « mettre secrètement une chaloupe à la mer. Mais quand « il se cacherait dans les tours de Péra, quand il s'enfer- « merait dans le palais du Sultan, je nourrirai les cor- « beaux des quartiers de son corps. »

— « N'importe... Que le prêtre récite ses prières pour « l'âme des mourants et des morts; maintenant, toi, « va-t'en... il faut que je reste seul. » Et il ajouta plus bas : « seul — avec la mort. »

XIX

Les restes mortels du corsaire reposent sur le noir pavillon du navire. Les matelots sont réunis sur le large pont, et l'on entend le chuchotement des prières; les nuages gris de l'encens s'élèvent en spirales, et dans la fumée brille la lueur jaunâtre des cierges. Ce fut un spectacle d'une beauté terrible lorsque les matelots, en regardant le visage du mort, levèrent l'ancre avec un bruit sourd, que le vaisseau partit, et que Lambro sans vie fit sur la mer son dernier voyage. Dès que brilla la troisième aurore, aux lueurs rougeâtres, ils lancèrent dans les flots le corps qui disparut.... Et trente canons jetèren un triste gémissement à l'abîme sourd et sans écho.

POÉSIES DÉTACHÉES

ÉCRITE

PENDANT ET APRÈS LA RÉVOLUTION POLONAISE

POÉSIES DÉTACHÉES[1]

ÉCRITES

PENDANT ET APRÈS LA RÉVOLUTION POLONAISE

HYMNE.

Déjà traduit par Lemaître en 1832. Voir la brochure citée précédemment.)

Vierge, mère de Dieu (1)! Écoutez-nous, reine du ciel! tel était le chant de nos ancêtres. Voici venir l'aurore de la liberté, la cloche de la liberté sonne, l'arbre de la liberté croît et fleurit! Mère de Dieu! ce chant d'un peuple libre portez-le devant le trône de Dieu.

Élevez la voix, guerriers, que le tonnerre de vos chants de liberté fasse chanceler les tours de Moscou; les accents de la liberté ébranleront les froids granits de la Newa; là-bas aussi il y a des hommes; là-bas aussi ils ont une âme....

(1) *Boga Rodzico Dziewico*, telles sont les premières paroles de l'hymne d'Adalbert de Bohême, apôtre du christianisme en Pologne et en Prusse. Cet hymne est le plus ancien monument connu de la langue polonaise.

Il était nuit... L'aigle à deux têtes dormait au faîte des hautes tours, et dans sa serre tenait des chaînes... Écoutez ! le bronze tonne, le bronze tonne, et l'oiseau, dans son effroi, s'est envolé au-dessus des croix des temples. Là, il a regardé et n'a pu supporter l'aspect d'une nation libre; ébloui par l'éclat de la liberté, il a cherché l'ombre... et s'est enfui dans les ténèbres du Nord.

Oh! honte à vous, honte à vous, Lithuaniens, si dans la cité de Giedymin vous souffrez que l'oiseau sanglant se repose. La voix de la postérité accusera la nation qui respecte des couronnes souillées de sang.

Courbez, si vous voulez, le front devant l'étranger; nous comptons, nous, sur nos propres forces; à nous la terre où nous vivrons, à nous les tombeaux où nous dormirons.

Aux armes, frères! aux armes! Voici qu'un peuple ressuscité sort des sombres abîmes de l'esclavage ; nouveau phénix, un peuple renaît de ses cendres. — Bénissez-le, Seigneur! Que notre chant résonne comme en un jour de fête.

Vierge, mère de Dieu ! Écoutez-nous, reine du ciel ! c'est le chant de nos pères. Voici que brille l'aurore de la liberté, voici que sonne le tocsin de la liberté, voici que coule le sang d'un peuple libre. Mère de Dieu! ce sang d'un peuple libre, portez-le devant le trône de Dieu.

LE KULIK (1).

Voici le carnaval, en avant le *kulik !* La joie au cœur et l'arme au bras, chacun part pour la guerre comme

(1) Voyez la note, page 90.

d'autres en reviennent, avec des cliquetis de sabre, des rires et des cris. Entrons, amis, dans les chaumières des nôtres; réveillons ceux qui dorment, emmenons-les avec nous. Inutile de mettre un costume de bal, ou de voiler notre front d'un masque noir, tels que nous sommes, en route! en route! Où ferons-nous halte?... A la frontière... Les étoiles nous guident, nous arriverons à bon port. Ah! ah! mon cheval hennit. — On nous accueille avec joie. Ne fais pas claquer ton fouet, laisse dormir le diable. Vite, longeant la route comme des fantômes, glissons vite, et sans bruit, sans bruit. — Que les traîneaux sifflent rapides comme l'éclair; la lune est entourée d'une auréole de brouillards, les torches brillent. Ha! ha! ha! quelle joie est la nôtre!

Quiconque nous verra ne restera pas chez lui; il nous suivra à une danse nouvelle; les torches des heïdouques brillent en foule; les traîneaux glissent rapides sur la neige. Quant à ceux qui veulent rester, bonne nuit, puisse le chant des coqs ne pas les éveiller, puissent-ils dormir en paix. Et nous, sans leur secours, tels que nous sommes, *en route! en route!* etc.

Halte! halte ici!—Voici une maison blanche et de la lumière aux fenêtres; je vais donner un signal, je vais tirer un coup de feu. On m'a répondu par cent autres coups de feu. Ha! ceci est de bon augure; on est en fête, on boit ici, on célèbre une noce. — Garçons d'honneur, en route; musiciens, en route! Jeune marié, allons, quitte ta bien-aimée, mais ne la regarde pas, elle est toute en larmes, et ces larmes de femme t'amolliraient le cœur. Tu reviendras, tu retrouveras la couche nuptiale; pour le moment, marchons avec vos bouquets, tels que vous êtes... *en route! en route!* etc.

Halte! halte ici! Voici la maison d'un gentilhomme. Je vais donner un signal, tirer un coup de feu. Non, silence! silence! Nous allons tomber comme l'éclair, sans qu'on nous entende... Par le ciel! un enterrement... Des

cierges qui brillent... Des tentures noires suspendues aux fenêtres, un cercueil au milieu, et, près du cercueil, un fils affligé qui cache son front dans ses mains... Ah! que faire? Il ne fait pas gai ici. Mais pourquoi tant d'hésitation? Voyons, triste orphelin, venez avec nous. Payez des prières, laissez de l'argent pour les cloches, rassemblez vos amis... Dans vos habits de deuil, tels que vous êtes... *En route, en route...* etc.

Halte! halte ici! Voici la demeure d'un riche gentilhomme... Je vais pousser la porte... Une table couverte d'un tapis vert, et sur la table des valets de trèfle. Nobles gentilshommes, au diable les cartes! Aux armes, aux armes, les cartes à terre. Laissez jouer le dey d'Alger, Charles X et le dauphin... Peut-être un quatrième joueur s'attablera avec eux et tournera pour atout ses papiers bleuâtres qui sont déjà tombés à quatre et qui baisseront encore... Messieurs les gentilshommes! laissons les rois jouer tout seuls aux cartes, quant à nous, à cheval... En route, en route, etc.

Halte! halte ici! Voici un vieux castel. A mon signal, répondent mille coups de feu. Je vois je ne sais quels masques étrangers. Frères gentilshommes, c'est une mascarade. Les costumes sont coupés sur des modèles bizarres. Un mot, un mot, signor Italien, dis-moi, connais-tu les Vêpres siciliennes? Connais-tu Naples? Et toi, señor Espagnol, as-tu jamais été dans le cortége de Mina? Non, n'importe. Italien, Corse, Juif, Tartare, Turc, Américain, suivez-moi tous sans exception, tels que vous êtes. En route, en route, etc.

Halte! halte ici! Encore un relais. Plus de lumière aux fenêtres; je vais pour signal tirer un coup de feu. Non, à quoi bon? On dort ici, on n'entendrait pas; ce n'est pas notre faute à nous si nous troublons leur sommeil. Je frappe à la porte... Ah! un vieux domestique sort, une lumière à la main. « Ton maître dort à cette heure? Il prend bien son temps.» — «Oh! non, il ne dort pas... Mon

maître et ses enfants, avant qu'eût brillé la troisième aurore de décembre, sont partis à la tête d'une troupe armée. Et maintenant tout est calme et désert au château. Ils sont partis battre l'ennemi. Reviendront-ils jamais? » Vous le voyez, mes frères, les apparences sont trompeuses. Dieu bénisse un pareil seigneur; puissions-nous trouver tous les châteaux vides de cette manière. Partons donc seuls. En route, en route, etc.

Que la nuit est belle... Comme les chevaux vont. Ils vont, et sous leurs sabots jaillissent des étincelles, la plaine reluit, les traîneaux glissent... Voici l'aube! voici l'aube! La lune pâlit déjà dans le ciel. Notre voyage est terminé. Voici la frontière. Arrêtez vos coursiers! arrêtez vos coursiers! La nuit s'est dissipée, les canons ont grondé; et voilà le *kulik* polonais.

CHANT DE LA LÉGION DE LITHUANIE.

La Lithuanie renaît! La Lithuanie renaît! Un soleil de gloire reluit sur elle : tant de cœurs battent pour la Lithuanie, pour elle tant de cœurs ont cessé de battre.

Il faut être de pierre, il faut être de pierre pour supporter ces chaînes rouillées de moisissure. Nous avons tiré vengeance de tant de honte par le fer, et par la libre pensée, et par le libre chant.

Les ennemis ont tremblé, c'est un chant lugubre que le son de ces cors samogitiens. Jésus, Marie! en avant! hop! hop! hourrah!

Les Teutons nous ont appris à chanter l'hymne de mort qu'ils nous chantaient jadis. Légions! légions! pour la

Ruthénie en route en route! Car lorsqu'on nous ordonne de marcher encore contre les Italiens, comment pourrions nous quitter les tombeaux de nos pères? Nous faudra-t-il donc dire à ces cendres antiques : Sortez de vos tombeaux et suivez-nous!

Vengeance sur l'ennemi, etc.

Lorsque le tzar menaçait Olgierd, le vieil Olgierd répondit aux ambassadeurs : « Portez cette torche au tzar, avant qu'elle soit éteinte, j'irai le saluer moi-même. » Et suivant les ambassadeurs, cette même nuit, il plaça son camp sur les montagnes de Moscou. Il dominait la ville comme un aigle planant dans les nuages, et il y entra avec l'œuf d'usage le jour de Pâques.

Les ennemis ont tremblé, c'est un chant lugubre que le son de ces cors samogitiens. Par la foudre de Perkun! en avant! hop! hop! hourrah!

A notre retour, le mur de la capitale des Jagellons se couvrira de fleurs comme un tapis; nos peines nous seront bien payées par le regard des jeunes filles et par un sourire mêlé de larmes. Là où le bastion est couvert de mousse, une pierre de cette tour, réveillée par nos chants, se détachera peut-être, tombera à nos pieds et saluera les petits-fils de Giedymin.

Marchons à l'ennemi, etc.

Personne ne nous accusera plus maintenant; personne au monde ne demandera plus si les Lithuaniens vivent encore. Voici notre *cavalier* qui passe. Mais ne demandez pas pourquoi une troupe si petite fait flotter l'étendard des braves? Nous étions davantage, mais la tempête a arraché plus d'une feuille à l'arbre.

Vengeons-nous de l'ennemi, etc.

Hé! faisons flotter nos banderolles qui brillent des couleurs de la liberté. Nous volons, et derrière nous volent

nos aigles! nos aigles! nos aigles! Sur nos têtes les balles tombent comme la grêle. Une légion meurt! c'est comme un laurier qui orne la tombe d'un héros. Quiconque veut de la gloire, cueille des feuilles de laurier.

Vengeons-nous de l'ennemi, c'est un chant lugubre, que le son de ces cors samogitiens. Jésus, Marie! En avant! hop hop! hourrah!

DUMA SUR VENCESLAS RZEWUSKI.

Il vogua sur les mers, il fut jadis Farys, dormit sous le palmier, sous le sombre cyprès ; priant comme un Arabe, il vit la Khaaba, visita le tombeau du prophète.

Son cheval d'Arabie était d'un blanc sans tache. Sept fois sur son cheval il traversa le désert de Gaza; il s'arrêta devant le Saint-Sépulcre, inclina humblement le front comme font les pèlerins à Jérusalem.

Les étoiles éclairaient sa route dans le désert; il avait pour défenseur son épieu rapide comme le vent; errant par le monde, il avait pour ami son poignard, et ce poignard lui venait d'une jeune fille.

Une nuit qu'il quittait le perron d'un harem, pour couper l'échelle de soie, il prit le poignard de son amante. Bien que ce fût une arme de femme, l'acier était de Damas, il était bien trempé, et le manche en était d'or fin.

Lorsqu'il parla de s'éloigner, elle pâlit et pleura, et réclama le poignard, car elle voulait se tuer. « Vis de longues années. Adieu, fille du désert, ton poignard me « mettra au tombeau.

« Car lorsque ce désert aura englouti tout mon passé,

« lorsque la vie me pèsera, alors je me tuerai. J'ai une « âme sauvage. Il me faut un poignard, il me faut prendre « avec moi ton poignard. »

Les coursiers d'Arabie l'emportèrent accablé de tristesse, car elle avait disparu du perron, car il avait vu dans l'étang, sous la fenêtre, des cercles sur l'eau, et un voile blanc... O Polonais !...

Il était nuit quand il revit son cher pays natal, la lune s'élevait rouge au-dessus des steppes, et par cette nuit un aveugle même eût reconnu ces steppes au parfum des fleurs de la patrie.

Et la moisson dorée s'inclina devant lui, et il rêvait qu'un fidèle ami viendrait à sa rencontre, mais ses amis n'étaient plus... Ils s'étaient endormis dans la tombe glacée, pendant qu'il errait au désert.

Il partit donc tout seul, inconnu de tout le monde, et en quittant la cour et la porte de sa maison, il voulut détourner son cheval et retourner dans les plaines où les Bédouins passent rapides comme le vent.

Mais les sabots du cheval avaient été décloués par les cailloux et le cheval était fatigué... L'émir sauta à bas de l'étrier et entra dans sa demeure, sans serrure et sans vitre, où les tentures avaient été vermoulues par la rosée.

Il se sentit revivre lorsqu'il aperçut ces rochers des rives du Smotrycz, où vivait l'aigle blanc, où il faisait son nid. Cet aigle était l'étoile de l'espérance, quand il planait dans l'azur du ciel.

Pour son cheval, dans son jardin, il bâtit un berceau, il fit dorer le râtelier, élever des murs de cristal. Devant les soldats du czar, il pouvait sur ce cheval aux pieds ailés s'enfuir bien loin et rester toujours libre.

Il plaignait les hommes, car aucun d'eux n'avait un cheval si rapide, et chacun restait muet et immobile devant l'ordre du czar, et ces ordres étaient de plus en plus sanglants.

Une fois, selon l'antique usage des familles qui ne sont plus, cet émir arabe, le jour de la naissance du Christ, autour d'une table couverte de foin, rompit l'hostie avec ses amis et leur donna un festin.

Puis, comme le voulait l'habitude des ancêtres, il port un toast d'espérance avec un tokaï vieux de cent ans : « Pologne ! puisses-tu avoir un siècle de gloire ! » Alors arriva un messager de Varsovie, il s'écria : « Le pays « se soulève ! »

Aussitôt l'émir s'élance dans les sentiers des steppes, et derrière lui, sur leurs chevaux, des Kozaks turcs, vêtus de rouge et de blanc, glissaient au milieu des steppes, à travers les tristes sépulcres du passé.

Et toute cette troupe étincelante d'acier, qui s'avance au galop, ondoie comme la mer; où grondent les canons, là vont les *buntchuks* comme des astres à la queue de lumière.

Les Kozaks de l'émir, quand ils errent dans les bruyères, savent chanter en chœur un chant triste et sauvage. Le tertre des steppes renvoie avec son écho ce chant qui dit : « Ho ! hourrah ! notre émir ! »

Le chant arrive aux oreilles du czar. Le czar écume de rage, et met à prix la tête de l'émir; il croit que dans le pays, avec les hordes du Nogaï, c'est Dgengiskan qui s'avance, ou Batt, ou Kantemir.

C'est que Rzewuski sait, comme l'Arabe du désert enveloppant les pieds des chevaux, en assourdir le bruit, et silencieusement, tandis qu'ils dorment, se glisser dans le camp des Moscovites, les battre et leur prendre des canons.

Il se rendit, comme les autres, dans les plaines de Daszow, où notre cavalerie, au milieu du cliquetis des sabres et de joyeuses clameurs, se rangea en une redoutable muraille, et fit flotter dans l'air un nuage de drapeaux.

Et lorsque le soleil sortit de la brume argentée, ils aperçurent les Moscovites, — l'avant-garde et les Kozaks

du Don. Une muraille de canons se dressait comme un mur doré, et derrière se tenait l'infanterie hérissée de baïonnettes...

Tout se tait... Tout à coup une bombe, contenant mille morts, est tombée dans les rangs — noire et tourbillonnante; en ce moment les nôtres priaient encore le ciel, et s'écriaient : « O Dieu puissant ! »

En même temps mille bombes ont labouré les steppes ; elles éclatent et lancent de toutes parts des crânes entamés, et grondent sans cesse, jusqu'à ce que notre émir ait entouré de sa cavalerie le carré d'infanterie.

Il la serre de près, l'écrase dans des anneaux de fer. De ses pieds de devant le cheval, se dressant sur les baïonnettes, les brise comme des roseaux, et au milieu des baïonnettes brisées, le sabre tombe comme l'éclair.

Les nôtres eussent triomphé, bien que la lutte fût désespérée; mais soudain un commandant d'artillerie donna cet ordre à double sens : «La cavalerie sur les ailes ! » Ils tournèrent bride, s'éloignèrent et perdirent leur ardeur.

La déroute commença : — celui qui était la cause de cette panique ne survécut pas une heure à ce désastre. Sans partager la terreur générale, il tira deux coups de canon, et se tua lui-même sur son canon (1).

Peut-être qu'au milieu de ses dernières souffrances, il se rappela qu'il laissait des enfants orphelins. Mais la mort l'emporta; que son tombeau reçoive donc aujourd'hui les larmes et non les reproches de l'exilé.

L'émir aussi, quand le feu des canons eut fait silence, se retira avec désespoir, mais se retira le dernier. Qui contesterait son courage, alors que les brèches sont nombreuses au tranchant de son sabre, comme les perles dans un chapelet ?

(1) Orlikowski, capitaine d'artillerie à cheval, qui commandait la manœuvre à la bataille de Daszow, périt comme il est dit dans la *duma*. (Sl.)

Et lorsqu'il s'éloignait de sa chère patrie, la lune reparut rouge au-dessus des steppes... « Vole plus vite à travers « la plaine, tu te reposeras, mon cheval, quand nous « serons arrivés sur la terre de Turquie. »

« O mon cheval, mon cheval, qu'as-tu fait de ta force? « Tu t'es peut-être déferré en écrasant les baïonnettes? « Peut-être as-tu été brisé par le vent des balles? Arrête, « mon cheval, que je voie si tu n'as pas quelque part une « balle cachée? »

« Non, je ne vois rien... à la bonne heure... mais la « route est pénible la nuit. » Il aperçut alors dans les steppes une chaumière abandonnée. Le cheval rongea les fleurs froides, et l'émir, au milieu de la cabane, se coucha fatigué sur la terre...

Il s'endormit profondément, — la lutte l'avait épuisé... Un paysan payé par le czar le tua dans son sommeil, et de ses mains tremblantes enfonça dans la poitrine de l'émir le poignard de la jeune fille jusqu'au manche doré.

O pourquoi donc, émir, n'avoir pas rendu le poignard à la jeune fille du désert, lorsqu'elle voulait se tuer? Aujourd'hui elle dort dans les flots, mais son présent fatal restera à jamais dans ton cœur.

A Moscou on tira le canon sur *le mont des Saluts*, et la ville fut ébranlée par le chant de l'airain. C'était le czar russe qui se réjouissait de ce que l'émir Rzewuski dormait en paix dans le tombeau des steppes.

PARIS.

Regardez! le soleil se couche, et du sein de la Seine les édifices semblent sortir confusément; ils montent les uns

sur les autres, et les rues tracent çà et là au milieu d'eux une traînée de lumière. Ces édifices ont l'air d'un reptile tortueux, qui hérisse l'écaille dentelée des toits. Et là-bas, est-ce un aiguillon humide de venin? Est-ce un rayon de soleil? ou la lance d'un chevalier? — Non, c'est dans le ciel une tour qui monte, dorée par le soleil.

O Sodome nouvelle! au milieu de tes monceaux de pierre, le crime grandit et s'étale à la face du ciel et quelque jour sur toi tombera une pluie de flammes; mais elle ne viendra pas de la colère de Dieu, ce n'est pas la foudre qui te l'apportera, elle sera vomie par cent canons... Sur chaque maison un boulet gravera le terrible arrêt du Seigneur; les boulets brûleront, renverseront tes murs, et un grand effroi tombera alors sur toi, et un désespoir plus grand encore, — car ces boulets seront ceux de l'ennemi...

Déjà au-dessus de la ville est suspendu le nuage de la mort; voilà pourquoi ces foules sont tristes, voilà pourquoi l'obscurité de ces rues est lugubre, et les esprits égarés par le pressentiment des malheurs; quand l'orgueil parle ici, ses paroles creuses meurent sans écho, le nom des ennemis revient sans cesse sur toutes les lèvres... Le choléra, qui est leur avant-garde, a déjà fait tomber les défenseurs du peuple, et l'on entend toujours dans les rues sombres la cloche des enterrements.

Le temps reviendra-t-il de ces mystères sacrés, où les hommes de cette ville, ivres de séve surabondante, les uns sous le couteau du bourreau, les autres au fond des cachots, d'autres encore sombres, pâles, baignés de sang, dirent tout haut tout ce qu'ils avaient osé penser? Le peuple périt tout entier, — bourreaux et défenseurs; le jour leur manqua pour s'entr'égorger, et pressentant la fin de ce sanglant crépuscule, ils criaient comme Josué : « Il nous faut de la lumière, — arrête-toi, soleil! »

Il ne s'arrêta pas, — ils moururent avant le temps, mais ils laissèrent des traces de leur passage. Le pays s'endor-

mit après ce déluge de sang, le peuple porta le deuil d'autres victimes qu'eux, et la trinité du sang répandu se personnifia en un seul homme (1). Cet homme-géant, semblable au colosse de Rhodes, tient le flambeau, il a un pied appuyé sur le tombeau des victimes, l'autre sur le château des rois... Où portent ses regards, sa main géante touche presque aussitôt.

Lorsque le colosse roula du haut de son piédestal, des milliers de citoyens se partagèrent sa gloire; chacun s'enveloppa dans un lambeau de cette grande renommée, et chacun en eut assez, en eut trop pour lui seul... Ils rêvent à ce glorieux passé sur le bord de la tombe, et tous vont s'endormir aux pieds de la colonne d'airain (2); bien que le bras du bourreau lui ait enlevé la tête, et que bientôt peut-être, comme sur des ruines, le printemps y doive faire pousser des chardons pêle-mêle avec les lis des Bourbons.

Ici erre aujourd'hui le Polonais exilé : il est dans la misère, et le frère ne secourt pas son frère. Les saules pleureurs des bords de la Seine sont aussi tristes pour nous que les saules de l'Euphrate. Mais je ne ferai jamais comprendre au monde toute l'étendue de notre misère... Les visages sont de marbre, — et les cœurs sont de marbre; l'arbre de l'espérance, sans feuilles et sans fleurs, se dessèche dès que l'exilé veut reposer sa tête à l'ombre de son tronc, comme le figuier se dessécha au-dessus du prophète de Juda. . . . .
. . . .

Allons loin de la ville lire les inscriptions que portent les tombeaux du grand cimetière étagé sur une colline (3). Oh! qu'il fait triste ici, on voit des roses pâles se cacher à l'ombre des cyprès. — Sous nos pieds, — au loin, — la ville

(1) Napoléon... (Sl.)
(2) La colonne Vendôme. (Sl.)
(3) Le Père-Lachaise. (Sl.)

dans un nuage se noie au milieu de l'opale des brouillards qui s'effacent... et pour les familles en deuil le long de cette muraille, on vend des couronnes de toile ou de percale, durables monuments d'une douleur achetée.

Regarde encore dans le brouillard de la ville, — voici le sommet de deux tours, voici un édifice, ornementé par l'art gothique (1). Vous croiriez voir la mère de votre mère, vêtue de noires dentelles du Brabant, se pencher hors d'un nuage comme un fantôme d'Ossian.... Les hommes restent inaperçus..... Mais au-dessus des vapeurs du fleuve, s'élèvent des statues, sur un pont de la Seine (2); on dirait des ombres qui se sont arrêtées dans la barque du Styx, et qui sont là blanches, debout dans les brouillards, devant les portes de l'enfer.

Là-bas, c'est le Louvre avec le trône de Balthazar, trône où fut placé le corps sanglant d'un ouvrier (3)... Pendant les jours de juillet ce fut son spectre qui régna, et les hommes passèrent à ses pieds comme des nains; les ombres de la mort avaient jeté sur lui une grandeur fantastique, — il était le roi de la nation. Le velours essuyait le sang de son front, mais ses enfants mouraient de faim; il commença la dynastie des cadavres, il fut le dernier de sa race.

(1) L'église Notre-Dame de Paris. (Sl.)

(2) Le pont de la Concorde ou de Louis XVI, avec ses blanches statues. (Sl.)

(3) Après la prise des Tuileries, le peuple plaça un cadavre sur le trône des rois. (Sl.)

SOUVENIRS D'ENFANCE (1).

Les gémissements étouffés de ceux qui souffrent, et le rire menteur de la foule sont l'hymne de ce monde, — et cet hymne lugubre, dont les notes égarées montent toujours vers le ciel, tombe au milieu de l'harmonie des sphères qui chantent aux pieds de Jéhova, et en trouble l'accord.

Maudite soit cette terre, sombre nourrice qui n'a pas d'autre chant pour bercer notre sommeil! Heureux celui qui sait s'enfermer dans l'ombre et le silence de ses rêveries, celui qui a le don des songes et qui se souvient de ses songes.

Je veux briser ma vie en deux grandes moitiés; et par une méditation d'une heure, je veux revenir dans le passé; ce passé est comme un tableau obscurci et décoloré, plein de visages à demi effacés, il faut le tourner vers le soleil... et retrouver du regard les lumières et les ombres du tableau, comme les pierres luisantes d'une resplendissante mosaïque. Là, — je vois par les yeux de la mémoire, — au sommet des montagnes, ma belle ville natale, dont les tours s'élancent au-dessus d'une vallée que recouvre une étroite voûte d'azur. Ville ravissante, lorsqu'elle se couronne des lumières des fenêtres dans le brouillard de la nuit, ou bien lorsqu'elle montre au soleil ses rangées de blanches maisonnettes, perles entrecoupées de l'émeraude des jardins. Là roulent pendant l'hiver des torrents échappés de leur prison de glace, qui tombent avec bruit dans les

(1) Le titre donne mot à mot « Heure de méditation. » Ce titre ne nous paraissant pas pouvoir être traduit exactement, nous l'avons remplacé par un autre qui résume le sujet traité dans ce petit poème.

détours sinueux des rues. Là se dresse la montagne baptisée du nom de *Bona*(1); c'est de toutes la plus grande, et son ombre domine la ville; le vieux château sombre qu'elle porte sur son front revêt différentes formes, sous son voile mobile de nuages; le jour il regarde l'espace des yeux bleus de ses meurtrières; la nuit, pareil à une couronne voilée d'un crêpe, à plusieurs reprises il fait passer lentement ses brèches séculaires sur le visage argenté de la lune qui se lève. Dans cette vallée où flotte le brouillard, au milieu des colonnes des peupliers, placez un enfant pâle aux sentiments de feu; qu'il rêve à l'avenir, qu'il s'envole sur ses pensées avec le parfum des fleurs, qu'il cherche à deviner par le pressentiment un monde qui se cache à lui; et plus tard mille anciennes rêveries se présenteront devant lui, et il les verra de ses yeux, et il reconnaîtra ces fantômes décolorés. Il s'est nourri de rêves; ce fut là son pain de chaque jour; aujourd'hui ce pain s'est aigri, l'absinthe seule est restée au fond de la coupe. Il a disséqué jusqu'au squelette le corps desséché de ses pensées, il a détourné les yeux, et son cœur a cessé de rêver.

Lorsque la lampe s'éteint, lorsque le chant des berceuses s'arrête et que le petit enfant sourit dans son berceau, c'est qu'il a la vision de toute sa vie... Et lorsqu'ils ont ainsi rêvé, les enfants regardent d'un œil triste ce monde qu'ils ignorent, et dès l'âge le plus tendre, leur front pâle effraie ceux qui les regardent; ils sont tristes parmi les hommes, parce qu'ils ont eu la vision de leur vie.

Au milieu d'une cité de Lithuanie, dans une obscure salle d'école, venaient s'asseoir deux enfants, séparés de la foule, tous deux élevés dans l'émulation d'une généreuse fierté, tous deux d'une santé frêle,

(1) Voir la note, p. 79.

tous deux blancs comme le marbre. Le plus jeune des deux (1) donnait moins d'espérances; un souffle haletant soulevait sa poitrine; sa chevelure, divisée sur son front, tombait sur ses épaules et s'y déroulait en épaisses boucles noires. On voyait que cette chevelure, peignée tous les jours de la douce main des jeunes filles, devenait luisante comme les cheveux de ses sœurs. Parfois les hommes disaient devant sa mère : « Il ne vivra pas. » Alors la mère regardait fixement les yeux de l'enfant et répondait en souriant : « Vous vous trompez. » Mais à ses heures de tristesse, lorsque la terreur des pressentiments glaçait son cœur de mère, elle craignait un malheur et, pensant à son fils, elle n'osait dire : « La volonté « de Dieu soit faite! » car une flamme fiévreuse, allumée avant le temps dans les yeux noirs de l'enfant, dévorait sa jeune existence.

Dans cette classe obscure était un second enfant (2). Il avait les cheveux blonds et les yeux azurés. Les hommes fondaient sur lui de brillantes espérances. Il dévorait des livres, parlait les langues des différents peuples, il sentait en lui une soif ardente de science, il se rongeait lui-même. Ses yeux sombres et bleus, couverts comme les fleurs des champs du cristal de ses larmes, et fixés pendant des heures entières dans l'immobilité de la réflexion, se perdaient dans l'abîme du rêve et s'élançaient d'un rapide essor au-delà des sphères visibles, au-delà du monde connu. Quand il contemplait des tableaux que ses yeux ne voyaient pas, les hommes lisaient l'égarement dans ses regards, mais ne pouvaient apercevoir aucune tache dans ses yeux limpides. La jeune mémoire de ces deux enfants, mémoire immense, formée d'une chaîne de pensées, prouvait l'existence antérieure de leur esprit, et par leurs pressentiments ils voyaient leur vie jusqu'à la

(1) Jules Slowacki lui-même.
(2) Louis Spitznagel, ami de notre poète.

mort. Rien ne les a surpris dans le cours de leur existence, et ils sont restés tristes au bord des abîmes de la vie, sans détourner la tête. A cette classe obscure la poésie triste de leur âme donnait un charme enchanteur. Suspendant leurs regards aux vitres sombres et confuses, au printemps, au milieu du murmure de l'étude, ils écoutaient par la pensée le murmure des fleurs naissantes. L'hiver ils couraient dans les plaines ensevelies sous la neige blanche; et là, tout essoufflés de leur course rapide, ils tournaient leurs visages, violacés par le froid, vers le côté d'où devait venir le printemps et en buvaient la première haleine comme un souffle de vie. Puis, lorsque, dans l'azur d'un ciel d'avril, le noir sapin des bois se répandait en senteurs embaumées, suffoqués par le parfum mêlé de toutes les fleurs odorantes, ils allaient chercher un parfum mélancolique, sauvage et fugitif; c'était l'odeur de l'eau entourée de saules pleureurs, qui s'élevait chaque soir de l'onde calme et transparente, et répandait dans l'atmosphère de mystérieuses fraîcheurs. Enfin quand venait l'automne, l'imagination de ces enfants, malade et comme épuisée, se jouait parmi les feuilles jaunies des bois, elle devenait triste comme le souvenir du passé chez les hommes âgés.

Le cœur de chacun d'eux était également aimant et tendre, la triste poésie de leur âme nourrissait leurs deux cœurs; mais des impressions diverses les rendaient diversement heureux et leur donnaient des sentiments différents. L'enfant aux yeux noirs, le plus jeune des deux, prêtait à ses inspirations les ailes de la pensée et vivait dans le septième ciel, dans les régions de l'idéal. Il revêtait ses rêves d'un costume magique; puis, par la force de sa volonté, il les jetait devant lui et ces rêves s'animaient, et il voyait devant lui des images dont il savait s'isoler ensuite à l'aide du bon sens. Aussi il pressentait qu'un jour ses rêves prendraient corps dans des paroles et qu'il communiquerait par la pensée avec les hommes

pensants. Il avait devant lui la région des esprits à conquérir. Son compagnon, son aîné par la science et par l'âge, n'isolait jamais sa vie des sphères de la pensée ; il avait joint et attaché ensemble deux mondes inconciliables. Souvent le rire des hommes, ce rire qui étouffe la voix du cœur, le réveillait, et la froide réalité le bouleversait tout entier. De même que parfois l'âme manque dans les traits d'une statue, ainsi le corps manquait aux statues de son esprit. Son âme, comme enfermée dans un prisme de cristal, regardait le monde avec égarement, torturée de n'avoir que des impressions incomplètes.

Quelquefois ces enfants, avec leurs deux âmes et leurs deux esprits, créaient des tableaux pleins d'unité et de parfaite beauté. Par une journée de printemps, près d'un sentier de sable fin, au milieu des fleurs, sous une voûte fleurie de mauves roses, près des cerisiers qui, comme des jeunes filles dans leur blanche robe de printemps, se cachaient au milieu des pommiers rougissants, tous les deux, la tête appuyée sur leur bras, échangeaient par des paroles leurs mutuels sentiments. Ils comprenaient par le rêve les livres obscurs qu'ils ne comprenaient point par la pensée. Ces enfants bâtissaient sur les livres de Swedenborg des édifices de sable, pleins de voix angéliques, de folie et de lumière, qui menaçaient le ciel d'une guerre de Titans.

A travers l'empire des êtres créés ils faisaient passer par la pensée deux chaînes se réunissant par en haut dans la lumière, se fondant en bas dans les ténèbres; les anneaux de ces chaînes divisés comme les degrés d'un escalier conduisent les esprits qui s'avancent vers la lumière ou vers les ténèbres, et le monde des êtres créés, ainsi divisé en deux mouvements contraires, roule éternellement dans l'infini. L'âme, née d'une étincelle, refleurit à travers les siècles en revêtant des vies différentes, et meurt sans cesse pour reprendre sans cesse de nouvelles formes. Dans la fleur, l'âme est le parfum, la cou-

leur est le corps. Dans l'homme, l'âme, c'est la pensée qui devient lumière dans l'ange. Une fois poussée par son impulsion primitive, elle va toujours vers Dieu, se renouvelant à chaque instant dans un corps plus parfait. L'homme, par la force de sa pensée, se transformera en ange; cet ange, par l'extase, se répandra en lumière et sera partie de Dieu sur le trône des éléments. Mais la lie de la terre se dépose au sein de la lumière, et comme l'Écriture le dit en parlant des anges déchus, poursuivis par les songes de la terre, ils pèchent par une pensée d'orgueil. Et chaque jour, du sein de Dieu, des foules d'âmes éteintes redescendent sur la terre comme une avalanche d'étoiles. Chacune se cristallise et se solidifie en une forme terrestre, et entraînée dans une course rapide par son poids qui s'accroît, elle passe dans les créatures humaines qui n'ont plus que la rouille du sentiment; elle devient venin dans le reptile, et poison dans la fleur. En regardant les foules humaines en ce triste monde, ces enfants voyaient ceux qui avaient été ainsi précipités du sein de Dieu et qui descendaient les degrés conduisant à l'abîme... et ils pâlissaient.

Dans leur âme d'enfant, la force magique de la volonté, développée par de continuelles réflexions, par une continuelle tension, sans s'exprimer par des paroles, allait frapper les hommes. Pour désigner cet enchantement par la volonté, ils avaient créé un mot nouveau (1). Et souvent au milieu de la foule qui remplissait l'église ténébreuse, ils choisissaient au hasard une jeune fille agenouillée et l'appelaient fortement de la voix muette de leur âme; alors elle détournait la tête de la table sainte et, au milieu de la foule, son regard étonné, errant çà et là, tombait sur le visage des deux enfants, comme s'il répondait à un appel de l'âme, comme s'ils l'avaient appelée par un nom connu d'elle.

(1) *Zaczucie*, enchantement par le sentiment.

Souvent l'aîné, tournant vers la terre ses yeux azurés, disait : « Entends-tu, mon ami, le moment présent tomber dans le passé, en jetant un son mélancolique et touchant; ce moment ne reviendra jamais, et il nous fait pencher avec un visage plus triste vers ce passé qui a fui. Tu es heureux, toi! tes pensées sont plus éclatantes dans tes paroles qu'enfermées au fond de ton cœur; mais les miennes s'éteignent au contact des paroles; quelquefois seulement, à l'heure des mystères, elles s'agitent comme des démons dans ma poitrine en tumultueux murmures et m'ordonnent de les arracher de leur cachot, de les faire paraître au jour, de leur ouvrir la route des paroles. Que le monde me donne cette poésie, que je ne puis lui donner! Dans la foule de mes pensées, j'ai un abîme toujours vide, abîme sombre et profond; je le comblerai par l'action. Si cela ne suffit pas, malheur à moi! Par une lente décomposition ma pensée sera frappée de mort dans les larmes et les ténèbres. Je deviendrai le tombeau de ma pensée... ou je mourrai avant le temps. Écoute! aujourd'hui l'Orient m'est apparu en rêve; quel pays enchanteur! Ce rêve se représente souvent à mon esprit. Je vois les visages des Bédouins noircis par le soleil, je vois des bois de palmiers, témoins des temps anciens. Ma pensée, que rien ne peut arrêter, vole vers ces contrées; je voudrais me fondre comme un esprit dans le parfum des fleurs, je voudrais tomber là-bas au fond des bois comme une feuille inconnue. »

Tandis qu'il rêvait ainsi, les cerisiers et les fleurs du jardin n'avaient plus de parfum pour lui; sa pensée était bien loin, et elle l'enferma bientôt et l'assiégea dans un cercle de flammes au milieu des rêves flamboyants de l'Orient. Il partit donc pour une grande capitale du Nord, où il étudia longtemps le Coran, le miroir des Califes; où il écouta, solitaire, le secret des siècles, trahi par la forme obscure des hiéroglyphes. Après trois années d'études, il devait prendre le bâton du pèlerin.

Pendant ces trois années, l'enfant aux yeux noirs connut l'amour. Ce fut son premier et son dernier amour, et ce sentiment, plus fort que tous les autres, a survécu à tous. Je l'ai vu aux pieds de sa jeune bien-aimée, elle le regardait de ses yeux noirs et pâlissait en pensant à la vie de cet enfant, car sur son large front elle lisait comme une devineresse un avenir de malheur. Aussi elle détournait les yeux et versait des larmes. Devant elle l'âme de l'enfant était comme une page blanche qui se revêtait à jamais des caractères d'un amour inutile. Elle voulait l'envoyer en ce monde ténébreux avec des souvenirs de bonheur... Elle voulait le fortifier ainsi contre son propre cœur et contre les instants de vide et de désespoir; aussi elle plaçait en lui mille rêves et mille pensées, et ses paroles étaient si douces, si tremblantes, que, fondues dans les souvenirs de l'enfant, elles rendent un son pareil à un aveu d'amour. Elle savait donner à ses regards cette expression qui dit : « Je l'ordonne, » et retenir parfois une main qui rêvait le suicide. Lui-même chassait bien loin le spectre de la mort par une étrange invention de son âme endolorie. Il plaçait devant lui le miroir de l'avenir et y jetait les moments présents, et le reflet lui faisait comprendre quel éclat ses souvenirs futurs donneraient à sa vie présente. Par cette puissance de la pensée, souvent il entendait ses rires joyeux répétés par l'écho de ses souvenirs, et cela le rendait triste; l'avenir incertain le tourmentait et il contemplait d'un œil attristé ce moment de gaieté. Il accueillait le malheur avec un sourire mélancolique, en le regardant ainsi du haut de l'avenir... C'était le regard du voyageur, qui dans la route de la vie est monté au sommet d'un tombeau et contemple de là les lignes nuageuses des paysages.

Parfois, avec la jeune fille, il galopait à travers les bois sombres. Lorsque les pieds de leurs chevaux faisaient jaillir des pierres une pluie d'étincelles, ils se disaient

l'un à l'autre leurs pensées profondes et mystérieuses, ils se sentaient pour ainsi dire bercés par le sommeil, ils se sentaient rêver dans ce sommeil. Et l'enfant, brisé avant le temps par la douleur des sentiments, après ces conversations, fuyait la foule des hommes et courait au fond des forêts... Là, sur la bruyère sauvage, il se couchait, le front pâle, et écoutait le murmure des sapins ; là, tandis qu'il était assoupi dans sa pensée, le vent agitait ses cheveux et ses pensées grandissaient, fortes, sombres, mystérieuses, comme des astres traçant dans le ciel des orbites immenses. Ou bien il tournait son visage vers le ciel, alors tombait sur lui la lumière des bois, faite de rayons de soleil découpés en taches de marbre par l'ombre du feuillage. Et puis au fond du bois le vent s'élevait en grondant et écartait les branches au-dessus de sa tête, comme une porte par où l'azur du ciel tombait dans ses sombres pensées.

Au bout de trois ans, l'autre jeune homme revint, habile à parler le langage des peuples de l'Orient. Il se jeta avec bonheur dans les bras ouverts de l'enfant et lui dit : « Je pars pour l'Orient, pour le pays des palmiers, » puis il se tut soudain. Oh! qu'il était changé, ce rêveur d'autrefois; il avait pâli... Ses yeux, égarés comme autrefois, avaient un regard noyé; on voyait que la pensée qui le nourrissait jadis, l'écrasait maintenant contre terre. Je ne sais quel secret mystérieux dormait dans l'expression immobile de son visage. Il parlait peu... Une fois seulement, au milieu des sapins sauvages, il s'écria comme dans le délire : « Je meurs tué par mes rêves qui m'ont trahi! Ils m'envoient dans un pays sans hivers et sans printemps ; ils veulent me tuer!... » Puis un pâle sourire erra sur ses lèvres et il renferma le reste au plus profond de son cœur. Ensuite ayant embrassé sa mère et ses amis, il partit et écrivit dans l'album de l'autre enfant ces dernières paroles d'adieu : « Dans bien des années, quand l'âge aura usé tes forces, quand tu reviendras par la

pensée dans un passé de bonheur, souviens-toi de ton ami, qui t'a laissé seul, et qui, comme le passé, a disparu pour ne plus revenir. »

Bientôt après, — oh! il m'en souvient... la lune se levait, l'autre enfant, au milieu d'une sombre allée de chênes, était assis la tête penchée aux pieds de la jeune fille. Les feuilles tombaient des arbres, et dans tout le jardin à peine quelques fleurs étaient argentées par le givre; dans le ciel à peine quelques étoiles brillaient d'une lueur pâle, la lune voguait seule dans l'air, la forêt lointaine mugissait. Ce soir-là, l'enfant, de ses lèvres tremblantes, disait un adieu suprême à l'ange de ses rêves enfantins, puis il tomba tout pâle la face contre terre, comme tué par les paroles de la jeune fille, tout tremblant de honte et d'orgueil. C'est que cet enfant avait un orgueil de grand homme, un orgueil nourri par le pressentiment. Il voyait alors devant lui des milliers d'années, un avenir lointain rempli des acclamations des hommes, et sur ces images le moment présent jetait une ombre noire; son amour dédaigné, l'orgueil, l'indignation, traçaient sur son cœur comme sur le cristal mille taches diverses, et son cœur resta toujours ainsi. Il jeta tous les trésors du sentiment en proie à son imagination enflammée; celle-ci se revêtit de brillantes couleurs et s'étala comme un arc-en-ciel sur la page blanche des livres; mais elle ne croyait ni au bonheur, ni à Dieu. Les hommes avaient en lui un ami, mais le monde avait un adversaire dans sa pensée. Sentant au fond de son cœur un cri de bonheur étouffé, il se vengea et construisit un sombre édifice d'incrédulité; cette construction, appuyée sur d'écrasantes pensées, était ouverte aux hommes, mais, pour y pénétrer, ils devaient d'abord, comme les grands démons de Milton, se rapetisser et donner à leurs pensées une taille de nain.

C'est ainsi qu'à l'heure de la séparation, disparut son jeune ange... Il releva la tête... la jeune fille n'était plus là... Il rêva longtemps... quand il se réveilla la lune avait

déjà traversé la moitié du ciel, et regardait de l'autre côté de l'allée de chênes, comme une lampe au bout de la sombre arcade d'un cloître. Le jeune homme pensif contempla la lune pâle, puis la mémoire lui revenant tout à coup, il tira de sa poche une lettre soigneusement cachetée ; et, à la lueur de la lune il lut sans faire un mouvement, sur cette missive inconnue, une signature inconnue, et les nouvelles qui s'y trouvaient étaient affreusement tristes.

« Votre ami, envoyé dans le pays des pyramides comme interprète de l'ambassade, s'est arrêté sur la route dans la maison d'amis de sa famille, il y est resté trois jours... Il donnait libre carrière à son innocente gaieté, et le soir, près de la lampe, il nous racontait de folles histoires. Hier il devait continuer sa route... Nous l'avions vu le matin marcher sur les feuilles sèches, triste et silencieux...Ensuite les chevaux de poste arrivèrent avec bruit devant le perron, on apporta des verres pour boire le coup de l'étrier... Il nous fit ses adieux, répondit à nos larmes par de joyeuses accolades, heurta nos verres avec son verre et sortit. Tout à coup, pendant que nous étions à table, un coup de feu se fait entendre dans la maison ; épouvantés, nous courons tous à sa chambre... il était mort. La balle avait traversé son cœur, et il tenait l'arme dans sa main. Il repose dans une clairière au milieu des bois. Le prêtre a béni son tombeau, croyant avec tout le monde que l'idée du suicide était chez ce jeune homme une maladie, de l'aliénation, de l'égarement, de la folie, de l'aveuglement. Cet événement a jeté le deuil dans toute la maison. »

Voilà le roman de la vie, exact de point en point... Tué par sa soif de sensations, l'un des enfants expire, et l'autre, les yeux tournés vers le passé, s'est jeté dans l'arène du monde... son histoire n'est pas finie...

APPENDICE

BÉATRIX CENCI (1)

ACTE V

(Une prison sombre et spacieuse.)

SCÈNE Ire

LUCREZZIA CENCI, BÉATRIX, THOMASO, AZZO, *puis le geôlier*.

BÉATRIX.

Pourquoi es-tu si morne, mon frère? Pourquoi es-tu si pâle, ma mère? Ne pensez pas à cette heure qui nous reste à vivre. Pensez au ciel où nous serons reçus. Agenouille-toi, Azzo; toi qui es le plus innocent, prie pour nous.

(Le geôlier entre.)

(1) Nous offrons ce fragment de drame inédit, quelqu'incomplet qu'il soit, pour donner une idée de la manière dont l'auteur maniait la langue française. Il est probable que Slowacki, s'il n'avait point terminé entièrement ce drame en français, en avait au moins écrit la presque totalité; mais soit qu'il l'ait détruit ou égaré, il ne s'est retrouvé parmi ses papiers que les pages que nous reproduisons ici.

LE GEÒLIER.

Un prêtre vous attend.

LUCREZZIA.

Pas de grâce à espérer?

LE GEÒLIER.

Le sort vous est contraire, mes pauvres prisonniers. Ce matin le pape allait signer votre grâce, quand on est venu lui apprendre qu'un autre crime aussi terrible avait été commis. Alors Sa Sainteté a déchiré le papier qui vous aurait rendus à la vie et n'a plus voulu en entendre parler.

THOMASO.

Quel nouveau crime a été commis, dites?

LE GEÒLIER.

Il m'est défendu de vous en parler.

THOMASO.

Qui vous l'a défendu?

LE GEÒLIER.

[(1) Un malheu] reux comme vous. Mais ne perdez pas de temps. Le prêtre attend chacun de vous dans sa cellule.

LUCREZZIA.

Adieu, ma fille, je ne pourrai plus vous embrasser. Adieu!

BÉATRIX.

O ma mère!

LUCREZZIA, *la serrant contre son cœur.*

Thomaso! Béatrix! Hélas! hélas!

THOMASO.

Ma mère, tes flancs ont porté de malheureux enfants! Bénis-nous.

(1) Le manuscrit est endommagé en cet endroit et les mots entre crochets manquent.

LUCREZZIA.

Oui! vous deux qui devez périr, mais non cet enfant qui ne pourrait vivre avec ma bénédiction sanglante sur la tête. Azzo, que Dieu te garde. Souviens-toi de ta pauvre mère, pauvre petit; pauvre petit, prie Dieu pour nous.

AZZO.

Maman!

LUCREZZIA.

Thomaso! Béatrix! Je vous bénis. (Ils s'agenouillent devant elle.) Sainte Vierge, intercédez auprès de votre fils sanglant, intercédez pour mes enfants. Qu'ils soient reçus au ciel et que mon sang coule en expiation.

BÉATRIX.

Et le mien pour vous.

THOMASO.

Assez! assez... Le confesseur est là.

(Ils sortent. Béatrix, qui veut les suivre, est retenue par le geôlier.)

—

SCÈNE II

BÉATRIX, LE GEOLIER.

LE GEÔLIER.

Signora!

BÉATRIX.

Que me veux-tu, ami?

LE GEÔLIER.

Je ne sais comment m'exprimer. Voyez-vous, signora, j'ai de la pitié, moi. Je vends du poison.

BÉATRIX.

Malheureux!

LE GEÔLIER.

J'en vends aux autres. Mais vous, vous me semblez si malheureuse, signora, que je vous en donnerais une fiole pour rien.

BÉATRIX.

Ah!

LE GEÔLIER.

Il est violent, au moins, très-violent. N'allez pas penser que je veuille vous tromper. Vous n'avez plus de grâce à espérer. Le vieux cardinal est encore chez le pape, mais il intercède pour un autre que vous. Mettez que je n'ai rien dit.

BÉATRIX.

Je veux mourir comme une chrétienne.

LE GEÔLIER.

C'est bien, mais si vous vouliez mourir vite, voici la fiole.

BÉATRIX.

Je n'en veux pas.

LE GEÔLIER.

Vous pourrez peut-être la donner à quelqu'un dont vous aurez pitié. La voici.

(Il remet la fiole à Béatrix, qui la prend machinalement, en se couvrant les yeux de l'autre main. Le geôlier sort et rencontre Giano sur le seuil de la porte.)

GIANO, *bas au geôlier.*

Elle ne sait rien.

LE GEÔLIER.

Non.

(Le geôlier sort.)

(1) Le pardon te sera vite accordé, ma sœur. La première larme versée en sacrifice lavera ton péché aux yeux

(1) Il existe en cet endroit une lacune dans le manuscrit.

de l'Éternel. Mais moi! je n'ai pas de larmes à lui offrir, et mes yeux ternes n'en verseront jamais. Une heure a suffi pour glacer à tel point le sang dans mes veines que ni l'amour ni l'ambition ne pourront jamais te réchauffer.

(On entend frapper à la porte.)

BÉATRIX.

Qui frappe?

THOMASO.

Je vais ouvrir.

BÉATRIX.

Ne tire donc pas toujours ton poignard en allant ouvrir la porte.

THOMASO.

Ah! oui, tu as raison... (Il ouvre.) C'est Giano Giani.

SCÈNE III

BÉATRIX, THOMASO, GIANO.

GIANO.

Bonsoir, Thomaso. Signora Béatrix! (Il salue et veut serrer la main de Thomaso; celui-ci la lui refuse.) Ah! j'ai oublié que tu ne veux jamais me donner la main, Thomaso. Depuis que je sais qu'il n'y a rien d'offensant pour moi dans ce refus, je ne m'en fâche plus, mais cela m'attriste. (A Béatrix.) Vous portez-vous bien, ma sainte?

BÉATRIX.

Asseyez-vous, seigneur Giano. J'ai désiré vous voir et vous parler.

THOMASO.

Je me retire.

GIANO.

Dites-lui de rester, signora. C'est en sa présence que je veux m'expliquer avec vous.

THOMASO.

Qu'avez-vous à nous dire? J'écoute.

GIANO.

Vous savez qu'encore du vivant de votre père, j'aimais votre sœur Béatrix. Pauvre et gagnant ma vie à faire des peintures pour nos églises (ce qui rapporte très-peu depuis que les arts sont en décadence), je n'ai pas osé demander à Béatrix de partager mon misérable sort d'artiste. Sans nom, sans fortune, je ne pouvais prétendre à la main d'une des plus belles et des plus riches patriciennes de Rome. A force de travail, je suis parvenu enfin à me créer une position honorable dans le monde. La protection inattendue d'un haut dignitaire de l'Église m'a tiré, moi et mon frère, de cette foule affamée qui va sur les traces de Raphaël en se rongeant les ongles d'impuissance. Que vous dirai-je de plus? Mon dernier tableau.....

THOMASO.

Oui. Nous savons l'enthousiasme que vous avez excité à Rome en exposant votre dernier tableau dans la salle du Vatican.

GIANO.

L'avez-vous vu?

THOMASO.

Non.

GIANO.

Vous auriez peut-être compris, en regardant cette peinture, que l'inspiration de l'artiste était due à l'amour.

THOMASO, *effrayé.*

Quoi? Vous avez peint ma sœur?

GIANO.

Vous pâlissez. Et pourquoi? Les grands peintres qui m'ont précédé n'ont-ils pas aussi cherché à reproduire les traits de leurs amantes?

THOMASO.

Mais, au moins, c'est un tableau saint que vous avez composé, seigneur Giano?

GIANO.

Oui, le sujet est tiré de la Bible.

THOMASO, *tremblant.*

Ce n'est pas Judith?

GIANO.

Oh! quelle pensée! Le calme et l'innocence de Béatrix, cette blancheur de colombe, pourraient-ils, même dans l'imagination grandiose et sombre de Michel-Ange, s'harmoniser avec une scène sanglante? Béatrix un glaive à la main! Béatrix couverte de sang! Oh non! c'est Jephté condamnée à mort et allant pleurer sa virginité sur les montagnes de la Judée; c'est Jephté couronnée de roses que j'ai peinte en lui donnant la figure angélique de votre sœur.

THOMASO, *bas à Béatrix.*

Ne pâlis donc pas, ma sœur. (Se tournant vers Giani avec distraction.) Seigneur Giani, c'est donc un tableau de..... tiré de la Bible?

GIANO.

Eh! qu'importe le tableau! Je suis venu ici chercher l'unique récompense que j'ambitionne. Je vous demande à vous, Thomaso, comme chef de la famille, la main de votre sœur.

THOMASO.

Est-ce qu'elle vous aime?

GIANO.

Béatrix, répondez-lui; dites-lui ce que vous m'avez répété si souvent du vivant de votre père. Dites-lui que vous m'avez juré alors de n'appartenir qu'à moi. Et si, depuis le malheur qui vous a faite orpheline, vous ne m'avez jamais renouvelé cette promesse, je l'attribue à cette chasteté de cœur qui craint de profaner la douleur filiale en y mêlant des pensées d'amour.

BÉATRIX.

Seigneur Giani...

GIANO.

Ciel! n'allez pas me briser le cœur.

BÉATRIX.

Thomaso, dites-lui...

GIANO.

Béatrix, au nom du ciel, parlez-moi, vous...

BÉATRIX.

Il le faut... Giani, sachez donc que demain j'entre au couvent et que...

GIANO.

Béatrix, qu'entends-je? Mais non, tu veux me tourmenter. Cependant je te connais un caractère grave qui ne permet pas de plaisanteries et encore moins de celles qui tuent. Pourquoi veux-tu entrer au couvent? Pardon, je devrais dire : Signora, mais ma douleur me jette dans un trouble... Béatrix! Thomaso, laisse-moi un instant avec ta sœur.

(Thomaso sort.)

—

SCÈNE IV

BÉATRIX, GIANO GIANI.

GIANO, *se mettant à genoux devant Béatrix.*

Béatrix !

BÉATRIX.

Lève-toi, Giani, et écoute-moi, car j'ai des choses graves à te dire et cette entrevue est la dernière.

GIANO, *se lève.*

La dernière (1) !

(1) Le fragment s'arrête ici.



FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie de Charles Noblet, rue Soufflot, 18.

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18.